

S DE VRIES, J. U. Cand.

Vel Ed: over 't Regt der Natuur, en der Volken, in 't openbaar redentwisten.

nste Winnaer, die met vlyt
ier een wakkre letterstrydt,
zegenprael gelydt,
Ey wilt gedogen,

oon het aardryk legt als door,
em, en aerdig groen ontbloot,
n met loof, uyt Digtkonsts schoot
Thans werd omtogen.

geen krans, die ras vergaat.
ra 's telg, die neder slaat,
de gryse winter gaat
Langs veld en plassen;

r, die geen winter kent,
n eeuwig blyde Lent,
n den Overwinnaer zent,
Moet voor Uw wassen.

hœbus, strooy dan van Uw tin
olaeren, die Uw min
, toen Gy bly van zin
Na Daphne haakte,

Be-

76
42

22
1. 7 29
2. 7 6
3 7 13
4 7 20
5 7 27....
6 7



NOUVEAU VOYAGE

AUTOUR DU MONDE,

EN ASIE, EN AMÉRIQUE

ET

EN AFRIQUE.

TOME PREMIER.




RPJCB

NOUVEAU VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,
EN ASIE, EN AMÉRIQUE
ET
EN AFRIQUE,
EN 1788, 1789 ET 1790;

PRÉCÉDÉ

D'UN VOYAGE EN ITALIE ET EN SICILE,
EN 1787;

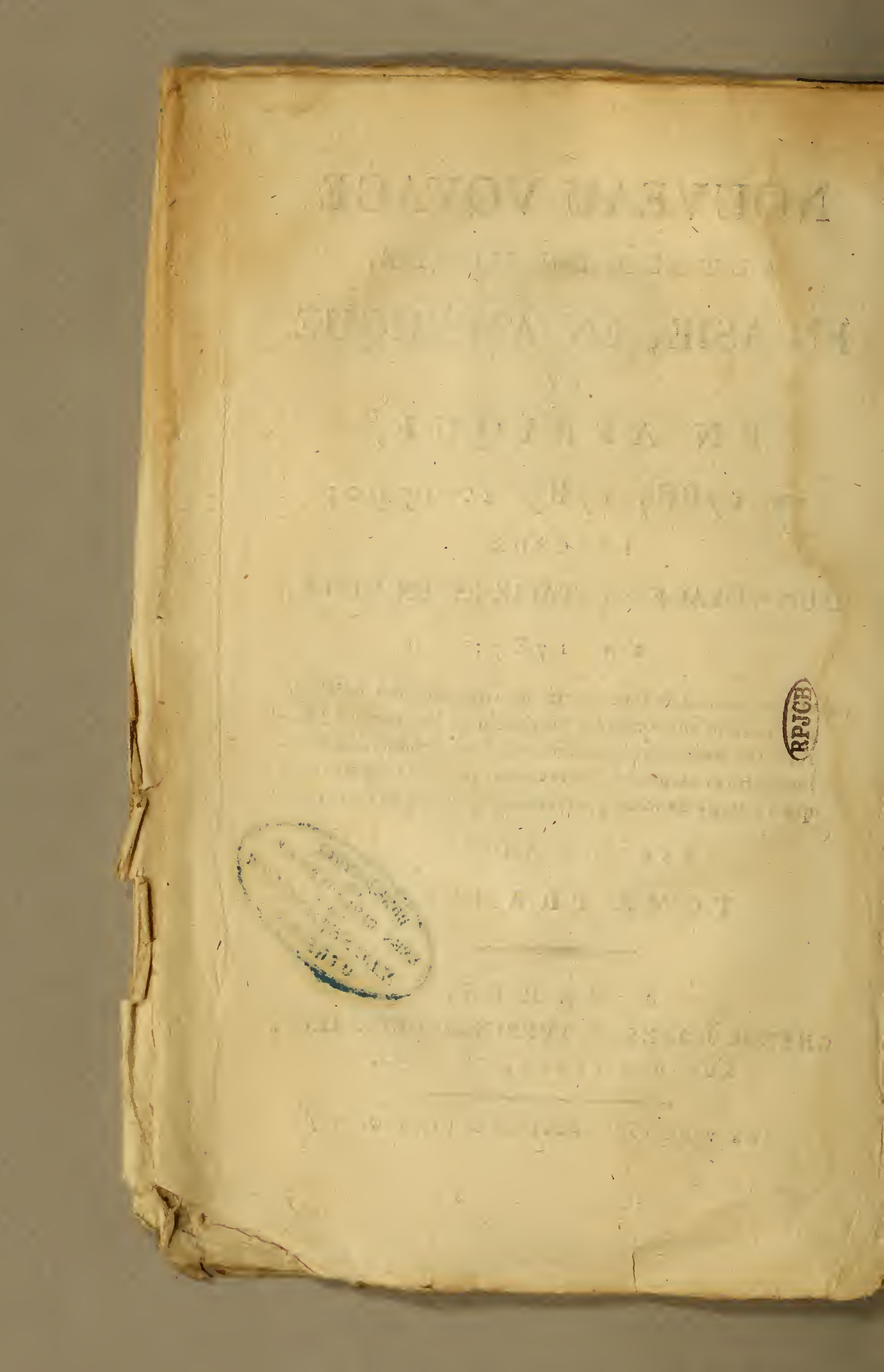
Avec un recueil de tout ce que les voyageurs ont publié de plus curieux sur toutes les parties du globe, excepté l'Europe, sur leurs arts, leurs sciences, leurs productions commerciales et naturelles, leurs mœurs et leurs usages ; ainsi que l'histoire de leurs gouvernemens anciens et modernes.

PAR F. PAGÈS.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ H. J. JANSEN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES PÈRES, N°. 1195.

L'AN V DE LA RÉPUBLIQUE. (1797 *v. st.*)


RPJCB

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage contient tout ce qui a paru de plus intéressant dans tous les voyages connus : c'est une véritable encyclopédie pour cette partie, mais dégagée de toutes les inutilités dont les voyages fourmillent ordinairement. On ne trouvera ici ni faits douteux, ni aventures fabuleuses; mais on y trouvera tout ce qui intéresse la religion, les loix, les mœurs, les usages, le commerce, l'histoire naturelle et les découvertes les plus récentes; enfin, tout ce qui est vraiment digne des regards d'un philosophe. Nous ne prétendons pas cependant dire qu'on doive négliger, après cette lecture, celle des voyages imprimés qui ont paru jusqu'à ce jour, et qui ont acquis une célébrité bien méritée. Notre but a été seulement de donner une espèce de cours complet, suffisant, et peu dispendieux, pour ceux qui ne peuvent se procurer, ou qui n'ont pas le tems de

parcourir nos immenses collections de voyages, lecture longue et prodigieuse, qui demanderoit des années entières. Cet ouvrage contient deux voyages, l'un autour du monde, en Asie, en Amérique et en Afrique; l'autre à Genève, en Piémont, Italie et Sicile, et l'histoire des principaux gouvernemens anciens et modernes, à l'article de chaque peuple qu'ils concernent. L'Europe n'entre point dans notre plan, à l'exception de l'Italie, et de la Russie et Turquie européenne. Voulant réunir l'utile à l'agréable, nous avons fait tout ce qui a dépendu de nous pour ne tomber dans aucune erreur, sur la physique, ni sur l'histoire naturelle, ni sur les mœurs, loix et usages. Des voyageurs ont parlé d'une ville de Surinam qui n'a jamais existé : d'autres... mais ce n'est pas à nous à relever leurs erreurs, quand nous devons bien plutôt réclamer l'indulgence pour nous-mêmes.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

L'homme se plait à lire des voyages, parce qu'il aime les récits qui agrandissent ses idées, qui étendent le domaine de ses connoissances, réveillent ses sentimens, et le mettent en communication avec des peuples dont les loix, les mœurs et les institutions ont pour lui l'attrait de la nouveauté. De son cabinet il parcourt l'univers; il suit pas à pas le voyageur qui le guide; il partage ses peines et ses plaisirs, ses sensations voluptueuses et ses sensations sévères, son bonheur et ses infortunes. Les voyages sont pour celui qui les lit, comme pour celui qui les entreprend, une source abondante et toujours variée de jouissances et d'instructions, ces deux grands besoins de l'homme. C'est la seule manière peut-être de satisfaire cette soif dévorante, cette fièvre de tout savoir, de tout connoître, de tout approfondir, qui se fait sentir avec tant de force à ces ames élevées

qui rougissent de l'ignorance et des préjugés, qui pensent n'avoir rien appris tant qu'il leur reste encore quelque chose à apprendre, qui savent sur-tout qu'il n'y a point de peuple auprès duquel on ne puisse s'instruire, qu'il n'y a point de nation à dédaigner, et que celles qu'on appelle barbares, ont souvent de meilleurs usages, des mœurs plus patriarchales, et infiniment moins de ces besoins que nous avons eu la folie de nous créer. La lecture des voyages est aussi, suivant nous, bien attrayante pour ceux qui ne cherchent qu'à dissiper agréablement leur tems, qu'à distraire leur ennui. Les voyages ajoutent beaucoup à l'intérêt des romans, en présentant une foule d'incidens et d'aventures aussi réelles qu'elles sont diversifiées. Nos avantages, à cet égard, sont bien supérieurs à ceux des anciens. Ils ne faisoient que côtoyer (1) les rivages de la Méditerranée et quelques côtes de l'Océan ; ils ne soupçonnoient pas, quoiqu'on en ait dit, qu'il y eut un autre continent. Colomb seul

(1) *Legebant littora*, dit Cicéron.

le devina, et créa, en quelque sorte, un nouvel hémisphère. Des navigateurs hardis marchèrent sur ses traces. Améric Vespuce le suivit de près, et en étendant les nouvelles contrées que son prédécesseur avoit découvertes, il mérita de leur donner son nom. Depuis, Magellan, Lemaire, Bougainville, Cook, et quelques autres, ont eu la gloire de faire le tour du monde (1). On a découvert les terres australes, du moins quelques-unes d'entre elles, de nouvelles îles vers le Kamtchatka, et l'on a eu des connoissances bien plus certaines sur le passage du détroit du nord et sur la figure du globe. Le commerce s'est étendu à toutes les parties du monde. La route du Cap de Bonne-Espérance, tracée par les Portugais, a conduit dans nos ports les plus belles marchandises de la Chine et des Indes : celle du nouveau

(1) Voici la liste de ceux qui ont fait le tour du monde et dont les voyages sont imprimés : Magellan, Drak, Cavendish, Noort, Spilberg, Lemaire, l'Hermette, Clippington, Carreri, Shelvak, Dampier, Cowley, Wood, Rogers, le Gentil, Anson, Wallis, Roggewin, Bougainville, Surville, Dixon et Cook.

continent, ouverte par les Espagnols, nous a procuré les richesses et les productions de l'Amérique septentrionale et méridionale. Les arts et les sciences ont gagné à ces nouvelles acquisitions du globe. Les savantes observations sous le cercle polaire, aux Cordillières, en Californie, ont agrandi le domaine de l'astronomie. Les productions des deux Indes ont enrichi l'histoire naturelle, et fourni à la botanique et à la pharmacie des plantes et des simples aussi rares que salvateurs ou préservateurs. Les arts mécaniques relatifs à la navigation ont eu, en s'exerçant, la facilité de se perfectionner de plus en plus. Les beaux arts, la philosophie, la politique doivent faire de nouveaux progrès. La constitution américaine a servi de base à la notre. Le poëme de Goldsmith, intitulé *le Voyageur*, l'a placé entre Kleist et Thomson. Voilà un vaste champ, un terrain neuf et vierge pour nos poëtes. L'observateur profond ne s'arrête pas aux localités seules; les productions de chaque pays, les gouvernemens des peuples, leur morale, leurs habitudes, fixent son attention. Que de richesses sur-tout n'offre pas à la curiosité ou à l'in-

térêt l'histoire naturelle d'un pays : carrières, mines, métaux, pétrifications, plantes, manufactures, tout présente des sources riches et inépuisables. Le génie, inspiré par tant d'objets excitateurs que les palettes les plus riches, les pinceaux les plus larges auroient peine à rendre, enfantera dans tous les genres des productions plus étonnantes, aura des connoissances plus vastes et plus hardies. C'est enfin dans les voyages qu'on a l'avantage de comparer l'homme avec l'homme, et de rectifier la manière de voir, de juger et de sentir. Rien n'échappe au voyageur attentif; il va jusqu'aux plus sauvages lieux interroger la nature muette à toute autre voix qu'à la sienne : les mers les plus lointaines, le sommet escarpé des plus hautes montagnes, les torrens de matières enflammées que vomissent les volcans, le silence inspirateur des forêts, les sables embrasés de la zone torride, les glaces amoncélées des régions polaires, tout sourit à son imagination, et les difficultés ne servent qu'à irriter son courage, qu'à activer davantage son ardeur.

Sans doute on n'a pas tiré des voyages tout

le fruit qu'on en peut tirer. N'auroit-on pas dû nous apporter l'arbre à pain, dont on trouvera la description dans le dernier tome de cet ouvrage, plutôt que d'inutiles herbiers? Il en est de même de la banane, du plantain, ressources aussi utiles, aussi peu couteuses. On n'a montré d'ardeur que pour transplanter des drogues pernicieuses ou inutiles : le tabac, l'indigo, le sucre, le cacao, le café, l'ananas : on n'a pensé qu'à ce qui tend à augmenter les délices des riches. Pour exciter l'émulation des voyageurs, ou plutôt des gouvernemens, nous devons rappeler ici ce qu'a fait un seul homme. M. Joseph Martini, élève du jardin des plantes à Paris, a porté pour le jardin de l'Ile-de-France les productions de l'Europe; il s'y est chargé, comme en retour, de ce qui est cultivé dans ce jardin, c'est-à-dire, de toutes les productions de la zone torride dans l'ancien continent; mais au lieu de revenir directement, il a été dans toutes les colonies françoises en Amérique, où il a déposé les richesses de l'Orient : il a pris en échange les productions indigènes de l'Amérique; il est revenu en France enrichir le jardin des plantes d'une

partie de ce qu'il avoit porté en Amérique, et de ce qu'il en avoit rapporté. Dans ces trajets, on ne s'en est pas tenu, comme dans les autres voyages, à se charger de graines dont le succès est souvent incertain; M. Martini a pris les plantes mêmes, les a cultivées sur son vaisseau; et c'est au milieu de ce jardin flottant qu'il a passé et repassé la ligne, parcouru les deux hémisphères, et est revenu dans la zone tempérée.

Les voyages ne sont pas moins importans pour les progrès de l'histoire et de la géographie que pour ceux de l'histoire naturelle, de la chimie, de la médecine, etc., etc. Rien ne prouve davantage combien tout se tient dans les sciences comme dans la nature. Que seroient l'histoire, le commerce et la navigation sans la géographie, et que seroit la géographie sans les voyages? Si Colomb n'eut pas découvert l'Amérique, se seroit-on même douté qu'il y eut un autre continent? depuis, Magellan, Lemaire, Bougainville, Cook et autres firent le tour du monde, et augmentèrent la science géographique et agrandirent le domaine de l'histoire par la découverte des Terres australes, des nou-

velles îles vers le Kamtchatka, et par des connoissances plus certaines sur le passage du détroit du nord et sur la figure du globe. Ces observations et toutes celles qu'on a faites depuis ont levé de grands doutes.

Cet ouvrage est non-seulement le fruit de nos voyages et de nos propres observations, mais encore celui de la lecture des historiens, des philosophes, des voyageurs, des savans et des naturalistes en tout genre que nous avons été à même de consulter. Nous serons satisfaits s'il fait naître à d'autres l'idée de suppléer aux défauts de celui-ci, et s'il devient comme un ferment émulateur qui féconde entre des mains plus habiles.

Avant de terminer cette introduction, il n'est pas hors de propos de donner une idée générale des principaux voyages qui ont été faits autour du monde, et un tableau en masse du monde entier et du résultat que présentent ces voyages. Ce fut sous Louis XV que les François le firent pour la première fois. Il est bien étonnant que Louis XIV, pendant le règne duquel les arts firent une explosion si éblouissante, que Louis

XIV, qui aimoit toutes les grandes et généreuses entreprises, ait négligé de faire entreprendre un tel voyage. On n'a fait encore que dix-neuf à vingt fois le tour du globe. Quatre nations partagent cette gloire. Les Espagnols le firent les premiers, guidés par le Portugais Magellan : il trouva un passage par la mer du Sud, par l'occident du monde, au midi de l'Amérique, et donna son nom au détroit qui lui servit de passage. Les Anglois ont fait onze fois le tour du monde ; les Hollandois six fois ; dans deux de ces expéditions, ils eurent des Allemands pour chefs. Les François l'ont fait pour la première fois en 1764, sous la conduite de Bougainville. Un François avoit cependant fait le tour du monde avant lui, la Barbinais le Gentil. Il se rendit au Pérou, en 1714, sur un vaisseau particulier pour les affaires de son commerce. Il passa de l'Amérique à la Chine, parcourut la mer des Indes, changeant toujours de vaisseau, et revint en faisant le tour de l'Afrique. Il avoit vu les Canadiens se battre avec férocité, et se livrer aux vengeances les plus atroces. Les Patagons, à l'autre extrémité de ce vaste continent, traînent dans un pays

affreux une existence encore plus misérable. Le reste de l'Amérique, depuis les sources du Mississipi jusqu'à l'embouchure de la Plata, languit dans l'esclavage de trois ou quatre rois d'Europe, après avoir été heureux et florissans sous les incas et les empereurs du Mexique. Tous les insulaires de la mer du Sud, séparés du monde, ne connoissant ni l'or, ni les métaux, ignorant nos arts, sous un ciel doux, sur un sol fertile, sont en guerre (car, hélas! par-tout l'homme égorge l'homme) îles contre îles, et souvent, dans la même île, peuplade contre peuplade. Leur avidité et leur adresse pour le vol étonnent et révoltent les navigateurs des autres nations: leur subsistance, toujours mal assurée, les rend antropophages, et les excuse même, en quelque sorte, de l'être. Arrive-t-on au Cap de Bonne-Espérance, on y trouve les Hottentots, peuple libre et pasteur, hospitalier, et qu'on a appelé sauvages, comme on a donné ce nom à d'autres peuples libres et chasseurs ou pêcheurs. Les Européens ont imité les Grecs, qui appeloient barbares tous ceux qui n'étoient pas Grecs. De ce Cap au Sénégal aucun peuple ne vaut peut-être guère

la peine d'être cité, du moins d'après nos préjugés; car l'observateur philosophe et impartial ne pense pas ainsi. Ce pays produit d'ailleurs l'ivoire et des mines d'or; celles-ci sont peut-être aussi abondantes que celles du Pérou : ce pays nous donne, en échange des productions de nos manufactures, des dents d'éléphans et des esclaves. Nous n'avons pas exploité ses mines, parce que ses habitans ont le bon sens de ne pas les enseigner à l'avare et féroce Européen. Voilà, en général, le résultat des voyages autour de notre globe. Si nous consultons les voyageurs qui ont parcouru la Méditerranée, nous voyons le royaume de Fez (l'*ancienne Mauritanie*), les régences d'Alger, de Tunis, de Tripoli, posséder en vain les pays des Numides et des Carthaginois, et n'être qu'un ramas de corsaires qu'on ne connoîtroit guère sans leurs brigandages. Les Copthes errent aussi en vain entre des pyramides au milieu des débris de l'antique Egypte, cette mère des arts, ce berceau des sciences; ils sont esclaves de quelques esclaves asservis par les Turcs. C'est ainsi que l'ancienne Grèce, située de même sur la Méditerranée, offre un

triste spectacle. Voilà un tableau peu consolant pour l'ami de l'humanité ; mais il faut observer que les peuples libres et pasteurs, ou libres et chasseurs, que nous regardons comme des Sauvages, sont peut-être plus heureux que nous ; et, comme on l'a très-bien dit, s'ils n'ont point de palais, ils n'ont point d'hôpitaux. La pâle misère chez eux n'est pas blessée par un luxe insultant : ils n'ont point nos arts, notre industrie, mais aussi ils n'ont pas nos besoins factices et multipliés, nos passions dévorantes. Il faut aussi observer que les Chinois offrent un peuple heureux gouverné par de sages loix, ainsi qu'on va le voir dans le tableau plus satisfaisant que nous présente l'Asie. En effet, si nous considérons cette partie du monde, dont il nous reste à parler ; en jetant enfin un coup-d'œil sur l'Asie, nous voyons quatre peuples d'un génie opposé : 1°. les Arabes, qui, après avoir brillé un moment dans l'histoire, et après avoir tout asservi de l'Euphrate aux Pyrénées, sont rentrés dans leurs sables où ils restent ignorés, mais heureux, menant une vie vraiment patriarchale, quoiqu'ils errent au hasard, en pillant de tems en tems quelque caravane ;

2°. les Tartares qui ont conquis plusieurs fois l'Asie et l'Europe, qui se sont montrés jusques dans l'Afrique, et qui, renfermés aujourd'hui dans leurs déserts, n'ont plus rien de commun avec les Tartares leurs aïeux, qui, après avoir conquis la Chine, en ont pris les loix et se sont confondus avec ce peuple. Ces Tartares, qui ont donné des loix à tous les peuples de l'Asie, Turcs, Persans, Indiens, Chinois, ne sont plus connus aujourd'hui que par leurs déprédations. 3°. Les Indiens, peuple doux, qui, aimant la paix et la mollesse et se livrant avec fureur à tous les excès de la débauche et à tous les genres de superstitions, cultive les sciences, sans être capable de les perfectionner; 4°. enfin, les Chinois, la meilleure race d'hommes qu'il y ait peut-être au monde, sans en excepter les Européens, si vous estimez plus la sagesse, la douceur, la bienveillance et les mœurs que l'éclat des arts et des conquêtes; le peuple de la terre où le gouvernement a le plus de consistance et le plus d'ordre, comme il a le plus d'antiquité; dont les villes sont les plus vastes et les plus peuplées, dont les campagnes sont les mieux cultivées, où il y a le

plus d'établissemens utiles, où l'on a recueilli le plus anciennement les faits historiques et les observations astronomiques, le seul peuple, après les Européens, qui ait un commerce maritime d'une vaste étendue, mais qui n'a jamais osé, ou peut-être qui n'a jamais voulu franchir, vers le nord, la terre d'Yedso, et vers le sud le Cap de Bonne-Espérance; auquel enfin on ne peut faire qu'un reproche grave, non pas celui auquel les Européens se sont le plus attachés, de vendre très-cher leurs denrées aux étrangers, car nous les égalons tout au moins en cette partie, mais celui d'être homicides de leurs propres enfans. L'Europe ne terminera point ce tableau parce qu'elle n'a pu être l'objet des voyages autour du monde faits par les Européens. Il ne nous reste qu'à rendre compte d'une entreprise remarquable tentée par les Russes, en 1783. Les habitans du nord de Bengale ayant porté leur fer jusques sur les frontières de la Sibérie pour l'y vendre, cela donna l'idée au gouvernement russe d'envoyer d'Astracan une flotte pour s'emparer d'Astrabat, afin de former un établissement sur la côte septentrionale de la mer Caspien-

ne, et de pénétrer ainsi dans l'intérieur des Indes. Cette entreprise a échoué, mais n'est pas abandonnée : la route est d'Astracan par le Volga, la Mita, le lac Jémen, le Wologda, le canal de Ladoga, et le Néva, jusqu'à Pétersbourg. Il est une autre tentative qu'un simple voyageur peut faire dans une autre contrée : nous parlons de l'intérieur de l'Afrique. On peut, du Cap de Bonne-Espérance et du pays des Hottentots, traverser toute cette contrée jusqu'à Tunis : on le peut aussi, en partant d'un autre point; il arrive à Tunis des Nègres de la côte de Guinée; ceux du Sénégal commercent avec les Arabes : les Arabes commercent, d'un autre côté, avec toute la côte d'Afrique vers l'Océan et vers les Indes, et avec les autres nations arabes qui trafiquent avec la côte d'Afrique vers la mer Méditerranée.

Nous croyons enfin devoir faire connoître les principaux voyages qu'on peut consulter sur chaque partie. Les plus intéressans sont pour l'Afrique ceux de Kolbe, Sparman, Makintosh, et Levaillant; pour l'Asie ceux de Pyrard, Pinto, Bontekoe, Rohé, Bernier, Tavernier, du P. Tachard, de Son-

nerat, Gmelin, Chappe et Kœmpfer; pour l'Amérique les histoires de Solis d'Herrera, de Leyre, et, en général, pour ces trois parties du monde, tous les voyages faits autour du monde sur lesquels nous avons donné une note à la page 3. C'est-là que l'on verra les voyages entrepris, les tentatives généreuses faites pour découvrir ce passage si important, jusqu'ici si vainement tenté, de la mer du Nord à celle des Indes, soit par l'est, soit par l'ouest des deux hémisphères. Jamais rien n'a mieux fait voir ce que peut l'homme avec de la patience et du courage. Ces expéditions ont fait un grand honneur aux nations commerçantes qui les ont plus d'une fois réitérées. On y verra que Cook a reconnu ou découvert plus de terres nouvelles dans l'Océan méridional, que tous les navigateurs qui l'y ont précédé. On n'a point donné à la curiosité humaine un plus grand spectacle que celui que présentent les relations de ces courses extraordinaires dans toute la circonférence du monde : ces relations ne sont pas seulement des monumens très-curieux des connoissances et des efforts de l'homme, mais en même tems des modèles de l'hospitalité

et

et de ce respect pour l'humanité, la source de toutes les vertus sociales.

Il est une observation bien essentielle à faire, c'est que les navigateurs, qui ne sont pas toujours d'accord avec les géographes, appellent ordinairement *Inde* la partie de la terre comprise depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'au Japon. Dans ce vaste continent qui contient environ sept mille lieues de côtes au moins, le long de la mer, occupées par une multitude de souverains, plusieurs nations de l'Europe ont des colonies. Sans parler des Hollandois et des Portugais, les Anglois y ont huit ou dix établissemens, distribués sous trois gouvernemens généraux distans les uns des autres de cinq à six cents lieues, Madras, Bombay, Coliocuta. La France y a Pondicheri et trois comptoirs particuliers, celui de Mahé, situé à la côte Malabare, celui de Karical à la côte de Coromandel, et celui de Chandernagor sur le fleuve du Bengale, enfin l'Ile-de-France et l'Ile-de-Bourbon. On ne connoît point tous les souverains de l'Asie; il en est de même de l'Afrique et des Indes occidentales : le lecteur comprend qu'il est impossible, même dans les voyages

les plus détaillés, de parler de tous ces petits rois dispersés dans ce nombre presqu'infini d'îles dont la mer des Indes et l'Océan oriental sont remplis, et dont l'intérieur des terres d'Afrique et des Indes occidentales est aussi parsemé; mais on trouvera dans cet ouvrage tout ce qui a été connu et publié de plus curieux et de plus certain à cet égard.

Nous n'avons point négligé la partie si intéressante, si instructive de la politique, c'est-à-dire, les gouvernemens des nations; mais nous avons plus particulièrement insisté sur ceux qui sont généralement moins connus. Nous avons suivi la même méthode pour l'histoire de chaque peuple; car enfin ce sont des voyages que nous écrivons, et non un corps d'histoire, ni de politique.

VOYAGE EN ITALIE ET EN SICILE.

CHAPITRE PREMIER.

De Genève.

C'est sur les bords du lac Léman, ou plutôt sur le fleuve du Rhône, que Genève, premier point de notre départ de France, se présente en amphithéâtre. L'aspect délicieux de la plaine est rendu plus frappant par le contraste qu'il présente avec la vue agreste et sauvage des montagnes environnantes. Le pouvoir suprême de la république réside dans

le petit conseil, dans celui des deux cents, et sur-tout dans l'assemblée générale de la nation : c'est à elle qu'appartient la puissance législative, le droit de la guerre et de la paix, les alliances, les impôts et l'élection des principaux magistrats. Tout ce qui se porte aux assemblées générales a été préalablement examiné par les deux conseils. Le conseil des deux cents, qui seroit mieux nommé des deux cent cinquante, comprend ce dernier nombre de bourgeois ou de citoyens : leurs charges sont à vie. On les appelle aussi le grand conseil : ce sont eux qui disposent de toutes les places, qui traitent toutes les grandes affaires, qui peuvent faire grâce aux coupables, et qui élisent les membres du conseil des vingt-cinq. Ce dernier, tiré de celui des deux cents, a le pouvoir exécutif. Il y en a un autre, appelé le conseil des soixante, qui ne s'assemble que dans les cas pressans. C'est le même que celui des vingt-cinq, auquel on associe dans les affaires épineuses trente-cinq membres de celui des deux cents. Les présidens de ces différentes jurisdictions sont les quatre syndics, qui ne peuvent l'être qu'une année, ni le redevenir

qu'au bout de quatre ans. On leur adjoint un procureur-général qui a le droit de plaider contre les abus, lors même qu'il n'en est pas réquis. C'est une imitation des anciens censeurs à Rome et de ceux qui existent de tout tems à la Chine. En nous résumant, tout est soumis à la direction des syndics ; tout émane du petit conseil pour la délibération, et tout retourne à lui pour l'exécution. On ne connoît point de dignité héréditaire. La doctrine de Calvin, est celle de l'église de Genève : sa constitution ecclésiastique est purement presbytérienne; on a rejeté l'épiscopât. Le culte, en général fort simple, ne renferme que la prédication et la prière. L'esprit d'humanité qui anime les Genevois se manifeste dans la conduite des magistrats, des ministres du culte, et jusques dans leurs loix pénales. La justice criminelle s'exerce avec plus de clémence que de rigueur. Les loix somptuaires y sont telles qu'il les faut dans un petit état qui ne se soutient que par l'industrie et l'économie de ses habitans. La comédie y est défendue : on ne peut approuver en cela le gouvernement ; un théâtre surveillé, épuré, est la plus belle école de mo-

rale et d'instruction pour un petit, comme pour un grand état. La fabrique qui fleurit le plus dans ce pays est celle de l'horlogerie; mais ce qui honore le plus Genève, c'est le nombre des gens éclairés qui habitent cette ville. Il y a peu de citoyens qui n'aient une petite bibliothèque : à ce titre, elle a été digne de voir naître en son sein l'auteur du *Contract Social* et d'*Emile*. Quoique le gouvernement soit un mélange d'aristocratie et de démocratie, en sorte que cette dernière forme est tempérée par la première, il n'est cependant que trop vrai de dire qu'il ne s'écoule guère de lustre (1) sans qu'il y ait des luttes orageuses, et souvent des scènes sanglantes. On a appelé Genève *un atôme de république*. On a eu tort; ce n'est point par le territoire, ni par le nombre des habitans qu'on doit prononcer sur l'importance d'un état : le plus grand est celui qui a les meilleures loix, la meilleure administration.

---

(1) Un lustre est un espace de cinq ans.

CHAPITRE II.

De la Savoie.

PENDANT mon séjour à Genève, je fis plusieurs excursions sur les montagnes voisines. Il semble que la nature, jalouse de ses secrets, avare de ses trésors, se plait à les rendre inaccessibles à l'homme, en les plaçant sur la cîme des monts les plus escarpés, ou dans le creux des abîmes les plus profonds : l'oisif citadin qui s'entoure de barrières de soie, de peur que les premiers rayons du soleil ne troublent son sommeil, le riche voluptueux qui achète des plaisirs... des repentirs à si grands frais, le savant même, le poëte, l'artiste, ne savent pas assez tout ce qu'on obtient de jouissances, tout ce qu'on peut acquérir de connoissances en suivant la nature, en la forçant, pour ainsi dire, jusques dans ses retranchemens. C'est

lorsqu'un voyageur, parvenu sur les sommités des montagnes, plane, comme l'aigle, sur tous les objets environnans, qu'il sent son ame s'agrandir comme l'horison qu'il découvre : c'est-là qu'il respire un air plus balsamique et plus épuré; c'est-là que l'imagination donne des aîles au génie; c'est-là qu'elle devient grande comme la nature, créatrice comme elle. O monts inspirateurs! qui pourroit rendre toutes les sensations que vous faites éprouver à l'homme sensible, à l'observateur! S'il est vrai que l'art, que le génie même ne peuvent peindre la nature, s'il est vrai que l'écho seul rend la voix, qu'il n'y a que le cristal des eaux qui puisse répéter l'azur des cieux, il en est de même des beautés imposantes, des horreurs sublimes, des sites tantôt agrestes et sauvages, tantôt romantiques et délicieux, des contrastes frappans, des prodiges, des trésors de toute espèce que les montagnes étalent sur leur surface, distribuent sur leur penchant, ou recèlent dans leurs cavités. Heureusement le simple récit tient ici lieu de tous les ornemens. Il me suffira de dire ce qui a frappé ma vue. Je vis sur le mont Salève et sur

une autre montagne appelée la Montagne-Maudite, un grand nombre de pétrifications. Ce que j'observai de plus singulier, c'est que dans un lieu élevé de plus de treize cents pieds au-dessus d'un lac, déja lui-même élevé beaucoup au-dessus du niveau de l'Océan, on trouve des coquillages dont le genre bien certain, bien reconnu, appartient à des mers éloignées. La plus proche, celle de Provence, est à plus de cent lieues. N'est-ce pas la preuve irréfragable d'une ancienne inondation générale sur le globe? Ce que la Montagne Maudite présente encore de plus remarquable, c'est un lac de plusieurs lieues d'étendue dont les vagues suspendues et glacées laissent entre elles des intervalles qui forment de profondes vallées. On trouve dans les rochers incrustés de glace, des crystaux de toutes couleurs. Là, le physicien, le peintre, le poëte peuvent jouir du spectacle le plus intéressant; les sites les plus variés et les plus bisarres, les jeux de la nature les plus piquans, les contrastes les plus saillans, s'y offrent à leurs yeux. Un simple curieux y verrôit des terrasses qui réunissent toutes les saisons, des cascades, des fleuves sus-

pendus dans les airs qui surpassent tout ce que l'imagination peut se figurer, toutes les prétendues merveilles que l'art, dans le luxe mesquin de nos villes, s'est inutilement efforcé de créer. Ces deux montagnes étant à peu près les seuls objets que la Savoie puisse offrir aux recherches d'un voyageur, je pris la route du mont Cénis. Les commencemens de cette route sont assez agréables; mais quel changement lorsque la rivière d'Arc s'est jointe à l'Isère! une gorge, ou plutôt une profondeur presque incommensurable, resserrée entre deux chaînes de montagnes couronnées de neige qui laissent les nuées au dessous d'elles, un torrent grossi de mille autres torrens dont le mugissement ajoute à l'horreur du lieu, l'obligation où l'on est tantôt de monter aux nues, tantôt de descendre dans de vastes abîmes, la nécessité de passer et repasser sans cesse le torrent sur des ponts qui semblent plier sous les voiture les plus légères; voilà le tableau des deux jours de route jusqu'au mont Cénis, dont ensuite le passage jusqu'au Piémont n'a rien d'effrayant, pour peu qu'on s'y prenne dans une saison et dans des circonstances favorables.

CHAPITRE III.

Du Piémont.

Le chemin qui conduit du mont Cénis à Turin par le pas de Suze, est d'environ treize lieues. Le palais du roi est rempli d'un grand nombre de statues antiques et de tableaux précieux. Les ouvrages du Guerchin, du Guide, de Paul Véronèse, de l'Albane, de Bassan, et de plusieurs autres grands maîtres, ornent la grande galérie. Les jardins du palais sont du célèbre Lenôtre ; il dessina son terrain avec tant d'art que, quoique resserré par les fortifications de la ville, et, en général, assez borné, il paroît du double, au moins, plus vaste qu'il n'est réellement. Les dehors de Turin sont d'autant plus rians qu'ils contrastent davantage avec l'aspect âpre et sévère des Alpes. Les soies forment un des principaux objets de commerce du Piémont; elles tiennent le premier rang en Italie.

CHAPITRE IV.

Du Milanois.

Pour se rendre de Turin à Milan, il faut traverser plusieurs rivières dans des bacs ou bateaux. Milan est une des plus agréables et plus belles villes d'Italie. Un amateur y trouve des objets dignes de son attention dans tous les genres. Les édifices publics, sur-tout la Cathédrale qu'on appelle aussi le Dôme, les statues, les tableaux, tout y mérite les regards des connoisseurs. Les principales occupations, ou plutôt les principales manières de se désennuyer des Milanois, comme du reste de l'Italie, consistent dans les spectacles, et les pratiques extérieures et les plus minutieuses, je ne dirai pas de la religion, mais de la superperstition; ce qui s'accorde plus qu'on ne pense avec les mœurs les plus dissolues. C'est une foiblesse qui sert de voile et souvent de moyens pour une autre foiblesse. Les arts et les sciences y ont fait peu de progrès. L'agriculture et le commerce sont presque nuls dans le Milanois.

CHAPITRE V.

De Pavie, Parme, Plaisance, Modène et Mantoue.

Pavie, située sur le Tésin, a été appelée le jardin du Milanois. Plaisance est très-remarquable par la beauté de ses rues, de ses édifices, de ses places, de ses fontaines. Les statues équestres d'Alexandre Farnèse, et du prince son fils, sont de la plus grande beauté. A quelques lieues de Plaisance sont les ruines de Velleia, qui fut engloutie sous un éboulement de l'Apennin; les habitans furent surpris et ensevelis avec toutes leurs richesses. D'autres ont cru que cette ville avoit été renversée avec ses fondemens par un tremblement de terre; enfin, d'autres ont pensé qu'elle avoit été ensevelie sous l'éruption d'un volcan. La fouille en est très-difficile, parce que tout est écrasé. On ap-

perçoit seulement quelle en étoit l'étendue, que les maisons étoient pavées, les unes en marbres, les autres en mosaïque, et qu'il y avoit une place publique très-ornée. C'est aux souverains à ressusciter en partie ces cadavres de villes, en réunissant leurs efforts pour en tirer les monumens; mais hélas! c'est à quoi les princes pensent le moins. Les restes précieux trouvés à Herculanum, à Pompeia, sont à Portici dans un déplorable abandon; autant valoit-il qu'ils fussent demeurés ensevelis sous les ruines de ces deux villes. En allant de Plaisance à Parme, vous passez la rivière du Taro, célèbre par la bataille de Fornoue que Charles VII gagna sur les troupes alliées de presque tous les souverains d'Italie. C'est une triste remarque, et bien affligeante pour l'humanité, que si vous rencontrez à chaque pas, dans ces belles contrées, de grands souvenirs, de magnifiques monumens des arts, tout vous y rappelle aussi sans cesse de nombreux égorgemens, sous les noms imposans de triomphes et de victoires; tout vous y retrace des massacres encore plus odieux, ceux commis par la tyrannie sur ses victimes. Les destinées de Par-

me et de Plaisance, qui furent presque toujours liées par les mêmes événemens, ont éprouvé les mêmes révolutions, subi les mêmes calamités. Les chefs-d'œuvre du Corrège, de ses rivaux et de ses élèves attirent sur-tout les connoisseurs à Parme : les autres peintres qui ont enrichi différentes églises de cette ville de leurs tableaux, sont le Guerchin, les Carrache, le Parmesan, le Spada, le Parmagianino, etc., etc. Le théâtre de Parme est le plus grand et le plus beau monument qui existe en ce genre après celui de Vicense, qui lui a servi de modèle, et qui est l'ouvrage du célèbre Palladio. Du fond du théâtre, on entend à l'extrémité opposée un homme qui parle à demi-voix. Les beaux arts et les manufactures y sont plus animés qu'en aucune autre ville d'Italie ; mais, en général, le moule des grands écrivains semble brisé dans toutes ces contrées. La nature, qui y a produit de si rares talens, semble s'être épuisée. Vous trouvez des faiseurs de sonnets ; mais vous y chercheriez en vain un Montesquieu, un Bacon, un Locke, un Newton, un historien tel que Hume, un Condillac, un Rousseau, un Voltaire. Bo-

logne, Modène, Mantoue offrent au voyageur de superbes monumens, sur-tout en peinture. Toutes ces villes semblent une répétition les unes des autres. Je me hâte de passer à Vénise, où le gouvernement présente à l'observateur méditatif un tout autre intérêt.

CHAPITRE.

CHAPITRE VI.

De l'Etat de Vénise.

De Mantoue à Véronne, de Véronne à Padoue, de Padoue à Vénise, le trajet est peu considérable. Je me bornerai à observer qu'à Véronne on a rassemblé, dans une même enceinte, le théâtre de l'Opéra, un muséum lapidaire, une salle d'académie, une autre pour la conversation journalière, le tout sous le nom d'*académie phil-harmonique*. On arrive de Padoue à Vénise par le canal de la Brenta, qui communique aux lagunes, espèces d'étangs ou de lacs, séparés par autant de bancs de sable, qui forment autant de petites îles. Au milieu de ces marais, entrecoupés par des langues de terre, est bâtie cette ville unique, la plus forte qu'on connoisse sans fortifications, imprenable sans défense, qui a donné la loi à beau-

coup de vaincus sans avoir été la conquête d'aucun vainqueur, qui n'a eu d'autres maîtres que ses fondateurs, d'autres magistrats que leurs descendans. La pureté de son origine, les causes de sa formation, sa construction singulière, sa tranquillité parmi les plus violens orages, son indépendance au milieu de cent peuples asservis, un gouvernement sévère qui laisse pour les plaisirs une liberté excessive, un souverain à qui on accorde tous les honneurs, mais qui ne possède aucun pouvoir, un peuple qui craint jusqu'à son ombre et qui jouit de la tranquillité la plus profonde, enfin, un gouvernement qui seul dans l'Italie a su résister aux foudres de Rome, quoique ce peuple passe sa vie, comme les autres peuples d'Italie, dans un mélange continuel de débauches outrées et de momeries religieuses encore plus outrées ; voilà tous les contrastes par lesquels Vénise peut fournir la plus ample matière aux observations d'un philosophe, ou à la curiosité d'un amateur.

Vénise est véritablement bâtie dans la mer. Ce n'est point une terre élevée au-dessus de l'eau ; c'est le lit même du golfe Adriatique

qui lui sert, pour ainsi dire, de fondemens. La mer la pénètre dans toutes ses dimensions. Figurez-vous un vaste navire qui se repose tranquillement sur les eaux, et où l'on n'aborde qu'avec des chaloupes. Cette situation singulière produit d'autres singularités. Les rues sont des canaux ; les carosses sont des gondoles : vous n'y trouvez ni bœufs, ni ânes, ni chevaux, ni mulets. La ville est un vaste labyrinthe. Un nombre infini de ponts, la plupart de marbre, à une seule arche et sans garde-foux, établissent la communication dans tous les quartiers. Toutes les gondoles sont uniformes, couvertes et tapissées de noir, pour empêcher le luxe et ne laisser aucune marque d'inégalité : les gondoliers, de concert avec le peuple qui se promène sur les quais, chantent, par couplèts alternatifs, non de ces misérables Pont-Neuf qui attirent la populace de Paris, mais les beaux vers de l'Arioste et du Tasse. Personne n'ignore que Vénise doit sa naissance à la terreur du nom d'Attila et de ces rois barbares, qui, vers la fin du quatrième siècle, dévastèrent l'Italie. Quelques habitans de la Vénétie, entre le golfe Adriatique et les Al-

pes, se réfugièrent dans les petites îles de cette mer, séparés du reste du monde, ne vivant que de la pêche, mais ayant les premiers des biens, les seuls biens véritables, la liberté, l'égalité, la paix. Quelques maisons, construites à la hâte, n'offrirent d'abord qu'un amas de cabanes dispersées : et c'est de ces îles réunies, de ces cabanes converties en palais, que s'est formée Vénise. Tels furent les foibles commencemens de la grandeur de ce peuple qui s'est rendu fameux par d'éclatantes victoires, par l'empire de la mer Adriatique, la conquête de la Dalmatie, et l'extension de son commerce. Elle a produit une foule de grands hommes dans la politique et dans la guerre : ses sénateurs et ses généraux ont souvent rappelé les plus beaux jours de la république romaine. On lit avec le plus grand intérêt son histoire très-bien écrite, en douze volumes, par Laugier.

Le principal quartier de Vénise est celui de Saint-Marc, dont la place est un grand carré long. Trois choses la rendent remarquable, sa construction, ses édifices et l'extrême affluence de monde. Des gens de toutes les nations, de toutes les langues, de tout

habillement, forment un spectacle qui se renouvelle sans cesse. Les Vénitiens n'ont guère d'autre plaisir que cette promenade, si vous en exceptez leurs casins qui sont une ou deux chambres qu'ils louent sur cette même place ou dans les environs. Portée sur des pilotis qui laissent assez d'intervalle pour visiter ce prodige en bateau, la place de Saint-Marc, une des plus belles de l'Europe, est bornée d'un côté par la mer. Parmi les bâtimens qui ornent cette place, l'église patriarchale de Saint-Marc tient le rang le plus distingué. Ce n'est ni la plus grande, ni la plus belle de Vénise; mais c'est la plus décorée. Le marbre, le porphire, l'albâtre, le granit oriental, les mosaïques presque toutes à fond d'or, en couvrent le pavé, les murs, les coupoles, les voûtes et les colonnes sans nombre qui soutiennent l'intérieur de l'édifice. La face de l'église de Saint-Marc, du côté de la place, a cinq portes d'airain. Sur celle du milieu sont quatre chevaux de bronse du célèbre Lisippe. Un des plus grands ornemens de la place de Saint-Marc est le palais où réside le doge, où se tiennent tous les tribunaux, où s'assemblent tous les conseils.

C'est un édifice vaste et majestueux, qui, quoique gothique, est de la plus haute magnificence. La cour est ornée de statues antiques qu'on croit être celles de Cicéron et de Marc Aurèle. De-là, on entre dans de vastes galeries, où l'on trouve de distance en distance, de ces mufles de lion à gueules ouvertes, avec ce titre : *Dénunzie segrete*, pour recevoir les mémoires secrets des délateurs qui veulent rester inconnus. C'est aux inquisiteurs d'état à peser l'importance de ces délations qui inquiètent quelquefois les étrangers au milieu de leurs plaisirs. Il n'y a point de pays où l'on soit plus libre qu'à Vénise, pourvu qu'on ne parle point sur le gouvernement : on risque à le louer presqu'autant qu'à le blâmer. Le grand conseil est l'assemblée de tous les nobles admis au gouvernement : lui seul a la puissance législative et le souverain pouvoir. C'est peut-être la plus auguste assemblée de l'univers par la maturité des délibérations et la gravité imposante et majestueuse qui y règne. Le sénat appelé des *pregadi* ou *priés*, parce qu'autrefois on prioit les patriciens de s'assembler suivant l'exigence des cas, est composé de

cent vingt membres, qui ne sont en place qu'une année; il décide de la paix et de la guerre, établit les impôts, fixe la valeur des monnoies et nomme les ambassadeurs : c'est véritablement le conseil d'état. Malgré tant de gens instruits de ce qui se fait de plus important, il est inoui, dit-on, que personne ait jamais rélévé ce qui se passe. Le redoutable conseil des dix est une chambre de justice composée de dix nobles élus par le grand conseil. Son pouvoir suprême, dont personne n'est exempt, pas même le doge, juge souverainement de tous les crimes d'état : il est chargé de maintenir la stabilité des loix, l'égalité et l'union parmi les citoyens, de mettre un frein à l'ambition, et de veiller à toutes les parties du gouvernement. Le coupable, ou celui qui est réputé l'être, est abandonné à toute la sévérité de ses juges qui font rarement grâce : il est vrai que ce sont ordinairement des patriciens les plus qualifiés, et dont les lumières et l'intégrité sont généralement reconnues. L'accusé n'a d'autres moyens de défense que dans la commisération de quelques-uns d'eux qui ont droit de parler en sa faveur; car nul autre ne peut

ni solliciter, ni écrire pour sa justification; ses parens même n'osent faire aucun mouvement, ni faire entendre l'accent de la nature et de la vérité. Les jugemens de ce tribunal sont secrets, ainsi que les exécutions qui se font toujours dans les ténèbres, avec un silence et un respect qui ajoutent à l'horreur qu'elles inspirent. Fondé sur une méfiance ombrageuse, il traite de crimes irrémissibles les moindres fautes en matière d'état; il veut qu'on punisse jusqu'aux simples apparences, prend le soupçon pour la réalité; une de ses maximes est de croire toujours plus qu'on ne voit, et de ne pas craindre de faire une injustice aux particuliers, pourvu qu'il en revienne un avantage public. Les perquisitions nocturnes, les espionnages secrets sont les armes dont il use familièrement pour réprimer les paroles indiscrètes, et il est ennemi des grandes réputations et des grands services, peut-être aussi des fortunes colossales. On renouvelle ce tribunal tous les ans, et on choisit pour le remplir les hommes les plus clairvoyans et les plus sévères. Les nobles, à qui il est extrêmement odieux par la crainte perpétuelle où il les

tient, ont tenté plusieurs fois de l'abolir, mais toujours inutilement. La persuasion où l'on est qu'il est le seul frein capable de contenir le peuple dans le devoir, les nobles dans l'égalité, le doge, dans la dépendance, l'a emporté sur les répugnances particulières. On tire de ce conseil trois inquisiteurs d'état qui ont une autorité absolue dans toutes les causes qui concernent la politique; ils décident en dernier ressort des biens et de la vie des citoyens. S'ils sont d'un avis unanime, leur arrêt s'exécute sans autre formalité; s'il y a partage d'opinions, l'affaire est portée au conseil des dix : ils ont des espions par-tout; leur autorité est si absolue qu'ils peuvent entrer chez le doge jour et nuit sans se faire annoncer, l'aborder dans son sommeil, le fouiller jusques dans ses poches, l'interroger, le condamner à mort, et le faire exécuter sur-le-champ. On cite des exemples terribles de pareilles exécutions.

Vénise renferme une multitude de tableaux et d'autres monumens curieux. L'école vénitienne y tient un rang distingué. Les Paul Véronèse, les Palme, les Titien, les Tintoret, les Ricci, les Bassan, lui ont acquis la plus

grande célébrité. Le vestibule de la bibliothèque de Saint-Marc offre une collection d'antiques des plus beaux jours de la sculpture. Le carnaval de Vénise dont on parle tant, et qui ne finit pas, puisque dès les premiers jours d'octobre on va au spectacle en masque, est cependant peu gai ; il consiste à porter un manteau noir ou tabaro, une bahute ou domino de même couleur, un chapeau uni ou à plumet, et un masque blanc sur le visage ou dans la corne de son chapeau ; ainsi affublé, on va à ses affaires, à ses visites, aux spectacles. Cet usage est très-commode pour les plaisirs ; il confond les états et les sexes, car les femmes sont costumées de même : cela donne lieu à mille aventures galantes que les religieuses et les moines partagent aussi ; ce déguisement leur est permis. Le jeu surtout fait un des grands amusemens des Vénitiens. C'est la république qui joue ; deux sénateurs tiennent la banque : l'or est étalé par tas. Jusqu'aux huit derniers jours, à l'exception du masque, on ne se douteroit presque pas qu'on est en carnaval ; alors le peuple se met de la partie : tout se déguise,

et va jouer au ridotto. Ce ridotto, qui ouvre immédiatement après Noël, est un endroit affreux, d'une puanteur et d'une mal-propreté insupportables. Ce sont cinq ou six grandes pièces plus noires, plus enfumées qu'une cuisine de prison. Il est bien affreux qu'une des premières noblesses de l'Europe soit l'instrument de la ruine de tant de malheureux. Les cafés, bien différens des nôtres qui n'ont qu'une salle commune, offrent une distribution de cellules, où l'on soupe, si l'on veut, seul, ou tête à tête, sous le masque, ou sans masque; ils sont également pour les deux sexes : et les liqueurs chaudes ou froides qu'on y présente m'ont paru excellentes. Les Vénitiennes ont secoué la contrainte où elles vivoient dans le dernier siècle : les maris ne s'arment plus de poignard ni de poison; s'ils ont de ces retraites de voluptés qu'on appelle petites maisons à Paris, leurs femmes ont aussi leurs têtes à têtes avec leurs soupirans : elles passent la nuit en promenades, et se sont mises au-dessus de certains ménagemens que la France conserve encore. Le gouvernement a mis les courtisannes sous sa protection; on va chez

elles aussi librement que dans la maison la plus décente. Lorsqu'un nouveau venu demande leur demeure, le peuple s'empresse de l'y conduire. Les ecclésiastiques, les moines même s'y présentent sans difficulté. La république tolère toutes les sortes de plaisirs pour s'attacher le peuple qui est très-affectionné à son gouvernement, dont la tyrannie sombre et soupçonneuse ne pèse que sur les nobles. Enfin, on sacrifie à Vénise l'intérêt des mœurs à l'intérêt de l'argent que les voyageurs lui apportent. Le commerce y est infiniment déchu de son ancienne splendeur. Deux causes principales ont enlevé à cette république le premier rang qu'elle a tenu si long-tems parmi les nations commerçantes, la découverte du Cap de Bonne-Espérance et l'interdiction du négoce à la noblesse.

CHAPITRE VII.

DE L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

De Bologne.

De Vénise, je me transportai à Bologne en allant par eau jusqu'à Ferrare. Rome seule pouvoit m'inspirer une sorte d'enthousiasme et de vénération égale à celle que j'éprouvai en entrant dans Bologne, dans cette ville qui fut long-tems le sanctuaire des sciences, le berceau des arts, l'école ou la patrie de plusieurs grands hommes; où Aldrovande fit sa collection d'histoire naturelle, où Cassini jeta les fondemens de l'astronomie, où naquirent le Guide, le Dominiquin, l'Albane et les Carraches, qui ont rendu cette école l'émule de celle de Raphaël. Ce que Bologne offre de vraiment singulier en édifices, c'est cette galerie composée de sept cents arca-

des, fermée au nord, ouverte au midi, et qui, dans la longueur d'une lieue, conduit de la porte de la ville à celle d'une église : c'est une des plus grandes constructions qui aient été faites depuis les Romains. On remarque aussi à Bologne la fameuse tour de Garisende, qui penche d'environ neuf pieds, et alarmeroit les passans qui ne seroient pas prévenus; mais c'est sur-tout par la fameuse académie, connue sous le nom d'institut, que Bologne, qui, sans le céder à l'antiquité, l'emporte sur presque tous les établissemens modernes de ce genre. Les sciences et les arts réunis dans un des plus beaux palais de la ville, et liés, pour ainsi dire, par une immense bibliothèque, ne laissent rien à désirer. Physique expérimentale, géométrie, astronomie, mécanique, chymie, anatomie, architecture, peinture, sculpture, chaque art, chaque science a son local dans ce vaste édifice, avec les instrumens qui lui sont propres, le tout animé par la voix et les leçons des plus habiles maîtres. Cet établissement doit presque toutes ses richesses à l'amour de Benoît XIV pour sa patrie; il a fait modèler les plus belles antiques de Rome. Un

des trésors les plus précieux de la bibliothèque de Bologne, c'est le cabinet d'histoire naturelle d'Aldrovande. Quelle profusion de trésors et de connoissances ! on y apperçoit toute la nature d'un seul coup-d'œil : on croiroit qu'on a dérobé toutes les richesses de la terre et de la mer pour les réunir plus en ordre dans un même lieu. Sous quelle forme a-t-on jamais trouvé le diamant et le rubis qu'on n'en voie ici de semblables? toutes les couches de terre qui contiennent l'opale et l'éméraude étoient étalées à mes yeux. Le rocher auquel est attaché le saphir, le globe creux qui renferme l'améthyste, décorent ces tablettes. Ici on apporçoit l'or végétable qui jette des branches; là de longs filamens de ce métal se croisent en veines brillantes sur un rocher de marbre : dans l'un, de larges paillettes brillent sur sa surface, comme si elles avoient été battues sous le marteau de l'ouvrier; dans d'autres, quoique aussi riches, la mine précieuse est couverte de manière que l'art seul du chimiste a pu la découvrir. Le Pérou a fourni la moitié de ce trésor; les sables d'Afrique ont formé le reste. Une pierre pâle présente à

la vue l'argent emprisonné errant sur sa surface en détours irréguliers : tantôt elle imite les arbrisseaux et les forêts ; tantôt elle remplit ses crevasses par des filets, qui, dans leur configuration, l'emportent sur la variété de la main-d'œuvre. Je vis des masses de cuivre malléable tout en sortant des mains de la nature ; je vis ensuite les demi-métaux, les arsenics, les marcassites, l'onyx, l'agathe, la cornaline, le jaspe. Je passai aux sels fossiles que vous prendriez pour un assortiment de perles orientales. J'aurois trop de choses à dire des os d'animaux, des poissons, des fruits, des plantes, des coquillages pétrifiés. Tous les animaux, depuis la mite jusqu'à l'éléphant, occupent, soit en entier, soit en partie, une place dans cette immense collection ; mais ce qui flatta le plus ma curiosité et mon goût, ce fut la bibliothèque où se trouvent distribués en deux cents volumes *in-folio* tous les travaux du célèbre Aldrovande sur l'histoire naturelle ; il n'a eu part qu'aux six premiers volumes. On les lui a tous attribué, soit qu'on se fut servi de ses mémoires, soit qu'on ait suivi son plan. Ce sont des manuscrits originaux et des dessins

coloriés

coloriés de fossiles, de plantes, d'animaux, exécutés par les meilleurs artistes sous les yeux même de l'auteur. Ce qui caractérise spécialement la ville de Bologne, et la met de pair avec les premières cités de l'Italie, c'est l'école des Carraches, et les tableaux dont elle a rempli les églises, les chapelles, les palais et les maisons particulières.

Je pris pour me rendre à Rome la route d'Ancone plutôt que celle de Florence. On fait assez rapidement ce chemin sur lequel une ville se présente presqu'à chaque poste, mais elles n'offrent rien de bien intéressant. Enfin, j'apperçois le Tibre, je côtoie ses bords fameux, je découvre Rome, Rome autrefois la capitale du monde, Rome qui depuis s'est montrée aussi jalouse de dominer sur toutes les religions, sur tous les rois, qu'elle le fut jadis d'envahir l'univers. C'est ici où plus on a de connoissances dans les arts, dans l'histoire ancienne et moderne; plus le pays s'agrandit sous vos yeux, plus vos émotions sont vives, variées et profondes. Ici tout rappelle de grands souvenirs; ici les ruines même sont augustes. Chaque pas vous retrace un fait, vous offre un mo-

nument. Là voilà cette Rome où brillèrent tant de vertus surhumaines, où tant de monstres couronnés pesèrent sur la terre; cette cité le centre des talens et des superstitions, l'asyle des sciences et des erreurs, l'école de la philosophie, et depuis le séjour de la crédulité; le pays des conquérans, et depuis celui d'un peuple timide et dégénéré; la terre de la liberté et depuis celle de l'esclavage; cette reine des nations qui réunit au faste des conquêtes la licence des mœurs, au génie militaire le goût des voluptés, qui donna des loix à l'univers, et à qui toutes les nations avoient donné des dieux, enfin, cette ville qui fonda cet empire colossal qui, semblable à ces débordemens de l'Océan qu'on dit avoir englouti une grande partie du globe, s'étendit sur-tout le monde alors connu, et a fini comme ces ruisseaux qui ne laissent plus qu'une trace insensible. Quelle imagination ne seroit fortement ébranlée, quelle ame ne seroit profondement émue à l'aspect d'une contrée où vous marchez sur la cendre des plus grands hommes, où, comme dans la Grèce, tout bocage a ses dieux, tout rocher a son nom. Ici c'est la patrie de Tite-

Live (1) ; là c'est celle de Virgile (2); plus près de Rome est la campagne d'Horace à Tibur aujourd'hui Tivoli, la maison de Cicéron à Tusculum. Dans Rome, autour de Rome, tout vous rappelle l'idée, l'image de Scipion, de César, de Virgile, du Tasse, de l'Arioste, de Raphaël, de Michel Ange. Je ne peux m'empêcher de placer ici une réflexion bien honorable pour les arts, et qui prouve combien leur gloire est au-dessus de celle des conquêtes : les noms de Cicéron et de Virgile, du Tasse et de l'Arioste, de Fra-Paolo et du cardinal Bembe, les monumens qui rappellent leur souvenir, ceux de Bramante, de Raphaël, du Corrège, intéressent bien autrement, rétentissent bien plus dans l'avenir que ceux d'Auguste, de César, de Charles Quint ou de Léon X; mais hélas! le tems dévore tout, et même les tombeaux. Vous foulez ici sous vos pieds la grandeur romaine; à peine vous en découvrez quelques restes bien conservés : nos neveux trou-

---

(1) Padoue.

(2) Mantoue.

veront ces vestiges encore plus dénaturés ; et dans la suite des siècles, il ne restera de Rome ancienne et moderne que le nom. C'est ainsi que la Grèce n'offre plus que des souvenirs et des ruines. Quelle image que celle de la chûte de l'empire romain ! en est-il dont l'histoire soit plus intéressante, plus instructive ? Les Romains ont éprouvé toutes les vicissitudes dont un état est susceptible : le despotisme, la monarchie tempérée, l'aristocratie, l'oligarchie, la démocratie, l'ochlocratie s'y remplacent rapidement et nous présentent chez un même peuple toutes les formes de gouvernement et le cercle de toutes les révolutions politiques. Ajoutez à cela les événemens, les changemens de culte et de gouvernement survenus par l'établissement du christianisme. Il n'est point de notre plan de tracer l'histoire de cette nation ; les bornes de cet ouvrage ne le comportent point. Nous allons nous réduire à la description de ce qu'elle offre aujourd'hui de plus digne de fixer les regards des voyageurs.

CHAPITRE VIII.

De Rome.

Après avoir côtoyé quelque tems le Tibre, on laisse à gauche le mont Soracte, couvert de neige jusqu'au mois de mai. Horace, qui le voyoit de sa maison de Tivoli, se plaint de son voisinage qui glaçoit ses appartemens. On arrive à Rome par le pont Milvius, aujourd'hui Ponte-Molle. A la tête de ce pont est la tour de Bélisaire, qui, après avoir commandé les armées de Justinien, devint un triste et grand exemple des vicissitudes humaines. Je vais commencer la description de Rome par le Capitole, ou temple de Jupiter Capitolin. Le Capitole moderne a été élevé sur les ruines de l'ancien, et Michel Ange, qui en a donné le plan, y a répandu un air de grandeur et de majesté convenable à la destination d'un tel monument. On

y arrive par un large escalier dont la rampe est si douce qu'en la couvrant de sable, le pape peut y monter à cheval avec tout son cortège, quand, après son installation, il va prendre possession de sa capitale; mais cette marche pompeuse paroît bien chétive à ceux qui se rappellent celles qui se faisoient à ce même Capitole dans les triomphes des Scipion et des Paul Emile. Des prêtres en soutane prennent ici la place de ces rois captifs que les vainqueurs de l'Afrique et de l'Asie traînoient chargés de chaînes à la suite de leur char. Le grand escalier est bordé de deux balustrades dont le bas est terminé par deux sphinx antiques qui jettent de l'eau, et le haut par les statues colossales de Castor et Polux, en marbre grec, tenant leurs chevaux par la bride : au milieu de la place est la statue équestre, en bronze, de Marc Aurèle. La description des bâtimens, des statues, des peintures qui ornent le nouveau Capitole, ne pourroit donner qu'une idée imparfaite de ce qu'il représente réellement. Il est des objets qu'il faut voir par soi-même; et quand je vous aurai dit, tel tableau est parlant, tel bronze est vivant, telle an-

tique est du plus grand mérite, je ne vous aurai guère plus instruit que si je vous dis que l'*Enéïde* est d'une élocution poétique presque parfaite, que le Tasse et l'Arioste ont des stances, des épisodes admirables ; il faut les lire, ou tout ce que je vous en dirai ne vous en donnera aucune idée. De l'endroit le plus élevé du Capitole je portai mes regards sur les sept collines qui formoient le premier emplacement de cette reine des nations. Chaque jour, Tite-Live ou Suétone à la main, je visitois quelques-unes de ces ruines antiques qui retracent à chaque pas la gloire des anciens maîtres de l'univers. Entre le Capitole et le mont Celius, est le mont Palatin. On y cherche inutilement quelques vestiges du palais des César ; ce qui peut en rester encore est enseveli sous les jardins de la maison Farnèse d'où l'on tireroit sans doute, en y creusant, des antiques inestimables. Non loin de-là étoit cette fameuse maison dorée de Néron, qui fut détruite pour faire place à d'autres édifices dont il n'y a plus aussi que les ruines. Si vous exceptez les environs du Capitole, quelques parties des monts Quirinal et Viminal, le reste des sept

collines n'est plus occupé que par des ruines, des jardins, des vignes ou des couvens. Le sommet même des montagnes a tellement comblé les vallées que le terrain actuel est élevé de plus de vingt cinq pieds au-dessus de l'ancien, et le mont Capitolin est d'un côté presque de niveau avec le pavé de Rome. Le Champ-de Mars, qui du tems de la république n'étoit destiné qu'aux assemblées, aux promenades, à divers monumens de la magnificence romaine, est aujourd'hui le centre de la population, du mouvement et des affaires des particuliers, le seul endroit même qui soit véritablement habité et peuplé. On y voyoit des temples, des cirques, des théâtres, des obélisques, des colonnes; on n'en retrouve plus que quelques vestiges confusément épars. Les bâtimens qui subsistent encore ne doivent leur existence qu'à la difficulté de les démolir : de ce nombre est le Panthéon, qui fut bâti par le consul Agrippa, gendre d'Auguste, en l'honneur de tous les dieux; cette rotonde subsiste encore en son entier. Quarante-huit colonnes de marbre décorent l'intérieur : seize autres à l'extérieur, d'une seule pièce de granit,

forment par leur hauteur et leurs proportions un portique majestueux qui l'emporte par sa beauté sur celle du temple même. Mais quel eût été l'étonnement d'Agrippa, si on lui eut dit que, dans un coin de la Judée, vivoit alors une femme ou fille, nommée Marie, qui, devenue un jour la patrone révérée de ce temple auguste, en chasseroit tous les dieux de la république? Les César, les Pompée auroient-ils cru conquérir l'univers pour des moines? Les Cicéron, les Tacite auroient-ils cru être remplacés par des castrats et des faiseurs de concetti et de sonnets?

Un édifice qui devoit durer autant que le monde, si quelques pontifes n'en avoient arraché les pierres pour en bâtir des palais, est l'amphithéâtre de Vespasien, vulgairement dit le Colisée, à cause d'un colosse qui se trouvoit dans les environs. Ce prince le fit élever après la conquête de la Judée, d'où il amena vingt mille esclaves juifs qu'il employa à la construction de ce bâtiment. Il est de figure ronde en dehors, quoique l'intérieur soit ovale; il contenoit, dit-on, quatre-vingt-sept mille spectateurs, c'est-à-dire, qua-

tre fois plus que l'amphithéâtre de Véronne: de tous les monumens de l'ancienne Rome, c'étoit, sans contredit, le plus étonnant par la grandeur des masses, l'emploi de tous les ordres d'architecture, la noblesse des portiques, la multitude des gradins, la vaste capacité et la prodigieuse hauteur de tout l'édifice. On y faisoit combattre des bêtes féroces. L'eau y entroit à volonté pour les naumachies; des gladiateurs, des esclaves, des hommes enfin s'y égorgeoient pour l'amusement d'un peuple qui se vantoit de donner des mœurs et des loix à l'univers. Un sexe, né pour les affections douces et aimantes, assistoit, applaudissoit à ces plaisirs de cannibales. Les ruines de cet édifice donnent encore la plus grande idée de la puissance qui l'a fait construire. On ne peut porter ses regards autour de l'amphithéâtre sans croire voir errer autour de soi le souverain de Rome et du monde, la famille impériale, le sénat, l'ordre des chevaliers, les préteurs, les tribuns, les édiles, les magistrats, le peuple, toute cette foule de spectateurs, qui formoit elle-même le plus grand, le plus beau des spectacles.

Le théâtre de Marcellus pouvoit contenir jusqu'à trente mille spectateurs. Vitruve en parle comme du plus magnifique édifice de ce genre.

Mes courses parmi les ruines de l'ancienne Rome m'ont conduit au tombeau d'Auguste, aux bains d'Agrippa, de Dioclétien, aux arcs de triomphe de Titus, de Sevère, de Constantin, aux cirques, aux places, aux obélisques, aux aqueducs, aux temples, aux colonnes, enfin, à tous les monumens plus ou moins conservés, suivant qu'ils ont résisté plus ou moins aux injures du tems, aux ravages de la guerre, à la haine des Chrétiens contre les monumens du paganisme, et à l'épargne sordide des papes, des particuliers, ou des moines qui en ont arraché les matériaux ; les uns pour construire des palais, les autres pour bâtir des églises. Les restes du tombeau d'Auguste, servant aujourd'hui d'enclos à un parterre formé dans son enceinte, annoncent un édifice où l'on avoit allié la solidité à la magnificence. Construit par le maître du monde pour y renfermer les cendres des Marcellus, des Germanicus, des Agrippa, des Drusus, des Livie,

des Octavie, des premiers césars, on y avoit pratiqué divers caveaux où les restes d'Auguste, des empereurs morts se trouvent aujourd'hui confondus avec les immondices qu'on y rassemble pour l'engrais d'un jardin pratiqué dans l'intérieur du monument.

L'ancienne Rome se vantoit avec raison de ses bains connus sous le nom de Thermes, où l'architecture se déployoit en grand, comme dans tous les édifices publics. Les Romains, n'ayant pas l'usage du linge, avoient plus besoin de recourir aux bains. Les superbes restes des bains de Titus et de Caracalla ont encore un air de grandeur : une salle de ceux de Dioclétien subsiste dans son entier. Les mêmes murs, les mêmes colonnes portent jusqu'aux nues une voûte qui semble vouloir braver tous les siècles. On y comptoit jusqu'à trois mille petites chambres où autant de personnes pouvoient se baigner sans se voir.

De dix à douze cirques établis anciennement à Rome, celui de Caracalla est le seul dont il reste quelques vestiges : son circuit est encore tout entier; mais ce n'est plus qu'un gros mur de brique de douze à quinze

pieds de haut, dans lequel on remarque plusieurs portes murées et des arcades de distance en distance. On y distingue, au milieu de l'arène, les anciennes bornes autour desquelles tournoient les chars des combattans; à l'autre extrémité, du côté du couchant, on voit trois grandes tours jadis contigues aux galeries où se plaçoient cinquante à soixante mille spectateurs : aujourd'hui cet édifice pompeux est au milieu des champs et des vignes, et l'arène n'est plus qu'un pré. L'obélisque superbe qui en décoroit le centre, orne présentement une des plus belles places de la ville. Non loin de-là étoit le cirque de Flore, fameuse courtisanne, qui amassa des biens immenses qu'elle légua à la ville de Rome, à condition qu'on établiroit à son honneur des jeux publics. On exécuta son testament à la lettre, et l'on vit sans étonnement célébrer des jeux nouveaux où des femmes nues disputoient, par la liberté de leurs attitudes, le prix de l'indécence. Les romains cherchèrent dans la suite à ennoblir cette institution en faisant passer cette courtisanne pour la déesse des fleurs, qu'ils honoroient par des jeux libres, à la vé-

rité, mais regardés comme le symbole de la terre dans la diversité de ses productions. Les Romains étoient si passionnés pour les exercices du cirque qu'ils ne demandoient, dit Juvénal, que ces spectacles et du pain: *panem et circenses.*

Le grand nombre d'obélisques entiers ou mutilés qu'on voit dispersés dans plusieurs quartiers de Rome, ceux que des ruines couvrent encore, étoient un des principaux ornemens des anciens cirques. L'idée en est due aux Egyptiens. Lorsque les Romains portèrent leurs armes sur le Nil, ils furent frappés de ces monumens faits d'un seul bloc de granit, et travaillés dans la carrière même d'où on les avoit tirés. Les monumens nombreux en ce genre, amenés à Rome, renversés depuis de dessus leur base, et relevés la plupart par Sixte-Quint, sont les témoins les mieux conservés de la grandeur de cette ancienne métropole de l'univers. Les quatre plus grands sont ceux de la place Saint-Pierre, de Saint-Jean-de-Latran, de Sainte-Marie-Majeure et de la place du Peuple. Le premier est le seul qui ait été retrouvé en entier dans le cirque de Néron

où est aujourd'hui la sacristie de l'église de Saint-Pierre ; il est plus gros, d'une plus belle proportion que les autres, d'un seul morceau de granit oriental, de soixante-douze pieds d'élévation ; sa hauteur totale, en y comprenant la croix et le piédestal, est de cent vingt-quatre pieds au-dessus du pavé de la place. Sixte-Quint le fit élever par les soins de Dominique Fontana, son architecte, à l'aide d'une machine immense inventée par cet artiste. L'obélisque fut élevé en cinquante-deux reprises : les cercles de fer pour l'embrasser pesoient quarante milliers, et la charpente paroissoit une forêt.

Il ne faut pas confondre avec les fontaines qui font aujourd'hui un des grands embélissemens de Rome, les antiques et superbes aqueducs qui conduisoient les eaux dans cette capitale. Agrippa donna à Rome sept cents pièces d'eaux plates, et cinq cents d'eaux jaillissantes; il construisit cent trente réservoirs, et mit le comble à la magnificence de ces ouvrages, en y distribuant quatre colonnes et trois cents statues de marbre. Toutes ces eaux étoient portées en l'air sur des aquéducs aussi beaux que solides,

qui subsistent en partie. C'est à cet égard sur-tout que Rome moderne ressemble le plus à l'ancienne ; elle en a la principale obligation à Sixte-Quint et à Paul V, qui, sur cet article, ont disputé de grandeur et de magnificence avec les maîtres du monde. Les places les plus élevées, la cime même des montagnes, le Capitole, le Janicule, le Quirinal ont, à leurs sommités, autant de fontaines fournies par des aquéducs qui y apportent des rivières. Les fontaines de Rome sont moins admirables peut-être par l'abondance soutenue de leurs eaux que par le goût, la magnificence et la variété soutenue de leurs formes qui ont épuisé l'art des plus célèbres architectes. La plus renommée est celle qui décore la place Navone, la plus belle, la plus grande, la plus célèbre de cette capitale. Un rocher percé à jour verse un torrent par quatre mufles. Quatre statues colossales qui représentent les principaux fleuves des quatre parties du monde, le Danube, le Gange, le Nil et la Plata, sont appuyées, dans des attitudes différentes, contre le rocher qui sert de piédestal à un obélisque de plus de cinquante pieds de hauteur,

teur, tiré du cirque de Caracalla. Ces fleuves jettent de leurs urnes des flots abondans qui, après avoir tourné autour du bassin, paroissent se précipiter dans les antres du rocher, sous lequel ils passent dans d'autres canaux, pour aller se montrer ailleurs sous de nouvelles formes.

Rome est remplie de superbes colonnes. Je ne parlerai ici que de la colonne Trajane qui passe pour la plus belle qu'il y ait dans le monde entier; elle servoit d'ornement à la plus belle place de l'ancienne Rome : elle fut dédiée à Trajan par le peuple et le sénat; sa hauteur est de cent cinquante pieds, y compris le couronnement et le piédestal: le fust est formé de vingt-trois blocs de marbre blanc, de plus de quatre pieds d'épaisseur, posés à plomb les uns sur les autres dans toute la largeur du monument. A l'un des côtés de ce piédestal est une porte par laquelle on monte un escalier de plus de cent quatre-vingt degrés, taillé en limaçon dans les blocs mêmes qui composent la colonne, et éclairé intérieurement par de petites ouvertures qui ne défigurent point l'ensemble du dessin. Le dehors est orné de bas reliefs dis-

posés sur un cordon qui monte en ligne spirale jusqu'au chapiteau. On y compte près de trois mille figures, qui, dans des attitudes différentes, représentent l'histoire militaire de Trajan, et sur-tout ses deux expéditions contre les Daces; on y voit des sièges, des marches d'armées, des batailles, etc. Afin qu'aucune de ces figures, malgré l'élévation de la colonne, n'échappât aux yeux des spectateurs, l'artiste les a travaillées de manière que celles qui approchent le plus du chapiteau paroissent de la même grandeur que les plus voisines de la base; d'où l'on peut juger combien les Romains étoient versés dans la science de l'optique. Cette colonne occupoit anciennement le centre de ce qu'on appeloit alors la place Trajane, *Forum Trajani.* Suivant la description de quelques historiens, Rome n'a jamais rien eu qu'on puisse comparer à cette place; elle étoit entourée, des quatre côtés, d'une triple colonnade de marbre de Grèce, et au milieu de cette façade s'élevoit un grand arc terminé par une coupole. La colonnade formoit des galeries couvertes, enrichies des statues les plus précieuses, et de celles de

tous les hommes illustres qu'on y plaçoit par ordre de l'empereur et du sénat. Tout y paroissoit avec un tel éclat avec une telle grandeur que les souverains les plus puissans n'osoient espérer de pouvoir rien entreprendre de pareil. Ce n'est actuellement qu'une très-petite place dont on ne parleroit peut-être pas sans cette colonne que le tems a respectée.

Une autre place, jadis très-célèbre, et dont il reste encore quelques vestiges, est le marché Romain, *Forum Romanum*, aujourd'hui *Campo Vaccino*, le marché aux vaches, entre le mont Palatin et le mont Capitolin où Rome est ensevelie. « Quoi ! m'écriai-je « douloureusement, voilà ce *forum* autre- « fois couvert de temples, de palais, d'arcs « triomphaux ? Des bestiaux meuglent dans « ces lieux où Cicéron faisoit tonner son élo- « quence. Voilà cette place fameuse où les « Romains tenoient leurs assemblées, où « leurs orateurs s'immortalisoient sur la tri- « bune aux harangues, ornée de proues de « vaisseaux pris sur les ennemis. Scipion, « César, Pompée, Auguste, y avoient leurs « palais, et tous les grands hommes des sta-

« tues. Là étoient le temple de la Paix et
« celui de la Concorde, où s'assembloit le
« sénat pour les affaires importantes, où l'on
« jugea les complices de Catilina, où l'on
« prononçoit sur la destinée des rois, où les
« plus puissans monarques de l'Asie se
« croyoient honorés d'être admis. Que de
« grandes idées réveillent tous ces monu-
« mens antiques ! » Vous croyez entendre tant de grands orateurs ; vous croyez converser avec tant d'hommes célèbres ; et vous admirez, vous respectez encore Rome, même en marchant sur Rome.

L'entrée de Rome par la porte du Peuple, la plus belle, la plus fréquentée, celle à laquelle aboutissoit l'ancienne voie flaminienne, s'annonce de la manière la plus majestueuse. On trouve d'abord une place triangulaire, dont la base, ouverte par trois grandes rues qui se voient dans toute leur longueur, offre, avec l'obélisque, les fontaines et les portiques, une noble et magnifique perspective. La rue du milieu, appelée simplement le Cours, parce qu'on s'y promène en carosse, parce qu'elle sert pour les courses de chevaux, parce qu'on y donne les fê-

tes du carnaval, pénètre jusqu'au centre de la ville. Une autre conduit à la place d'Espagne : la troisième mène à la Ripetta, petit port sur le Tibre.

On ne peut donner qu'une idée rapide de toutes ces ruines éloquentes, qui parlent tant à l'imagination, qui, malgré leurs débris, ont dissipé la nuit des arts. Sans ces restes précieux que les Bramante, les Michel Ange, les Raphaël, les Bernin ont étudié, et que d'autres artistes vont étudier encore, l'Europe n'auroit pas tant de beaux édifices, tant d'autres chefs-d'œuvre en tout genre; mais ce n'est guère plus dans les endroits publics qu'il faut chercher la plupart des merveilles de l'antique Rome; c'est dans les palais, dans les galeries, dans les jardins, dans les appartemens des princes et des seigneurs italiens que vous trouverez ces restes précieux où l'on voit revivre tous les dieux, tous les héros, tous les grands hommes de la Grèce et de Rome. L'illusion de ces tableaux, de ces statues, est d'autant plus grande que vous occupez les lieux mêmes qu'ils habitoient.

La première église que s'empresse de voir

un étranger qui arrive à Rome, c'est Saint-Pierre; le premier palais, c'est le Vatican. Quelqu'idée qu'on se fasse de la basilique de Saint-Pierre, elle est encore au-dessus. Le goût de l'architecture moderne y triomphe avec le plus grand éclat. Tous les arts semblent avoir disputé entre eux à qui orneroit le mieux ce superbe vaisseau qui s'étend, s'enfle, s'agrandit, à mesure qu'on le parcourt, où tout est colossal, sans que rien ne paroisse outré; les ornemens en sont si nombreux, quoique sans confusion, qu'il faudroit des années pour les voir, des volumes pour les décrire. Les peintures y sont parlantes, les mausolées vivans. Rien ne peut être comparé à cette église pour l'étendue et le mérite des proportions. Le Bramante en fut le premier architecte. Léon X et Clément VII y employèrent successivement le fameux Raphaël et les plus célèbres architectes de leur tems; mais on ne commença à y travailler sérieusement que lorsque Paul III en eut confié la conduite à Michel Ange : ce grand homme composa un plan qui, débarrassé de toutes les parties proposées par ses prédécesseurs, en rendoit l'exécution plus facile, sans

lui rien ôter de ce caractère sublime si convenable à sa destination. La première pensée de cet artiste fut de lui donner la forme d'une croix grecque, c'est-à-dire, dont toutes les branches fussent égales entre elles, au lieu que le Bramante avoit proposé une croix latine : son plan fut adopté en entier avec défense d'y rien changer; mais ce ne fut qu'après sa mort que l'on construisit la coupole sur ses mémoires sous la direction de Fontana, architecte de Sixte-Quint. On n'avoit point encore tenté jusqu'alors d'élever des dômes en l'air soutenus sur de simples appuis : ceux qui avoient été faits précédemment partoient tous de fonds, et il s'en falloit de beaucoup qu'ils fussent de la capacité de celui-ci; mais Michel Ange avoit si bien prévu tous les cas, ses mesures étoient si bien prises, qu'il n'y eut qu'à suivre ce qu'il avoit tracé. Six cents ouvriers, excités par l'esprit hardi et entreprenant de Sixte-Quint, travaillèrent jour et nuit à cette coupole formidable, l'écueil des architectes. Pour donner une idée de ce fameux dôme, il suffit de remarquer que la boule de métal doré qui termine la lanterne peut contenir

jusqu'à vingt personnes. Les Romains sont si pénétrés d'admiration pour ce vaste chef-d'œuvre que lorsqu'on leur témoigne quelqu'étonnement de leur peu de goût pour les voyages, ils répondent froidement : « Eh! où « irions-nous pour trouver une si belle cou-« pole ? ».

Paul V jugea que si cette église avoit la figure d'une croix latine, elle deviendroit plus majestueuse, plus imposante, et contiendroit plus de monde. On en revint donc à la première pensée du Bramante, et l'on allongea de plusieurs arcades la nef qui fait face à la place, c'est-à-dire, la branche occidentale de la croix grecque du plan de Michel Ange. Il fallut par conséquent démolir l'ancien vestibule et en construire un nouveau. Ce dernier est décoré d'un ordre corinthien dont les colonnes ont huit pieds de diamètre, et qui feroit seul une église superbe dans une grande ville. L'immense et magnifique place qui précède, et au milieu de laquelle on voit ce fameux obélisque dédié au soleil par Sésostris, et à l'auteur du soleil par Sixte-Quint, est en partie pavée de marbre, et environnée d'une colonnade circulaire par laquelle

le Bernin s'éleva à l'immortalité. Quatre rangs de colonnes sagement espacées, couronnées d'une balustrade de cent trente-six statues de saints, ornent le contour de cette place arrosée de deux fontaines à égale distance de l'obélisque, et dont les eaux jaillissantes, qui sortent en grosses gerbes, forment une épaisse nappe, en tombant dans d'immenses bassins de marbre et de granit. Tout l'extérieur de l'église de Saint-Pierre est enrichi de grands pilastres d'ordre corinthien. Du vestibule on entre dans l'église par trois grandes portes; car la quatrième, qui donne dans un des bas côtés, est toujours murée; elle ne s'ouvre que dans les tems de jubilé : on la nomme la porte sainte. On trouve d'abord une grande nef d'environ six cents pieds de longueur, et d'une si juste proportion, quoique les mesures en soient monstrueuses, qu'on ne s'apperçoit de cette immense étendue qu'en la parcourant. La nef conduit au dôme qui a cent trente-deux pieds de diamètre, et trois cent onze d'élévation, depuis le pavé jusqu'à l'ouverture de la lanterne. La hauteur extérieure, jusqu'au bout de la croix, est de plus de six cents pieds,

c'est-à-dire, d'environ deux fois celle des tours de Notre-Dame de Paris, sans que la belle proportion et le contour agréable en soient altérés. Il est enrichi intérieurement de peintures à la mosaïque.

Ce qui frappe d'abord en entrant dans cette basilique, c'est le baldaquin qui couvre le maître-autel; il est posé sur quatre colonnes torses de bronze doré, pour lesquelles on a employé, dit-on, plus de quatre mille quintaux de ce métal pris au Panthéon. Au fond du temple, au rondepoint du chœur, est le superbe monument en bronze de la chaire de Saint-Pierre, autre chef d'œuvre du Bernin : il faut voir de près cette grande composition pour en bien connoître toute la magnificence; elle est placée entre deux niches occupées par deux morceaux de sculpture qui, dans leur genre, ne sont pas moins merveilleux. Celui du côté de l'évangile est le tombeau de Paul III, dont le dessin passe pour être de Michel Ange. Le Bernin a donné vis-à-vis de nouvelles preuves de la richesse de son génie, dans le mausolée d'Urbain VIII, son bienfaiteur; la beauté de l'invention répond à la

finesse du travail qui a donné au marbre la mollesse de la chair. Ces deux tombeaux ne sont pas les seuls qu'on admire dans l'église de Saint-Pierre : un des principaux est celui d'Alexandre VII, qui ne fait pas moins d'honneur au génie de ce même artiste. Il n'y a point dans ce temple de tableaux remarquables peints sur toile, mais de superbes mosaïques, chefs-d'œuvre de cet art étonnant à qui la peinture sera redevable de l'immortalité. Je ne finirois pas si je voulois entrer dans le détail de toutes les beautés qui ornent toutes les parties de cet édifice digne de la capitale du monde.

En sortant de cette superbe basilique, il s'est présenté à mon imagination une idée que je crois devoir consigner ici. Quelle ne seroit pas la beauté de Rome moderne, si on eut conservé tous les grands monumens de l'ancienne Rome, et si les papes y avoient ajouté des embellissemens nouveaux, sans détériorer les autres? Jamais la moderne Rome ne fera oublier l'ancienne. La plupart des papes ont laissé bien loin derrière eux dans la carrière du crime les monstres couronnés qui, sur la fin, régirent l'empire romain, et la

nouvelle religion, son esprit, et celui de ses souverains pontifes, font regretter jusqu'aux dieux des césars. Que ne puis-je, en peu de lignes, faire ici l'histoire de cette épouvantable religion qui fait un devoir d'une soumission entière au plus affreux despotisme, qui préconise cette maxime si insultante à la Divinité, si désespérante pour l'homme, « qu'il y a beau-« coup d'appelés, mais peu d'élus; » qui a mis en avant cette autre proposition intolérante, « forcez-les d'entrer; » qui par tout où elle a paru, a voulu rester seule; qui, pour parvenir à ce but inique, a couvert la terre entière de sang, de cadavres et de buchers; qui tient encore l'Espagne et l'Italie sous un joug de fer. Ouvrez les annales du monde; comparez entre eux les tems et les lieux. Qui osera nier que la présence de cette religion de Rome ait toujours été un obstacle aux sciences, à l'industrie, au commerce, à la richesse des peuples qui l'ont reçue dans leur sein. Comparez l'Angleterre protestante à l'Angleterre soumise au pape, le règne de Jacque à celui d'Elizabeth, et la patrie de Brutus à celle de Braschi! Rome moderne a eu des poëtes, des peintres, mais

a-t-elle eu des Cicéron, des Locke, des Newton? a-t-elle eu des Tacite? Aussi la reine Christine écrivoit à la comtesse de Sparre: « Il n'y a plus à Rome que des statues, « des palais; il n'y a point d'hommes: mais « des *furfantini*, des *istrioni*, d'*illustrissimi* « *faquini*, des donneurs de bénédictions; il « pleut de ces gens-là qu'on trouve par-tout, « et qui par tout sont *fastidiosi*, *venenosi*, « gueux, ignorans et libertins. »

Le palais pontifical, voisin de l'église de Saint-Pierre, tire son nom du mont Vatican, où les augures de Rome débitoient leurs prédictions, *Mons Vaticinii*. Dans la chapelle sixtine, bâtie par Sixte IV, est le célèbre tableau du jugement dernier de Michel Ange. Il faut voir sur-tout la galerie appelée la bible de Raphaël, parce que cet artiste a tiré de l'Ancien-Testament le sujet de la plupart des tableaux qui décorent cette pièce. On arrive au Belvedère par un corridor de cinq cents pas de long, au bout duquel est une belle statue de Cléopatre mourante: mais qu'est-ce en comparaison de l'Apollon, de l'Antinous, du Lacoon et d'une infinité d'autres antiques qui forment la plus

riche, la plus précieuse des collections! On ne peut parler du Vatican sans rappeler que c'est de ce lieu que partoient ces foudres spirituels, ces interdits, ces excommunications, qui épouvantoient les peuples et les rois. Le tribunal de l'inquisition n'est nulle part aussi doux qu'à Rome. Il y a plus d'un siècle qu'on n'y a condamné personne à mort.

Dans toutes les grandes villes d'Italie, et sur-tout à Rome, les églises vous offrent une magnificence, une abondance de chefs-d'œuvre en peinture et sculpture qui va jusqu'à la satiété. Je n'entrerai point dans tous ces détails. Il est des choses, comme je l'ai dejà dit, qu'on ne peut décrire : il faut lire Virgile ; il faut voir cette Madelaine, cette Vénus qui se disputent de beauté. Quelle plume pourroit rendre les tableaux de l'Albane? Quelle description vous feroit connoître l'Apollon du Belvedère? Quel écrivain vous pourroit donner une idée du Lacoon? il aura beau s'extasier, il aura beau vous dire : « L'Apollon n'est pas un homme, c'est un dieu : « la divinité est sur ce marbre ; elle y respire ; prophanes à genoux. » Vous n'en sau-

rez guère plus que si je vous disois : « Phèdre, « Iphigénie, sont des tragédies admirables ; « Fénélon a réuni l'ame de Confucius à l'i- « magination d'Homère. » Si, des églises, vous vous transportez dans les palais, tous vous montreront quelques prodiges des beaux siècles de l'antique sculpture. Lorsque la Grèce, au tems des Périclès, se signaloit dans ce bel art, elle ne prévoyoit pas que ces chefs-d'œuvre passeroient un jour chez des barbares ; car c'est ainsi qu'elle appeloit les Romains qui allèrent lui demander des loix et des dieux. Quand on entre au palais Farnèse, on court à l'Hercule qui en a pris le nom, ouvrage aussi fameux que le héros qu'il représente. Le taureau farnèse porte jusqu'au fond de l'ame un mélange de terreur et d'admiration. Dans la vigne de ce nom, si agréable par ses jardins, ses bosquets, ses belles eaux, on reconnoît l'original d'une excellente copie de Legros, qui fait un ornement des jardins de Versailles. La vigne Borghèse est remplie de morceaux dignes d'admiration. Il faut voir la vigne Pamphili superbement décorée par l'Algarde, et la vigne Aldobrandine, intéressante par la fresque antique, si

connue sous le nom de noce aldobrandine. Mais qui pourroit quitter Rome et ses environs sans s'aller reposer à Tivoli, autrefois Tibur, de l'espèce de fatigue que les yeux et l'imagination ont éprouvé en parcourant tant de merveilles, par l'aspect plus doux, plus séduisant de cette riante campagne, de ce vallon enchanté, de ces fameuses cascades qui rendent ce séjour si délicieux? Auguste y venoit souvent; Mécène y avoit un palais; Horace et Properce une habitation. Après le voyage de Tivoli, quel homme un peu instruit pourroit ne pas faire celui de Frescati, en latin *Tusculum* : c'est la patrie de Cincinnatus, de Caton le Censeur, de Métastase. Cicéron y composa ses *Tusculanes.*

Le grand Opéra est le spectacle de Rome le plus intéressant. Les Italiens n'ont eu ni un Molière, ni un Racine, ni un Corneille. Goldoni, Maffei, Apostolo Zéno et Métastase n'approchent point de ces grands hommes. Il est vrai que le genre de Métastase n'est pas le même : c'est un mélange de la tragédie et de l'opéra. Rome a très-peu de manufactures et de commerce; les sciences

et

et les arts y sont aussi dégénérés que les habitans : le physique n'a point changé; il faut donc en chercher la cause dans le moral, dans le gouvernement qui pétrit à son gré le caractère d'une nation, et de qui seul dépend toute sa moralité. C'est le despotisme des prêtres qui a dégradé ce peuple; c'est le célibat ecclésiastique qui a été la cause de sa dépopulation.

L'agriculture est tellement négligée aux environs de Rome que tout ce terrain qui sur la route de Rome à Naples offroit des sites pittoresques, où les Romains les plus distingués avoient de superbes maisons de campagne, ces côteaux qui produisoient les vins les plus exquis, ces champs couverts autrefois des moissons les plus abondantes, cette portion de l'Italie où étoient les villes de Ponetia, d'Antium, tout ce pays est presqu'en entier submergé par les eaux : c'est ce qu'on appelle les Marais Pontains, dont les exhalaisons malfaisantes s'étendent jusqu'à Rome.

CHAPITRE IX.

De Naples.

A mesure qu'on approche de Naples, la campagne devient plus vivante, plus animée; elle est couverte de verdure, de fleurs ou de fruits qui se succèdent presque sans aucune interruption, tant les hivers y sont tempérés. On ne voit que vignes et vergers, que citronniers, orangers, myrthes, lauriers, figuiers d'Inde, capriers, mûriers, oliviers, jujubiers, cyprès, platanes, liéges, arbre qui, au contraire des autres, se fortifie à mesure qu'on le dépouille de son écorce, lentisques qui donnent par incision un mastic naturel, caroubiers dont le fruit est d'un goût approchant de celui de la manne, et même quelques palmiers, mais qui ne portent pas de fruit. C'est sur la route de Rome à Naples que Cicéron avoit cette belle

maison de campagne qu'il appelle *Formianum* : c'est-là que ce célèbre orateur, qui sut parler, écrire et mourir en grand homme, fut lâchement assassiné à l'âge de soixante-quatre ans. Je me trouve enfin sur les rives du Carigliano, le Liris des anciens. Ce fut dans les marais bourbeux que ce fleuve forme dans les environs que Marius, si souvent victorieux et sept fois consul, s'enfonça jusqu'au cou pour se dérober aux satellites de Sylla. Découvert cependant, il se livre à eux avec intrépidité; son air, son regard menaçant, le souvenir de tant de triomphes, leur en imposent, les attendrissent peut-être, et Marius est sauvé. Les bourreaux furent moins féroces que le proscripteur.

Une campagne fertile, bordée de côteaux, sur-tout de ceux où croissoit le fameux vin de Falerne, mène jusqu'à Capoue. Capoue! ville autrefois égale à Rome et à Carthage par sa grandeur et sa puissance, renommée par le luxe et la richesse de ses habitans, combien tes délices furent funestes à Annibal. Il alloit donner des loix aux Romains; il s'approche de Capoue pour mettre les habitans dans son parti : il les gagne bientôt

en les flattant par la promesse qu'il rendra leur ville la capitale de toute l'Italie. Ses soldats y goûtent des plaisirs qui leur avoient été inconnus jusqu'alors : plaisirs perfides! la victoire s'envole avec eux. La mollesse énerve ces braves guerriers, ces hommes invaincus; ils sont chassés de l'Italie; Capoue alors devient la victime de son orgueil. Après un long siège, les Romains s'emparent de cette ville, font battre de verges et décapiter les sénateurs, et mettent le peuple à l'encan. Capoue n'est plus aujourd'hui qu'un bourg, appelé *Santa Maria delle grazie.* On en a fait une place de guerre.

Naples, où me voilà enfin arrivé, est la capitale de ce pays rempli autrefois de peuples belliqueux, de villes puissantes qui depuis long-tems ne subsistent plus, et dont la grande Grèce faisoit une partie considérable. La situation de ce beau pays entre la mer Adriatique et la mer de Toscane, est très-avantageuse pour le commerce. Il faut cependant l'avouer, les révolutions qui se sont opérées dans ce pays par l'éruption des volcans, par les tremblemens de terre, par les guerres dont il a été si souvent le théâtre,

en ont bien changé la face, soit pour le physique, soit pour le moral. Les principales provinces sont la Terre de Labour, autrefois la Campanie, l'Abruzze qui formoit le pays des Samnites, la Pouille, c'est-à-dire, l'ancienne Apulie, et la Calabre, jadis la Lucanie; les Italiens disent *Vedi Napolo, po mori;* ce qui, réduit à sa juste valeur, veut dire, quand on a vu Naples, on a tout vu. Il est certain que la ville même de Constantinople, qui l'emporte sur toutes les villes de la terre par son assiette et la beauté de son aspect, mais qui est très-désagréable dans son intérieur, le cède à Naples, dont l'intérieur est, au contraire, très-riant. C'est surtout du Belvedère de la Chartreuse, située sur le mont Saint-Elme, et qui domine la ville, qu'on peut juger de la situation admirable de Naples; c'est le spectacle le plus ravissant, le plus enchanteur. En face, vers le midi, on découvre un golphe large de douze milles, et long de trente, qui forme un vaste bassin: ce golphe est terminé des deux côtés par deux caps: l'un, sur la droite, le Cap de Misène, où Virgile dit qu'Enée fit enterrer un de ses compagnons; l'autre, sur

la gauche, le Cap de Massa. L'île de Caprée s'offre dans la perspective : on apperçoit, comme par échappée, l'immensité de la mer; et cet aspect, qui ne présente pas cette monotonie ennuyeuse qu'on éprouve quand la mer borne absolument l'horison, est encore varié par plusieurs petites îles. La ville semble couronner ce bassin superbe : une partie s'élève au couchant en amphithéâtre sur les monts Pausilippe, Saint-Elme et Antiguano; l'autre s'étend au levant dans un terrain plus uni, et elle a en perpsective ce fameux mont Vésuve qui forme un contraste si imposant, mais si terrible par les tourbillons, les colonnes, tantôt de fumée, tantôt de feu, qu'il lance dans les airs : du haut du Belvedère, on l'apperçoit en entier, de même que les côteaux qui l'environnent et les belles maisons de campagne qui couvrent la plaine depuis Naples jusqu'à Portici et au-delà. Le plan de la ville, avec les jardins délicieux qui sont à l'entour, ne se développent pas avec moins davantage. Les places, les plus belles rues, les édifices, sont tellement disposés qu'on ne perd rien de leur aspect; la vue même s'étend jusqu'à Capoue : la

beauté du climat, la fécondité du sol, mettent le comble aux charmes de cette situation. La chaleur du ciel, et plus encore les fourneaux souterrains du Vésuve et de la Solfatare sont cause sans doute de la force prodigieuse et de l'accélération qu'on remarque dans la végétation : les melons même sont communs en février ; mille odeurs suaves embaument l'air : de quel côté que l'on porte ses pas, les sens sont délicieusement émus et flattés ; l'ame est remplie, l'imagination satisfaite. Tel est ce pays qui a fourni à Virgile le modèle de ses Champs Elysées ; mais, hélas ! ici, comme ailleurs, le mal est à côté du bien : quand le vent de Siroc souffle, ce vent si terrible de sud-est, qui n'est ici que trop commun dans certaines saisons de l'année, il semble menacer tous les êtres d'un dépérissement universel : tout languit alors ; la campagne se desséche ; les animaux perdent leur force et leur activité ; on tombe dans un tel degré d'affaissement que l'esprit et le corps sont plongés dans un néant absolu : vous ne voyez dans les rues que des hommes... des cadavres vivans qui se traînent à peine. Heureux encore si, dans les

F 4

noires vapeurs qui les assiègent, quelques-uns peuvent rejeter les idées dont ils sont importunés de se livrer aux crimes les plus atroces. Il n'est qu'un remède, c'est de chercher dans les bains de la mer un soulagement propre à ce triste état.

Les maisons de Naples sont d'une uniformité régulière : on ne voit point ici, comme dans toutes les grandes villes, un misérable taudis à côté d'un superbe palais. Je n'entrerai point dans le détail de toutes les églises ; elles offrent, comme celles de Rome, de grandes beautés et des richesses immenses, de belles statues et de magnifiques tableaux : je parlerai encore moins du miracle de Saint-Janvier, ni de toutes les ridicules superstitions qui dégradent les Italiens. Le peuple, les Lazzaroni même, ne sont pas aussi méprisables que le défaut d'instruction pourroit le faire croire. La police est bien meilleure qu'autrefois et la fainéantise moins grande, la noblesse infiniment plus éclairée, par conséquent les moines moins puissans. Le prince de San-Sévéro, de la maison de Sangro, décédé il y a quelques années, a mérité, par ses découvertes, d'être placé au

rang des savans les plus distingués de l'Europe. Il prétendit avoir le premier renouvellé le secret de la peinture encaustique : on voit des tableaux exécutés sous sa direction qui sont d'une fraicheur de coloris que ce seul genre de peinture peut procurer. Les lampes inextinguibles sur lesquelles il publia à Naples, en 1753, des lettres en françois adressées à l'abbé Nollet; sa composition pour imiter le lapis lazuli de manière à tromper même les connoisseurs; le secret de donner au marbre blanc de Carrare des couleurs si vives, si belles, et qui pénètrent si avant, qu'en le travaillant et en le polissant, elles conservent tout leur éclat; l'art d'imprimer des planches en plusieurs couleurs, de colorer les verres, de faire une espèce de porcelaine qui a la transparence, le lustre et le poli ordinaires, non avec une couverte émaillée, comme on le pratique ailleurs, mais sur une roue, comme on le fait aux pierres dures : tous ces procédés il les avoit ou inventés, ou perfectionnés. Il étoit aussi venu à bout de tirer du miel et de la cire de plusieurs plantes cuites à un certain degré. Il avoit trouvé le moyen de préparer et de

filer les gousses de soie végétale que porte la plante appelée apoçin, dont la culture, grâce à ses soins, est assez répandue dans le royaume de Naples, et dont on fait des bas, des gants, et même des étoffes. Il savoit donner la finesse, le blanc et le lustre de la soie au chanvre et au lin. Son palais renferme des tableaux d'un grand prix. Dans la chapelle domestique est un mausolée de quelques-uns des princes de la maison de Sangro, avec leurs statues d'après nature. Parmi ces statues on en distingue trois qui sont très-singulières, qu'il faut avoir vues pour juger de tous les efforts de l'art. La Pudeur, par Antoine Corradini; elle est enveloppée d'un voile du même bloc de marbre que le mausolée de la princesse Sangro, à travers lequel on voit la figure, les grâces de la physionomie et le moëlleux des chairs, comme s'ils étoient à découvert. Le Vice détrompé, par Queirolo: c'est un homme engagé dans un filet très-fort, travaillé dans la même pièce de marbre que le mausolée dont il fait partie, qu'il a rompu pour en tirer la tête et un bras, à l'aide de son esprit, exprimé sous la figure d'un génie. Le

filet est adhérent dans très-peu de parties à la statue; et cependant le travail de celle-ci a été fait à travers les mailles du filet: c'est un tour de force extraordinaire en fait de sculpture. D'un autre côté, on voit un Christ mort, enveloppé d'un suaire, dont l'idée est de Corradini, mais qui a été exécutée par San-Martino, sur le modèle des ouvrages précédens, pour lesquels il a fallu une patience inconcevable.

S'il étoit vrai que le bonheur consiste (eh! qui pourroit en douter?) dans une parfaite indépendance de toutes choses, Naples renfermeroit dans son sein quarante mille de ces êtres heureux; car on y compte tout autant de Lazzaroni, c'est-à-dire, des hommes ordinairement vigoureux, qui ne possèdent rien, qui néanmoins (et le philosophe n'en sera pas étonné) sont gais, contens, qui jouissent du précieux avantage tant préconisé par les Italiens, et même par les Orientaux, le *far niente*, et qui trouvent à chaque pas, dans cette grande ville, une diversité de spectacles propres à exciter leur intérêt ou amuser leur indolence. Ne sont-ce pas les mêmes principes que ceux de Bias, de Diogène,

de ces prétendus fous, ou, si vous voulez, de ces sages de la Grèce, qui recommandoient tant, et pratiquoient eux-mêmes, le dénuement absolu des richesses, pour goûter le bonheur dans l'insouciance? Bias disoit, *omnia mecum porto.* D'ailleurs, celui qui a le moins de nos besoins factices n'est-il pas le plus riche? Mais ces maximes des philosophes ne s'accordent pas avec celles que doivent se proposer les administrateurs d'un état : ils savent que la fainéantise est, pour le grand nombre, la source de mille désordres. Ils doivent chercher à tirer parti des moyens de chaque individu, lui demander, en quelque sorte, compte de ses talens et de ses travaux. Mais, dit-on, la chaleur du climat n'est-elle pas un obstacle insurmontable? C'est un des plus funestes préjugés. Les Romains qui habitoient un pays dont les chaleurs sont encore plus accablantes, n'ont-ils pas élevé des monumens qui demandoient des travaux prodigieux? Les Carthaginois, sous le ciel brûlant de l'Afrique, ne s'étoient-ils pas rendus maîtres du commerce de l'univers? Parcourez l'Egypte, l'Asie mineure, la Grèce, vous verrez par

les monumens qui se sont conservés que la chaleur n'avoit point étouffé l'énergie des anciens peuples.

L'Opéra de Naples mérite une attention particulière : en parler, c'est rappeler l'idée de la musique la plus pittoresque, la plus naturelle, la plus agréable, la plus sublime, peut être la plus parfaite. « Cours, vole « à Naples, dit au jeune musicien un auteur « célèbre, J. J. Rousseau; écoute les chefs- « d'œuvre des Leo, des Durante, des Jo- « melli et des Pergolèze. » C'est ici le véritable triomphe de cette nation. Sa supériorité dans cet art enchanteur et divin est reconnue. La nature même semble l'avoir formée pour la musique : l'inflexion de la voix, la prosodie de la langue, tout respire l'harmonie, tout annonce une nation chantante. Les belles voix y sont très-communes. Il y a des conservatoires uniquement destinés à enseigner la musique; Piccini y a été élevé. Les Italiens estiment singulièrement la voix des castrats. Cette barbarie qu'on exerce sur les malheureuses victimes du goût national, à Naples, à Rome, à Vénise, et dans presque toute l'Italie, est sévérement proscrite

en apparence ; mais la loi a mis une exception qui sert de prétexte aux opérateurs et aux parens assez malheureux et assez dénaturés pour sacrifier ainsi leurs enfans. L'exception portée par la loi est la maladie du garçon et son consentement : on conçoit que les parens ont aisément ce consentement.

Les beaux arts ont toujours été en honneur à Naples. Cette ville a la gloire immortelle d'avoir vu naître en son sein le Tasse, dont le nom est à juste titre placé à côté de ceux d'Homère et de Virgile ; elle a aussi produit Fabio Colonna, naturaliste et botaniste célèbre ; Jean-Baptiste Porta, philosophe, mathématicien et médecin très savant, et le père de la Torre, infiniment habile dans ce qui regarde la physique expérimentale et les mathématiques ; le cavalier Bernin étoit né à Naples, ainsi que l'Espagnolet, Giordano et Salvator Rosa. Le Calabrois et Solimène ont aussi vu le jour dans le territoire de Naples.

CHAPITRE X.

Environs de Naples. Mont Vésuve.

En sortant de Naples, on voit le mont Pausilippe, qu'on appelle aussi la grotte de Pausilippe, parce que ce mont est percé d'une extrêmité à l'autre par un chemin souterrain, qui peut avoir un mille d'Italie ; au-dessus de l'entrée même de la grotte, du côté de Naples, est une masure ou espèce de tour en brique, haute de dix à douze pieds; c'est ce qu'on appelle le tombeau de Virgile: la vérité est qu'on ignore où ses cendres reposent. A une demi-lieue plus loin est la *Solfatara*, ainsi appelée à cause du soufre qu'elle produit. De-là je me suis transporté à Baies pour voir les curiosités sans nombre renfermées dans un espace de quelques milles.

On trouve d'abord le fameux lac Lucrin, dans lequel les Romains mettoient des pois-

sons et des huitres pour les engraisser. A un demi-mille, vous voyez le lac Averne. Sur une colline voisine est la fameuse caverne que les anciens ont dit être habitée par la sybille de Cumes; c'est par-là qu'Enée est supposé, par Virgile, être descendu aux enfers. En revenant sur ses pas, on trouve sur la droite le mont Falerne, si célèbre chez les anciens par ses vins excellens. Tout ce pays est couvert de ruines antiques : c'est là que Marius, Sylla, Pompée, César, Pison, et une infinité d'autres illustres Romains, avoient de magnifiques maisons de plaisance; ce fut à Baies que le premier triumvirat fut arrêté, entre César, Pompée et Crassus; Néron y résolut la mort d'Agrippine sa mère, et mit le comble à tous ses forfaits par un parricide; enfin, c'est dans les environs de Baies qu'est l'île de Capri, autrefois de Caprée, si célèbre par le séjour d'Auguste, si infame par celui de Tibère.

De Caprée je mis à la voile pour retourner à Naples, qui en est éloigné de trente milles : la mer étoit calme, le vent doux et favorable, le jour pur et serein; de la hauteur de Caprée, située à l'extrémité du golphe,

phe, j'apperçus la vaste étendue de cette baie qui peut avoir soixante milles de circonférence; quelle vue! quel spectacle! ici, sont de hautes montagnes couronnées d'une éternelle verdure; là, des plaines couvertes des plus riches moissons; plus loin, des rochers, des caps, des vallées, des débris de ces anciens volcans qui ont tour à tour bouleversé et fécondé ce pays; par-tout la nature dessinée à grands traits, ou plutôt paroissant n'avoir produit toute cette côte que dans ses momens de caprice, ou comme un jeu de sa puissance; des villes détruites et renversées, Pompéïa, Herculanum ensevelis sous les cendres et la lave du Vésuve; Portici, le délicieux Portici, bâti sur ces ruines; au fond de la scène, ce fameux, ce terrible Vésuve, ce goufre enflammé vomissant des tourbillons de fumée; le bas de cette montagne redoutable offrant le contraste le plus frappant, par un mélange de bosquets, de vignobles, de vergers, de villes, de bourgs, de villages : tel est, en général, tout ce climat, tout ce pays, qu'on reste toujours, en le décrivant, bien au-dessous des beautés qu'il renferme. Eh! quelle plume, quel

pinceau pourroit rendre ce luxe de la nature, cette végétation prodigieuse qui en est comme le dernier effort, cet air suave et embaumé, ce ciel admirable et pur, ces charmans paysages, cette contrée qui, dévorée par le Vésuve et les explosions souterraines, renaît, comme le phénix, de ses propres cendres, plus brillante et plus belle? Il faut quitter cependant cette description sur laquelle je m'arrête avec la même volupté que j'ai ressentie sur les lieux mêmes; il faut l'abandonner pour monter à ce Vésuve, à cette montagne qui paroît se consumer elle-même et qui se renouvelle sans cesse, aux pieds de laquelle mourut Pline, ce martyr de l'histoire naturelle. J'ai voulu la gravir tout seul, à l'aide d'un bâton, qui souvent s'enfonçoit tout entier dans la cendre. A mesure qu'on monte, les difficultés augmentent; l'approche du cratère est sur-tout terrible; il sort de différentes crévasses des exhalaisons acides et sulfureuses: ces vapeurs sont suffoquantes. Le sol est d'une chaleur sensible. La circonférence du cratère est toute couverte de sable brûlé et rouge, sous lequel il y a des pierres cal-

cinées. C'est par un chemin presque perpendiculaire, mais praticable néanmoins à cause des pierres saillantes. La chaleur qu'on éprouve dans le cratère est si considérable qu'on croit être dans une étuve. J'aurois voulu pénétrer plus avant, mais le peu de solidité du terrain sur lequel je marchois, la crainte de le voir fondre à chaque instant sous mes pieds, m'empêchèrent de pousser plus loin ma curiosité, qui m'eût été funeste sans être utile ni glorieuse : elle eût été inutile, car qu'aurois-je pu ajouter aux observations du pére de la Torre ? observations qu'on ne peut même lire qu'avec un certain effroi. Il a conclu qu'une pierre lancée dans cet abyme mettoit un peu plus de six secondes pour parvenir jusqu'au fond, et que par conséquent la profondeur totale devoit être d'environ cinq cent quarante-trois pieds. Lacépède a publié un ouvrage dans lequel il explique, d'une manière très-heureuse, tous les phénomènes des volcans, par l'électricité. Le professeur Vairo, de Naples, a observé que des barres de fer, dressées perpendiculairement pendant une éruption, deviennent électriques. On a vu sur le som-

met du Vésuve des éclairs serpentans que les Italiens appellent *ferilli :* on pourroit peut-être les attribuer à du gas inflammable, si commun dans toute l'Italie. On sait avec quelle facilité il s'enflamme, dès qu'il est en contact avec l'air; on sait aussi l'explosion bruyante qu'il produit, lorsqu'on le mélange avec une quantité suffisante d'air pur. Le baron de Dietrich, en parlant de la nature de ces feux, ajoute trois observations : la première, c'est qu'en frottant des morceaux de lave vitrifiée les uns contre les autres, ils donnent du feu, et exhalent une forte odeur de soufre; la seconde, c'est que la lave agit sur l'aimant; la troisième, c'est qu'un papier qui étoit resté trois heures auprès d'une monticule provenant d'une nouvelle bouche de l'Etna, en devint lumineux. Ces observations peuvent mener très-loin : la nature, avare de ses secrets, ne les laisse deviner que peu à peu; mais l'homme de génie qui sait qu'aucun de ses procédés n'est indifférent, que les plus grands événemens, les plus heureux résultats dérivent de causes petites en apparence, que les effets les plus différens ont souvent une affinité im-

perceptible (puisqu'une simple propriété de l'aimant a perfectionné, changé la navigation), tirera quelque jour un grand parti de ces premières observations, et de celles qu'on y a ajouté depuis. Les villes d'Herculanum et Pompéïa furent ensévelies lors de la terrible éruption du Vésuve l'an 79, sous l'empire de Titus. On a tout lieu de conjecturer, par le petit nombre de corps morts qu'on a trouvés dans ces villes, que les habitans eurent le tems de prendre la fuite. Le premier bâtiment que l'on découvrit fut un théâtre : on y trouva une inscription sur laquelle se lisoit le nom de la ville d'Herculanum. Ce fut un grand trait de lumière : on se flatta de voir toute l'antiquité dévoilée, et de recouvrer sur-tout les monumens littéraires dont on regrette la perte avec tant de raison. Mais les fouilles ont été trop négligées ; il faudroit infiniment plus d'ouvriers ; d'ailleurs, on ne peut sacrifier la ville de Portici qui est au-dessus. On a trouvé des peintures à fresque, et plus de mille tableaux qui sont en détrempe. Rien de plus agréable que les peintures qui représentent des danseuses et des centaures : elles sont

légères comme la pensée, belles comme les Grâces, et ne peuvent être que d'un grand maître. Si dans une ville telle que celle d'Herculanum, il se trouve des morceaux de cette distinction, à quel point de perfection la peinture n'a-t-elle pas dû être portée dans les tems brillans de la Grèce? On a déterré les statues équestres du vieux et du jeune Nonius Balbus, et un Alexandre à cheval, statue d'un très-grand mérite par l'excellence du travail. Les manuscrits qu'on a trouvés jusqu'ici sont peu satisfaisans : ils sont écrits sur des feuilles très-minces de *papyrus*, ou de roseau d'Egypte, qui sont roulées autour d'un pivot ou cylindre en bois. La plupart ont un palme de hauteur (environ dix pouces), quelques-uns en ont deux et d'autres trois. Roulés, ils portent jusqu'à quatre doigts de diamètre ou d'épaisseur, certains même jusqu'à un demi-palme. Tous ces manuscrits ne sont écrits que d'un seul côté, c'est-à-dire, du côté de l'intérieur des rouleaux, et sont divisés par colonnes larges de quatre doigts. Chaque colonne contient environ une quarantaine de lignes. Ceux qu'on a déroulés jusqu'à présent sont tous grecs.

Comme Herculanum étoit une ville grecque d'origine, il est assez naturel de penser que la langue grecque s'y étoit conservée au point d'avoir été peut-être la seule en usage. Cependant les caractères sont italiques. Le père Antoine Piaggi proposa un expédient pour dérouler ces papiers, que la moindre imprudence pouvoit détruire entièrement. Il ne seroit pas facile, sans le secours de figures, de donner une idée de la manière d'opérer de cet homme industrieux. Les quatre manuscrits qui ont été entièrement déployés se sont trouvés, par un hasard assez singulier, être du même auteur, Philodemus, de la secte d'Epicure, et contemporain de Cicéron, qui en fait mention, ainsi qu'Horace. Le premier est une dissertation pour prouver que la musique est dangereuse pour les mœurs et pour l'état; le second contient le second livre d'un traité de rhétorique dont l'objet est de montrer l'influence que l'éloquence a dans l'administration d'un état; le troisième renferme le premier livre de cette rhétorique, et le quatrième un traité des vertus et des vices. On a reconnu que les rues d'Herculanum étoient tirées au cor-

deau, et qu'elles avoient de chaque côté des trottoirs ou parapets pour les gens de pied. La plupart des maisons n'ont qu'un étage; les escaliers sont étroits. Il paroît qu'anciennement on n'en connoissoit que de deux sortes, ou les escaliers à vis, ou les rampes droites en échelles. On a trouvé deux pains biens conservés, des bracelets d'or, des pendans d'oreilles d'or, des tasses d'argent avec leurs soucoupes, enfin, des ustensiles de ménage en assez grande quantité pour monter une maison entière à la romaine.

CHAPITRE XI.

De la Sicile.

Après un assez long trajet, me voici enfin dans la Sicile, dans cette contrée si fertile que Cicéron l'appeloit le grenier de Rome, la nourrice du peuple romain. Les vues pittoresques de Naples m'avoient jeté dans un véritable enchantement. Eh bien! la beauté de toutes ces vues disparoît auprès de celle de Messine : il semble que la nature ait voulu prouver combien elle est supérieure à l'art. Une langue de terre assez étroite qui s'étend du côté de la mer y a tracé un des plus beaux et des meilleurs ports du monde connu, dans lequel plus de mille vaisseaux sont en sûreté contre tous les vents, dans toutes les saisons, et arrivent jusqu'aux maisons des négocians. La beauté de la campagne, la douceur du climat sont au-dessus de toute ex-

pression. Il n'est pas rare de voir les jeunes personnes des deux sexes se réunir pour danser jusqu'au coucher du soleil : les airs sont infiniment agréables, les danses vives et légères ; tout respire la joie, et l'on se croit transporté au tems de Théocrite, qui nous a laissé de si belles descriptions des plaisirs de la Sicile. Messine n'offre point d'antiques, ni d'édifices modernes bien remarquables ; mais il y a d'assez bons tableaux des meilleurs peintres siciliens, entre autres, de Messinèze, qu'on peut appeler l'Albane de la Sicile. De Messine à Taormina, on voit partout la campagne la mieux cultivée. Taormina n'offre rien de remarquable ; mais dans l'ancienne ville, qui portoit le nom de Tauromininum, on trouve des restes d'édifices qui donnent une grande idée de sa magnificence. Le plus curieux de ces monumens est le théâtre; la scène y existe dans toute son intégrité: je ne sais ce qui doit l'emporter, ou sa belle situation, ou l'élégance de sa structure. Il est sur une colline à l'orient de la ville, d'où l'on a le coup-d'œil le plus agréable qu'il soit possible d'imaginer ; on y découvre toute la hateur de l'Etna. Les siéges des spec-

tateurs sont tournés vers cette montagne ; la vue s'étend à droite et à gauche vers Messine et vers Catane ; et plus bas, on voit la mer resserrée entre les rivages délicieux de la Calabre et de la Sicile. La vaste étendue de ce théâtre, le plus grand que l'on connoisse, m'a étonné : je n'aurois jamais pu concevoir comment les acteurs pouvoient se faire entendre de la foule prodigieuse des spectateurs qu'il pouvoit contenir, si l'expérience que j'ai faite ne m'en avoit pleinement convaincu. J'ai placé mon guide en différens endroits, en lui recommandant de m'adresser la parole ; par-tout j'ai entendu très-distinctement tous les mots qu'il prononçoit, même ceux qu'il proféroit à voix basse. Il est bon néanmoins de remarquer qu'on ne trouve nulle part la trace de ces vases d'airain dont parle Vitruve, lesquels avoient la propriété de renforcer la voix des acteurs ; cet effet, si surprenant, doit donc provenir de la construction de l'édifice, et, selon moi, la chose est bien plus extraordinaire que l'oreille de Dénis à Syracuse, dont j'aurai bientôt occasion de parler ; car il est tout simple que les moindres sons se trans-

tent dans l'espèce de tuyau que forme cette grotte ; mais qu'en plein air, et dans toute la circonférence d'un demi-cercle fort étendu, la voix se fasse entendre également bien dans toutes les lignes de sa direction, voilà ce qui me paroît véritablement admirable, et ce qui dépose en faveur de l'habilité de l'architecte et de sa profonde connoissance des proportions de ces mêmes lignes. Un autre monument non moins remarquable est une naumachie, ou peut-être des bains publics, avec cinq réservoirs d'eau, semblables par la forme et par l'architecture, mais de différente grandeur. Que de difficultés n'a-t-on pas eu à vaincre pour exécuter un pareil ouvrage dans des lieux si montueux.

Je vis sur la route de Taormina à Catane le charmant village de Jaci, où Polyphème immola à sa jalousie le malheureux berger Acys, amant de Galathée, et le changea en un fleuve qui porte encore son nom. C'est ici le pays de la mythologie : chaque pas y rappelle quelque fable ornée par l'imagination des poëtes que l'aspect de tant de sites enchantés devoit naturellement rendre plus riante et plus exaltée. Catane est une ville

délicieusement située : le principal monument qu'on y voit est le théâtre ; mais ce qui mérite sur-tout d'être vu, c'est le Muséum, qui est dans le couvent des Bénédictins de Saint-Nicolas d'Asena. On y distingue plus de trois cents vases de terre, tous trouvés en Sicile, et de la plus grande beauté, tant par leur forme que par le dessin des figures. Il n'y a rien là de médiocre : il s'en faut bien cependant que ce Muséum, quelqu'intéressant qu'il soit, approche de celui du prince Biscari. Ce dernier est un des plus complets de l'Italie, et peut-être du monde entier : statues, bustes, bas-reliefs, vases, bronzes, camayeux, médailles rares, collection immense d'histoire naturelle, jointe à une autre collection d'instrumens de mécanique; ce Muséum renferme tout, et tout y est nombreux, admirable et du plus beau choix.

CHAPITRE XII.

Mont Etna. Suite de la Sicile.

Le mont Etna, situé près de Catane, est une des plus hautes montagnes du monde. Le Vésuve avec ses éruptions semble un jeu d'enfans comparé à l'Etna, ou ce qu'est un lac tranquille à la mer en fureur. La Tour du philosophe est une tour ronde, bâtie en pierre et en chaux qu'Empédocle fit, dit-on, construire pour être à portée de connoître la nature et les causes des phénomènes de ce volcan, ou plutôt c'est un fort bâti par les Normands qui pouvoient découvrir de-là toutes les côtes de la Sicile. Voici une description vive, pittoresque et sublime du sommet de l'Etna, par le baron de Riedesel, dans son *Voyage en Sicile et dans la grande Grèce*. «C'est ici, dit-il (la Tour du philo-« sophe), proprement le sommet de la to-

« talité de l'Etna. Ce sommet a six milles « de circonférence. C'est dans le milieu de « cette circonférence que se trouve le cra- « tère ou l'entonnoir du gouffre; ce cratère « a deux milles de haut... Je jettai des pier- « res dans le gouffre; mais il n'en parvint « pas le moindre bruit à mon oreille. L'abî- « me me parut sans fond; une fumée épaisse « en sortoit sans interruption : on entendoit « un bruit sourd comme celui des vagues « de la mer lorsqu'elle est agitée par la tem- « pête, ou comme celui que fait un vaste « fourneau dans lequel on fait fondre des « matières..... C'est ici que j'ai joui de la « vue la plus étendue et la plus belle qu'on « puisse imaginer. Je vis d'abord le soleil « sortir de derrière les monts Appennins, de « la Calabre, s'élever majestueusement, et « dorer de ses rayons toute la côte orientale « de la Sicile et la mer qui sépare cette île de « cette même Calabre..... Vous appercevez « les nuages flotter au-dessous de vous, et « le soleil former, par leur moyen, les om- « bres les plus pittoresques. On s'imagine « dominer la nature; on se croit quelque « chose de plus qu'humain en se voyant si

« fort élevé au-dessus de tout ce qui respire.
« Chétifs mortels ! qui, semblables aux four-
« mis, vous battez sur une motte de terre
« d'une très-petite étendue, pour un vil fétu
« de paille, qu'est-ce qu'un royaume au prix
« de toute la terre ? qu'est-ce que la terre au
« prix de l'immensité des mers ? qu'est-ce
« que les mers au prix de la totalité du sys-
« tême du monde ?..... Je ne pus contem-
« pler tous les objets qui s'offroient à ma vue
« sans gémir sur l'état actuel de cette île
« comparée avec ce qu'elle étoit jadis. Peut-
« on voir, en effet, d'un œil indifférent tant
« de cités, tant de nations, tant de riches-
« ses qui se sont anéanties, et la Sicile en-
« tière renfermer à peine autant d'habitans
« que la seule Syracuse en comptoit autre-
« fois, savoir douze cents mille ames. » Les phénomènes que l'Etna présente sont du plus grand intérêt. On a observé que l'aiguille aimantée est fort agitée sur le sommet de la montagne, qu'elle se fixe néanmoins toujours au nord, quoiqu'il lui faille plus de tems pour prendre cette position, que lorsqu'on est au bas de l'Etna : on observe encore que le mercure, dans le baromètre, tombe presqu'à dix degrés

degrés plus bas, sur le sommet, qu'au pied de la montagne.

La route de Catane à Syracuse n'est agréable qu'un Virgile à la main. Le pays n'a plus la même beauté ; mais de quel souvenir douloureux, de quelle idée affligeante n'est-on pas accablé, lorsqu'arrivé à Syracuse, on jette les yeux sur cette ville, qui, dans le tems de sa gloire, résista plusieurs fois aux flottes les plus nombreuses des Carthaginois et des Athéniens, et à des armées de deux cent mille hommes ; Syracuse contenoit dans l'enceinte de ses murs, ce qu'on n'a jamais vu nulle part ailleurs, des flottes et des armées capables de faire respecter au loin sa puissance. Syracuse, la patrie de tant de grands hommes, entre autres d'Archimède, cette cité la rivale de Rome, n'est plus qu'une petite ville où l'on ne compte pas au-delà de quatorze mille habitans. Ce qu'il y a de plus remarquable c'est le port, qui a, dit-on, six milles de circonférence, ensuite le théâtre et les latomies ou prisons. Dans une de ces latomies existe encore en entier la fameuse oreille de Dénis. C'est une grande caverne taillée dans le roc, laquelle a quatre-vingt

pieds de hauteur perpendiculaire, et cent vingt pieds au moins de long; elle a réellement la forme d'une oreille humaine. Le tyran l'avoit fait construire de manière que tous les sons qui s'y produisoient se rassembloient et se réunissoient comme dans un foyer en un point qui s'appeloit le tympan: là il y avoit un petit trou qui communiquoit à une chambre devenue inaccessible depuis peu de tems, et dans laquelle il avoit coutume de se cacher; il appliquoit son oreille à ce trou, et il entendoit distinctement tout ce que disoient les personnes qu'il faisoit renfermer dans cette caverne, par le moyen d'un écho si sensible, et qui repète si bien le même son que le déchirement d'une feuille de papier retentit d'une extrémité à l'autre.

Ici j'interrompis mon voyage autour de la côte : je coupai en ligne directe à travers les terres pour aller de la côte orientale, où il n'y avoit plus rien d'intéressant, à la méridionale. Parvenu à Licata, qu'on dit avoir été bâtie sur les ruines de la célèbre ville de Géla, je profitai pour me rendre à Malthe d'un bâtiment malthois; on en trouve

continuellement dans la rade : ce sont des petits bateaux à six rames très-plats et très-étroits ; rien n'est plus sûr pour naviguer dans la Méditerranée ; ils échappent aux poursuites des corsaires par leur vîtesse et aux efforts des vagues par leur légéreté. L'île et la ville de Malthe n'offrent rien d'intéressant, si ce n'est l'ordre religieux et militaire qui en fait la gloire. Il n'est pas de notre plan d'en tracer l'histoire. Personne n'ignore qu'on vit au fameux siège de Rhodes les forces immenses que l'Asie avoit déployées, se briser contre une poignée d'hommes chez qui la valeur suppléa au nombre. Cette époque fut celle de la grande gloire des chevaliers de Malthe, autrement de Saint-Jean de Jérusalem. Je me suis remis en mer, et après quelques milles, Agrigente s'est présentée à ma vue; mais ce n'est plus cette ville autrefois la plus considérable de la Sicile après Syracuse. Le monument le mieux conservé c'est le temple de la Concorde ; il est encore en entier, et on en a fait une église. Je ne m'arrêtai presque pas à Agrigente, et je poursuivis ma route vers Palerme. Si l'île de Malthe me rappela celle de

Calipso, le mont Eryx, sur le sommet duquel on avoit bâti le fameux temple de Vénus Erycine, me ramena dans le pays des fables. L'idée qu'on eut d'élever sur cette montagne un temple à Vénus doit sans doute son origine à la beauté des femmes de cette contrée; elles sont aussi blanches que les Allemandes ou les Angloises puissent l'être, et joignent à cet éclat de la peau de grands yeux noirs pleins de feu, avec des profils à la grecque de la plus grande régularité. Si ce sexe enchanteur est si séduisant dans le reste de l'Italie, combien davantage ne l'est-il pas ici, où il réunit une blancheur éblouissante à la vivacité italienne tempérée quelquefois par cette langueur voluptueuse, un des plus grands charmes de l'amour, et dont une sensibilité extrême est tout à la fois et la cause et la suite; les belles voix y sont très-communes. Joignez à cette foible idée que je vous donne des attraits des Siciliennes, un esprit naturel et souvent très-cultivé, et vous pourrez juger à quel point l'amour doit exercer ici son empire sur les deux sexes, sous un ciel brûlant, où l'imagination est si vive, les organes si délicats, qu'on peut dire avec

vérité que tout Sicilien est amoureux, que tout Sicilien est poëte. Le grand seigneur comme le simple particulier, le riche comme le pauvre, le citadin comme le villageois, tous chantent les beautés de la campagne, les appas de leurs maîtresses; ils vont pendant la nuit sous leurs fenêtres exprimer leurs transports dans des vers qu'ils composent ordinairement im-promptu, et qu'ils accompagnent avec la guitarre ou la mandoline. On voit encore, comme au tems de Théocrite, des bergers se disputer entre eux le prix du chant. On conçoit aisément que ces poëtes, ces nombreux improvisateurs sont des hommes très-médiocres en poésie; cet art demande une imagination sage, et non déréglée, une composition correcte qui exige de revenir cent fois à l'ouvrage: aussi Horace se moque des versificateurs de son tems qui produisoient des centaines de vers *stans pede in uno*. Les excès auxquels la jalousie portoit autrefois les Siciliens sont devenus fort rares. Il en est de même, en général, dans toute l'Italie. Le Marino est la plus belle promenade de Palerme: tout le monde s'y rend le soir, hom-

mes et femmes, les uns à pied, les autres en voiture. La police en interdit l'accès à tous les flambeaux. Y a-t-il jamais eu de loi plus commode pour les intrigues amoureuses? ne croiriez-vous pas qu'elle émane de Vénus législatrice? Indépendamment de cette sombre obscurité, les femmes ont encore la précaution de s'envelopper de grands voiles noirs qui les cachent entièrement; habillement ancien, reste du costume espagnol, particulièrement affecté aux bourgeoises de cette ville, ainsi qu'à celles de tout le royaume. Parme est, comme toutes les grandes villes de l'Italie, rempli d'églises et de palais, de statues et de tableaux. On voit dans le chœur de la cathédrale les statues des douze apôtres, de marbre blanc; elles sont de Vegino, qu'on appelle le Michel Ange de la Sicile, quoiqu'il n'approche certainement pas de la manière de ce grand maître. Il y a quatre urnes funéraires dont le travail, quoiqu'il ne soit pas tout à fait dans le style grec, est cependant fort beau. A Parme, comme dans la plupart des grandes villes de l'Etat Ecclésiastique, la multitude des prêtres, des moines et des gens de loi est un

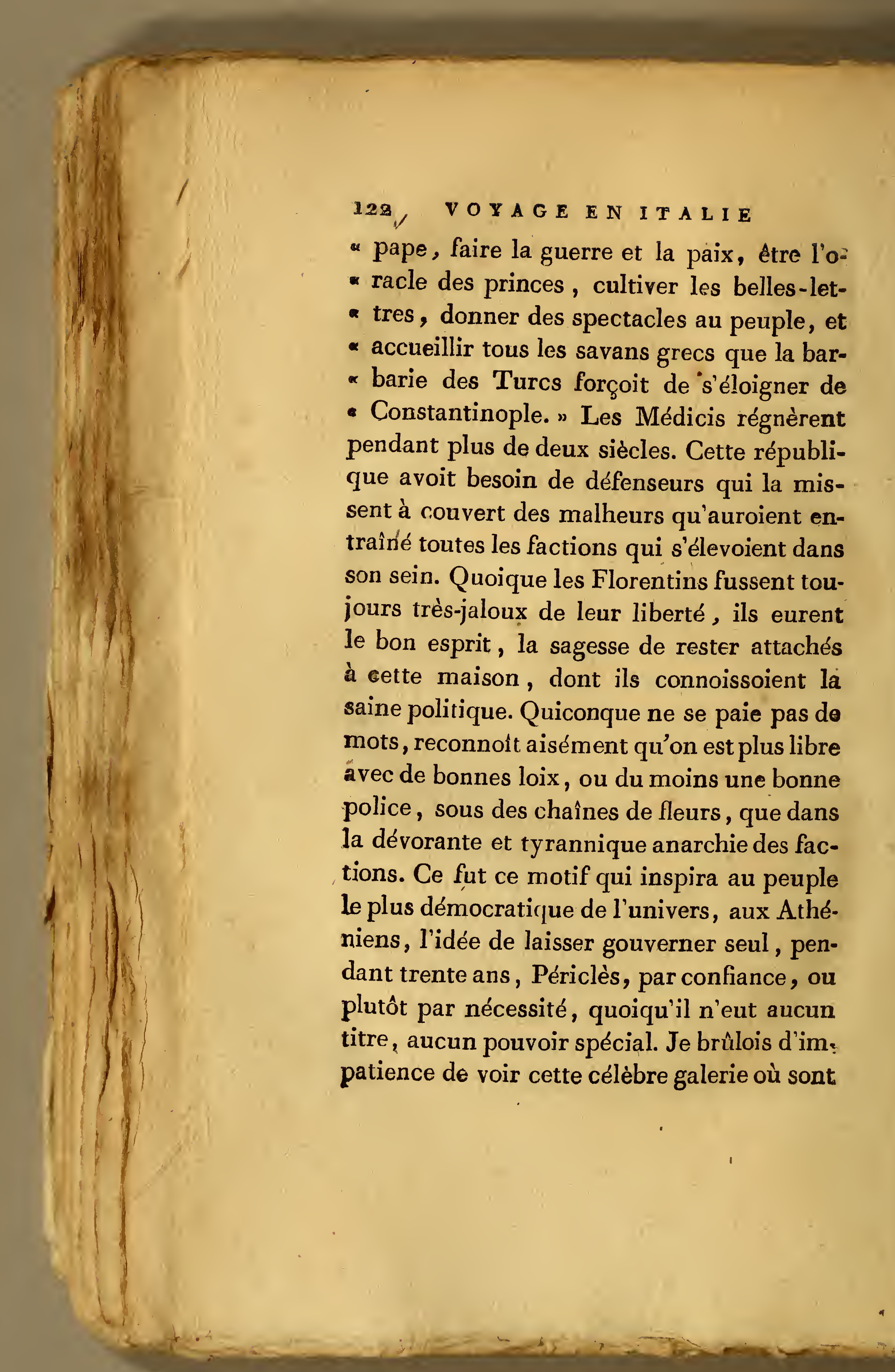
grand fléau. Aussi cette ville, quoiqu'elle soit l'entrepôt de tout le commerce extérieur de la Sicile, a peu de grands négocians nationaux ; mais l'agriculture y paroît aussi florissante qu'elle est négligée aux environs de Rome.

CHAPITRE XIII.

De la Toscane et de Florence.

C'est à Palerme que j'ai terminé ma course dans la Sicile. Je n'ai pas vu le reste de la côte septentrionale jusqu'au Phare, parce qu'il n'y a absolument rien d'intéressant : j'ai mieux aimé de profiter d'un vaisseau anglois qui alloit faire voile pour Civita-Vecchia, où je suis arrivé après quatre jours de navigation. J'en partis bientôt pour aller joindre la grande route qui conduit de Rome à Florence. Quelqu'impatient que je fusse de me rendre dans cette nouvelle Athène, je m'arrêtai cependant à Sienne pour en voir les grands monumens, entre autres, la cathédrale. Après Saint-Pierre de Rome, c'est l'édifice le plus curieux qu'il y ait en ce genre : quoique gothique, ce vaste vaisseau est très majestueux. La chapelle Chigi est d'une magni-

ficence que rien n'égale. Il y a deux statues de marbre blanc, de grande beauté, la Madelaine et le Saint-Jérôme du Bernin. Ce qui captive sur-tout l'admiration, c'est le pavé en mosaïque, représentant les traits remarquables de l'Ancien et du Nouveau-Testament. L'exécution et le dessin en sont admirables : ce sont des tableaux d'aussi grande manière que les plus beaux de Raphaël. On voit dans cette église des tableaux de Pérugin, de Raphaël, etc. ; et des statues précieuses de Michel Ange, de Donatelli, de Mazzuoli. Il n'y a qu'onze lieues de Sienne à Florence, qu'on a bien eu raison d'appeler Florence-la-Belle. Le commerce, et sur tout l'art de la laine, *arte della lana*, a été une des principales sources de la puissance de cette ville. La maison de Médicis est une de celles qui se distinguèrent le plus dans le commerce des laines. « C'étoit, dit Voltaire, une chose « aussi admirable qu'éloignée de nos mœurs, « de voir un citoyen qui faisoit toujours le « commerce, vendre d'une main les denrées « du Levant, et soutenir de l'autre le fardeau « de la république ; entretenir des facteurs « et recevoir des ambassadeurs ; résister au



« pape, faire la guerre et la paix, être l'o-
« racle des princes, cultiver les belles-let-
« tres, donner des spectacles au peuple, et
« accueillir tous les savans grecs que la bar-
« barie des Turcs forçoit de s'éloigner de
« Constantinople. » Les Médicis régnèrent pendant plus de deux siècles. Cette république avoit besoin de défenseurs qui la missent à couvert des malheurs qu'auroient entraîné toutes les factions qui s'élevoient dans son sein. Quoique les Florentins fussent toujours très-jaloux de leur liberté, ils eurent le bon esprit, la sagesse de rester attachés à cette maison, dont ils connoissoient la saine politique. Quiconque ne se paie pas de mots, reconnoît aisément qu'on est plus libre avec de bonnes loix, ou du moins une bonne police, sous des chaînes de fleurs, que dans la dévorante et tyrannique anarchie des factions. Ce fut ce motif qui inspira au peuple le plus démocratique de l'univers, aux Athéniens, l'idée de laisser gouverner seul, pendant trente ans, Périclès, par confiance, ou plutôt par nécessité, quoiqu'il n'eut aucun titre, aucun pouvoir spécial. Je brûlois d'impatience de voir cette célèbre galerie où sont

rassemblés tant de chefs-d'œuvre dans tous les genres : ce fut aussi là où je portai mes premiers pas, mes premiers regards. C'est ici le cas de répéter ce que j'ai déja dit, qu'il est des choses qu'aucune description ne peut rendre. J'aurois beau vous dire tel tableau, tel poëme, est d'une conception vaste, d'une ordonnance sage, d'un coloris frais et suave, d'une touche vigoureuse ; vous n'en saurez pas davantage. Il faut le voir, il faut le lire.

Je ne vais donc qu'indiquer rapidement ce qui m'a le plus frappé. Parmi les statues je désignerai Leda, Apollon touchant la lyre, Narcisse, Pâris, le Satyre Marsias, une Vestale, un Athlète vainqueur qui tient un vase. Parmi les bustes, j'ai sur-tout distingué Antinoüs, Marc-Aurèle, Agrippine, Sénèque, Sophocle, Cicéron, Caligula, Galba, Brutus, Pertinax et Alexandre mourant, chef-d'œuvre pour la force de l'expression et la grandeur du caractère. La chambre dite *des Peintres* renferme les portraits des peintres les plus célèbres d'Italie, de France, de Flandre et d'Allemagne, peints par eux-mêmes. On peut regarder cette collection précieuse comme une histoire vivante

des peintres; elle fait connoître à la fois leur touche et les traits de leur visage. La chambre dite *des Idoles* renferme une suite nombreuse de divinités antiques, de bronze. Il y a trois cents autres antiques en bronze, dont quelques têtes sont de grandeur naturelle; celles de Tibère, d'Antinoüs et de Faustine, sont d'autant plus estimées qu'elles ont une ressemblance parfaite avec les médailles. Dans la chambre dite *des Flamands* sont cent cinquante tableaux de Rubens, de Van Dyk, de Van der Werff, de Gérard Dow, etc., etc.; mais la chambre dite *de la Tribune* éclipse tout ce qu'on a vu jusques-là. C'est ici que la peinture et la sculpture semblent se disputer l'admiration des spectateurs. Vous voyez d'abord six statues antiques... Je me trompe : quelque grand que soit leur mérite, vous n'en voyez, pour ainsi dire, qu'une : une seule arrête, malgré vous, vos regards; c'est la Vénus de Médicis : il existe tant de copies de ce chef-d'œuvre de l'art qu'il est inutile d'en faire la description. A côté de cette statue est une autre Vénus, appelée Céleste ou Pudique : cette statue, sur-tout le corps, est de la plus grande

beauté; il le faut bien puisqu'on la trouve belle, même après avoir vu l'autre. Un Faune jouant des cymbales, est aussi une des plus belles statues qui aient été conservées: les Lutteurs forment un grouppe excellent trouvé à Rome vers la fin du treizième siècle; malgré la difficulté de l'exécution, on n'apperçoit point de parties foibles dans cet ouvrage. Un autre non moins remarquable c'est l'Espion ou le Rotateur; la tête surtout est de la vérité la plus frappante. Si vous passez aux chefs-d'œuvre de la peinture, vous la verrez étaler ici toute sa puissance, toute sa magie: c'est-là que se trouvent les deux Vénus du Titien, un Saint-Jean-Baptiste de Raphaël, deux Vierges du même, une Vierge du Guide, une du Corrège, une du Titien, une d'André del Sarto, un Satyre par Annibal Carrache, une Sainte-Famille du Parmesan, etc. Dans une autre chambre est l'Hermaphrodite: cette belle figure, de marbre blanc, est représentée couchée sur une peau de lion. Enfin, il y a dans une autre pièce le plus riche médailler de l'Italie. On y compte environ douze mille

médailles, parmi lesquelles on distingue des médailles grecques fort rares.

Les églises et les palais renferment aussi plusieurs chefs-d'œuvre de l'art. Je ne vais vous entretenir que des principaux sans prétendre rien ôter du mérite des autres. Dans l'église de *la Nunziata*, et le couvent des Servites, qui en dépend, vous voyez dans un cloître un tableau célèbre d'André del Sarto, *la Madona del Sacco*. Suivez-moi dans l'église de Saint-Laurent: entrons dans la sacristie. O Michel Ange! que ton génie paroît ici sublime; à quel point de perfection as-tu porté en ce moment l'architecture et la sculpture! que ces deux statues du Jour et de la Nuit, qui accompagnent le mausolée de Julien de Médicis, sont admirables. Quelle noblesse, quelle vérité d'expression dans celle de la Nuit! non, ce n'est pas une statue; c'est une femme plongée dans un doux sommeil, qui respire et qui vit. Dans un second tombeau, celui de Laurent duc d'Urbin, sont deux autres figures, le Crépuscule du soir et l'Aurore. Un feu de composition, un caractère de dessin inimitable,

une manière fière et grande, des formes belles et savantes, se font remarquer dans ces quatre morceaux.

On peut jouir à Florence de la société des femmes; elles se sont débarrassées enfin de leurs éternels sigisbés. Cet usage est tombé d'une manière très-sensible : elles ont compris qu'il valoit bien mieux voir qui bon leur sembloit que d'avoir sans cesse sur leurs pas cette espèce d'écuyers, d'amis de la maison, la plupart du tems plus importuns, plus tyranniques, plus ombrageux que les maris eux-mêmes. La Toscane peut se vanter d'avoir été la patrie des premiers restaurateurs des arts et des sciences. Voilà ce qui établit à jamais sa gloire. Quels grands hommes elle a produit dans tous les genres ! un Bocace, un Machiavel, un Guichardin, un Toricelli, un Viviani, un Michel Ange, un Donatello, un Lulli, etc., etc.

CHAPITRE XIV.

République de Lucques.

La proximité de Lucques m'a engagé à faire une excursion hors de la Toscane. J'ai voulu voir cette ville qui est le siège d'une petite république, dont le territoire n'a pas plus de huit lieues en tout sens ; mais qui, par la sagesse de sa politique et de son gouvernement, est venue à bout de conserver la liberté et d'entretenir l'abondance dans son sein. Le pays est supérieurement cultivé. Les Lucquois peuvent être appelés les fourmis laborieuses de l'Italie. On y compte, sur une aussi petite étendue, cent vingt mille habitans. Le gouvernement est aristocratique. Deux cent quarante ou deux cent cinquante nobles composent alternativement, tous les deux ans, le sénat, en qui réside la suprême autorité législative : il est présidé

dé par un *gonfalonnier*, qui a le titre de prince de la république et jouit de tous les honneurs du souverain, et de neuf conseillers nommés *anciens* qui changent tous les deux ans ; mais ils n'ont que le droit de proposer au sénat les objets de délibération. L'égalité républicaine règne par-tout. Les nobles sont dans l'heureuse impossibilité de se ruiner. On ne connoît ni ducs, ni comtes, ni marquis. Point de luxe particulier ; le luxe public est seul permis. On ne souffre ni pauvres, ni fainéans, ni mendians, ni vagabonds. N'est-ce pas là le modèle d'un excellent gouvernement ? Il n'y manque guère que la balance des trois pouvoirs pour en faire une vraie république. Aussi l'ai-je appelé gouvernement aristocratique.

CHAPITRE XV.

Pise. Etat de Gênes.

En revenant sur mes pas, pour aller m'embarquer à Livourne, je passai par la ville de Pise sans m'y arrêter. Le trajet de Livourne en Sardaigne est si court que j'arrivai en peu de tems dans cette île; mais ce pays, ainsi que la Corse, où l'on se rend en moins d'une heure par le détroit de Bonifacio qui le sépare de la Sardaigne, ne méritent guère une description particulière, sur-tout après celle de l'Italie. Le trajet de Corse à Gênes, par cette partie de la Méditerranée qu'on appelle la rivière de Gênes, la petite mer de Gênes, est très-court. Il faut tout au plus deux heures avec un vent favorable. Depuis longtems cette ville joue un rôle brillant dans l'histoire : elle devint la capitale de la Ligurie. Le commerce rendit les Génois si

puissans qu'ils parurent avec éclat dans les croisades, étendirent leurs conquêtes sur la Corse, la Sardaigne, Minorque, Syracuse, et jusque sur la Crimée; battirent les Sarrasins, les Espagnols et les Turcs, et disputèrent l'empire de la mer aux Vénitiens dans une longue guerre qui ne fut terminée que par la paix conclue en 1381. Ce qui doit paroître extraordinaire, c'est que dans ces tems de grandeur et de gloire pour les Génois, ils étoient déchirés par des divisions intestines. Avant de parler de la forme du gouvernement de cette république, il n'est pas inutile de dire un mot de la noblesse gênoise. On en distingue de deux sortes, l'ancienne et la nouvelle: l'ancienne est composée de vingt-huit familles, qu'André Doria déclara, en 1528, être les seules capables d'occuper les charges du gouvernement et de parvenir à la dignité de doge. Toutes les autres familles sont mises dans la classe du peuple. Cependant comme il y en avoit plusieurs riches et considérables qui murmurèrent d'une exclusion si injuste, on les enta, pour ainsi dire, sur les vingt-huit familles dont nous venons de parler,

en les obligeant de prendre le nom de l'une d'entre elles; il fallut même dans la suite leur permettre de reprendre leurs vrais noms et armes, et créer aussi une nouvelle noblesse, qui comprend cinq cents familles. Toute sorte de distinctions a disparu aujourd'hui entre l'ancienne et la nouvelle noblesse. Toutes les familles nobles sont inscrites dans un livre d'or, ainsi qu'on le pratique à Vénise. Un noble ne déroge point pour faire le commerce : on cite une lettre d'un négociant de Hambourg à un doge de Gênes, laquelle avoit cette adresse : *Au seigneur Nicolas...., marchand de fer et doge de Gênes.* C'est ainsi que les Médicis étoient à la fois souverains et négocians.

La forme de gouvernement est aristocratique. A la tête de la république, qui prend le titre de *sérénissime république de Gênes*, est le doge, dignité à laquelle on ne peut parvenir avant l'âge de cinquante ans. On fait l'élection tous les deux ans, et l'on ne peut être réélu qu'au bout de cinq. On ne peut rien entreprendre sans son consentement, et il doit donner sa sanction aux décrets du sénat. Après le doge, les colléges

des gouverneurs et des procurateurs tiennent le premier rang. Le premier, composé de douze membres qui forment, conjointement avec le doge, le conseil d'état, est appelé la *signoria ;* le second est formé de huit membres, sans compter ceux qui, après avoir été doges, sont procurateurs toute leur vie ; ils interviennent, ainsi que les gouverneurs, aux délibérations importantes du grand conseil. Le grand conseil est composé de quatre cents personnes, et le petit de cent : l'un et l'autre se renouvellent tous les ans, au moyen d'une élection faite vers la fin de décembre. Les cinq suprêmes syndics, *supremi,* sont chargés d'examiner la conduite des doges, des gouverneurs, des procurateurs, lorsque le tems de leur administration est fini.

Malgré la décadence des forces de terre et de mer de cette république, son commerce n'a pas dépéri dans la même proportion ; il se soutient encore dans un état assez brillant, par les huiles, les vins, les fruits, les étoffes d'or et d'argent, les velours, les damas, les satins, les soieries de toute espèce. Le beau marbre qui porte le

nom de Carare, se tire, comme on sait, des environs de Gênes. Cette ville, qu'on a appellé *la Superbe*, est bâtie sur le penchant d'une montagne; elle s'élève en amphithéâtre, sur une longueur de plus de mille huit cent toises tout à l'entour du port, qui est en demi-cercle et qui a plus de mille toises de diamètre. Cette ville présente un coup-d'œil presque aussi magnifique que celui de Naples; mais l'intérieur n'y répond pas. Les rues sont étroites et inégales. Gênes renferme de très-beaux palais et des églises décorées avec magnificence. Il y a de fort beaux morceaux en peinture et en sculpture, entre autres, la statue de Saint-Sébastien du Puget, chef-d'œuvre admirable pour l'expression. Mais quand on a parcouru l'Italie le voyageur et son lecteur sont, en quelque sorte, fatigués d'admirer, et rassasiés de monumens et de leurs descriptions.

CHAPITRE XVI.

Résumé de ce voyage.

Le voilà donc terminé ce voyage de Genève, du Piémont, de l'Italie et de la Sicile, dans toute leur étendue, depuis Genève et le mont Cénis jusqu'à la vue des lieux où fut Carthage, et terminé au retour à cette partie des Alpes qui borde la rivière de Gênes, et que j'ai côtoyée en revenant de cette ville pour me rendre à Antibes, et de-là à Marseille.

Quand on entre en Italie, on a l'imagination remplie de tous les grands événemens de l'histoire romaine ; quand on quitte cette terre classique, on croit encore voir tous les monumens, toute la délicieuse contrée qu'on vient de quitter. Ces grandes, ces ravissantes images, ces souvenirs si attrayans semblent vous y ramener encore : on est pressé

du besoin de les décrire, ces beautés, ces chefs-d'œuvre de la nature et de l'art; on veut perpétuer, on veut faire revivre par la pensée, par la description, tout ce qu'on vient de voir, tout ce qui vient d'épuiser, pour ainsi dire, l'admiration, tout ce qu'on croit voir encore, tant l'ame en a été profondément émue! Eh! qui pourroit oublier tant de sites pittoresques, tant des débris augustes, tant de ruines éloquentes, et sur-tout tant de monumens en tout genre où l'on passe de l'admiration au ravissement, de l'étonnement à l'enthousiasme? Je crois voir encore cet Antinoüs qu'on touche pour s'assurer que ce n'est que du marbre, cette statue de Vénus sortant du bain, cet Apollon du Belvédère: non, ce n'est pas du marbre que vous voyez, ce sont des divinités qui demandent votre encens. Les modernes ont égalé, sur-tout en sculpture, les anciens: voyez le Moïse de Michel-Ange, le David de Bernin, sa Sainte-Thérèse en extase. Je m'arrête; je sens que je ne puis me lasser de parler de tout ce que j'ai vu en Italie, comme je n'ai pu me lasser de le contempler. On est tenté de décrire de nouveau

les mêmes objets, comme on seroit tenté de revenir aux mêmes lieux, à ces paysages auxquels la nature a joint jusqu'aux contrastes les plus frappans, pour en faire mieux ressortir les beautés, pour en faire goûter davantage les délices. Tels sont les contrastes qu'offrent les sublimes horreurs, les beautés apres et sévères du mont Cénis, les explosions dévorantes de l'Etna et du Vésuve, et les formes menaçantes, les hauteurs sauvages et terribles, mais majestueuses, des Alpes.

Il n'est pas indifférent de retracer ici, dans un exposé court et rapide, les crimes dont tant de papes se sont souillés. Le voyageur peut-il avoir traversé l'Italie sans se rappeler tant de monstres qui ont pesé sur cette belle contrée, qui en ont abruti les peuples, enfin, qui ont laissé bien loin derrière eux les tyrans de l'ancienne Rome? Damase Ier. fut convaincu d'adultère. Symmaque fut l'horreur des Romains. Constantin II, pétri de tous les vices, fut condamné à perdre la vie et à mourir en prison. Etienne II contrefit une lettre de Saint-Pierre pour appeler Pepin à son secours. Des têtes coupées, des langues arrachées furent les événemens

mémorables du pontificat d'Etienne III.
Etienne VI, pontife sanguinaire et factieux, fit déterrer le corps de Formose son prédécesseur et son ennemi ; étendant ainsi sa vengeance au-delà même du tombeau, il fit couper à son cadavre la main droite et la tête, et jeter le tronc dans le Tibre. Les Romains, révoltés du despotisme d'Etienne VIII, lui mutilèrent le visage à ne plus se montrer. Jean X ne dut sa thiare qu'à Théodora sa concubine ; Marozie, fille de Théodora, fit enfermer le pontife, amant de sa mère, dans un cachot où on l'étouffa. Jean XI, fils de cette même Marozie, concubine d'Albéric, duc de Spolette, fut fait pape par le crédit de sa mère ; il mourut en prison. Jean XII fut déposé dans un concile tenu à Rome, en 963, et fut convaincu, entre autres crimes, d'avoir donné les croix et les calices à ses maîtresses, pour y boire dans des orgies pontificales ; il fut assassiné, en 964, par un gentilhomme romain qui le trouva couché avec sa femme. Jean XIII, élu pape malgré les Romains, se vengea du préfet de Rome en le faisant fouetter publiquement et mourir en exil. Jean XXII ven-

dit les bénéfices, les indulgences, les dispenses, les pénitences ; il eût vendu Jésus-Christ une seconde fois : il fut accusé d'hérésie, mais il se retracta. Jean XXIII, corsaire de son premier métier, acheta la thiare à beaux deniers comptans ; il fut déposé après avoir été accusé de débauche, de blasphême, de pédérastie. Génébrard, archevêque d'Aix, assure que pendant cent cinquante ans, qui embrassent en partie le neuvième et le dixième siècles, l'église fut gouvernée par des papes extrêmement dissolus et d'un déreglement énorme ; les femmes faisoient tout : Théodora et Marozie disposoient de l'élection des papes. Ces femmes étoient deux monstres de cruauté, deux phénomènes d'impudicité : on voyoit sur le trône pontifical, tantôt leurs amans, tantôt leurs bâtards : Sergius III, convaincu d'assassinat, étant fils de cette Marozie, hérita de la papauté.

Dans le onzième siècle, l'église, semblable au Cerbère de la fable, étoit un corps à trois têtes, gouverné par trois papes les plus déterminés mauvais sujets de la chrétienneté, Benoît IX, Silvestre III et Gré-

goire VI. Pour Boniface et Etienne VII, le cardinal Baronius avoue de bonne foi que c'étoient de francs scélérats, des monstres exécrables. Benoît VI fut étranglé en prison par ce Boniface et Crescentius, fils de Jean X et de la courtisanne Théodora. Benoît IX revendit le pontificat comme il l'avoit acheté. Benoît XI fut empoisonné par des cardinaux mécontens de sa tyrannie. Innocent VII, au rapport de Platine son secrétaire, envoya onze citoyens romains à son neveu, le marquis de Campiceni, qui les fit précipiter par les fenêtres d'après le vœu de son oncle. Un des derniers papes de ce nom, Innocent IX, laissa tomber la puissance de Saint-Pierre en quenouille : la signoria Olympia Maldachini, sa belle-sœur, disposoit avec la princesse de Rossano, sa nièce, des trésors temporels et spirituels. Paul II mourut couvert de crimes. Nicolas III fut auteur des vêpres siciliennes. Urbain VI fit périr six cardinaux dans les tortures, et sa mort fut une fête universelle dans l'église. Jule II étoit ambitieux et plutôt soldat que pape. Grégoire VII fut l'auteur de 500 ans de guerres sanglantes.

Eh ! que sont tous ces monstres en comparaison d'un Alexandre VI, le second Caligula de Rome? Il y a eu quelques papes vertueux, tels qu'un Benoît XIV, un Ganganelli; mais leur nombre se réduit à sept ou huit.

Cette multitude de moines, de toute robe, de toute couleur, de tout ordre, dont l'Italie pullule, cette milice des papes qui leur donne des milliers d'auxiliaires dans les autres états de la chrétienneté, ces grandes familles sans pères et sans enfans, nous font penser à donner ici un tableau rapide de la manière dont se sont formés tant d'ordres religieux : ce sera comme une histoire abrégée de cette partie des superstitions humaines. Les premiers moines et anachorettes furent Saint-Jean-Baptiste et les prophètes. Ainsi, vers le milieu du troisième siècle, Saint-Paul, fuyant la persécution de Déce, se retira dans le désert. Il n'y avoit alors que de véritables moines. Bientôt Saint-Pacôme et Saint-Antoine réunirent un certain nombre d'anachorettes, qu'on appela cénobites, parce qu'ils vivoient en société; et c'est ainsi qu'on doit nommer tous les re-

ligieux, excepté le petit nombre d'hermites ou solitaires. Les disciples de Saint-Pacôme se multiplièrent au point que, pour célébrer la Pâque, ils se rassemblèrent en Egypte dans le monastère de Tabenne, au nombre de quarante à cinquante mille hommes. De l'Egypte, cet ordre s'étendit dans la Palestine, la Syrie, le Pont, la Cappadoce, remplit l'Orient, l'Ethiopie, et pénétra jusqu'aux Indes. Dans le quatrième siècle, Saint-Athanase l'établit en Italie; et peu de tems après, Saint-Martin le fonda dans les Gaules. Nos premiers cénobites étoient laïques et mariés. Les couvens des religieuses furent en grande partie composés des épouses des religieux. Quelques-uns de ces cénobites, s'étant livrés à l'étude, furent appelés dans les villes, et dès-lors aussi rayés du nombre des ascètes. Ils rendirent cependant à cette époque de grands services à la France. Les vertus qu'ils exerçoient avec le plus d'ardeur étoient le silence et la chasteté : aussi connoissoit-on alors des continens et des silenciaires dont on ne trouve pas même les noms aujourd'hui. Tout dégénère chez les foibles hu-

mains. Bientôt on vit s'établir, sans chef et sans règle, des troupes multipliées de prétendus religieux errans, libertins et mendians. Saint-Benoît ranima cependant la ferveur des religieux par la règle sévère qu'il établit au mont Cassin. L'esprit militaire se mêla bientôt à l'esprit monastique. En vain Saint-Odon, dans le dixième siècle, établit à Cluni la véritable discipline de l'église; la fameuse croisade prêchée par Saint-Bernard porta jusqu'à la fureur le zèle de la chevalerie, qui, dans le onzième siècle, fit éclorre les ordres hospitaliers sous les auspices de Saint-Dominique et de Saint-François-d'Assize; mais ces ordres, très-utiles durant les croisades, dégénérèrent. Les uns furent libertins scandaleux, les autres, sur-tout celui de Saint-François-d'Assize, connu sous le nom de cordeliers, joignirent à ce vice celui d'être de pieux fainéans, ou plutôt des fainéans impies sous le titre de mendians. Cet ordre ne rougit pas de s'appeler (et d'autres suivirent son exemple), *ordre mendiant*. Peu de tems après, Saint-Robert établit la discipline à Citeaux. Les Jésuites formèrent une classe distinguée parmi les ordres reli-

gieux, non-seulement par les grands littérateurs qu'ils ont produit et par le rare talent qu'ils avoient pour l'éducation de la jeunesse, mais aussi (car le mal est presque toujours à côté du bien) par une ambition démesurée et par la plus profonde politique. L'influence, le pouvoir de tous les ordres religieux a considérablement diminué, même en Italie. Il est aisé d'appercevoir les principales causes de la décadence de l'empire monastique et de sa grandeur. Utiles d'abord et pauvres, ils prospérèrent; ils furent estimés et devinrent puissans et accrédités : ensuite inutiles et riches, ils abusèrent de leur influence; ils devinrent corrompus et intrigans. Les uns furent méprisés, avilis ; les autres reconnus dangereux.

Les mêmes folies religieuses se sont reproduites des bords du Gange jusqu'à ceux du Tage et du Tibre. La vie contemplative commença dans les contrées de l'Asie et de l'Afrique, parce que le corps n'agit qu'avec peine sous un ciel brûlant; mais l'ame y rêve avec délice. Les mages, les brames, les faquirs ont précédé tous les moines de l'Europe. Si les bornes de cet ouvrage le permettoient,

mettoient, il seroit intéressant de rapprocher ces premières sectes des disciples de Pythagore, des Thérapeutes, des Esséniens, enfin, de tous ces ordres religieux que Saint-Basile a fondés dans l'Orient, et Saint-Benoît dans l'Occident. L'imagination aimeroit à se promener autour des cellules de la Thébaïde; mais la philosophie s'attristeroit bientôt des abus innombrables qui ont été la suite de tant de superstitions, de tant de pieux délires.

C'est ici le cas de placer ces réflexions aussi justes qu'ingénieuses de Voltaire sur l'état actuel de la religion, qui a autant dégénéré que les institutions monastiques. « Elle ressemble aussi peu, dit-il, à celle du Christ « que celle des Iroquois. Jésus étoit Juif, « et l'on brûle, ou l'on persécute les Juifs; « il prêchoit la patience et nous sommes intolérans; il prêchoit une bonne morale, « et nous ne la pratiquons pas. Il n'a point « établi de dogmes, mais les conciles y ont « bien pourvu; enfin, un Chrétien du troisième siècle ne ressemble en rien à un « Chrétien du premier. Jésus étoit un Essénien; il étoit imbu de la morale de cette

« secte qui tenoit beaucoup de celle de Zé-
« non : sa religion approchoit du pur déis-
« me ; vous voyez que nous l'avons infini-
« ment brodée. »

L'histoire de l'ancienne Rome est infiniment plus connue que celle des papes ; nous allons donc nous borner à en donner une esquisse rapide qui contiendra aussi celle de son gouvernement. L'ancienne Rome, qui a eu besoin du secours de la fable pour cacher la bassesse de son origine, devint la maîtresse du monde. Sa fondation suivit de près celle de Carthage. Elle fut d'abord gouvernée monarchiquement; après l'expulsion de ses rois, l'autorité suprême fut partagée entre les consuls, le sénat et le peuple. Elle chercha un équilibre entre les patriciens et les plébéiens, équilibre qu'elle ne trouva que dans la suite par la création d'un troisième pouvoir, les tribuns; alors seulement, comme le dit très-bien Rousseau de Genève, Rome eut une constitution. C'est ici le cas d'observer, pour n'y plus revenir dans la suite de ces voyages, qu'il n'y a de vraie balance législative qu'avec les trois pouvoirs qui exercent respectivement l'un sur l'autre

la puissance tribunitienne. A Sparte, l'autorité étoit partagée en trois branches, et ce peuple étoit tranquille et heureux, tandis que les Athéniens, dix ans seulement après les loix de Solon, étoient déja fatigués des divisions entre l'Aréopage et les assemblées du peuple. Rome, toujours partagée entre le sénat et le peuple, n'a presque jamais pu avoir la paix dans son enceinte, et s'est donné mille despotes passagers, tantôt sous le nom de décemvirs, tantôt sous celui de dictateurs, et a fini par en avoir un perpétuel sous le nom d'empereur. Carthage, qui avoit divisé l'autorité en trois parts, entre ses suffètes, son sénat et ses assemblées du peuple, a joui d'une tranquillité intérieure qui n'a jamais été troublée; heureuse par sa liberté, par ses richesses, par son commerce. Le gouvernement de la république romaine ne fut, à divers égards, qu'un gouvernement irrégulier, un mélange de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie. C'est le hasard, suivant l'opinion de Polybe, ou plutôt la nécessité qui fit prendre à la république une forme que Lacédémone avoit choisie pour son gouvernement. Ce

qu'il y a de vraiment admirable chez les Romains, c'est qu'ils méloient un sentiment religieux à l'amour de la patrie. Ce Capitole éternel comme la ville, cette ville éternelle comme son fondateur, ces destinées aussi éternelles que les oracles et les sibylles; enfin, toute leur religion assuroit leur empire, tout enfloit leur courage, tout leur faisoit comme un devoir sacré de chérir, de défendre la patrie, de lui tout sacrifier; aussi leur puissance devint telle, que, dans les derniers tems, quand ils faisoient la guerre à un prince, ils l'accabloient, pour ainsi dire, du poids de l'univers. Rome, à proprement parler, fut moins une monarchie, ou une république, jusqu'au tems de ses empereurs, que la tête d'un corps formé de toutes les nations du monde. L'amour de la patrie, le partage égal des terres, les loix somptuaires, l'extrême sévérité de la discipline militaire, les guerres presque continuelles que Rome eût à soutenir pendant les quatre premières siècles, furent les principales causes de sa grandeur et de ses vertus. Ce que Rome pauvre et vertueuse avoit acquis, Rome riche et corrompue l'eût bientôt perdu. Cet

empire immense ne laissa plus qu'un grand cadavre noyé dans son propre sang. On trouvera dans les voyages suivans, à l'article Carthage, l'histoire des guerres de Rome avec cette république sa rivale. Nous nous bornerons à ajouter ici que Rome dut à cette rivalité même sa gloire et sa puissance. Quand les Romains n'eurent plus de rivaux, les vices ne s'insinuèrent pas peu à peu parmi eux; ils se précipitèrent, ils se débordèrent tous à la fois. Si Caton eut été un grand politique, au lieu de dire sans cesse dans le sénat *delenda est Carthago*, il faut détruire Carthage, il auroit dit, il faut conserver Carthage. La réflexion la plus importante peut-être que fait naître l'histoire romaine, c'est qu'elle est une preuve de cette grande vérité, que ce n'est pas la fortune, ni ce qu'on appelle hasard qui domine le monde. Les Romains eurent une suite continuelle de prospérités tant qu'ils se réglèrent sur un certain plan, celui des beaux jours de leur république; ils eurent une égale suite de revers, dès qu'ils se conduisirent sur un autre plan.

En terminant ce voyage, voici une der-

nière réflexion qui m'est venue. Tous ces monumens où l'art des anciens, et celui de quelques modernes, a rivalisé avec la nature, ces écrits où le génie a brillé chez les anciens dans toute sa force, dans tout son éclat, ces poésies de Virgile, du Tasse et de l'Arioste, où l'imagination a déployé toutes ses richesses, l'élocution tous ses charmes; tant d'objets dans tous les genres, si inspirans, si propres à allumer, à enflammer l'enthousiasme, toutes ces créations que l'Italie rappelle ou qu'elle présente à notre vue, ne seroient-elles d'aucun fruit pour nous, pour les Italiens eux-mêmes? Ne chercherons-nous pas à approcher de ces êtres privilégiés dont on dit la nature si avare, mais qui ne sont peut-être si rares que par le défaut d'encouragement de la part des puissances, et par la paresse ou l'impatience de jouir, des artistes. Neuf écoles de peinture se sont formées en Europe depuis la renaissance des arts, celles de Florence, de Rome, de Lombardie, de Vénise, de Flandres, de Hollande, d'Allemagne, de France et d'Angleterre. L'Italie, fière du nombre et de la supériorité de ses écoles, les a successivement per-

dues ; elle n'a pas un peintre dont le nom ait franchi les Alpes. L'école allemande n'est plus, quoique l'Allemagne ait produit, dans ce siècle, le célèbre Mengs ; et l'école de Rubbens est également éteinte chez les Flamands. On ignore si Rembrandt et Gérard Dow ont, en Hollande, des successeurs. En Angleterre, la présence même de Van Dyk n'a pu animer la peinture ; cependant une nouvelle école s'y est élevée de nos jours, et brille dès son berceau ; elle brille même par les parties les plus importantes de l'art, la sagesse de la conception, la simplicité de la composition, la beauté des formes et la justesse des proportions. Qui ne connoît par la gravure les talens de Reynolds, West, Copley, Gensborough, Coswai, etc., etc.? C'est à la flamme du génie à électriser les artistes ; elle seule les rendra créateurs ; elle seule peut faire des Raphaël ou des Michel Ange. L'école françoise n'a aujourd'hui que David pour le grand genre ; et, quoique ses tableaux soient d'un vrai mérite, il y a une aussi grande distance de David à Lebrun, que de celui-ci à Raphaël ou à Michel Ange. Il en est à peu près de tous les arts, comme

de la peinture. Il n'est qu'un moyen de faire revivre les beaux génies qui nous ont précédé ; c'est d'avoir toujours ces grands modèles devant les yeux, non pour les copier servilement, non comme des maîtres, mais comme des rivaux qu'il faut atteindre et dépasser dans la carrière de la gloire, dans le champ de l'immortalité. Ils ont créé ; il faut créer comme eux : ils ont été sublimes et divins ; soyez sublimes et divins comme eux. Ne vous bornez pas à être un Gassendi ; aspirez à être un Descartes ou un Newton. Voyez le Tasse ; il vient après Homère et Virgile, et se place fièrement entre eux. Le préjugé le plus funeste est de croire que tout est épuisé. Rien n'est plus faux. Au moment où Labruyère écrivoit que tout étoit dit, il produisoit lui-même un ouvrage absolument neuf. L'histoire naturelle, dans toutes ses branches, n'est-elle pas une source inépuisable de découvertes ? la philosophie a-t-elle donc tout connu, tout approfondi ? la métaphysique a-t-elle tout analysé ? l'histoire n'a-t-elle pas les plus grands événemens à décrire ? Les changemens survenus dans le monde politique, la découverte de tant de

pays, les progrès des sciences et des arts, n'offrent-ils pas un nouveau champ à parcourir, une nouvelle moisson de gloire pour l'historien qui saura la conquérir; et l'éloquence et la poésie, n'ont-elles pas de grands intérêts à présenter, de grands tableaux à retracer. L'histoire naturelle a dévoilé à nos yeux presque toutes les merveilles de la nature. Un nouveau monde a été découvert. L'astronomie a vu son domaine s'agrandir; les révolutions ont été prodigieuses dans les arts, comme dans les empires; et la poésie se traîneroit dans les sentiers si long-tems battus d'une mythologie bien inférieure, quelque brillante qu'elle soit, à la nature toute neuve, si je puis me servir de cette expression, qui s'offre à la plume du poëte, comme au pinceau du peintre, au ciseau du sculpteur.

L'art s'affoibliroit-il aujourd'hui avec la nature? Michel Ange qui a élevé le plus beau temple du monde, Ammanati qui a construit le plus beau pont de Florence, se sont en même tems immortalisés dans la sculpture et la peinture; le Florentin Andrea Orcagna réunissoit aussi les trois ta-

lens; le palais de Pandofini à Florence a été fait sur les dessins de Raphaël; Brunelleschо étoit statuaire et architecte; le Bernin, à qui l'on doit la magnifique colonnade de Saint-Pierre, a laissé des statues du plus grand mérite; Léonard de Vinci étoit peintre et homme de lettres; Fra Paolo étoit géomètre, anatomiste, mécanicien et historien; Leibnitz n'a-t-il pas été métaphysicien et très-bon poëte? Bacon n'avoit-il pas auparavant embrassé tout le systême des connoissances humaines? n'étoit-il pas une véritable encyclopédie vivante? Voltaire n'a-t-il pas mérité la palme, le laurier de l'universalité? Peut-on quitter l'Italie sans se rappeler à quel point les anciens avoient fait briller le génie dans tout son éclat, la raison dans toute sa force, la vertu dans toute son énergie, la nature humaine dans toute sa dignité? Quelle profondeur, quelle sagesse dans leurs institutions politiques! quelle noblesse, quelle perfection dans leurs arts! ce sont des races d'hommes privilégiées dont l'humanité s'enorgueillit. Les ames de leurs héros et de leurs philosophes étoient, en quelque, sorte aussi bien proportionnées que les corps de

leurs athlètes : ils offrent encore aujourd'hui aux moralistes des formes aussi admirables que celles dont les peintres et les sculpteurs s'empressent d'étudier les contours ; ils sont encore pour nous les meilleurs modèles de l'éloquence et même de la politesse, non pas de cette fausse politesse qui naît du luxe, de la frivolité et des mauvaises mœurs, mais de la véritable politesse fondée sur la justesse d'esprit, la finesse du goût et le sentiment exquis de la belle nature. Les anciens vivent encore pour nous dans les monumens, les écrits, les grands exemples qu'ils nous ont laissés. Et vous, nations puissantes, environnez l'homme de génie de tous les trésors de l'art : dès qu'un voyageur vous a fait connoître un grand établissement, un monument superbe, une riche collection chez une autre nation, empressez-vous d'en former une semblable chez vous. C'est ainsi que les voyages joignent l'utilité à l'agrément, en faisant connoître à un peuple les richesses savantes ou commerciales des autres peuples, aux artistes d'un pays les grands modèles qu'ils peuvent trouver dans d'autres pays. C'est ainsi que les découvertes, les sim-

ples observations même des voyageurs concourent à d'autres découvertes, et peuvent servir à agrandir la sphère de tous les arts, à faire fermenter l'émulation, à multiplier à la fois nos jouissances, nos plaisirs, nos connoissances.

FIN DU VOYAGE EN ITALIE ET EN SICILE.

NOUVEAU VOYAGE AUTOUR DU MONDE, EN 1788, 1789 ET 1790, PAR LA VOIE DE L'ORIENT.

DE L'ASIE ET DE L'ARCHIPEL DE LA GRÈCE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'île de Chypre, d'Alep, de Damas et de l'Egypte.

Ce fut du port de Marseille que nous partîmes pour le Levant, en octobre 1788, au moyen d'un vaisseau que nous trouvâmes prêt à faire route pour l'Egypte. Nous profitâmes d'autant plus volontiers de cette oc-

casion que nous désirions depuis long-tems, ou pluôt que nous brûlions d'envie de voir la Grèce et la Turquie d'Europe, où nous étions bien assurés de trouver les moyens de suivre notre projet de visiter toute l'Asie, et de commencer ce tour du monde par l'orient. Nous n'entretiendrons nos lecteurs, ni des apprêts de notre voyage, ni du nom et des talens des personnes réunies avec nous pour la grande entreprise de parcourir l'Asie, l'Amérique et l'Afrique, et de faire le tour du monde, ni des accidens qui arrivent toujours, comme ou le présume aisément, dans une immense route. Ce n'est point l'histoire du voyageur qu'il importe de savoir; c'est celle des pays où il a voyagé.

Notre première station fut à l'île de Chypre : elle contient environ cent soixante lieues d'étendue : elle est très-fertile quoiqu'il n'y ait point de rivières, mais il y a une grande quantité de sources. Le nom de cette île retrace en vain des idées voluptueuses; en vain elle réveille des souvenirs séduisans; en vain les noms d'Amathonte et de Paphos figurent encore chez les poëtes et les romanciers; ce n'est plus cette île où l'on dit que

Vénus se réfugia au sortir de l'onde. Ces villes et l'ancienne Chypre ne subsistent plus que par des ruines. Nous en recherchâmes les monumens avec toute l'ardeur, toute l'impatience qu'on peut se figurer. Une ville nouvelle a remplacé l'antique et célèbre Paphos ; elle est très-agréable et très-vaste. On voit aux environs des colonnes brisées et dispersées au hasard. Ce sont des débris du temple de Vénus. Nicosie est la capitale de cette contrée : c'est la demeure du gouverneur turc ; car, hélas ! toute l'ancienne et fameuse Grèce est au pouvoir des ignorans et superstitieux Ottomans. Famagouste, place forte, située à quelques lieues de Nicosie, est d'un difficile accès, par la défiance de ses habitans envers les étrangers. Les environs de cette ville sont agréables : le pays est assez riche et abonde sur-tout en vers à soie. Le mont Crocé est la plus haute montagne qui soit dans l'île de Chypre. Citréa est peut-être l'ancienne Cythère ; elle en conserve encore tous les agrémens extérieurs : c'est une suite de jardins et de maisons de plaisance, arrosés de ruisseaux d'eau vive. La nature étale ici toute sa pa-

rure, toutes ses grâces. A quelque distance de-là est une montagne qu'on nomme le mont Olympe : Vénus avoit un temple sur la cîme de ce mont; et c'est au pied de cette montagne qu'est bâtie la ville de Lescara. C'est dans l'île de Chypre que se trouve la pierre d'amiante dont on tiroit autrefois de la toile et du papier incombustibles : on a perdu le secret de la filer; il paroît même que ce qu'on débite à cet égard des anciens est une fable. Voici à quoi nous pensons que se réduit toute cette chimère. Ce lin qu'on croit incombustible n'est qu'un suc pierreux qui se filtre à travers les porosités de la pierre d'amiante, sur la superficie de laquelle il est attaché, serré et entassé, à peu près comme le foin l'est dans un artichaut. C'est une espèce de bourre filamenteuse, soyeuse et courte, qui ne peut souffrir aucun instrument sans être réduite en très-petites parties, et même en poussière. Conséquemment on ne peut ni la filer, ni en faire aucun ouvrage. Ce lin, ou cette mousse, est d'un blanc un peu sale; mais il peut varier suivant la nature du terrain et des sables. La première fois qu'on le jette dans

dans un brasier ardent, il devient rouge, mais sans s'enflammer. Dès qu'on l'en retire, il reprend sa couleur, excepté qu'il devient toujours d'un gris plus sale, jusqu'à ce qu'il soit totalement détruit; ce qui arriveroit en peu de tems, si on le laissoit dans le feu, et qu'on ne l'en retirât pas bien vîte quand il est rouge. La pierre d'amiante est la croute superficielle des rochers. Le lin prétendu incombustible croît sur cette croute qui est dure et compacte. Il n'a ni racines, ni feuilles, ni fleurs, ni graines. Il n'est donc pas vrai que les Romains fissent de cette mousse des draps dans lesquels ils brûloient les corps morts pour empêcher que les cendres ne se mêlassent avec celles du bûcher. Il n'est pas vrai non plus qu'on en fasse des mèches qui durent toujours et qu'il n'est pas nécessaire de moucher. Les vins grecs sont estimés dans toute l'Europe; mais ceux de Chypre paroissent avoir la préférence. Presque toutes les femmes de cette île sont belles; toutes sont adonnées à la galanterie, on peut même ajouter à la débauche. Un court trajet nous rendit au port d'Alexandrie, d'où nous prîmes la route d'Alep.

Alep est aujourd'hui la plus grande ville de toute la Syrie et de tout l'empire des Turcs, après Constantinople et le Caire. C'est un pacha qui y commande; il a toute l'autorité quant aux affaires civiles et criminelles. Pour le spirituel, c'est le mufti qui en est comme le patriarche. Cette ville fait un très-grand commerce, parce qu'on y amène de l'Europe et de l'Asie, par mer et par terre, toutes sortes de marchandises. Les principaux édifices sont les Mosquées; il s'en trouve de magnifiques. Il n'y a dans toute la Syrie qu'une seule rivière un peu considérable, qui est l'Oronte. L'air d'Alep est extrêmement subtil; il donne aux étrangers une espèce de gale qu'on appelle *le mal d'Alep;* elle commence par une petite pustule qui cause des démangeaisons: au bout d'un certain tems, elle devient grosse comme le bout du doigt, et reste ainsi pendant un an, en supurant continuellement. On trouve aux environs d'Alep de vastes plaines, presque désertes, et qui n'exigent aucune description. Il n'en est pas de même de la vallée de sel; son étendue est immense, et la quantité de ce minéral prodigieuse.

Cependant cette vallée n'a aucune communication avec la mer. A mesure qu'on s'éloigne de cette ville, et qu'on s'avance du côté de l'Euphrate, le coup-d'œil devient plus satisfaisant.

Après avoir passé l'Aphréen, et un désert qui conduit à Bambouch, ou plutôt auprès de ses ruines, qui attestent son ancienne magnificence, nous arrivâmes à Antioche, autrefois la capitale de toute la Syrie. On n'y voit plus que des ruines. Séleucie fut aussi anciennement une ville non moins considérable qu'Antioche ; elle est encore plus ruinée aujourd'hui. La Syrie est un climat fort chaud sur-tout pendant quatre ou cinq mois de l'année, durant lesquels il ne tombe aucune pluie. On y dort sur le toit des maisons où l'on fait porter son lit. Les fleurs y confondent l'hiver avec le printems. Le chameau est ici l'animal le plus utile. La loi des Turcs permet jusqu'à quatre femmes et autant de concubines. Une cérémonie essentielle à la mort d'un Turc, sont les hurlemens des femmes ; ils ne cessent que quand le corps est enterré. Les tombeaux sont revêtus de pierre, et tournés d'orient en occi-

dent. On y place le cadavre sur le côté droit, de manière qu'il ne soit ni couché, ni assis: il faut sur-tout qu'il ait la face tournée vers la Mecque; et pour empêcher la terre de pénétrer dans les tombeaux, on les recouvre avec de longues pierres posées en travers. Le deuil consiste à prendre les habillemens les plus foncés en couleur, et un ajustement de tête de couleur de brique. Une veuve ne peut se remarier qu'après être restée quarante jours dans la maison sans sortir et dans la retraite la plus absolue. On trouve dans cette contrée quatre sortes de Chrétiens : des Grecs, des Arméniens, de Syriens et des Maronites, ou Catholiques Romains. Chaque secte y a un évêque et le libre exercice de sa religion. L'usage du voile est commun aux femmes chrétiennes comme aux femmes turques. Il y a aussi dans Alep environ cinq mille Juifs. Les repas des Turcs qui ont quelque fortune, sont splendides, mais peu délicats : du mouton roti, ou cuit avec des herbes, des pigeons bouillis, de la volaille farcie de riz et d'épices, un agneau entier garni en dedans de riz, d'amandes, de pistaches et de raisins. Les Turcs qui ob-

servent leur loi ne boivent que de l'eau; mais tous sont gros mangeurs. Leur repas fini, ils font usage du café, mais ils le prennent sans sucre, et sans lait. Tous les hommes, et même beaucoup de femmes, sont ici dans l'usage de fumer à l'excès. Les gens les plus distingués ont des pipes de cinq ou six pieds de longueur, et dont les tuyaux sont garnis d'argent. Un autre objet de débauche, c'est l'opium. Il bannit la tristesse et réjouit les esprits; mais au bout d'un certain nombre d'années, il détruit la mémoire, l'imagination et la vigueur : il donne à un homme encore jeune toute la décrépitude d'un vieillard. Les cafés sont abandonnés à la populace. L'amusement de ceux qui ne peuvent décemment les fréquenter, consiste, entre autres jeux, dans celui des échecs : ils y excellent pour l'ordinaire, mais ils ne risquent jamais leur argent au jeu, et l'exemple des Chrétiens n'a pu les séduire. Ils ont des lutteurs dans leurs fêtes à la manière des anciens. En général, les Turcs ont une sorte d'aversion pour les exercices violens : ils mettent le souverain bonheur dans l'inaction, la quiétude et presque dans l'impassi-

bilité, l'incurie la plus absolue ; ils ne conçoivent pas l'agitation, l'activité des Européens. Ils sont encore confirmés dans leur profonde insouciance par deux puissans mobiles : l'un est l'opinion où ils sont qu'il existe une fatalité à laquelle on ne peut résister, et qui domine, enchaîne les actions et la fortune des hommes, qui fixe irrévocablement leur destinée ; l'autre est la chaleur du climat qui inspire un relâchement, une inertie considérable. Les grands seulement s'exercent souvent à lancer le javelot. Le caractère général de ce peuple est l'indolence et une grande gravité. Il n'est point ici question de carosses : les femmes les plus qualifiées marchent à pied, soit dans la ville, soit quand elles vont à quelque jardin peu éloigné de chez elles ; si le voyage est long, elles sont portées par des mules dans une litière couverte. On ne voit en Syrie que des négocians, des financiers et des pachas qui souvent ne savent ni lire, ni écrire. Damas est la capitale de toute la Syrie ; elle n'a pas plus de deux milles de longueur : ses rues sont étroites et ses maisons bâties de briques cuites au soleil ; chaque maison ren-

ferme une ou plusieurs fontaines garnies de marbre, des appartemens somptueux. Rien de plus délicieux que les environs de cette capitale. Il est peu de montagnes plus célèbres que celle du Liban : les cèdres en occupent une partie fort élevée : la cîme des cèdres de petite hauteur, s'élève en pyramide, comme celle des cyprès ; celle des grands cèdres s'élargit et forme un rond parfait.

Nous franchîmes, au moyen des guides que nous avions pris, une autre montagne qui fait partie de l'Anti-Liban, et nous nous trouvâmes dans la plaine de Bocat, à l'extrémité de laquelle est située la ville de Balbec, qu'on croit être l'ancienne Nicomédie. Non loin de-là se trouve un canton délicieux orné de jardins et de vergers. Il y règne un printems continuel. C'est-là qu'est situé le bourg d'Eden, où les Chrétiens orientaux croient que fut autrefois le paradis terrestre. C'est le pacha de Tripoli qui dispose de ce gouvernement.

On ne marche ici que sur des ruines célèbres. Un vaste désert nous séparoit de Palmyre. Nous prîmes une escorte pour n'être pas pillés par les partis arabes. Mais qu'on

est dédommagé de l'ennui, des dangers qu'on peut courir, lorsqu'on est enfin parvenu aux ruines de Palmyre ! Qu'elles sont éloquentes et inspiratrices ! quel magnifique amas de bases, de colonnes, de chapitaux, les uns renversés et accumulés, les autres debout. Tous ces riches débris sont de marbre blanc, et les colonnes d'ordre corinthien. Les misérables cabanes qui servent d'asyle aux modernes habitans de Palmyre, achèvent de relever la magnificence de ces augustes et imposantes ruines. La ville de Palmyre est, ou plutôt fut très-avantageusement située. Son sol est fertile, quoiqu'un désert vaste et sablonneux l'environne de toute part, et la sépare, en quelque sorte, du reste du monde. C'est particulièrement à l'aspect d'un temple du Soleil, dont, à quelques colonnes près, l'ensemble subsiste encore, qu'on éprouve un subit enthousiasme, un mélange d'étonnement, d'admiration, et même de vénération. On a prétendu que les dispositions des colonnes de cet édifice, et de quelques autres, ont été la source où Perrault avoit puisé l'idée de son Péristyle : il ne paroît cependant y avoir nul rap-

port direct entre aucun monument de Palmyre, et cette magnifique façade. Les anciens n'ont jamais employé la double colonne, qui produit un effet si admirable; peut-être même n'ont-ils jamais connu les voûtes plattes, dont la forme est si agréable et la construction si ingénieuse. Un autre monument bien digne d'admiration est un mausolée qui a maintenant plus de 1780 ans d'antiquité : une inscription porte qu'il fut bâti par Jamblique, fils de Mocimus, pour servir de sépulture à lui et à sa famille; ce qui donne une haute idée de l'étonnante opulence de ce particulier. La source des grandes richesses qu'il y avoit autrefois dans cette ville, venoit sans doute de ce que c'étoit la grande route pour aller aux Indes, avant que les Portugais eussent découvert le Cap de Bonne-Espérance : ses ruines occupent un espace d'environ trois milles. Les inscriptions ne sont point rares à Palmyre; elles sont même, pour l'ordinaire, accompagnées d'une traduction grecque, ce qui en facilite l'explication; car il ne reste ici aucune tradition du langage palmyrénien. Les habitans actuels ne connoissent que l'a-

rabe. L'abbé Barthélemi, l'auteur du *Voyage d'Anacharsis en Grèce*, a eu la gloire de découvrir et de ressusciter cette ancienne langue. Nul séjour n'est plus propre que celui-ci à donner une véritable idée du goût et de la magnificence des anciens. Ils copioient toujours de grands modèles, soit dans leurs vertus, soit dans leurs vices; ils imitoient les Egyptiens dans leur orgueil des bâtimens; ils portoient le luxe aussi loin que les Persans leurs voisins; ils devoient aux Grecs la connoissance des sciences et des arts. Le traité de Longin sur le sublime, ouvrage né parmi eux, prouve quels progrès les anciens Palmyréniens avoient fait dans la littérature. La reine Zénobie fut digne d'être son élève. On sait qu'elle composa un abrégé de l'histoire d'Alexandre et du Levant. Les modernes habitans de Palmyre se peignent les lèvres en bleu, le tour des yeux et les sourcils en noir, le bout des doigt en rouge : ils ont le teint basané; mais leurs traits sont réguliers et agréables. Les femmes y sont voilées, comme dans tout le Levant; néanmoins elles n'y sont pas absolument scrupuleuses, et rien n'est moins

difficile à obtenir que la permission d'écarter, de soulever leur voile.

Nous avons déja dit que notre premier but étoit de voir l'Egypte. Ainsi, quoique le voisinage de Jérusalem nous invitât à ne pas différer le voyage de la Palestine, nous profitâmes d'une occasion qui se présenta pour nous rendre en Egypte, avec deux Anglois qui nous pressèrent de les suivre au grand Caire. Enfin, nous arrivâmes dans ce pays, l'antique berceau des sciences et des arts, dans ce pays où les Grecs alloient puiser les connoissances philosophiques, dans cette contrée si fameuse sous les Sesostris, si fertile en petites idoles et en grands édifices, en prétendus sages et en superstitions pitoyables, en bonnes loix et en usages ridicules. Quel changement! quelle étrange métamorphose! En parcourant les bords du Nil, on se demande sans cesse où sont les Egyptiens? où est l'Egypte? Nous nous arrêtâmes d'abord au Caire. Nous fûmes loger chez un banquier pour qui nous avions pris des lettres suffisantes de recommandation. Il n'y a point d'auberges dans cette grande ville, ni même dans toute l'Egypte.

On y trouve, il est vrai, des *kans*, ou des espèces d'hôtelleries, comme dans presque toute l'Asie et dans tout le Levant; mais ce sont des lieux où le voyageur doit apporter et son lit, et ses ustensiles de cuisine, et les mets dont il veut faire usage : on n'y trouve que le simple abri.

Le Caire est un composé de trois villes, éloignées l'une de l'autre d'environ un mille : c'est ce qu'on nomme le vieux Caire, le Caire proprement dit, et le port appelé Bulac. On dit que le vieux Caire est situé à la place de l'ancienne ville de Babylonne, sur le Nil. Le Caire, autrefois renommé pour sa magnificence, fut long-tems le séjour des califes : c'est à présent celui du pacha que le grand-seigneur y envoie pour gouverner l'Egypte. Les maisons du Caire sont presque toutes bâties sur le même plan, et ont peu d'apparence à l'extérieur. Toutes, en général, du moins celles des grands, ont deux salons, l'un pour le service ordinaire, l'autre pour les jours de cérémonie. Les femmes ont aussi un salon; mais leurs appartemens n'ont aucune communication avec le reste de la maison : l'entrée en est tou-

jours fermée ; la clef toujours entre les mains du maître. Quand les femmes veulent donner ou recevoir quelque chose, elles font usage d'une espèce de tour, tel qu'il y en a dans nos couvens de religieuses : par ce moyen, elles ne peuvent ni voir, ni être vues. Il y a des portes à l'extrémité de chaque rue ; elles se ferment dès que la nuit approche : ce qui est un grand frein pour les vagabonds et les mal-intentionnés. La véritable magnificence du Caire est dans ses mosquées : on y voit de très-beau porphyre vert et rouge.

Le château du Caire, bâti par Saladin, offre quelques restes de grandeur. Il y a d'assez beaux morceaux en mosaïque, peints en des tems où l'on ne connoissoit encore la peinture ni en France, ni en Italie. Nous visitâmes ensuite l'ancienne Memphis, ou plutôt les lieux où l'on prétend qu'elle fut située ; car il n'en reste, pour ainsi dire, nuls vestiges : c'est actuellement un simple village placé sur la rive occidentale du Nil, vis-à-vis du Caire. Ce village se nomme Gizé ou Gisch. Il n'a rien qui puisse nous rappeler son antique splendeur ; ce qui le

fait le plus remarquer c'est le voisinage des pyramides. Elles sont, en effet, les principales merveilles de l'Egypte; et ce n'est presqu'en Egypte qu'on trouve de ces sortes de merveilles. Les plus considérables sont situées à deux ou trois lieues de Gizé. La distance de l'une à l'autre est d'environ quatre cents pas. Les deux plus élevées de ces masses énormes ont cinq cents pieds de hauteur perpendiculaire. L'étendue de leur base est proportionnée à cette élévation. Nous montâmes et nous descendîmes dans ces tombeaux gigantesques, et qui attestent à la fois l'orgueil et le néant, la puissance et la foiblesse humaine. Nous entrâmes dans une ouverture qui étoit resté fermée durant bien des siècles : c'est un passage d'environ cent pieds de profondeur, garni du plus beau marbre blanc. Cette unique entrée nous mena à cinq autres conduits qui aboutissent tous aux mêmes points, c'est-à-dire, à deux chambres, l'une placée au milieu de l'édifice, l'autre au-dessous; elles sont également revêtues de marbre, et ont environ trois pieds et demi en carré. Il faut passer ou plutôt grimper trois autres canaux ou conduits,

plus droits, plus glissans que les premiers, pour arriver à la chambre de dessus. Les Arabes, qui en avoient l'habitude, nous aidoient en même tems qu'ils nous guidoient. Cette chambre est revêtue de marbre granit. Du côté gauche est un tombeau de même matière, d'environ huit pieds de long, sur quatre et demi de profondeur. Il paroît avoir été couvert autrefois : on en peut juger par la forme de ses bords; mais le couvercle ne subsiste plus, et le tombeau est absolument vide. Ce tombeau est un bloc de marbre très-bien creusé, mais sans aucun ornement (1)..

---

(1) On voit aussi au nord et au sud de cette chambre deux petits conduits dont nous ne pûmes mesurer la hauteur perpendiculaire. Les pyramides étoient, dit on, non-seulement destinées à receler, après sa mort, le corps du prince qui les avoit fait construire, mais encore à servir de tombeau aux sujets zélés qui vouloient bien s'y enterrer vivans avec lui. L'un de ces deux conduits étoit, ajoute-t-on, destiné à leur faire passer leurs alimens, par le moyen d'une corde et d'un panier; l'autre avoit un usage tout à fait contraire.

Il s'agissoit de descendre dans la chambre basse ; ce qui ne pouvoit se faire que par une espèce de puits sans degrés. L'usage est d'y descendre et d'y monter comme font nos Savoyards dans nos cheminées : ce fut là sur-tout que nos échelles de corde nous servirent. Mais que trouvâmes-nous dans cette chambre inférieure ? Des pierres, des décombres, et au bout d'une issue fort étroite une niche sans statue: Nous sortîmes de-là avec autant de peine que nous en avions eu à y entrer. Nous cherchâmes ensuite à mesurer les dehors de la pyramide. Nous parvînmes jusqu'à la moitié de la hauteur, où nous trouvâmes une petite chambre qui semble n'avoir été faite que pour se délasser. Nous arrivâmes ensuite à la platte-forme qui termine tout l'édifice ; de-là, nous découvrîmes le Caire, le Nil, et une immense étendue de pays. La largeur d'un coin à l'autre de la pyramide est de sept cent quatre pieds, par conséquent de trois cent cinquante-deux du centre aux extrémités. C'est donc faussement que plusieurs voyageurs ont avancé qu'une flèche tirée horisontalement depuis la platte-forme, ne passeroit pas la

dernière

dernière marche d'en bas. Sans être poussé par un bon tireur, l'arc passe ordinairement à plus de cinq cents pas ; il y en a qui vont jusqu'à mille. Quant à la hauteur de la pyramide, nous l'avions mesurée d'en haut, en laissant tomber la corde qui fut reçue par un de nos guides. Cette hauteur n'est que de six cents pieds. Falloit-il employer des millions d'hommes pour faire exister des cadavres quelques siècles de plus ?

C'est aussi dans ces environs que se trouve la fameuse statue du Sphinx ; elle n'a que la tête et le cou hors de terre, et ces seules parties ont vingt-sept pieds de hauteur : jugez quelle devoit être celle du colosse entier. Il a un trou au dos par lequel on dit que les prêtres descendoient dans un souterrain. Quelques curieux ont aussi découvert qu'il avoit un trou à la tête : c'étoit-là sans doute l'organe des oracles que le Sphinx étoit supposé rendre. Le lac Moëris, aujourd'hui nommé lac de Caron, parce qu'on suppose que c'étoit dans cet endroit que ce nocher si célèbre dans la fable passoit les corps morts pour les porter dans les pyramides, ou dans la plaine des mo-

mies, fut creusé sous le règne du roi Moëris. Les eaux du Nil s'y rendoient de la haute Egypte par un canal très-profond et très-large. Il seroit à souhaiter que ce lac put être, comme autrefois, desséché et nétoyé; que d'antiquités curieuses et instructives n'y trouveroit-on pas, puisque sa surface ne sauroit baisser de cinq à six coudées sans laisser voir une espèce de ville qui cause l'étonnement et l'admiration des spectateurs. On sait que les rois d'Egypte, pour jouir d'une fraicheur délicieuse, avoient fait construire un palais au milieu du lac même; plusieurs grands de leur cour avoient aussi obtenu la permission d'y bâtir: on y avoit de plus élevé, sur ses bords, des maisons, des temples, des obélisques, et d'autres monumens: c'étoit, en quelque sorte, une seconde Memphis. Le mois de février étoit celui où l'on faisoit autrefois l'ouverture des écluses. Dès que les eaux étoient baissées d'une toise par le décroissement du Nil, on publioit une permission générale de pêcher au filet. Cette pêche duroit un mois entier: elle étoit si abondante qu'elle suffisoit à la nourriture du peuple de la plus

grande partie de l'Egypte, attiré dans cette saison à Memphis par les plaisirs et par la curiosité.

De retour au Caire, nous partîmes pour Alexandrie. On la distingue en deux villes, l'ancienne et la nouvelle; ni l'une, ni l'autre ne répondent à la célébrité que cette ville eut jadis. Elle fut fondée par Alexandre le Grand, qui lui donna son nom. Cette dénomination illustre est peut-être tout ce qui lui reste de son ancienne splendeur. Des bâtimens à la turque ont succédé à ses chefs-d'œuvre d'architecture grecque et romaine. Ce qu'on appeloit la fameuse tour du phare est actuellement un lourd château surmonté d'une lanterne, dont l'emploi devroit être d'éclairer les vaisseaux durant la nuit; il ne lui manque pour le faire que d'être entretenue et allumée. Vis-à-vis de ce château est un bâtiment à peu près de la même espèce : il est nommé le petit pharillo, pour le distinguer de l'autre qui porte le nom de grand. Tous deux sont placés à l'entrée du port, et lui servent de défense. Le dernier a très-mal remplacé un superbe édifice construit par Pto-

lémée. C'étoit le même qui renfermoit cette fameuse bibliothèque, si nombreuse dans un tems où les livres étoient si rares.

Ce qu'Alexandrie offre aujourd'hui de plus remarquable, c'est l'obélisque de Cléopatre et la colonne de Pompée. L'obélisque de Cléopatre est encore debout en entier : le nom qu'il porte et les magnifiques ruines qui l'environnent, font présumer que le palais de cette reine, connu aussi sous le nom de palais de César, en étoit peu éloigné. Un obélisque est une grande pièce de marbre à quatre faces et qui se termine en pointe. Celui de Cléopatre est un des plus grands qui se trouvent en Egypte. Un monument peut-être encore plus digne de l'attention des curieux, est la fameuse colonne de Pompée. Il n'est cependant pas certain qu'elle ait été élevée en l'honneur de ce Romain célèbre, ou à celui de Titus et d'Adrien, qui l'un et l'autre voyagèrent en Egypte. La hauteur de la colonne est de cent quatorze pieds ; le fust seul a quatre-vingt-huit pieds neuf pouces de haut : il est de marbre granit rouge, et d'une seule pièce. Le chapiteau est

d'un autre morceau de marbre, et le piédestal d'une pierre grise qui ressemble assez au caillou pour la dureté et le grain.

Nous reprîmes la route du Caire, afin d'y tout disposer pour la course que nous étions résolus de faire, et qui consistoit à remonter les rives du Nil jusqu'aux cataractes. Ce fut au bout de trois jours que nous nous mîmes en marche. Notre première pose fut à Sakkara, où se fait le commerce des momies. Le lieu d'où on les tire est une plaine, ou, pour mieux dire, un rocher très-plat, d'environ trois ou quatre lieues de diamètre : il renferme des espèces d'appartemens où les momies sont, pour l'ordinaire, placées debout dans des caisses de sycomore, bois qui a la vertu de ne jamais se corrompre, ou du moins de résister plus long-tems à la corruption qu'aucune autre espèce de bois. C'est aussi dans ces environs que se trouve une sépulture encore plus curieuse : on le nomme le labyrinthe des oiseaux, parce que ce lieu forme, en effet, un labyrinthe, et qu'on y enterroit autrefois des oiseaux que les Egyptiens regardoient comme sacrés ; ils les embau-

moient comme des corps humains. On descend dans ce labyrinthe par une seule ouverture; mais bientôt on rencontre de longues allées qui communiquent les unes aux autres, et s'étendent de tous les côtés. Elles sont garnies de part et d'autre de quantité de petites niches avec des pots de terre où sont placés les corps des oiseaux embaumés. Le plumage de quelques-uns a conservé toute la variété et vivacité de ses couleurs; mais ils se réduisent en poussière aussitôt qu'on y porte la main. Il a fallu bien des efforts et du tems pour achever ce labyrinthe : il est entièrement creusé dans le roc, et si vaste qu'on risque de s'y égarer ; aussi avions-nous la précaution de nous munir d'une ficelle, comme le fit autrefois Thésée pour descendre au labyrinthe de Créte. A quelques lieues de-là, on apperçoit les restes du fameux labyrinthe : il fut bâti dans le tems que l'Egypte étoit divisée en douze gouvernemens, et soumise à un pareil nombre de rois. Ce lieu contenoit douze grands palais où s'assembloient ces princes pour régler les affaires de l'état. On dit qu'il renfermoit trois mille chambres, qu'aucun étranger,

une fois entré, n'en pouvoit sortir sans le secours d'un guide, et que le célèbre labyrinthe de Crête n'en étoit qu'un diminutif.

En continuant de remonter le Nil, nous nous entretenions de la splendeur de l'ancienne Thèbes. Après plusieurs heures de navigation, car nous avions pris une barque pour remonter le Nil, nous arrivâmes à Luxor, ville qui a bien foiblement remplacé Thèbes. Les ruines de cette cité fameuse occupent un espace de trois lieues carrées : elles s'étendent jusqu'à Carnat, pauvre village, mais entouré de superbes débris. Il est situé à la gauche du Nil et Luxor à la droite : ce qui prouve que le Nil traversoit la ville de Thèbes. Ce que nous vîmes par nous-mêmes de ses magnifiques restes ne dément point les anciennes et brillantes descriptions qu'on en lit dans les historiens. Nous fûmes sur-tout frappés de la majesté d'un temple; c'étoit sans doute celui de Memnon : il suffiroit seul pour donner la plus haute idée de l'architecture égyptienne. Une muraille sert de clôture à deux des côtés de ce temple; les deux autres ne sont fermés que par des colonnades. Il de-

voit y avoir vingt-une colonnes de chaque côté; il n'en reste en tout que trente-deux. Le portique de ce grand édifice est ce qu'on peut imaginer de plus imposant: l'œil est étonné, l'imagination fortement émue de la quantité prodigeuse de péristyles, de portails et autres édifices, qu'on apperçoit confusément épars le long des deux rivages du Nil, et sur une étendue immense de terrain.

De Luxor jusqu'aux cataractes, il n'y a que quelques villes assez considérables, mais qui n'offrent rien de remarquable. A l'égard des cataractes, tout leur merveilleux consiste en des rochers de granit qui traversent le Nil en deux endroits, et sur lesquels ses eaux sont contraintes de passer. La chûte de la première est d'environ trois pieds seulement de haut; celle de la seconde est un peu plus basse. Ce qu'on raconte du bruit épouvantable qu'elles font dans leur chûte est très-exagéré. Mais voici un monument vraiment admirable, et qu'on voit un peu au-dessus de la grande cataracte, c'est le temple d'Isis; il est presqu'entièrement sur pied. Il y a aussi un autre

temple qui, quoique plus petit, n'est pas moins digne d'attention. Entre le Nil et la mer Rouge, on voit régner une chaîne de montagnes qui s'étend depuis le Nil jusqu'au Caire, dont nous reprîmes la route.

Ce qu'il y a de plus particulier à observer dans les loix des anciens Egyptiens, c'est l'usage où ils étoient de juger leurs rois après leur mort. Quand un de ces princes avoit mal gouverné, on le privoit de la sépulture; punition terrible et très-redoutée chez un peuple qui n'admettoit l'immortalité de l'ame qu'autant que le corps seroit conservé en son entier et en état de la recevoir une seconde fois. Quant à leur culte, on sait qu'ils encensoient les images des quadrupèdes et des reptiles, qu'ils révéroient les chats, adoroient les oignons, et tournoient le dos au sanctuaire pour rendre hommage au soleil d'Orient. On conçoit que c'étoit-là la religion du vulgaire; les prêtres, les philosophes, savoient distinguer l'auteur de la nature d'avec ses créatures : on sait aussi que Pythagore, et, en général, les plus célèbres législateurs et sages de la Grèce, alloient s'instruire dans l'Egypte. L'habillement des

Egyptiens modernes ne diffère presque pas de celui des anciens habitans de cette contrée : il est à peu près tel, quant à la forme, qu'il étoit du tems de Sésostris. C'est une robe, ou plutôt une espèce de chemise à manches larges, attachée autour de la ceinture : l'étoffe en est pour l'ordinaire de drap bleu. Le petit peuple porte par dessus une robe d'étoffe de laine brune ; les gens les plus distingués ont une simarre de drap de la même couleur que la robe. L'habit des femmes diffère peu de celui des hommes, excepté qu'il est plus court, et que les vêtemens de dessous sont de soie; leurs manches sont longues et pendantes; elles ont sous leurs habits une chemise de gaze qui traîne jusqu'à terre. Leurs cheveux sont relevés en rond, sous un bonnet court de laine blanche : elles mettent par dessus un mouchoir brodé. Les femmes publiques sont les seules qui laissent leur visage entièrement à découvert : elles portent à leur nez des anneaux auxquels sont attachés des grains de verre. Ce qui sur-tout les fait reconnoître, c'est l'usage où elles sont d'aller dans les rues et sur les grands chemins, dan-

sant, chantant, et jouant quelquefois des instrumens.

On voit en Egypte la plupart de nos animaux domestiques, tels que les chevaux, les ânes, les mulets : on y voit aussi des chameaux et des tigres. Les déserts de la Thébaïde offrent encore une autre sorte d'animal sauvage, c'est la gazelle; mais l'animal qui fait le plus de ravage en Egypte, c'est l'hippopotame. Il prend naissance dans l'Ethiopie et descend, le long des bords du Nil, dans la haute Egypte : il désole les campagnes, mange ou détruit les bleds de turquie; il fait par fois la guerre aux hommes. Il les foule aux pieds, les étouffe avec ses jambes qui sont fort grosses et fort courtes. Mais il ne boit point leur sang, il ne mange point leur chair; cet animal est absolument herbivore : il est très-difficile à tuer; il n'a qu'un petit endroit au front où il puisse être blessé : le reste de sa peau a deux doigts d'épaisseur, et résiste à la balle. Le Nil produit à peu près les mêmes espèces de poissons qui se rencontrent dans les autres rivières : ce qui le distingue le plus est le crocodile, animal vorace, et presque particulier à ce fleuve : ses œufs ressemblent à

ceux d'une oie ; il les enterre dans le sable à la profondeur d'un pied ; ses petits courent à l'eau l'instant d'après leur naissance. Pour le prendre on contrefait le cri de quelque animal : le crocodile ne manque pas d'accourir au bruit ; alors on lui enfonce dans le corps un crampon auquel est attachée une corde : on le laisse se replonger dans le fleuve où il perd bientôt tout son sang. Après l'avoir tiré sur le rivage, on lui met une perche dans la gueule, et on lie ensemble ses deux machoires ; ce qui suppose qu'il est encore vivant. Cet animal a la vue très-perçante ; il voit même les objets qui sont derrière lui, par le moyen d'un canal qui communique depuis le derrière de sa tête jusqu'à son œil. Il y a une autre espèce de crocodile : celui-ci est entièrement terrestre ; il vit et se cache dans les grottes et les cavernes des montagnes voisines du Nil : on le nomme *worale*. Sa longueur est de quatre pieds sur huit pouces de large : sa langue est fourchue ; il la darde comme les serpens ; mais il n'est point dangereux ; il manque de dents. Cet animal ne vit que de mouches et de petits lésards ; il dort aussi long-tems que dure l'hiver. Les vipères sont

très-communes ici ; mais leur morsure, ni celle du serpent, ni même celle du scorpion, ne sont pas, en ce pays, fort dangereuses. Les Arabes les touchent avec la même assurance que si c'étoient des fleurs ; ils les caressent et les portent dans leurs chemises. A l'égard de la salamandre, autre reptile très-commun dans la haute Egypte, sa piqûre est mortelle. Il n'y a point dans le monde d'endroit où il y ait autant de poulets qu'au grand Caire. Comme on y fait couver les œufs sans poules, on y voit éclorre sept ou huit mille poussins tous à la fois. On se sert pour cet effet de fours échauffés à un degré convenable.

Toute route nous étant indifférente pourvu que nous pussions satisfaire, rassasier notre avide curiosité, nous ne crûmes pas devoir laisser échapper une commodité qui s'offrit à nous pour voir la Grèce et les principales îles de l'Archipel. Cette route nous ramenoit d'ailleurs ensuite à la partie de l'Asie où est située Constantinople, un des principaux objets que nous désirions de voir.

CHAPITRE II.

Des îles de l'Archipel, et particlulièrement de la Grèce.

Après plusieurs stations, nous débarquâmes enfin définitivement à l'extrémité du golphe Laconique, autrement dit la Calochine, où le capitaine de notre vaisseau devoit s'arrêter, à l'endroit le plus proche de Misitra, l'ancienne Lacédémone. Misitra contient près de quinze mille habitans, parmi lesquels il y a peu de Turcs; elle est défendue par un château bâti sur le haut du rocher où fut la citadelle de Sparte. On sait que cette ville, qui devint bientôt la rivale d'Athènes, et qui commanda long-tems à toute la Grèce, dut sa grandeur aux loix que lui donna Licurgue. Le plan de cet ouvrage étant de faire connoître tous les principaux gouvernemens, nous allons retracer ici ceux de Lacé-

démone et d'Athènes, et même celui de l'ancienne Carthage, pour ne plus revenir sur cet objet. Ce sont les seuls gouvernemens de l'antiquité qui méritent d'être médités, en y joignant celui des Romains, dont nous avons donné une notion suffisante dans notre voyage d'Italie.

Ce précis contient d'ailleurs une partie de l'histoire ancienne de ces villes célèbres. L'histoire du gouvernement d'Athènes sera sur-tout toujours intéressante, parce qu'elle offre une leçon éternelle pour prévenir tous les abus d'une démocratie qui n'est pas basée sur la balance des trois pouvoirs. Rien d'ailleurs n'est indifférent, et l'on est certain de contenter ses lecteurs toutes les fois qu'on les entretiendra de ce peuple aimable et belliqueux qui a servi, dans tous les genres, de modèle aux autres nations, et qui a dans ses fastes une foule de traits et une physionomie particulière. La politique des états modernes y a pris de grandes leçons. Toutes les formes de gouvernement s'y trouvent avec une vigueur et des excès bien dignes d'être observés : la liberté et la tyrannie y eurent des autels et des chaînes.

Là fut imaginée, peut être pour la première fois, cette confédération qui, en conservant leur indépendance individuelle, composoit une république guerrière, aussitôt qu'il falloit conquérir ou se défendre : là, les magistrats étoient tout ce qu'un homme pouvoit être, un sage, un héros, un mortel qui ne comptoit pour rien le sang versé pour la patrie. Là, on vit aussi des désordres affreux, et après cette guerre du Péloponnèse, que le voluptueux Périclès suscita pour être dispensé de rendre ses comptes, on vit la Grèce avilie trembler devant Alexandre, n'avoir, à Chéronée, ni généraux, ni soldats, et enfin, remercier les dieux de la mort de Philippe, qu'ils n'osoient plus combattre. Alors on avoit des courtisannes, des statuaires, des peintres, des orateurs, tout excepté des vertus : on aimoit ses plaisirs, et non sa patrie.

Du gouvernement de Lacédémone.

L'AUTORITÉ des rois de Sparte fut absolue jusqu'au tems de Licurgue ; mais depuis que les Héraclides furent rentrés dans le

Péloponnèse,

Péloponnèse, Sparte fut gouvernée par deux rois. Le peuple voulut mettre ensuite le gouvernement en république; Licurgue le réforma. Ses loix sont remarquables par leur singularité. Il n'en prit point le modèle dans les autres états : il forma dans le sein de la Grèce un peuple nouveau, qui n'avoit rien de commun avec lui que la langue. Dans cette forme de gouvernement deux rois, les anciens et le peuple, partageoient le gouvernement : le sénat étoit composé de vingt-huit archontes ou vieillards; les décrets du sénat n'avoient point de force s'ils n'étoient ratifiés par le peuple. Cent trente ans après Licurgue, Théophonique, ayant remarqué que ce qui étoit résolu par les rois et par le sénat n'étoit pas toujours agréable à la multitude, établit des éphores, dont la magistrature ne duroit qu'un an; ils étoient choisis par le peuple, et ils avoient autorité sur les sénateurs et sur les rois même; ils avoient plus de pouvoir que les tribuns n'en eurent depuis à Rome. Pour bannir de Lacédémone le luxe et l'envie, Licurgue voulut en chasser l'opulence et le luxe; il persuada donc un partage égal de tous les biens; il ordonna

que les planchers des maisons fussent faits avec la coignée, et les portes avec la scie. Voilà à peu près les logemens de nos anachorettes. L'entrée du pays étoit défendue aux étrangers. Rome avilit peu à peu la dignité de citoyen : Lacédémone, par sa réserve à l'accorder, la rendit plus estimable. Licurgue décria l'usage de l'or et de l'argent, et ordonna qu'on se serviroit d'une monnoie de fer. Les repas s'y prenoient en commun : les grâces et les délicatesses attiques étoient inconnues à Lacédémone. On y vouloit de la force dans les esprits comme dans les corps. Les jeunes filles, presque nues, et les garçons, disputoient le prix de la course, de la lutte, de la danse, etc. ; ils ne pouvoient épouser que les filles qu'ils avoient vaincues dans ces jeux. Les femmes sont suffisamment couvertes, disoit-on, de l'honnêteté publique et de leur vertu. Les personnes nouvellement mariées ne pouvoient se voir qu'à la dérobée : on vouloit prévenir le dégoût. Les Spartiates ne faisoient qu'une même famille ; les enfans ne connoissoient d'autre mère que la république, ni d'autre père que les sénateurs. Les Ilottes ou

esclaves, étoient traités avec cruauté. Cette constitution n'avoit point eu d'exemple sur la terre avant Licurgue, et n'a été suivie de personne. On viola dans la suite les loix de Licurgue. Il en couta la vie à Agis, pour avoir voulu les rétablir. Enfin, Sparte passa sous le joug des rois de Macédoine et après sous celui des Romains, puis des Turcs, si vous en exceptez les Maniotes, retirés dans les montagnes, que les Turcs, ni les Vénitiens n'ont jamais pu soumettre à leurs loix.

Du gouvernement d'Athènes.

Le gouvernement d'Athènes varia plusieurs fois. Après avoir été long-tems sous les rois, puis sous les archontes, cette ville rendit son gouvernement populaire; elle passa ensuite sous le pouvoir tyrannique des Pisistratides. La liberté, recouvrée bientôt après, subsista avec éclat jusqu'à l'échec de la Sicile, et à la prise d'Athènes par les Lacédémoniens. Ceux-ci la soumirent aux trente tyrans dont l'autorité fit encore place à la liberté; elle s'y conserva pendant une assez

longue suite d'années jusqu'à ce que Rome eut enfin subjugué la Grèce. Athènes dans sa naissance eût, comme Lacédémone et Thèbes, des rois, mais non absolus. On comptoit dix rois depuis Cécrops jusqu'à Thésée, et sept depuis Thésée jusqu'à Codrus, qui s'immola lui-même pour le salut de la patrie : ses enfans, Médon et Nilée, se disputèrent le royaume. Les Athéniens en prirent occasion d'abolir la royauté: à la place des rois ils créèrent, sous le nom d'archontes, des gouverneurs perpétuels ; ils les rendirent d'abord décennaux, ensuite annuels. Dracon fut leur législateur : ses loix ne durèrent que vingt-six ans. Solon voulut secourir sa patrie : les Athéniens lui offrirent la royauté ; il se contenta de la dignité d'archonte. L'une des causes des troubles, comme à Rome, étoit l'inégalité extrême des fortunes. Il fit acquitter les dettes, affranchit ses esclaves et ne voulut pas qu'il fut permis désormais d'engager sa liberté en empruntant ; il fit des loix plus douces, plus analogues au caractère des Athéniens, et proportionna les peines aux délits. Les grandes affaires de la république se discutoient dans les assemblées

du peuple. Ces assemblées, où résidoit la souveraineté, étoient fort nombreuses : il falloit qu'elles fussent au moins de six mille citoyens pour former une loi ou un décret important. L'ostracisme étoit une loi par laquelle on condamnoit à dix ans d'exil les citoyens soupçonnés de pouvoir aspirer à la tyrannie. L'ostracisme n'opprima presque jamais que la vertu.

Du gouvernement carthaginois.

CARCHÉDON de Tyr avoit jeté les premiers fondemens de Carthage sous le nom de Carchédoine, à douze milles de Tunis. Une princesse phénicienne, nommée Elyse ou Didon, s'y réfugia quelque tems avant la fondation de Rome, fuyant son frère Pygmalion, meurtrier de Sichée son mari; elle la fit rebâtir et lui donna le nom de Carthage. Cette reine étant morte, les Carthaginois s'érigèrent en république, et après que la Grèce eut été soumise, le monde fut partagé en deux puissantes républiques, Carthage et Rome. Trois puissances y formoient l'autorité souveraine, celle des deux princes

ou magistrats appelés suffètes, celle du sénat et celle du peuple. Aristote la loue de n'avoir donné entrée ni aux séditions, ni à la tyrannie jusqu'au tems où vivoit ce philosophe, c'est-à dire, pendant plus de cinq cents ans. Le pouvoir des suffètes équivaloit à celui des consuls romains, et ne duroit qu'un an; ils avoient le soin d'assembler le sénat dont ils étoient les chefs, proposoient les sujets de délibération et recueilloient les suffrages; ils commandoient quelquefois les armées. C'étoit au sénat que se traitoient les affaires importantes et qu'on décidoit de la guerre ou de la paix. Le nombre des sénateurs étoit considérable, puisqu'on en tiroit cent quatre pour former le tribunal des cent, établi pour faire rendre compte aux tribunaux de leur conduite. Ces cent quatre juges étoient perpétuels. Cinq avoient une jurisdiction particulière et supérieure à celle des autres : ce conseil des cinq étoit ce qu'est à Vénise le conseil des dix. Le sénat ne décidoit en dernier ressort que lorsque les suffrages étoient unanimes : dès qu'il y avoit partage, le droit de décider étoit dévolu au peuple; réglement qui animoit les cabales

et faisoit dominer les mauvais conseils. Les généraux répondoient des événemens de la guerre. Aristote blâme de ce que le même homme put y posséder plusieurs charges. Ils firent mourir injustement Annibal, Bomilcar et le Macédonien Xantippe leur sauveur, le vainqueur de Régulus qui avoit vaincu cent fois les généraux de Carthage.

Carthage, colonie de Tyr, avoit les mêmes mœurs, les mêmes loix, le même langage et la même industrie pour le commerce; on y cultivoit peu les arts. Ce fut le dessein de posséder la Sicile, formé en même tems par les Romains et les Carthaginois, qui leur mit les armes à la main. Cette guerre dura vingt-quatre ans, et fut terminée à l'avantage des Romains. Amilcar étoit le général des Carthaginois. Les Romains ne furent pas long-tems sans abuser de l'heureuse situation où les avoit mis ce traité: les Carthaginois en essuyèrent plusieurs injustices. D'ailleurs, Carthage faisoit des conquêtes en Espagne, qui mettoient en danger Rome, qui, de son côté, s'étendoit vers la Grèce. Enfin, il y eut un traité dont les conditions furent que les Carthaginois ne

passeroient pas l'Ebre, et que les Sagontins, placés entre eux et les Romains, demeureroient neutres et vivroient indépendans et libres. Malgré ce traité, Annibal attaqua Sagonte. Les Romains se plaignirent inutilement : alors commença une nouvelle guerre qui dura seize ans, et son histoire présente peut-être le plus beau spectacle qu'ait fourni l'antiquité. Annibal triompha d'abord de Rome ; mais les Carthaginois ne lui ayant pas envoyé les secours qu'il demandoit, il fut réduit à une guerre défensive. Les Romains portèrent la guerre en Afrique ; Scipion y descendit, vainquit Annibal deux cent un ans avant Jésus-Christ, et fit une paix avantageuse en tout aux Romains.

La troisième guerre punique fut entreprise : Scipion Emilien prit Carthage, et confirma le nom d'Africain dans sa famille. Rome avoit forcé les Carthaginois à reprendre les armes. Genseric enleva dans la suite Carthage aux Romains ; elle fut pendant cent ans le siège de l'empire des Vandales en Afrique. Les Arabes l'ont entièrement ruinée, et l'on en voit les ruines à quatre lieues de Tyr. Carthage, devenue plutôt riche que

Rome, avoit été aussi plutôt corrompue. La tyrannie du prince ne met pas un état plus près de sa ruine, que l'indifférence des citoyens pour le bien commun n'y met une république. A Carthage, les particuliers avoient les richesses des rois. De deux factions qui divisoient Carthage, l'une vouloit toujours la paix, l'autre la guerre. La présence d'Annibal fit cesser parmi les Romains toutes les divisions; mais la présence de Scipion aigrit celles des Carthaginois : ceux-ci se servoient de troupes étrangères; les Romains employoient les leurs. Chez les Carthaginois les armées qui avoient été battues devenoient plus insolentes; quelquefois elles mettoient en croix leur général : chez les Romains, le consul décimoit les troupes qui avoient fui. La fondation d'Alexandrie avoit aussi beaucoup diminué le commerce de Carthage : sa cavalerie valut mieux que celle de Rome; les chevaux numides étoient meilleurs que ceux d'Italie; mais enfin, les Romains ayant conquis l'Espagne et fait alliance avec Masinissa, ils eurent de bonne cavalerie, et ce fut la cavalerie numide qui gagna la bataille de Zama, et finit la guerre.

Nous voilà dans la Morée, qui est l'ancien Péloponnèse. Nous marchâmes la première journée par une plaine fertile et bien cultivée. Nous avions à notre droite l'Eurotas, ce fleuve fameux sur les rivages duquel les anciens Spartiates s'endurcissoient aux travaux, et où se baignoit la jeunesse lacédémonienne. Le peu de vestiges qui restent de la ville de Sparte, sont des colonnes brisées, des corniches, des chapiteaux épars dans la campagne. On reconnoît cependant encore la forme du théâtre et du Dromos. Le premier avoit deux cents cinquante pas dans sa plus grande ouverture; les mures étoient de belles pierres de taille et les gradins de marbre. En face du théâtre sont plusieurs débris de colonnes et de murailles de brique, qu'on nous dit être les restes du tombeau de Pausanias; mais on ne peut en être certain. Le tems, hélas! dévore tout, et même les tombeaux. Là aussi étoit autrefois la colonne où l'on avoit gravé les noms des trois cents Spartiates qui perdirent la vie à la défense des Thermopyles: on nous fit voir cette colonne dans une église de la ville où elle a été transportée depuis. Le Dromos étoit un

cirque où la jeunesse s'exerçoit à la course et à manier les chevaux. C'étoit vraisemblablement là aussi que les jeunes filles dansoient nues, vêtues de la seule pudeur publique, et s'exerçoient à la lutte en présence des jeunes garçons. Nous fûmes, par la route de Sparte, à Napoli, qu'on croit être l'ancienne Argos. En arrivant à cette ville, on voit sur la droite une élévation couverte de ruines : ce sont les anciens restes d'Argos, capitale des états d'Agamemnon. Nous poursuivîmes notre course vers Mycène, qu'on appelle aujourd'hui Agios-Adrianos. La nouvelle ville qui remplace Argos n'a rien qui soit digne des regards d'un curieux. Nous ne fûmes guère plus satisfaits de Corinthe : cette ville, autrefois l'ornement de la Grèce et la capitale de l'Achaie, n'est plus qu'un gros village, situé entre la mer Ionique et la mer Egée. L'ancienne Corinthe avoit onze milles de circuit. On sait que les Romains la saccagèrent et la réduisirent en cendres. Grand nombre de statues d'or et d'argent, d'autres d'airain, furent fondues dans l'embrasement: ces différens métaux, mêlés ensemble, formèrent une espèce de cuivre très-précieux,

qu'on appela depuis métal de Corinthe. Des tas de maisons, construites sans ordre et sans proportion, ont pris la place des édifices somptueux qui embellissoient cette opulente et superbe ville : il n'y a guère aujourd'hui que quatorze ou quinze cents habitans. La ville de Mégare, qui est à quelques milles de-là, n'est pas en meilleur état que Corinthe ; mais elle a du moins l'avantage de n'avoir pas changé de nom. On compte quatorze milles de-là à Lepsina, autrefois Eleusis. Les Eleusiens élevèrent un temple magnifique à Cérès; ils instituèrent en son nom des fêtes appelées *Thesmophores*, où de jeunes vierges portoient sur leurs têtes des corbeilles pleines d'épis. Il n'y a plus d'habitans à Lepsina ; mais la campagne est couverte de belles ruines de marbre.

Nous nous hâtâmes de nous rendre à Athènes. Nous n'entreprendrons pas de vous peindre toute notre émotion, tout l'enthousiasme qui s'empara de nous aux approches du séjour des Platon, des Aristote, des Miltiade, des Socrate. C'est, en général, le sentiment qu'on éprouve ici, comme dans toute l'Italie. Quels souvenirs, en effet,

quels grands noms ne rappelle pas la patrie des Homère, des Xénophon, des Démosthène, des Epaminondas! Ces noms n'égalent-ils pas, s'ils ne les surpassent, ceux des Scipion, des Paul-Emile, des César, des Cicéron, des Varron, des Virgile? On trouve encore quelques vestiges de ce que fut autrefois Athènes; et le peu de ruines qui en restent sont à la fois, et des marques de son antique gloire, et des preuves de la barbarie de ses vainqueurs. La nouvelle Athènes est située aux mêmes lieux que l'ancienne; mais elle occupe un bien moindre espace que ne le faisoit celle-ci. La citadelle est bâtie sur un roc escarpé, au haut d'une colline qui peut avoir douze cents pas de circonférence: on y montoit, il y a quelques années, par trois superbes portiques, sur lesquels on remarquoit plusieurs groupes de figures en bas-relief: c'étoient sans doute ces beaux propylées ou vestibules dont la construction couta plus de vingt mille talens. En montant quelques pas, on trouvoit un temple de la Victoire à droite du chemin qui mène à celui de Minerve; il servoit d'arsenal aux Turcs, aussi bien qu'un autre

grand édifice qui étoit vis-à-vis. Les colonnes de l'un et de l'autre qui subsistent encore, sont d'ordre ionique, cannelées et ornées de bas-reliefs fort délicats. Nous arrivâmes au temple de Minerve, ou plutôt à l'endroit où il étoit bâti. Ce magnifique édifice, un des plus beaux monumens anciens en ce genre, avoit été conservé par les Turcs, qui en avoient fait leur principale mosquée; mais il fut ruiné par les bombes en 1677. Nous n'eûmes pas le bonheur de le voir en son entier, comme plusieurs voyageurs avant nous. Il étoit de marbre blanc, assez semblable à un parallélogramme; sa longueur d'orient en occident étoit de deux cent vingt pieds, sur près de cent de largeur; quarante-huit colonnes doriques, hautes de quarante-deux pieds, formoient tout au tour une galerie superbe. Le fronton du portail étoit orné de belles figures qui représentoient l'entrée de Minerve dans Athènes : on y remarquoit le char de la déesse traîné par des chevaux d'une beauté et d'une délicatesse dignes des Praxitèles et des Myrons. L'intérieur du temple présentoit un double rang de colonnes de marbre, qui formoient une

espèce de galerie. Les murailles étoient construites du plus beau marbre, et enrichies de peintures et de mosaïques: on avoit gravé sur la frise le fameux combat contre les Centaures, des sacrifices, des processions, des pompes triomphales; le dais de l'autel qui servoit aux Chrétiens, étoit soutenu sur quatre colonnes de porphyre bien travaillées. Ce temple étoit fort obscur; mais il devoit l'être bien davantage avant que les Grecs eussent pratiqué dans le chœur une ouverture par où la lumière entroit dans le corps de l'édifice. Nous avons observé la même chose dans tous les temples des Payens que le tems n'a pas dévorés. Sans doute que cette obscurité étoit requise pour la célébration de leurs mystères, et pour les rendre plus augustes, en les exposant moins aux regards des prophanes.

Notre empressement et notre impatience étant, pour ainsi dire, en balance parmi tant d'objets qui nous restoient à parcourir, nous demandions à la fois à voir ces lieux célèbres où avoient paru jadis avec tant d'éclat les Sophocle, les Euripide, les Démosthène, les Socrate et les Platon. Nous

descendîmes à travers quantité de ruines précieuses et de colonnes de marbre, au milieu desquelles les Turcs ont construit des baraques et des corps-de-garde. Le théâtre de Bacchus, qui joint les murailles de la citadelle, est appuyé sur la pente de la colline. La nature et l'art avoient fait de ce lieu une scène brillante et majestueuse, large de près de deux cent cinquante pieds. Le lieu de l'orchestre en a plus de cent; les gradins occupent le reste. Deux monumens plus beaux et plus entiers sont ceux qu'on appelle la lanterne de Démosthène et la tour des Vents. Celle-là est une petite tour de marbre où l'on dit que ce grand orateur s'exerçoit à l'étude de l'éloquence; elle n'a guère que seize pieds et demi de circuit, et est couverte d'un dôme taillé en écaille; six colonnes cannelées de dix pieds et demi de haut avec leurs chapiteaux soutiennent cette belle guérite. Sur l'autre tour, qui est aussi de marbre, et de figure octogone, sont gravés les huit vents principaux, un sur chaque face, du côté précisément qu'il souffle; la couverture de la tour est composée de vingt-quatre morceaux de marbre égaux qui se réunissent

réunissent en pointe. Ne seroit-ce point pour indiquer les vingt-quatre vents ? Au reste, cette idée seroit digne d'un peuple aussi éclairé que les Athéniens.

Du côté de la porte d'Eleusis sont les restes d'un superbe vestibule qui faisoit partie du temple de Jupiter Olympien : il avoit cent vingt-cinq pas de long, c'est-à-dire, environ un stade ; son circuit étoit de cinq cents pas. La plus apparente de ces ruines est un pan de muraille, orné par devant de colonnes de marbre. Non loin de là, hors de l'enceinte de la ville moderne, étoit le temple que les Athéniens élévèrent en l'honneur de Thésée : c'est maintenant une église de Saint-George. Autour de l'édifice règne un beau portique, soutenu par des colonnes de marbre d'ordre dorique. Des deux côtés de la façade sont représentés les principaux exploits de Thésée : ces sculptures sont toutes de main de maître ; le tems ne leur a presque rien fait perdre de leur beauté et de leur finesse. A l'aspect de ce beau monument, on croit vivre encore au milieu des anciens Athéniens ; mais, hélas ! que de regrets se mêlent à ces jouissances ! L'Académ-

mie, le Musée, l'Odéum, ces augustes sanctuaires des Muses, ne sont plus que des amas de ruines dont la vue imprime une sorte de vénération. Nous nous transportâmes au Stadium, où se célébroient les jeux de toute l'Attique : on ne voit plus que la place de ce cirque qui a cent vingt-cinq pas de long sur vingt-six de large. Le mont Hymette est renommé pour ses abeilles ; le miel qu'elles composent est d'un goût délicieux ; sa couleur est jaune comme de l'or.

On conçoit que nous ne voulûmes point quitter Athènes sans avoir vu le Pyrée ; le chemin qui y conduit conserve des fondemens de la muraille qui joignoit ce port à la ville. Le bassin pourroit bien contenir cinquante de nos vaisseaux, s'il n'étoit en partie comblé de décombres ; il s'appelle à présent Porto-Leonne ; nom que les mariniers italiens lui ont donné, à cause d'un beau lion de marbre qu'on apperçoit de loin, au fond du port. On compte à Athènes huit à neuf mille habitans, presque tous Grecs. Ce peuple, tout ignorant qu'il est, paroît plus civilisé et plus poli que les autres peuples de la Grèce.

Nous voulûmes voir ensuite la patrie de Solon, Salamine, et puis Thèbes. Nous prîmes la droite du chemin d'Eleusis, par une plaine couverte d'oliviers; après deux heures et demie de marche, nous nous trouvâmes au canal qui sépare Salamine du pays d'Athènes. En approchant de Salamine, nous vîmes à droite le fameux rocher Kéras, sur lequel Xercès fit placer un trône d'argent pour faire la revue de son armée navale. On sait que Thémistocle humilia son orgueil par la brillante victoire qu'il remporta sur lui. Non loin de Salamine est l'île d'Ægina, et le golphe d'Ægine: sur l'un des deux promontoires qui forment son embouchure, on voit dix-neuf colonnes fort élevées qui sont les débris d'un temple de Minerve; c'est de-là qu'est venu le nom de Cap-Colonne qu'on donne à ce promontoire. L'autre, qui est du côté de la Morée, s'appelle le Cap-Scilli. Il y a dans cette île une si grande quantité de perdrix rouges qu'on est obligé de faire des battues pour en diminuer le nombre.

Nous retournâmes sur nos pas pour voir la capitale de la Béotie, Thèbes, qui n'est

qu'à une journée et demie d'Athènes. On sait que cette ville fut la patrie de Pindare et d'Epaminondas. Alexandre, dit le Grand, la détruisit de fond en comble ; excepté les descendans du poëte Pindare, tout le reste des habitans fut passé au fil de l'épée. Thèbes est aujourd'hui réduite à l'ancienne forteresse appelée Cadméïa, du nom de Cadmus. On y voit encore de vieilles tours et quelques restes de murailles. Thèbes, autrefois si grande, ne contient plus que trois ou quatre mille ames.

Le jour suivant, nous laissâmes sur la gauche l'Hélicon, et à quelques milles de là, le mont Parnasse, pour continuer notre marche jusqu'au village de Castri où étoit située la fameuse ville de Delphes. De là, nous nous rendîmes à Salona, et de Salona à Lépanthe, anciennement appelée Naupactos : c'étoit une des plus fortes places de l'Etolie. N'y ayant rien observé qui fut digne de nous arrêter, nous saisîmes la première occasion pour passer le golphe de Lépanthe et nous rendre à l'île de Rhôdes, qui est à vingt milles de la terre ferme d'Asie, et peut avoir quarante milles de circuit. Cette île

changea plusieurs fois de nom et de maîtres ; elle fut d'abord appelée, par les Grecs, Ophiùs, pour exprimer la quantité de serpens dont elle étoit infestée ; on la nomma ensuite Astérie, Corlimbie, Macarie, et enfin, Rhodes. Le fameux Colosse qu'on y voyoit, et qui passoit pour une des sept merveilles du monde, étoit une statue énorme qui avoit soixante-dix coudées de haut; elle étoit si prodigieuse qu'un homme eût eu peine à embrasser un de ses pouces. Charès, excellent sculpteur, employa douze années à la faire ; elle couta des sommes immenses ; elle étoit posée sur la mer, ayant les jambes sur chacun des côtés du port, en sorte qu'un navire pouvoit passer dessous à voiles déployées ; mais elle ne dura que cinquante-six ans debout ; un tremblement de terre la renversa et la fracassa. Vers le milieux du septième siècle, un soudan d'Egypte, étant venu contre les Rhodiens, fit emporter ce qu'il trouva des débris de ce colosse, et en chargea neuf cents chameaux; nous ne vîmes donc que la place qu'il avoit occupé. On sait que les Sarrasins possédèrent cette île jusqu'à ce que les che,

valiers de Saint-Jean de Jérusalem s'y établirent au quatorzième siècle, et prirent le nom de chevaliers de Rhodes. L'histoire est pleine des exploits de ces religieux militaires : personne n'ignore les sièges fameux qu'ils soutinrent contre les Turcs ; ils eurent la gloire de repousser Ottoman, qui vint les assiéger avec cent mille hommes ; mais ils ne purent résister à la fortune de Soliman Second, qui, les ayant attaqué avec une fois plus de monde et quatre cents vaisseaux, les força enfin, après six mois du siège le plus opiniâtre et le plus mémorable.

Nous nous transportâmes à l'île de Candie, qui fut jadis un des plus florissans royaumes de la Crête, sous le nom de l'île de Crête; elle est peu de chose aujourd'hui. Minos donna des loix aux anciens Crétois, qui furent adoptées en grande partie par les Grecs. Les Romains les prirent de ceux-ci, et les autres peuples des Romains. Ainsi, la Crête peut se glorifier d'avoir donné des loix à toute la terre. Des cent villes qu'il y avoit jadis dans cette île fameuse, à peine en trouve-t-on trois aujourd'hui, qui sont dans un pitoyable état : le port même de

Candie est comblé à un point que les petits bâtimens ont peine à y entrer. C'est dans cette île qu'est situé le fameux mont Ida, et près de-là étoit ce labyrinthe non moins célèbre qui fut construit par Dédale, sur le modèle du labyrinthe d'Egypte. Le tems l'a entièrement détruit. Le labyrinthe qu'on voit aujourd'hui n'est pas celui dont nous venons de parler; mais il n'est pas moins curieux par les concrétions qu'on y trouve; quoiqu'elles n'approchent pas de celles d'Anti-Paros : en voici la description. Nous commençâmes par descendre avec des flambeaux dans le creux d'une montagne remplie d'une infinité de souterrains obscurs et étroits. L'ouverture est basse et raboteuse. C'est l'ouvrage de la nature, et l'art ne paroît pas y avoir contribué. Ce pouvoit être anciennement une simple grotte qui parut propre à creuser plusieurs routes : peut-être aussi sont-ce les anciennes carrières, d'où l'on tira les pierres pour bâtir la ville de Cortyne, qui n'en est pas éloignée. En avançant quelques pas, on arrive dans une espèce de salon dont les murailles, taillées dans le roc, présentent une grande variété

de pierres et de marbres de diverses couleurs. Le plafond est garni d'une grande quantité de petits stalactites qui font un effet merveilleux : ce salon, qui est fort étendu, conduit, par une pente aisée, dans une multitude d'allées et de rues qui s'entre-coupent les unes les autres. Si nous n'avions pas eu des guides, nous n'aurions jamais su quelle route nous devions prendre; elles se croisent en tant de manières, et forment un si grand nombre de tours et de détours, qu'après avoir fait beaucoup de chemin, on est surpris de se retrouver au même lieu d'où l'on est parti. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer les différentes couches ou veines de terre qui semblent avoir été posées en certains endroits pour le plaisir de la vue : dans les allées où le sol étoit apparemment trop tendre, on a fait des murailles avec les pierres qu'on avoit tirées des parties plus dures et plus solides de la montagne. Nous parvînmes à l'extrémité du labyrinthe dans deux grandes salles où nous nous reposâmes. Nous vîmes que ce chemin souterrain est d'environ deux mille pas de longueur : nous fûmes très-convaincus que

l'ancien labyrinthe devoit être bien différent de cette multiplicité de caveaux ténébreux où l'art paroît n'avoir eu aucune part. L'île de Crête a plus de deux cent mille pas d'étendue. Nous louâmes une petit bâtiment, afin de débarquer où bon nous sembleroit, et de faire à volonté le tour des Cyclades. On leur a donné ce nom, qui veut dire circulaires, parce que ces îles sont, pour ainsi dire, rangées autour d'un centre, qui est Délos. Les îles qui sont autour de cet espèce de cercle, du côté de Candie, et vers les côtes d'Asie, sont aussi comprises sous ce nom, quoique les anciens les aient appelées Sporades, ce qui signifie éparses çà et là. Nous n'insérerons ici que les noms de la plupart de ces îles presque toutes stériles et désertes : de ce nombre sont les îles de Santorin ou Santarini, d'Argentière, de Mélos, d'Hélène, etc., etc. Nous ne nous arrêterons qu'à celles qui méritent quelque observation : les plus fertiles sont l'île de Bolicando, de Cythnos aujourd'hui Thermia, de Syra, d'Andros et de Négrepont, qui est actuellement la capitale de l'Euripe, fameux détroit de la mer Egée qui sépare l'Au-

lide et la Béotie de l'Eubée. C'est-là qu'on remarque l'effet surprenant que les anciens et les modernes ont tâché vainement d'approfondir : pendant dix-huit ou dix-neuf jours de chaque lune, l'Euripe est réglé, comme disent les habitans, c'est-à-dire, qu'en vingt-quatre ou vingt-cinq heures, il a son flux et reflux, ainsi que l'Océan; mais pendant les autres jours, il est déréglé; et alors, dans l'espace de ving-quatre ou vingt-cinq, heures, il a onze, douze, treize et même quatorze fois flux et reflux. Nous voulûmes être témoins nous-mêmes de ces changemens merveilleux. Etant allé à un moulin qui est au bas du château, nous vîmes, en moins d'une heure et demie, la roue changer jusqu'à trois fois de mouvement, selon le différent cours de l'eau. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'entre le tems où l'Euripe monte, et celui où il descend, il y a un petit intervalle qui fait paroître l'eau en repos et comme stagnante. Pour revenir à notre tournée dans ces différentes îles, voici ce que nous y avons trouvé de plus remarquable : celle de Naxia nous a paru une des plus grandes et la plus riche des

Cyclades ; elle étoit appelée jadis Dyonisia, depuis Callipolis et petite Sicile à cause de sa fertilité. On y voit, près du château, des restes de la plus haute antiquité : ce sont des ruines d'un temple de Bacchus. La richesse des matériaux prouve la magnificence et la beauté de cet édifice : les morceaux de jaspe et de porphyre sont mêlés avec le granite le plus riche. Le cadre de la porte qui conduisoit au temple est encore dans son entier ; il est de trois morceaux de marbre fort poli, chacun de dix-huit pieds de longueur sur onze d'épaisseur. Nous n'avons rien vu de si noble, ni de si majestueux ; mais nous abrégeons cette description pour transporter avec nous nos lecteurs dans les îles de Paros et d'Anti-Paros. C'est ici qu'on se retrouve encore au milieu, au sein même de l'antiquité.

La première de ces deux îles, quoiqu'elle n'ait qu'environ cinquante milles de circuit, étoit une des plus considérables des Cyclades, et l'alliée des Perses contre les Grecs. On trouve à chaque pas encastrés dans les murailles des corniches, des frises, des chapiteaux de colonne, et même des colonnes

toutes entières. Ici, les plus beaux bas-reliefs mêlés avec des corps de statues, soutiennent l'entrée d'une maison; là, une belle colonne cannelée compose le linteau d'une porte; c'est, en vérité, un spectacle digne d'arracher des larmes, de voir des ouvrages qui ont couté tant de soins et de travaux, confondus avec les pierres et le ciment. Les colonnes et les statues de marbre devoient être naturellement fort communes dans une île d'où l'on tiroit le plus beau marbre de la Grèce. Paros n'est, à proprement parler, qu'un seul et vaste rocher de marbre, couvert de quelques pieds de terre. Là sont ces carrières si vantées qui fournissoient à presque toute l'Asie de quoi décorer les temples des dieux, et honorer, perpétuer la mémoire des grands hommes. C'est à Paros qu'au commencement du dix-septième siècle, se fit la découverte de ces belles tablettes de marbre, où sont gravés les principaux événemens de l'histoire grecque depuis la fondation d'Athènes. Thomas, comte d'Arundel, eut soin de les faire transporter en Angleterre, où il les déposa dans la célèbre université d'Oxford. On les appelle indif-

féremment aujourd'hui marbres d'Oxford, marbres d'Arundel et marbres de Paros. L'île d'Anti-Paros n'est séparée de l'autre que d'un mille et demi. C'est-là qu'est cette fameuse grotte de concrétions, si vantée par les anciens et par les modernes. Nous prîmes quatre hommes pour nous accompagner; et certes un tel secours étoit bien nécessaire. Qu'on se figure un précipice affreux de près de mille pieds profondeur, où l'on ne peut descendre qu'avec des cordes ou des échelles : voilà le premier point de vue sous lequel on doit envisager la pénible entreprise qu'il faut avoir la hardiesse de tenter, si l'on veut jouir du superbe spectacle qu'offre ce souterrain. Nous entrâmes d'abord sous une vaste arcade, voûtée et soutenue par plusieurs pilliers que la nature a taillés. A l'extrémité de la caverne est un chemin étroit que nous suivîmes à la lueur de plusieurs flambeaux, et qui nous conduisit au bord d'un affreux abîme. Nous n'imaginions point comment nous pouvions aller plus avant; mais un de nos guides, saisissant un crampon de fer qui étoit enfoncé dans le rocher, y attacha une corde;

puis, prenant son *flambeau* d'une main, il s'aida de l'autre à glisser et disparut aussitôt, en nous criant de le suivre. Nous nous laissâmes aller, à son exemple, dans ce gouffre à l'aide d'une corde. Nos voix, répétées par une infinité d'échos, formoient un bruit terrible. Notre troupe s'étant réunie, nous marchâmes quelques pas dans des rues fort étroites et arrivâmes à un autre précipice moins escarpé, à la vérité, que le premier, mais qui présentoit plus de difficultés, parce que nous n'avions plus, ni corde, ni échelle : il nous fallut glisser sur le dos, en nous cramponant de notre mieux aux parties les plus raboteuses du mur. Dans ce second étage, s'il nous est permis de parler ainsi, nous eûmes à admirer une grande grotte dont les parois sont formés d'une espèce de porphyre entremélé de veines rouges d'un éclat merveilleux : le pavé étoit d'une autre sorte de pierre grise, où je remarquai qu'étoient incrustés grand nombre de coquillages pétrifiés. Nous n'étions encore qu'à la moitié de notre expédition : il nous restoit deux autres précipices à descendre, ou plutôt à *franchir*, avant d'arriver au terme de nos travaux. Le

premier, quoique terrible et dangereux, fut franchi dans un instant par le moyen d'une échelle qui se rencontra là fort à propos. Il faut observer qu'on y en tient ordinairement pour le secours de ceux qui sont tentés de voir ces souterrains. Malheureusement, quand nous en fûmes au second précipice, l'échelle se trouva trop courte; et ne sachant quelle pouvoit être la profondeur du gouffre, le courage nous manqua. Cependant, comment se déterminer à revenir sur ses pas, sans avoir par conséquent rien vu qui put nous dédommager de nos fatigues? Nous prîmes le parti d'attacher un bout de corde qui nous restoit à un rocher voisin, et de nous laisser descendre jusqu'aux premiers échelons. Enfin, nous apprîmes que nous n'avions plus d'abîmes à franchir; mais quand nous faisions réflexion à l'intervalle immense qu'il y avoit du lieu où nous étions au séjour de la lumière, nous ne pouvions nous empêcher de nous accuser de témérité. Nous touchions enfin à la fameuse grotte, l'objet de notre curiosité. Nous fîmes allumer des flambeaux à tous les coins de la caverne. Quelle fut notre surprise en entrant dans cette grot-

te ! l'éclat éblouissant qui frappa notre vue ne nous permit pas d'abord de distinguer aucun objet. Nous crûmes être transportés, par quelque charme invisible, dans la cour brillante du soleil, ou dans les palais enchantés, le séjour magique des Circé ou des Armide. Notre admiration, notre ravissement augmenta, lorsque nos yeux se furent accoutumés à cette resplendissante lumière. Nous vîmes les parois, la voûte, et le pavé même de la grotte, formés de crystaux transparans, avec une si belle variété que nous ne pensons pas que l'art puisse jamais atteindre à cette perfection des ouvrages de la nature. Ce réduit enchanté est long de trois cents pieds, et large à peu près de même. La voûte est élevée d'environ quatre-vingt pieds. L'eau qui suinte dans tous les souterrains, et qui dépose par-tout où elle coule le minéral appelé spath, ou plutôt le crystal qu'elle renferme, est la cause et l'origine des merveilles que nous allons décrire. Le pavé n'est pas seulement couvert de nappes unies en forme de glace ; les gouttes d'eau, qui distillent de la voûte, ont formé, avec le tems, un bouquet d'arbrisseaux de crys-
tal

tal que la lumière réfléchie de nos flambeaux peignoit des plus vives couleurs. Ces arbrisseaux, si l'on aime mieux, ces touffes de petites pointes crystallines, étoient entremêlées de figures saillantes de même matière, les unes pyramidales, les autres arrondies vers leur extrémité : ailleurs, ces figures unies entre elles et contigues, formoient une espèce de muraille, dont les détours multipliés présentoient l'image charmante d'un labyrinthe. Nous portâmes ensuite nos regards vers la voûte : nous la vîmes ornée d'une quantité prodigieuse de pyramides renversées. La masse et la grandeur de ces stalactites transparens étoient variées à l'infini. Les rayons de lumière, brisés et rompus qui en partoient, imitoient parfaitement les couleurs les plus vives de l'iris. Tout ce que nous avions vu jusqu'alors n'approchoit pas des beautés que présentoient les parois de la grotte. Vers le centre de la voûte, où les eaux n'ont pu facilement suivre la concavité qu'elle forme avec les côtés, le tems a produit plusieurs nappes de crystal, séparées du mur de la caverne. Ce sont comme autant de rideaux ondoyés de dix à

douze pieds de largeur, dont quelques-uns pendoient depuis la voûte jusqu'à terre : on diroit une petite suite de cabinets transparens, dont la construction inimitable efface tout ce que l'art a jamais produit de plus parfait. Nos expressions dans la description que nous venons de donner, sont fort au-dessous de la réalité. De pareils chefs-d'œuvre ne paroissent tels qu'ils sont, que lorsqu'on les a sous les yeux.

Après avoir tourné long-tems autour de Délos, qui est le centre des Cyclades, nous y arrivâmes enfin, et c'est-là où nous vîmes quelques fragmens d'une statue d'Apollon : une seule cuisse avoit dix pieds de longueur ; donc ce devoit être un colosse prodigieux. On nous dit qu'il avoit été taillé d'un seul morceau de marbre noir. La magnificence de Délos n'existe plus que dans ses ruines : cette île n'est aujourd'hui qu'un rocher désert, inculte, stérile et abandonné. Rhénia, ou la grande Délos, est, au contraire, extrêmement fertile ; elle n'est séparée de l'autre Délos que par un trajet très-court. Mételin, autrefois la fameuse Lesbos, est une des plus grandes îles de ces contrées,

et des plus abondantes en fruits; elle a cent cinquante milles de circuit. Castro, qui en est la capitale, occupe la place de l'ancienne Mytilène : les habitans montrent le lieu où l'on dit que la tendre et trop malheureuse Sapho venoit se plaindre sur les bords de la mer, rebutée des rigueurs de l'insensible Phaon. Ténédos, très-petite île en comparaison de Mételin, n'est éloignée que de cinq milles de la terre ferme d'Asie : avant la guerre de Troie, cette île étoit très-florissante. On sait combien elle fut fatale à cette capitale de l'Asie mineure, lorsque les Grecs, ennuyés d'un siège de dix ans, se retirèrent derrière Ténédos, pour attendre le signal qui devoit annoncer le sac de cette ville. La vue d'un pays où s'étoient passés tant d'événemens mémorables, nous fit mettre pied à terre pour considérer au moins les champs où fut Troie; mais quel fut notre étonnement lorsque, cherchant le Xanthe et le Simoïs, nous ne vîmes que deux ruisseaux presqu'à sec. Rien ne prouve peut-être plus combien le génie d'Homère étoit capable de tout agrandir, et de tout élever, pour ainsi dire, à sa hauteur. Quant à Troie, il ne reste

plus aucun vestige de cette cité, qui, dans le poëme d'Homère, partagea tout l'Olympe.

Les Grecs modernes sont à peu près habillés comme les Turcs, à l'exception de certaines couleurs qu'ils n'osent porter; par exemple, le vert, qui est en très-grande vénération parmi les Mahométans : le turban blanc leur est aussi défendu; les turbans rouges ou jaunes leur attireroient également quelque insulte de la part des gens de guerre turcs, qui en portent de ces deux couleurs. Les femmes grecques ont ordinairement un corps de brocard rouge ou de drap d'or, qui est tout d'une pièce avec le jupon; ce corps est si étroit et si serré qu'elles en paroissent souvent contrefaites : leur jupe ne descend guère plus bas que le genou; elles ont dessous un cotillon plus long de deux pouces, qui laisse les jambes à découvert. Leur chemise et leur caleçon sont d'étoffe très-fine, rayée et de diverses couleurs; elles font de leurs cheveux de longues cadenettes qu'elles laissent pendre sur leurs épaules, et chargent leur tête de fleurs de toute espèce : cet ornement ajoute beaucoup de grâce à leur coëffure, qui consiste en une toile

de coton, sur laquelle elles étendent, avec art, plusieurs aunes de mousseline blanche et gommée, qui forme un grand turban plat, d'une aune et demie de circonférence. Pour revenir aux anciens Grecs, dont on s'occupe toujours, vers lesquels l'imagination se reporte sans cesse, même lorsqu'on parle des Grecs modernes, nous ne pouvons nous résoudre à terminer ce récit de notre voyage dans l'Archipel sans insérer ici la belle description qu'a donné l'abbé Barthélemi des ouvrages d'Homère; elle suffit pour faire connoître toute la beauté, toute la force du génie de ce divin poëte; et ce qu'on dit de lui peut s'appliquer aux Euripide, aux Sophocle, aux Pindare, etc., c'est-à-dire, que la Grèce a eu dans les autres arts des hommes aussi supérieurs qu'Homère l'a été dans sa partie; et si l'on a surpassé depuis en beaucoup de choses ce peuple ingénieux, c'est encore à lui qu'on en est redevable.

« Je vois, dit l'abbé Barthélemi, le génie « d'Homère planer sur l'univers, lançant de « toute part ses regards embrasés, recueil- « lant les feux et les couleurs dont les ob- « jets étincellent à sa vue, et assistant au

« conseil des dieux, tenir la chaîne d'or qui
« suspend la nature entière au trône de Ju-
« piter : ivre des beautés de la nature, et
« ne pouvant plus supporter l'ardeur qui le
« dévore, la répandre avec profusion dans
« ses tableaux et dans ses expressions, met-
« tre aux prises le ciel avec la terre, et les
« passions avec elles-mêmes, et nous éblouir
« par des traits de lumière. Pareil à la flam-
« me de l'Etna, il anime tout; au lieu de
« descriptions fastidieuses, ses coups de pin-
« ceaux sont rapides et vigoureux. Quels ta-
« bleaux! quelle chaleur! dominé, comme
« la Pythie, par le dieu qui l'agite, il jette
« sur le papier des expressions enflammées;
« ses sentimens y tombent comme une grêle
« de traits, comme une pluie de feu qui va
« tout consumer. Je monte avec lui dans
« l'Olympe. Je reconnois Vénus toute en-
« tière à cette ceinture d'où s'échappent sans
« cesse les feux de l'amour, les désirs im-
« patiens, les grâces séduisantes, et les char-
« mes inexprimables du langage et des yeux.
« Je reconnois Pallas et ses fureurs à cette
« égide où sont suspendues la terreur, la
« discorde, la violence et la tête épouvanta-

« ble de l'horrible Gorgonne. Neptune a un « trident pour secouer la terre; Jupiter d'un « clin d'œil ébranle l'Olympe. Je descends « sur la terre. Achille, Ajax et Diomède « sont les plus redoutables des Grecs ; mais « Diomède se retire à l'aspect de l'armée « troyenne ; Ajax ne cède qu'après l'avoir « repoussée plusieurs fois ; Achille se mon- « tre, et elle disparoît : ses livres sont les « livres sacrés des Grecs. » Il ne nous reste plus qu'une observation à faire sur la Grèce actuelle, c'est qu'on trouve encore aujourd'hui dans les montagnes de la Laconie des Grecs qui ont su conserver leur indépendance, leur antique amour pour la liberté, et qui, du creux de leurs rochers, insultent à la domination turque, à peu près comme on voit à Rome les Transteverins faire trembler les papes, même en leur obéissant.

CHAPITRE III.

De la Turquie.

N'AYANT plus rien à voir dans les îles de l'Archipel, nous profitâmes du premier vaisseau qui se rencontra avoir sa destination pour cette partie de l'Asie. Le vent nous fut assez favorable, et nous ne tardâmes pas à découvrir le château des Dardannelles, qui semble de loin commander à l'Europe et à l'Asie. Nous entrâmes ensuite dans le port de Constantinople ; mais avant d'en donner la description, ainsi que celle des objets qui nous ont le plus frappé dans cette ville et dans tout l'empire turc, avant même d'en faire connoître les loix et le gouvernement, il n'est pas hors de notre sujet de dire un mot sur l'origine et les progrès de cette puissante et belliqueuse nation. Les Turcs disent qu'ils descendent d'une colonie de Huns

qui s'établit, vers le quatrième siècle, dans un canton de la Scythie, voisine du mont Caucase, aujourd'hui la petite Tartarie. Toxander fut le premier de leurs rois qui les rendit redoutables aux Persans et aux Grecs. Vers le milieu du neuvième siècle, cette nation courageuse et féroce se déborda, comme un torrent, dans l'Afrique et dans l'Asie, sous le nom de Sarrasins et de Turcomans; ils se rendirent les maîtres de ces vastes contrées, et leurs généraux se partagèrent leurs conquêtes. Un de leurs plus célèbres successeurs fut Othoman, fondateur du nom et de la puissance ottomane: il établit le siége de son empire à Burse, capitale de la Bithynie. Amurat et Bajazet, ses descendans, agrandirent leur royaume par les conquêtes de la Macédoine, de la Phrygie, de la Carie et de l'Archipel. Bajazet menaçoit Constantinople et toute l'Europe d'une prochaine invasion, lorsqu'il tomba lui-même sous le pouvoir du fameux Tamerlan. Mahomet II, un des princes de son sang, porta la gloire de ses armes plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs : il détrôna l'empereur d'Orient, prit Constanti-

nople, et y transféra sa cour. Depuis, la puissance colossale des Turcs s'est toujours maintenue; mais les Russes l'ont un peu affoiblie par les victoires qu'ils ont de nos jours remportées sur eux. A l'égard de Constantinople, capitale de leur empire, et qui l'étoit déja de celui d'Orient, on croit qu'elle fut bâtie six ou sept cents ans avant la naissance de Jésus-Christ, par Byzas, chef des Mégariens, et que c'est de lui qu'elle prit le nom de Byzance. Lorsque les Romains étendirent leurs conquêtes dans l'Asie, elle conserva les priviléges et le titre de ville libre. Constantin résolut de l'égaler à Rome: il y fixa son séjour et le siége de son empire; il en fit le centre du commerce de l'univers, à quoi cette ville étoit très-propre par sa situation avantageuse entre l'Asie et l'Europe. Le croissant turc a pris depuis la place des aigles romaines, et les sultans occupent depuis quatre cents ans le trône qu'occupoient les césars. Comme la religion et le gouvernement sont les mêmes dans toute l'étendue de l'empire turc, nous tâcherons, en parlant de la capitale, de réunir sous un même point de vue avec les nombreuses et diffé-

rentes provinces qu'embrasse la domination ottomane. Nous commençâmes par visiter le port, que sa situation rend un des plus florissans et des plus fréquentés du monde entier. Les richesses, les productions des Indes et de la Chine, y arrivent par la mer Noire ; celles de l'Ethiopie, de l'Egypte et de l'Europe, par la mer Blanche. Il forme un bassin large d'environ six cents pas, profond et sûr dans toute son étendue. Il est défendu du côté du nord par Péra ou Galata, ancienne ville de Thrace, qui fait aujourd'hui un des fauxbourgs de Constantinople, principalement habité par les Chrétiens : de l'autre côté, la ville le met à couvert des vents du midi ; mais au levant, vers son ouverture, qui est fort large, il est exposé aux vents d'est, dont la violence cause souvent de grands ravages. Le trajet des fauxbourgs à la ville se fait par le moyen de gondoles : on en compte jusqu'à huit mille qui ne font qu'aller et venir d'un bord à l'autre. Cependant le coup-d'œil vraiment imposant et majestueux qu'offre de loin Constantinople, attiroit déja toute notre attention. C'est peut-être un spectacle unique dans l'univers : on chercheroit en

vain une plus belle position. Ses maisons étagées, ses palais, ses jardins, ses mosquées avec leurs minarets et leurs coupoles, forment un magnifique amphithéâtre, dont le circuit comprend plus de dix lieues, en y joignant le port et les fauxbourgs : il n'est pas possible d'embrasser des yeux toute cette étendue ; on croit voir successivement trois ou quatre villes dont chacune paroît immense. Nous ne pouvons mieux les représenter que sous la comparaison d'un triangle battu à droite et à gauche par les flots, et dont la plus grande étendue est du côté de la terre. Sa pointe se termine, par les jardins du Serrail, au Bosphore de Thrace, qui joint la Propontide avec le Pont-Euxin : les autres angles sont, l'un au midi, à quelque distance du château des Sept-Tours, et l'autre, à l'occident, au fond du port, près de l'endroit où étoit le palais de Blaquernes. Sept collines, embellies chacune d'une mosquée superbe et de plusieurs beaux édifices, forment, du levant au couchant, un vaste amphithéâtre qui annonce de loin la capitale d'un grand empire. La ville est environnée d'une double enceinte de murailles

fort hautes, flanquées de deux cent cinquante tours. Malgré les incendies fréquens qui y arrivent, le nombre de ses maisons égale celui des plus grandes villes du monde : on y compte près de six cent mille habitans, parmi lesquels il y a presqu'autant de Chrétiens que de Mahométans. L'intérieur ne répond point à ces dehors brillans : les rues sont fort étroites, fort sales et mal pavées ; les maisons sont bâties de terre et de bois ; ce qui rend les incendies si fréquens, qu'on ne peut assez s'étonner que cette ville n'ait pas déja été consumée en entier par le feu. Si l'on excepte quelques monumens assez beaux du tems des empereurs grecs, le reste se ressent de l'ignorance et de la barbarie de ceux qui les ont construits. Nous n'avions pas encore visité les endroits les plus curieux de Constantinople, que nous fûmes témoins d'une fête qu'on célèbre ici chaque année : c'est l'ouverture du ramazan ou carême des Turcs. On sait que Mahomet emprunta des Grecs leurs cérémonies funèbres, des Juifs leurs purifications, et des Chrétiens leur carême et leur carnaval. Des divertissemens publics en sont les

avant-coureurs : le signal de ces plaisirs est l'apparition de la nouvelle lune du neuvième mois de l'année mahométane; des crieurs publics l'annoncent au peuple du haut des mosquées, au son des instrumens de musique. Aussitôt on allume une infinité de lampes aux minarets des mosquées : ces minarets sont de petites tourelles, en forme de clochers, qui ont chacune deux ou trois galeries. Les rues et les bazards ou marchés, sont aussi illuminés. Le peuple se livre aux transports de la joie la plus vive : les tambours et les trompettes retentissent de toute part. Toutes les boutiques sont ouvertes, mais sur tout les cafés, les bains, les cabarets : c'est-là que les fidèles Musulmans vont jurer l'observance du jeûne, et que, par leur ivresse, ils tâchent d'imiter les accès épileptiques de leurs prophète. La religion mahométane autorise ces excès. Les gens d'église en donnent eux-mêmes l'exemple au peuple; ne pouvant boire du vin, au moins publiquement, ils prennent des breuvages d'opium, qui opèrent en eux ces assoupissemens étranges qu'ils appellent extases. Nous passâmes une partie de la nuit à

voir les folies de la populace, qui buvoit et mangeoit dans les bazards et dans les places publiques, en attendant le jour. Le ramazan ou carême, qui suit cette fête, dure un mois entier. Pendant tout ce tems, on est obligé de jeûner jusqu'au coucher du soleil; mais la plupart dorment tout le jour, et la nuit ils se régalent et se divertissent. Ce jeûne est néanmoins fort incommode pour les ouvriers, qui ne peuvent pas faire si facilement du jour la nuit, et de la nuit le jour. Le jeûne prescrit par Mahomet est si rigoureux, que, tant que le soleil est sur l'horison, il ne leur est permis, ni de fumer, ni de prendre du tabac, ni même de se rafraichir les lèvres d'une seule goutte d'eau, à plus forte raison de rien mettre dans leur bouche. Si quelqu'un, par maladie ou autrement, ne peut observer le ramazan au tems marqué, il est obligé de se conformer au réglement général, lorsque sa santé ou ses affaires le lui permettent. Il est vrai qu'il se trouve beaucoup de gens qui, comme parmi nous, se dispensent du carême, et boivent et mangent dans ce tems-là comme en tout autre, mais ils le font en cachette : un homme qui

seroit pris en défaut, risqueroit fort d'avoir la bastonnade. Cette rigueur est bien adoucie, ainsi que nous l'avons déja observé, par les divertissemens et les débauches de la nuit. L'alcoran porte, en termes exprès, qu'on peut manger et boire jusqu'à ce qu'on puisse distinguer, à la lumière du jour, un fil blanc d'avec un noir. Quand le ramazan approche de sa fin, c'est alors que la licence est plus grande : les cafés sont ouverts toute la nuit, et l'on ne voit autre chose que des musiciens, des joueurs d'instrumens, des baladins, et autres gens qui vont divertir les buveurs par leurs jeux et leurs bouffonneries.

L'église de Sainte-Sophie, bâtie par l'empereur Constantin, et réparée par Justin et Justinien, est le plus beau temple et le plus régulier de cette ville. Les Turcs en ont fait la principale de leurs mosquées ; elle est située sur la colline au bas de laquelle se trouve le Serrail du grand-seigneur : sa longueur est de deux cent cinquante pieds sur deux cent vingt de largeur. Quatre arcs boutans, d'une grosseur énorme, défigurent ce bel édifice : ils furent construits par les Turcs pour soutenir le dô-

me et le garantir des tremblemens de terre. Nous entrâmes sous un portique large de trente-six pieds, et percé par neuf portes magnifiques, dont les battans sont de bronze et délicatement travaillés. La nef est formée par un dôme superbe qui reçoit la lumière par vingt-quatre grandes fenêtres. Autour de la corniche règne une belle balustrade, enrichie de marbre et de peintures : mais ce que nous avons vu de plus beau et de plus curieux, c'est la colonnade qui est au bas du dôme; elle est composée de plus de deux cents colonnes de différens marbres, qui servent à soutenir une large galerie incrustée de mosaïques. Les autres mosquées royales ont été construites sur le modèle de Sainte-Sophie. La Solimanie et la Validé sont les deux plus belles. Les mosquées des Turcs sont isolées et renfermées dans des cours spacieuses, ornées d'arbres et de fontaines.

Après avoir visité les principaux temples, nous fûmes à l'Hyppodrome, appelé par les Turcs Atmeidan. Nous y fûmes témoins des exercices et des divertissemens de la jeunesse. L'Atmeidan étoit couvert, au moment où nous y arrivâmes, de cavaliers et

d'une foule prodigieuse de spectateurs. C'est un grand cirque, long de deux cent vingt toises, et large de cinquante. Il fut commencé par l'empereur Sévère, et achevé par Constantin. Les combattans étoient séparés en deux bandes, aux deux extrémités du cirque. A chaque signal, il part deux cavaliers armés chacun d'un bâton : ils se rencontrent au milieu de la carrière, et se portent l'un à l'autre plusieurs coups, qu'ils parent avec une adresse singulière ; ils poursuivent ensuite leur course, en faisant mille tours de souplesse. On voit dans l'Hyppodrome plusieurs monumens curieux du tems des empereurs chrétiens. Celui qui s'est le mieux conservé est un obélisque à quatre faces, de marbre granit d'Egypte : il a cinquante pieds de hauteur. On conçoit que nous avions une grande impatience de voir les dehors du Serrail ; car, excepté le grand-seigneur, personne, s'il n'est eunuque, ou femme, ou officier du sultan, ne peut y pénétrer. Ainsi ce que nous dirons de l'intérieur, nous le devons aux divers renseignemens que nous avons pris. Le sort de ces aimables récluses, que la jalousie des Orientaux condamne à

un triste esclavage, est bien fait pour inspirer un vif intérêt; mais commençons par décrire les dehors de ce séjour de voluptés pour le despote, de désespoir pour tant d'infortunées. Ce palais, bâti sur la pente d'une colline, forme, avec les jardins qui l'environnent, une espèce de triangle, dont la pointe descend dans la mer. Le terrain qu'il embrasse a une lieue de circonférence, et est entouré de hautes et fortes murailles. Plusieurs tours élevées de distance en distance, du côté de la mer, en défendent l'approche aux vaisseaux : elles sont garnies de pièces de canons, aussi bien que le parapet qui règne le long des murailles. Sur cette partie du Serrail, qui regarde Galata, on voit un beau pavillon soutenu sur des colonnes de marbre : c'est-là que le sultan va se divertir avec ses femmes, et qu'il s'embarque sur ses galiottes pour prendre le plaisir de la pêche. Les jardins ne présentent rien au-dehors d'agréable; on voit seulement quantité de cyprès et de sycomores, dont la confusion est très-propre à dérober aux yeux les belles habitantes de ce séjour. Nous tenons d'un Turc très-instruit sur ce qui se

passe au dedans du Serrail (parce qu'il avoit passé sa jeunesse parmi les azamoglans, dont nous aurons bientôt occasion de parler), que les jardiniers sont obligés de sortir, lorsqu'on sonne une cloche pour avertir que sa hautesse va se promener avec quelque sultane. Il y va de la vie à y demeurer. Il n'y a pas plus de goût et de proportion dans les bâtimens que dans les jardins du Serrail. C'est un assemblage informe de différens corps-de-logis entassés les uns sur les autres. La principale entrée est un gros pavillon d'une architecture lourde et grossière : huit larges croisées font tout l'ornement de cet édifice. Au-dessous des deux croisées du milieu, est cette sublime porte qui donne son nom à la cour ottomane. Cette porte est cependant la chose du monde la plus commune et la moins agréable ; on la prendroit plus volontiers pour une porte de grange, que pour l'entrée d'un palais. La garde en est confiée à cinquante capigis, ou portiers armés de cannes. Nous passâmes dans une longue cour bordée, des deux côtés, de vastes corps-de-logis où sont l'infirmerie et le magasin des armes : cette cour nous conduisit dans une

autre plus grande et plus carrée, qui a environ trois cents pas de diamètre. C'est-là que nous commençâmes à reconnoître le palais d'un grand-seigneur. A droite, est un vaste édifice, surmonté de neuf dômes couverts en plomb, où sont les cuisines de sa hautesse : au fond, est la salle du divan ou conseil ; elle fait partie du bâtiment appelé proprement le Serrail, où sont les appartemens des femmes. Au milieu de la cour est un grand bassin, entouré de verdure et ombragé de cyprès. Les pachas et les grands ne jettent jamais les yeux sur ce bassin sans une secrète horreur ; car c'est-là que le grand-seigneur fait couper la tête à ceux dont il est mécontent. Il n'est permis à qui que se soit de passer plus avant que la salle du divan ; mais voici ce que nous avons appris sur l'intérieur du Serrail. Il n'y a rien, nous a-t-on dit, de plus riche et de plus magnifique. Il est divisé en trois parties ; savoir, l'appartement du grand-seigneur, celui des femmes et les jardins : dans le premier, est un bain somptueux, revêtu de marbre blanc, et environné de plusieurs petits cabinets, aussi de marbre :

il y a dans chacun deux robinets, l'un d'eau chaude, l'autre d'eau froide; ils servent pour les eunuques et pour les autres officiers du Serrail. Le bain des femmes est plus superbe encore et plus commode; les cabinets qui l'entourent sont pavés des plus beaux marbres : toutes les murailles sont enrichies de peintures, de glaces et de coquillages. L'ambre et le musc y font renaître sans cesse les plaisirs de l'amour, et la volupté semble y avoir fixé son empire. Les chambres des sultanes et des filles du Serrail respirent la même molesse : les dorures, les pierreries, les étoffes précieuses, en font le moindre ornement. Ces belles captives y ont tout ce qu'elles peuvent désirer, tout, excepté le bonheur.

Une prison aussi gracieuse auroit peut-être encore de quoi les consoler, si elles pouvoient au moins se flatter d'y passer le reste de leurs jours; mais leur sort est tellement attaché à celui du sultan, qu'à peine ce prince a-t-il cessé de vivre ou de régner, que les ris et les plaisirs les abandonnent. On les relégue dans le vieux Serrail. Ce palais est situé au milieu de la ville, vis-à-vis de l'Atmeidan; il est à peu près aussi vaste

que l'autre. Le grand-seigneur va de tems en tems s'y divertir, et il renvoie quelquefois au nouveau Serrail, celles de ces femmes qui lui ont paru les plus aimables. Ce lieu renferme à la fois ce qu'il y a de plus charmant et de plus difforme. C'est un peuple nombreux, dont une partie, favorisée des grâces et de la nature, est destinée aux plaisirs d'un seul homme : l'autre, au contraire, ennemie des ris et des amours, sert à rendre malheureuse une foule de jeunes beautés confiées à ses soins. De toutes les personnes aimables qui sont dans le Serrail, les unes sont sultanes, les autres aspirent à cet honneur ; mais aucune ne prend le titre d'épouse ou d'impératrice. On prétend que Tamerlan, ayant abusé de sa victoire, jusqu'à traiter avec la dernière indignité la femme de Bajazet, le souvenir de cet opprobre s'est tellement conservé parmi les Turcs, que, depuis ce tems-là, leurs sultans ne prennent plus d'épouse. Quoiqu'il en soit, il est toujours très-certain que ces mariages sont rares, et que les monarques ottomans se bornent aux plaisirs faciles qu'ils trouvent parmi leurs esclaves. Les sultanes sont

celles avec qui le grand-seigneur a daigné partager sa couche et qui ont augmenté la famille ottomane : les autres attendent de leurs appas que le monarque les juge dignes de la préférence et du mouchoir. Voici en quoi consiste cette cérémonie. Quand le sultan a résolu de faire quelque nouvelle conquête, il avertit l'eunuque, ou la vieille qui a l'intendance de ses plaisirs : cette heureuse nouvelle, dont il est aisé de se figurer toute l'importance dans un Serrail, lieu d'intrigues et de désœuvrement, est bientôt répandue dans toutes les chambres, et vole de bouche en bouche. Les jeunes aspirantes sur-tout sont dans la plus vive inquiétude. A l'heure marquée, toutes s'assemblent dans une longue galerie : chacune tâche de fixer sur elle les regards du voluptueux monarque. Le grand-seigneur passe alors devant elles ; il les considère attentivement, parcourt toute la galerie à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il ait fixé son choix : il jette un mouchoir à celle dont il est le plus satisfait. Cette préférence fait disparoître, en un clin-d'œil, toutes celles qui avoient cru pouvoir y prétendre. La nouvelle élue

n'est cependant pas encore sultane; il faut pour cela qu'elle soit enceinte, et que l'enfant vienne à terme : alors on lui fait sa maison; on lui donne un logement particulier, et un revenu considérable. Il y a dans le Serrail deux ordres de favorites, les odaliques et les asakis : les premières n'ont couché qu'une fois avec le sultan, les secondes sont celles sur lesquelles le choix du prince est tombé plusieurs fois. La première qui lui donne un héritier mâle a le rang de grande sultane. On appelle sultane validé ou sultane mère, celle dont le fils est sur le trône : elle perd ce nom lorsqu'il meurt ou qu'il est déposé. La validé prend connoissance de toutes les affaires du gouvernement; elle confère souvent avec le grand-visir et le muphti, mais alors elle a sur la tête un voile qui lui couvre le visage. Les femmes du Serrail, souvent même les favorites du sultan, se servent pour leurs intrigues (mais ce n'est pas sans de très-grands dangers pour leurs amans et pour elles) de l'entremise de quelques femmes juives qu'elles font entrer dans le Serrail, soit pour les consulter dans leurs maladies, soit sous d'autres prétextes. Tou-

tes sont subordonnées à de vieilles matrones et à des eunuques qui ne doivent jamais les laisser seules. On appelle ces matrones cadunes : ce sont les gouvernantes et maîtresses d'instruction des plus jeunes. La cadun-caia a autorité sur elles et sur leurs élèves. Lorsque ces filles sont malades, elles sont secourues par les femmes qui les gouvernent, à moins que l'empereur ne leur envoie son médecin : celui-ci ne peut les voir, ni en être vue ; il ne lui est même pas permis de leur tater le pouls qu'autravers d'une gaze. Les eunuques qui sont dans la chambre entr'ouvrent seulement les rideaux pour que la malade puisse passer son bras. Ces hommes mutilés sont pétris d'une haine implacables contre les femmes : l'impuissance où ils sont de satisfaire leurs désirs se tourne en rage. Il y a des eunuques noirs et des eunuques blancs : ces derniers gardent l'extérieur de l'appartement des femmes. Leur chef, nommé capi-aga, est comme le grand maître du palais impérial, dont tous les ministres lui sont subordonnés. Il a une inspection particulière sur les eunuques de sa couleur, et sur les ichoglans. C'est à lui qu'on

adresse les placets qu'on veut présenter à l'empereur. Il n'y a que les eunuques noirs, et encore les plus hideux d'entre les noirs, qui approchent des femmes. Leur chef s'appelle kislar-agasi, ou sur-intendant des filles. Il a une grande autorité dans le Serrail : c'est souvent lui qui gouverne réellement tout l'empire.

Il y a encore dans le Serrail des pages qu'on appelle ichoglans, c'est-à-dire, enfans de tribu, parce qu'on les choisissoit autrefois parmi les enfans de tribut qu'on levoit dans les provinces, ou parmi les jeunes captifs qu'on faisoit à la guerre : on les prend aujourd'hui plus communément parmi les familles turques. Il se trouve beaucoup de particuliers qui briguent ces places pour leurs enfans. Ils sont sous la garde des eunuques blancs ; on leur apprend les langues et les exercices du corps ; ils sont traités avec beaucoup de rigueur ; souvent, pour la moindre faute, on leur donne la bastonnade sur la plante des pieds. Ceux d'entre les ichoglans qui ont le moins de dispositions sont engagés parmi les spahis. Les enfans que les Turcs prennent à la guerre, ou que

les princes chrétiens, tributaires du grand-seigneur, sont obligés de lui fournir, sont placés dans les jardins du Serrail : on les appelle azamoglans ou enfans rustiques; ils ne parviennent pas aux premiers emplois, comme les ichoglans. Lorsqu'ils sont en âge de porter les armes, on les enrôle parmi les Janissaires. Il n'y a que le bostangi bacha ou chef des azamoglans que les devoirs de sa charge mettent à la source des honneurs.

Les muets forment une classe particulière parmi les domestiques. On emploie leur ministère pour toutes les commissions secrètes qui se font dans le Serrail : ils s'expriment par signes avec tant d'intelligence qu'ils expliquent clairement toutes leurs pensées, jusqu'à raconter des histoires assez longues, avec leurs circonstances; ils ont inventé pour la nuit un langage particulier qui consiste dans le simple attouchement des mains.

Il nous restoit encore à voir à Constantinople plusieurs objets dignes de notre curiosité; entre autres le Jadicula, l'Aqueduc de Soliman et le grand Bazard. Le Jadicula est ce fameux château des Sept-Tours, où le grand-seigneur fait enfermer les princes de

son sang, ses ministres, et quelquefois même les ambassadeurs étrangers; il est situé vis-à-vis du Serrail, près de l'angle de la cité qui regarde l'occident. Sept grosses tours, environnées de fortes murailles, et défendues par plusieurs pièces de canon, composent cette célèbre bastille. Nous marchâmes, quelque tems le long des murs, jusqu'au palais du grand Constantin, connu sous le nom de palais des Blaquernes. Ce ne sont plus que des ruines qui ne peuvent donner aucune idée de ce bâtiment. L'Aqueduc, qui distribue l'eau dans tous les quatiers de Constantinople, en seroit un des plus grands ornemens, si l'on avoit plus de soin de le réparer : il fut bâti par le grand Soliman. Le Bazard ou Bézestan est une chose très-curieuse à voir, à cause de la multitude de peuple dont il est toujours rempli. Nous vîmes près de ce marché, la place aux esclaves de l'un et de l'autre sexe. Grâces aux soins des Juifs et des corsaires barbaresques, cette marchandise abonde à Constantinople : c'est-là que les Turcs vont faire emplette d'hommes, de femmes, de filles et de garçons. On dépouilla devant nous, à

diverses reprises, pour l'examiner, une jeune Géorgienne, médiocrement belle. Nous nous retirâmes avec un sentiment de tristesse que nous avoit inspiré un spectacle aussi déshonorant pour l'humanité.

Nous avions fait connoissance avec un officier chargé de commander un corps de Janissaires qui devoit aller joindre une armée que le pacha de Bagdad levoit, pour s'opposer aux Persans qui menaçoient d'assiéger cette ville. La proposition que notre ami (nous pouvons donner ce nom à l'officier des Janissaires) nous fit gracieusement de l'accompagner, nous causa une joie infinie. Quoiqu'il entrât dans notre plan de parcourir cette contrée de l'Asie, nous balancions, à cause des grands dangers de la route, exposée aux ravages des soldats indisciplinés qui se rendoient alors en grand nombre de Constantinople à Bagdad. Le jour arrêté pour notre départ, nous nous embarquâmes quelques heures avant les troupes, pour avoir le tems de voir la ville de Scutari, où elles avoient ordre de s'assembler. Nous arrivâmes à l'endroit où étoit autrefois la ville d'Abyde, connue par le naufrage de

Léandre. Vis-à-vis du château des Sept-Tours sont les ruines de Calcédoine : cette ville, renommée à cause du quatrième concile général, n'est plus maintenant qu'un village. La ville de Scutari se ressent de la magnificence de la capitale qui l'avoisine. Les anciens rois d'Illyrie y avoient établi leur cour ; elle sert aujourd'hui de résidence au pacha de la province d'Albanie : on y voit une mosquée, et plusieurs tombeaux de marbre, environnés de cyprès. Nous partîmes le lendemain, ainsi que les troupes. Nous suivîmes le rivage de la mer, jusqu'à un petit village où nous arrivâmes le troisième jour. Nous prîmes les devant avec deux Janissaires pour aller à Ismi, autrefois Nicomédie. Cette ville est située sur la pente d'une montagne, à l'extrémité d'un golfe qui s'étend fort loin dans l'Asie : elle fut bâtie par Nicomède, roi de Bythinie, allié des Romains. Ce fut près de cette ville qu'Annibal, après avoir évité bien des embûches, choisit sa retraite auprès du roi Prusias, et prit du poison qu'il portoit toujours sur lui. Cette ville n'a rien aujourd'hui qui la distingue, si ce n'est le titre de capi-

tale de la province. Nous profitâmes du peu d'avance que nous avions sur la troupe, et nous poussâmes jusqu'à Ismi, après avoir traversé la rivière de Sangaria, qui est le Sangarus des anciens. Ismi ou Nicée, fut d'abord appelée Antigonia, du nom de son fondateur Antigone. Sa magnificence, sa grandeur, et la tenue de deux conciles généraux, l'ont rendue célèbre. Nous attendîmes le détachement à Boli, capitale d'un petit canton de la Natolie, à une journée et demie de Nicée. Une des choses qui nous étonnèrent le plus dans toute la Turquie, ce fut de ne point trouver de mendians dans les rues d'aucune ville. La charité envers les pauvres, recommandée par l'alcoran, comme par l'évangile, est une vertu bien plus commune chez les Mahométans que parmi les Chrétiens. Outre les aumônes particulières, on voit dans toute la Turquie des hôpitaux, des caravenserais, des bains pour les pauvres. Les Turcs portent leur tendresse compatissante jusques sur les animaux. On nourrit les chiens dans les carrefours et dans les rues : il y a dans plusieurs villes des fondations établies pour la nourriture de ces

animaux.

animaux. Nous continuâmes notre route par Guéredé, bourg renommé pour le marroquin. La première place remarquable où nous entrâmes, depuis que nous étions sortis de la Natolie, fut Amasia, dans la province de Sivas ou Turcomanie. Cette ville est dans un beau vallon entouré de collines et de montagnes fort élevées. Les maisons y sont plus belles qu'à Constantinople ; mais les édifices publics sont moins vastes et moins somptueux. Le terrain abonde en raisins excellens. Toute la campagne est couverte de vergers et de jardins qui rendent ce séjour délicieux. Il nous fallut traverser quelques montagnes couvertes de pins, pour arriver à Sivas. Cette ville, qui est, comme nous l'avons dit, le séjour du pacha, n'est remarquable, ni par sa grandeur, ni par ses richesses. Son voisinage de l'Arabie y attire beaucoup de caravanes, qui viennent les unes de Bagdad, les autres de Constantinople. Nous employâmes quatre jours à aller de Sivas à Divrigni, dans la province de Diarbek. Divrigni est situé dans un grand vallon entrecoupé de plusieurs ruisseaux qui vont se jeter dans l'Euphrate. Une des principales richesses

du pays vient des mines de fer et d'aimant, qui y sont très-abondantes. Plus avant, entre des montagnes que nous fûmes obligés de traverser, on trouve plusieurs mines d'or et d'argent dont le grand-seigneur tiroit autrefois un grand profit; elles sont aujourd'hui mal entretenues, soit que le manque de bois, soit que la misère des ouvriers les rendent presque inutiles. L'Euphrate coule au bas de la mine de Kiebban. La plus considérable de ces mines étoit celle d'Argana, gros bourg au-delà de Kiebban, où l'on fait d'excellent vin. Le Tigre baigne le pied de la montagne sur laquelle est situé Argana; mais il est si étroit et si resserré dans cet endroit, qu'il semble plutôt un ruisseau qu'un fleuve fameux. Au sortir des montagnes, nous apperçûmes Diarbékir, où nous arrivâmes en très-peu de tems. Cette ville, appelée autrement Amid ou Caramid, donne le nom à la province de Diarbek : c'est l'ancienne Mésopotamie; elle est située dans une plaine délicieuse, sur le bord du Tigre. L'enceinte de ses murailles, qu'un empereur grec fit bâtir, subsiste encore avec les soixante-douze tours dont elles étoient flan-

quées : les Turcs les ont relevées en partie et reparées. Il y a de plus une forteresse dont le gouvernement a fait un superbe Serrail. Les habitans sont pleins de douceur, d'humanité et de politesse : de toutes les villes de la Turquie, et même de l'Orient, celle-ci est la seule où les femmes jouissent d'une liberté honnête : elles vont à la promenade avec les femmes chrétiennes, et les maris n'en prennent aucun ombrage. En poursuivant notre route, nous découvrîmes Mardin, petite ville sur la frontière du Curdistan : ce n'est, à parler exactement, qu'un fort environné de tours et de remparts qui le mettent à l'abri de toute insulte. On dit que ce château a résisté, pendant sept ans, à l'armée du redoutable Timur. Près de-là est le mont Ararat, appelé par les Turcs Djoudi : c'est cette montagne d'Arménie, où l'on dit que l'arche de Noë s'arrêta après le déluge. Le Curdistan est, en partie, habité par un ancien peuple dont l'origine est peu connue : ce sont le Yésides, que les uns font descendre des Arabes, les autres des Chaldéens : la plupart mènent une vie errante ; ils ne sont ni Chrétiens, ni Mahométans, ni mé-

me Idolâtres ; ils sont presque brutes. On chercheroit inutilement dans l'Asie un peuple plus grossier, plus stupide. Les serpens sont si dangereux dans tout ce canton, que l'on meurt à l'instant même qu'on en est blessé. De-là jusqu'à Eski-Mosul ou le vieux Mosul, on ne voit qu'un désert aride et stérile. Mosul ou la Nouvelle-Ninive, à huit lieues d'Eschi-Mosul, est située, comme l'autre, sur le Tigre ; c'est ce qui la fait prendre quelquefois pour la véritable Ninive. Nous quittâmes Mosul, et prîmes la route de Bagdad par Kierkiouk, où nous arrivâmes après cinq jours de marche. Kierkiouk est une ville de moyenne grandeur. Près de-là est un tombeau, appelé le tombeau d'Alexandre : il n'a de remarquable que le nom de ce conquérant. Tout ce pays est, en général, couvert de dattiers, d'orangers et de citronniers. Enfin, nous parvînmes à Bagdad, capitale de l'ancienne Chaldée, où le pacha rassembloit alors les troupes de son gouvernement. Ce pays est plus fameux qu'aucun autre par ses antiquités sacrées et prophanes : il a été la patrie d'Abraham, et formoit la principale province de l'empire

d'Assyrie. On y voyoit Babylone, la plus vaste et la plus magnifique ville que les hommes aient jamais construite : il en reste si peu de vestiges qu'on ignore le lieu où elle étoit située. Bagdad, quoique bâtie à peu près à la même place où étoit Babylone, n'est pas la même que cette capitale de l'Assyrie : celle-ci étoit assise sur l'Euphrate ; l'autre est sur le Tigre. On la regarde cependant comme la nouvelle Babylone. On sait que Nemrod avoit été le fondateur de l'ancienne Babylone. Sémiramis l'avoit considérablement augmentée ; elle fit faire ses murs de briques cuites, cimentées avec du bitume : elle employa à cet ouvrage immense trois cent mille ouvriers pendant un an. La ville avoit quatre cents stades de circonférence, et cent portes d'airain avec de profonds fossés à l'entour ; mais sur-tout rien n'étoit comparable à ses superbes jardins suspendus en l'air, avec un art étonnant. Elle fut long-tems la capitale de tout l'Orient; mais Cyrus, roi des Perses, s'en rendit maître en détournant le cours de l'Euphrate, et la ruina de fond en comble. Quant à ce qui concerne Bagdad, elle fut bâtie par un ca-

life, qui y établit le siége des empereurs arabes : on la nomma Médinatol-Salam, c'est-à-dire, ville de paix ; mais le peuple l'appela Bagdad, du nom d'un hermite qui faisoit son séjour dans ce lieu ; ce dernier nom a prévalu. Les califes y tinrent leur cour pendant plusieurs siècles ; elle passa depuis sous la domination des Persans, et enfin, sous celle des Turcs. Cette ville est entourée de fortes murailles de brique, et de cent soixante-trois bastions : son circuit est de douze mille trois cents coudées. Le palais du pacha est grand et magnifique ; ses jardins sont beaucoup plus beaux que ceux du grand-seigneur à Constantinople. Les bains, les collèges, les caravanserais, sont en grand nombre à Bagdad : presque toutes les mosquées sont enrichies de marbre, de porphyre et d'azur. Ce qu'elles ont de plus curieux, ce sont leurs minarets ; ils sont tous penchés vers la Mecque. Le commerce des habitans est prodigieux, soit à cause du voisinage de l'Arabie, des Indes et de la Perse, soit par rapport au passage des caravanes qui viennent d'Alep, de Smyrne et des autres parties occidentales de l'empire ottoman. Ses

habitans sont un mêlange de Persans, d'Arabes, de Juifs et de Chrétiens Arméniens.

Non seulement nous reconnûmes que Bagdat n'étoit point l'ancienne Babylone, mais nous nous rendîmes même certains que c'étoit la ville de Séleucie, quand nous nous rappelâmes que la géographie des anciens la plaçoit sur le bord du Tigre, à trois mille stades de Babylone. A trois lieues de Bagdad, dans une rase campagne entre le Tigre et l'Euphrate, est une tour appelée Mégara par les habitans du pays, et Babel par tous les voyageurs : c'est une masse solide qui ressemble plutôt à une montagne qu'à une tour; elle a plus de cent mille pas de circuit : sa hauteur actuelle est d'environ cent trente pieds. Ces augustes débris nous rappeloient l'entreprise hardie qu'on suppose avoir été tentée par nos premiers pères.

Nous résolûmes de retourner à Constantinople, et de quitter à Bagdad nos compagnons de voyage, qui reçurent ordre d'aller sur la frontière. Nous prîmes le parti de remonter le Tigre sur un bateau, ou plutôt sur de vrais radeaux, jusju'à Diarbékir : cette manière de voyager nous mettoit à couvert des

brigands. Nous prîmes pendant cette navigation un divertissement qui nous plut beaucoup. Au-dessous de Mosul, le Tigre reçoit dans son lit plusieurs ruisseaux de naphte : cette matière se répand comme une croute sur sa surface. Nous nous amusions à y mettre le feu, et dans une minute, toute la rivière étoit couverte de flammes. A peine étions-nous à Diarbékir, qu'il nous fallut partir pour profiter d'une caravane qui étoit prête à se mettre en marche. Nous eûmes un tems très-favorable, et nous ne trouvâmes aucune mauvaise rencontre jusqu'à Constantinople. De retour en cette capitale, nous prîmes des renseignemens sur un fléau qui n'y est que trop commun. Nous apprîmes que la peste n'y est guère plus dangereuse qu'une fièvre maligne à Paris; elle règne ici presque toute l'année; mais il faut convenir aussi que c'est à peu près la seule maladie; plusieurs en meurent, mais il en guérit un bien plus grand nombre. Les Turcs pourroient se préserver de ce mal funeste, en prescrivant la quarantaine aux vaisseaux qui arrivent d'Egypte; car c'est de cette contrée que vient la contagion. La petite vérole

est ici beaucoup moins dangereuse que dans nos pays d'Europe : cela vient sans doute de ce que l'inoculation est fort en usage en Turquie. Quand nous eûmes pris quelques jours de repos, nous nous disposâmes à faire dans cet empire une seconde tournée moins dangereuse et moins courte que la première. Smyrne, ville considérable de la Natolie, et plusieurs autres de la même province, méritent qu'on voie par soi-même les choses curieuses qu'on en rapporte. Nous prîmes une barque sur le canal, et nous partîmes avec trois marchands que leur commerce conduisoit à Smyrne. Nous côtoyâmes les rivages du Bosphore, laissant à notre gauche Scutari et Calcédoine. Au-delà du promontoire de la Propontide, est une baie ou un golfe fort étendu, au-delà duquel est la ville d'Ismi, autrefois Nicomède. Nous passâmes cette baie, et prîmes terre à quelques milles du golfe de Montonia. Nous allâmes coucher à Boursa, appelée jadis Burse, Burcie ou Pruse : cette ville étoit la capitale et le siége de l'empire ottoman, avant que Constantinople fut tombée au pouvoir des Turcs. Prusias, celui-là même qui trahit

Annibal, en fut le fondateur : c'est aujourd'hui une ville considérable, qui peut avoir deux lieues et demie de circonférence; elle est dans une situation fort agréable au pied du mont Olympe : cette montagne est la plus haute de la Bithynie, et même de toute l'Asie mineure. La mosquée d'Aladin est une des curiosités de Boursa ; elle est grande, carrée et bâtie en pierre de taille. La voûte est formée par vingt-cinq petits dômes d'égale hauteur et d'une architecture agréable. Nous nous transportâmes ensuite dans le village de Capligi, à une demi-lieue de Boursa, à cause des bains d'eau chaude qui sont très-renommés. Comme les principaux bains de toutes les grandes villes de la Turquie sont entièrement semblables à celui qu'on appelle ici le grand bain, nous allons le décrire : ce sera donner en même tems une idée de tous les autres bains. Il est composé de deux grandes salles couvertes en voûte, et embellies de tables et de colonnes de divers marbres : chacune de ces salles a plusieurs cabinets destinés à différens usages. Au milieu de la première salle est un grand bassin de marbre, et dans un des angles est un four-

neau qui sert pour secher le linge des personnes qui viennent se baigner : le long des murs sont placés, de distance en distance, plusieurs siéges couverts de tapis, sur lesquels on se déshabille. Quand on s'est bien lavé dans le bassin, on passe dans une petite salle fort chaude, où l'on sue tant que l'on veut. On va de-là dans la seconde pièce du bain, où est encore un grand bassin de marbre, et tout auprès, une grande table aussi de marbre, sur laquelle on se couche, pour se tirer les membres et les étendre : à cette opération en succède une autre qui se fait dans un cabinet voisin, moins échauffé. On se rase le poil par-tout le corps, ou bien on le fait tomber avec une sorte de pâte appelée rusma. Quand les dames turques se rendent au bain, chacune avec une esclave, elles sont couvertes de deux voiles, dont l'un cache tout le visage, à la réserve des yeux, l'autre couvre la coëffure, et pend par derrière jusqu'à la ceinture; en sorte qu'il est impossible de distinguer la maîtresse de la suivante. Le bain est pour les Turques le théâtre du luxe, comme il l'est des grâces et de la beauté : le fard, les essences, les

perles, les bijoux, y sont étalés sur de riches toilettes.

Après avoir traversé les belles plaines de la Mysie, nous vîmes les bords du Granique : cette rivière, qui fut le premier théâtre de la gloire d'Alexandre, et que la défaite de Darius a rendue aussi fameuse que le Tigre et l'Euphrate, étoit alors presqu'entièrement à sec. Nous fîmes encore quatorze à quinze lieues à travers des collines et des vallées, et nous arrivâmes à Sardes, peu éloignée de la route de Smyrne. La ville de Sardes, cette célèbre capitale de la Lydie, a joué un grand rôle dans l'antiquité. On sait comment Gigès fit mourir Candaule, et s'empara de son trône : l'histoire de Crésus, vaincu par Cyrus, n'est également ignorée de personne. Sardes se rendit à Alexandre après la bataille du Granique; elle tomba dans la suite sous le pouvoir des Romains. La pierre précieuse qui a retenu sa dénomination de cette ville, et que nous appelons encore sardes ou sardoine, y a été découverte. Il ne reste plus de cette ville que quelques ruines. Le plus beau monument qu'on y trouve aujourd'hui, sont

les débris d'un temple bâti par les Romains : on en voit encore cinq colonnes d'ordre ionique ; les autres ont été successivement renversées, mutilées ou enlevées. Nous passâmes l'Hermus, qui prend sa source dans la Phrygie, et qui, après avoir arrosé la campagne de Smyrne, joint ses eaux à celles du Pactole, et se perd dans la mer de Phocide. La fertilité du pays a sans doute fait dire aux poëtes que ces fleuves rouloient un sable d'or : on n'y en découvre aucune paillette. A un mille ou deux de l'Hermus, est la ville de Magnésie ; elle est située dans la Carie, au pied du mont Sypile : ce fut là que Scipion l'Africain défit Antiochus le Grand, roi de Syrie. La ville est grande et peuplée ; son commerce est très-considérable. Nous y séjournâmes fort peu, voulant nous rendre promptement à Smyrne, qui n'en est pas éloignée. Cette ville est une des plus anciennes de l'Orient. Les Lydiens la prirent et la détruisirent. Alexandre le Grand, et, suivant d'autres, Antigonus, rebâtirent une autre ville à deux lieues environ de l'ancienne : elle est assise sur la pente d'une colline qui domine la mer : son port, ou plutôt

le golfe qui lui sert de port, est le centre du commerce de l'Europe et de l'Asie. Il a huit lieues de tour; les vaisseaux y sont partout à l'abri. Il y a dans ce port une si grande quantité de marsouins ou cochons de mer, que quelquefois, en sautant à la queue l'un de l'autre, ils retombent dans les bateaux qui traversent, et deviennent la proie des mariniers. On sait que cet animal est fort ami de l'homme, et se plait à jouer auprès des vaisseaux. On trouve dans le bazard ou marché de Smyrne, tout ce que l'Orient et l'Occident ont de plus précieux : sans les fréquens tremblemens de terre, qui ont fait de grands ravages dans cette ville, elle seroit une des plus considérables du monde entier. Le Caravanserai, qui est tout auprès du bazard, est vaste et majestueux. A l'extrémité de la ville, du côté du port, est un petit portique où l'on dit qu'étoit la statue d'Homère, qui, selon la plus commune opinion, prit naissance à Smyrne. Le nom de Mélésigènes qu'on donne à ce grand poëte, vient de la rivière de Mêlas, qui baigne les murs de cette ville. On compte à Smyrne trente mille ames. Nous vîmes chez

un caloïer ou prêtre grec, plusieurs caméléons : cet animal merveilleux n'est pas rare ici; il est à peu près de la figure d'un grand lésard. Nous fûmes témoins des changemens qu'il contracte sous les différens objets.

De Smyrne nous fûmes à Ephèse, qui n'en est éloignée que d'une journée. Nous nous trouvâmes le lendemain à la vue de cette ville, sur les bords du Caistre; cette petite rivière est parfaitement semblable au Méandre, qui est à une forte journée de là. Les cygnes n'y ont existé que dans l'imagination des poëtes. Nous ne pûmes retenir notre admiration en approchant d'Ephèse; la quantité de marbres dont la plaine est couverte, nous rappeloit l'antique splendeur de cette cité fameuse, qui est réduite aujourd'hui à une forteresse. L'architecte Ctésiphon y avoit commencé ce fameux temple de Diane, qui passoit pour une des sept merveilles du monde : on employa plus de deux cents ans à le construire. Toutes les villes de l'Asie mineure contribuèrent aux fraix de cet édifice : il avoit, dit-on, quatre cent vingt cinq pieds de long, et deux cent vingt de large; il étoit enrichi de cent vingt-

sept colonnes de soixante pieds de haut. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elles avoient été élevées par cent vingt-sept rois. On y pratiqua, pour la première fois, l'idée d'asseoir des colonnes sur un piédestal, et de les orner de chapiteaux : il ne reste plus que les fondemens de ce temple. Nous reprîmes le chemin de Smyrne, où nous nous embarquâmes sur une galère turque pour retourner à Constantinople; mais ayant appris que la peste commençoit à s'y faire sentir, nous quittâmes le vaisseau quand nous fûmes près des Dardanelles, et nous prîmes un petit bâtiment à rames pour nous rendre, en peu de tems, à Andrinople, où l'air est infiniment plus sain. Les Dardanelles, ainsi appelées du nom de Dardanus, le premier roi du pays qui y fit bâtir une ville, sont les forteresses qui défendent le canal de l'Hellespont : elles consistent aujourd'hui en deux châteaux fort réguliers, dont l'un est en Europe, l'autre en Asie. Nous eussions pu facilement prendre une route moins longue, et débarquer dans quelque port de la Thrace, mais rien ne nous pressoit ; et nous voulions voir Thessalonique. Nous

nous

nous trouvâmes bientôt dans le golfe Therméen, à l'extrémité duquel cette ville est située; elle est la capitale de toute la Macédoine, ce royaume fameux d'où sortit le conquérant de l'Asie. Les Romains la possédèrent pendant plusieurs siècles, jusqu'à l'empereur Andronic: celui-ci la céda aux Vénitiens, auxquels Amurat Ier. l'enleva. Les Turcs en sont demeurés depuis paisibles possesseurs; ils l'appellent Salonichi. Ses murs ont dix milles de circonférence; ils sont flanqués de redoutes et de bastions. L'église cathédrale, appelée Saint Demire, est un fort beau vaisseau; elle est pavée de mosaïque. On ne sauroit concevoir le nombre des colonnes de marbre, de jaspe, de porphyre, qui soutiennent cet édifice: nous en comptâmes jusqu'à mille. Les délicieux vallons de Tempé, si vantés par les poëtes, sont dans cette partie de la Macédoine qu'on appelle la Thessalie. L'Ossa, l'Olympe, le Pélion, le Pinde, ces montagnes fameuses rendront à jamais ce pays mémorable. Nous ne restâmes que huit jours à Thessalonique, au bout desquels nous prîmes notre chemin vers la Thrace. Nous passâmes le fleuve

Strymon, qui sépare cette province de la Macédoine, et nous nous rendîmes à Andrinople. Cette ville fut fondée par Oreste, fils d'Agamemnon, roi d'Argos et de Mycène : on l'appela Oresta ; elle conserva ce nom jusqu'au règne de l'empereur Adrien, qui l'agrandit et l'embellit extraordinairement. Les Turcs nomment cette ville Adranach ou Edreneh ; elle s'augmente tous les jours : les voyages fréquens qu'y fait le grand-seigneur y attirent beaucoup de monde ; elle est d'ailleurs fort agréablement située dans un beau vallon arrosé par trois rivières qui prennent leur source dans les montagnes voisines. Nous fîmes la même route que nous avions déja prise pour retourner à Constantinople.

Voici ce que nous avons observé par nous-mêmes, ou recueilli de plus certain et de plus intéressant sur le caractère, les mœurs, les loix et les usages des Turcs. Les habitans de ce vaste empire sont un mélange de divers peuples : on y trouve des Turcs naturels, des Arabes, des Tartares, des Maures d'Afrique et même de l'Inde, des Mahométans de Perse, des Juifs et des Chré-

tiens. En général, les Turcs sont fastueux, avares, dissimulés, charitables, probes, humains, et fort abonnés à l'incontinence. Le vêtement des hommes consiste en un caleçon, une chemise longue, coupée à peu près comme celles des femmes d'Europe, et un doliman ou sorte de soutane qui pend jusqu'à la cheville du pied, et dont les manches sont courtes et étroites; ils l'arrêtent au-dessous de la poitrine avec une ceinture qui leur est d'une grande utilité pour y attacher leurs mouchoirs, leurs poignards, et ils serrent dans les replis qu'elle forme leur argent, leur tabac et leurs pipes. Par-dessus le doliman, ils mettent une robe appelée féredge, à manches longues et larges; ils ont des bas de drap, et par-dessus, des chaussons de cuir, en forme de brodequins. Leurs souliers, qu'ils appellent pabouches, sont des espèces de pantoufles. Leur coëffure est fort chargée et très-ample : il ne faut guère moins d'étoffe pour leur turban ou bonnet, que pour leur robe. La manière de saluer des Turcs diffère autant de la nôtre que leurs habits; ils mettent la main sur la poitrine et s'inclinent un peu : s'ils

abordent un homme de distinction, ils prennent le bout de sa robe, et la baisent avec respect; ils n'ôtent point le turban devant les personnes qu'ils honorent. Les femmes saluent comme les hommes : leur habillement est aussi à peu près le même, et portent de plus une chemise piquée qui leur tient lieu de jupon : elles laissent croître leurs cheveux dont elles font plusieurs tresses qui pendent sur leurs épaules; elles ont sur la tête un petit bonnet de carton doré, couvert d'un voile qui leur tombe jusqu'aux genoux. Les Turcs aiment beaucoup les épiceries; toutes leurs sauces sont de haut goût : à la fin du repas, ils boivent de l'eau, ou du lait aigre; le sorbet est pour ceux qui vivent dans une certaine aisance. Dans les repas ordinaires, ils sont sobres, et se nourrissent de mouton, de pois, de riz et de concombre; mais dans les festins, ils ne manquent guère de s'enivrer : ils mangent rarement les uns chez les autres, et se visitent peu. Comme les femmes ne sont point admises dans les cercles, une partie du tems s'emploie aux promenades. Dans leurs logis, les Turcs ont toujours

la pipe à la bouche, et la conversation est peu animée. Dans plusieurs villes de cet empire, les lits sont placés dans la cour, ou sur le toit de la maison fait en terrasse : en hiver, ils couchent dans leur appartement le plus bas.

On a enfin établi une imprimerie à Constantinople. Les Turcs n'ont plus tant d'éloignement pour les sciences. Rien n'est plus ingénieux, ni plus commode, qu'une lettre d'amour, à la manière des Turcs; il n'est besoin ni d'encre, ni de papier. On envoie à la personne à qui l'on écrit, une bourse où sont arrangés, par ordre, une perle, un caillou, du bois, du poivre, du girofle, ou tout autre chose, dont le nom, en langue turque, exprime un sens parfait, et souvent même un ou plusieurs vers. Voici un de ces billets doux : « *uzum*, raisin; cela veux dire, mes yeux : *hazir*, une paille; souffrez que je sois votre esclave : *pul*, jonquille; soyez sensible à mon amour: *giro*, une allumette; je brûle, ma flamme me consume : *nihat*, papier; mes sens s'égarent à chaque instant : *til*, fil d'or; je me meurs, venez promptement. » Cette lettre donnera sans doute une grande idée de la

richesse de la langue turque ; mais il faut observer en même tems que tous ces mots sont, pour la plupart, arabes : en effet, l'arabe est une des plus riches langues du monde ; on s'en sert en Turquie et en Perse, pour les vers et les chansons, parce qu'elle prête beaucoup à la poésie. Les noms surtout qui expriment une perle, un rubis, un diamant, ont les plus riches significations, telles que *la plus belle des jeunesses, globe de lumière*, etc. Les proverbes turcs marquent d'une manière bien sensible la vivacité de l'imagination orientale qui peint avec la parole. Ces proverbes sont des sentences courtes, allégoriques et figurées. Par exemple, ils disent : *Il tombe tous les jours une brique du palais de mon âge.* Pour faire comprendre comment Dieu voit et entend tout, les Turcs s'expriment ainsi : *Quand dans la nuit la plus noire, une fourmi noire marcheroit sur du marbre noir, Dieu la verroit et entendroit le bruit de ses pattes.* Les femmes turques sont communément belles et bien faites : leur blancheur naturelle se conserve aisément ; car, si ce n'est pour aller au bain, elles restent toujours dans leur

haram, ou harem, ou serrail. La privation du plaisir et de la liberté fait qu'elles désirent l'un et l'autre avec fureur. Trouvent-elles le moyen de se faire voir à un jeune esclave, elles le flattent, le corrompent et cherchent avec lui ce qu'elles ne peuvent trouver ailleurs. Un mari n'est sûr d'une femme qu'autant qu'elles ne quittent, ni les eunuques, ni ses compagnes; encore quelquefois viennent-elles à bout de les gagner et de les corrompre. Voici un usage assez singulier et assez plaisant. Le nouvel époux est chargé, la première nuit, de déshabiller sa femme, et de la coucher dans le lit : une des petites façons des jeunes mariées est de faire à leurs ceintures plusieurs nœuds que le mari est quelquefois des heures entières à dénouer; pendant ce tems-là, la mariée récite ses prières, et rit sans doute en secret de l'embarras et de l'impatience du pauvre époux. Les eunuques ont ici le privilège de se marier et d'entretenir des concubines : leur serrail est quelquefois aussi nombreux que celui d'un visir. Le droit de succession est le même dans toutes les provinces de l'empire : le grand-seigneur per-

çoit d'abord ses droits sur l'héritage; le reste se partage en sept lots, dont deux pour la veuve du défunt, trois pour les enfans mâles, et deux pour les filles. Les empereurs turcs n'ont point d'armoiries : le croissant est plutôt le symbole de l'empire et de la nation, que celui des sultans. Lorsque ce prince paroît en public, les personnes qui ont à se plaindre de quelque injustice criante, ou à révéler un secret important, mettent sur leur tête un flambeau allumé, ou des charbons dans un vaisseau de terre : le devoir de l'empereur est de leur donner audience sur-le-champ. On en voit ici de fréquens exemples : ce n'est que pour les grands qu'on n'observe en Turquie aucune formalité dans la punition des coupables. Il y a une chambre souveraine de justice où sont portées les affaires des particuliers. Ce conseil, appelé divan, est composé du grand visir, qui en est le chef, des deux cadilesquers, ou sur-intendans de la justice, des autres visirs et des secrétaires d'état. Le grand-seigneur n'assiste point à ces séances; mais il peut tout voir et tout entendre, sans être vu, par le moyen d'une jalousie pratiquée

au-dessus de la place du premier ministre. Les moindres particuliers y obtiennent facilement justice même contre les plus grands seigneurs. Outre ce premier tribunal, il y a encore des magistrats particuliers appelés cadis : les cadilesquers, qui sont établis souverains juges, l'un sur les provinces d'Europe, l'autre sur celles de l'Asie, veillent à l'administration de la justice dans tous ces tribunaux. Les exécutions sont assez fréquentes en ce pays : la bastonnade se donne pour la moindre faute. On étend le coupable sur le dos ; deux hommes robustes le frappent sur la plante des pieds, jusqu'à ce qu'ils aient ordre de cesser : les grands et les petits sont sujets à ce châtiment qui ne déshonore point. Les arrêts de mort prononcés par le grand-seigneur, s'exécutent promptement. Des muets présentent au condamné un cordon : il est le maître de s'étrangler lui-même ; sinon, ils lui prêtent leurs services : ce supplice est pour les pachas et les grands officiers de l'empire. Un particulier convaincu de vol, d'assassinat, ou de quelqu'autre crime semblable, n'a pas l'honneur du cordon ; il est pendu ou em-

palé. Voici comment se fait cette terrible exécution ; nous la vîmes pratiquer envers un esclave qui, pour son malheur, n'étoit pas eunuque, et qui fut surpris de nuit avec une des esclaves de son maître. Lorsque cet esclave fut arrivé au lieu du supplice, on le dépouilla, et on l'étendit à terre sur le ventre : l'exécuteur lui ouvrit le fondement d'un coup de rasoir, et fit entrer dans la plaie, à grands coups de massue, un pal ou pieu pointu, long de huit pieds, et gros comme la jambe : lorsque l'extrémité du pal eut percé l'épaule droite du patient, on l'éleva de terre, les mains attachées au pal. Dans ce pitoyable état, la populace l'accabloit d'injures. Il nous reste à dire un mot des principales charges de l'empire. Le mufti est le chef des ecclésiastiques ; c'est le sultan qui le nomme : ce pontife a ses entrées libres dans le serrail, et le sultan s'avance de quelques pas pour le recevoir ; c'est le seul officier qui ait le privilège de baiser l'épaule gauche du grand-seigneur : ce pontife étoit autrefois si puissant qu'il étoit redouté de l'empereur même ; on est revenu de cet abus. Le mufti ou mouphti, décide

les prétendus cas de conscience ou intérêts de la religion, comme il lui plait, mais le grand-seigneur laisse agir son visir, comme il le juge à propos. C'est ce premier ministre qui seul gouverne l'état : son maître, qui a bien d'autres occupations dans son serrail, se repose sur lui de tout ; mais, au moindre mécontentement, il le fait étrangler. Le grand visir est le dépositaire du sceau impérial; il le porte toujours à son cou : c'est une des principales marques de sa dignité. Les autres grands de l'empire, les premiers officiers, ou ceux qui aspirent à ces charges, sont compris sous le titre de pachas. Les plus considérables ont le droit de faire porter devant eux une sorte d'enseigne qui les distingue par-dessus les autres : c'est un grand bâton au bout duquel sont attachées trois queues de cheval; de-là vient qu'on les appelle pachas à trois queues. L'origine de cette enseigne militaire des Turcs, qui d'abord paroît ridicule, vient de ce qu'un de leurs généraux, voulant rallier ses soldats qui avoient perdu tous leurs drapeaux, s'avisa de couper la queue d'un cheval, et la mit au bout d'une lance : à ce signal, ses

troupes se rassemblèrent, reprirent courage, et remportèrent la victoire. Les forces militaires de l'empire ottoman sont composées d'infanterie et de cavalerie : la première est la partie la plus redoutable de la milice, la seconde la plus nombreuse ; elle peut monter à cent trente mille combattans. Les cavaliers turcs sont de deux sortes : les plus considérables, appelés zaïms et timariots, sont comme autant de petits seigneurs qui tiennent chacun une portion des terres de la couronne ; ils se fournissent de chevaux, de chariots, de tentes, etc. ; ils sont de plus obligés d'armer un homme par chaque cent écus de bien qu'ils possèdent. Après ce corps de cavalerie vient celui des spahis, qui reçoivent leur paie du grand-seigneur ; ils combattent confusément et sans ordre, au lieu que les zaïms et les timariots sont divisés par compagnies et commandés par des officiers. Les janissaires sont très-braves ; mais les sultans n'ont point d'ennemis plus redoutables ; l'audace et l'insubordination de cette milice vont souvent jusqu'à détrôner ses souverains : ils sont à Constantinople ce qu'étoient à Rome les prétoriens, ou soldats de

la garde de l'empereur. Leur général s'appelle janissar-aga : son autorité va de pair avec celle du visir. Les troupes auxiliaires forment un corps considérable par le nombre : l'Egypte, la Tartarie, la Valachie, la Transilvanie, fournissent ensemble plus de deux cent mille cavaliers ; ils sont la principale force des armées de terre ; nous ne parlons pas des forces navales ; car cette partie est fort négligée. A Constantinople, les imans sont, comme en France, les curés ; leurs fonctions sont précisement les mêmes. Les effendis, qui sont les savans parmi les Turcs, font entre eux, et avec ceux en qui ils ont quelque confiance, profession de déisme ; ils n'ont pas plus de foi pour l'inspiration de Mahomet que pour l'infaillibilité du pape. L'essentiel de la religion des Mahométans consiste dans les purifications ; elles tiennent presque lieu de tout autre devoir : avec un bain ou deux ils croient se laver de toutes leurs taches. Outre les purifications, ou ablutions légales, Mahomet enjoint encore de faire cinq prières par jour, en se tournant vers la Mecque, l'aumône, le pélerinage, et le jeûne du ramadan. Tout Ma-

hométan doit aller une fois en sa vie à la Mecque; mais il arrive souvent qu'on y envoie quelqu'un à sa place. Mahomet promet un très-beau paradis, non-seulement aux hommes, mais aussi aux femmes; il exclut cependant de ce lieu de délices les filles qui meurent vierges, et les veuves qui ne se remarient point; car les femmes, selon Mahomet, n'étant capables, ni d'affaires d'état, ni de celles de la guerre, ne pouvant ni gouverner, ni réformer le monde, Dieu les charge de l'emploi plus facile de multiplier la race humaine. Qu'on juge de l'effet que peut produire sur elles cet article de l'alcoran. Parmi les expédiens qu'elles emploient pour avoir des intrigues amoureuses, le plus commun est le déguisement. Travesties en esclaves, elles se transportent, à l'heure du bain, dans des maisons commodes, destinées à ces rendez-vous: quelquefois elles s'adressent à des étrangers, dont la bonne mine leur plaît, et qu'elles trouvent le moyen d'introduire dans leur maison. Il arrive aussi trop souvent qu'après avoir tenu trois ou quatre jours un homme caché dans leur chambre, elles le

poignardent ou lui donnent du poison, et l'enterrent secrètement, soit dans la crainte qu'ils ne trahisse leur mystère, soit pour assouvir leurs désirs sur de nouveaux objets. Les étrangers ne peuvent être trop en garde contre leurs dangereuses propositions; car, indépendamment de tous ces périls, si leur intrigue vient à éclater, ils sont condamnés au feu, à moins qu'ils ne se fassent Mahométans. Autant nous trouvons étrange de voir aux Turcs des longues barbes, autant nous paroissons extrordinaires à leurs yeux avec nos cheveux longs et nos perruques : ils diffèrent encore de nous en ce qui concerne la place d'honneur ; ils estiment la gauche plus que la droite, parce que c'est le côté où l'on porte l'épée, et que par conséquent on a dans sa puissance les armes de celui qui a la droite. Il est vrai, qu'avoir l'arme au côté n'est pas une chose si ordinaire chez eux que parmi nous : les étrangers même n'en portent guère à Constantinople, dans la crainte que le peuple ne se moque d'eux ou ne les insulte. Les Turcs ne connoissent la magnificence que dans les édifices publics : leurs maisons particulières

sont communément fort simples ; l'appartement des femmes est fermé par plusieurs portes gardées par des eunuques ou par des femmes d'un âge avancé. Les plafonds sont peints et dorés ; les planchers sont pavés de carreaux de marbre ou de porcelaine : l'escalier n'est qu'une espèce d'échelle surmontée d'un petit toit. On étend sur les planchers des nattes ou des tapis, et l'on range le long des murs des sophas larges et exhaussés, qui servent de siéges. On y est assis les jambes croisées, et le dos appuyé contre des coussins. On n'y voit point de lit : l'usage est de les enfermer dans des armoires pratiquées dans le mur, et de les dresser le soir sur des nattes : ils consistent en un ou deux matelats, avec une légère couverture et un oreiller ; les draps sont cousus à la couverture et aux matelats. On met sur sa tête un petit turban, au lieu d'un bonnet de nuit, et l'on dort avec une camisole ou un caleçon de toile. Le jeu d'échecs est fort en usage chez les Turcs ; mais ils regarderoient comme un grand péché s'ils y jouoient de l'argent. Ils ont des danseuses publiques qui vont par-tout où on les demande :

mande : ce sont ordinairement des Juives ou des esclaves chrétiennes ; elles affectent les postures les plus déshonnêtes. L'avidité est le vice dominant des Turcs : tout s'achète ici, et même la justice.

CHAPITRE IV.

De la Géorgie.

Ayant enfin trouvé un vaisseau qui faisoit voile pour la Géorgie par la mer Noire, nous résolûmes de nous rendre en Perse par cette route, et de voir en même tems la Circassie, la Colchide, l'Arménie et l'ancienne Médie. Ce fut un navigateur arménien qui nous facilita ce voyage. La principale merveille de la Géorgie consiste dans l'extrême beauté des femmes; objet de curiosité le plus attrayant que puisse rencontrer un voyageur. La Géorgie fut autrefois plus vaste qu'elle ne l'est de nos jours; elle s'étendoit depuis Tauris et Erzerum, jusqu'au Tanaïs, et s'appeloit Albanie : elle comprend seulement aujourd'hui toute l'Ibérie. Ce royaume, qui fait maintenant partie de l'empire des Perses, eût très-long-tems

ses souverains particuliers : tantôt soumis, tantôt révolté, il fallut que les Perses en renouvellassent plus d'une fois la conquête. Il a même encore pour gouverneur un héritier de ses anciens rois ; mais ce prince est vassal du roi de Perse, et lui paie tribut. Sa capitale est Tifflis, ville de peu d'étendue, mais très-agréable ; elle est peuplée et commerçante. Avant d'y arriver, nous avions visité une maison royale qu'on appelle Séfi-Abad, c'est-à-dire, l'habitation de Séfi : ce palais ne vaut guère moins par l'agrément du paysage qui l'environne, que par ses propres beautés. De Tifflis nous fîmes quelques excursions à Suram, à Gori et à Aly, qui, avec la capitale, sont les seules villes de la Géorgie. Suram n'est qu'un bourg, quoiqu'il ait le nom de ville. Gori n'est guère plus considérable. Nous n'avons non plus rien à dire d'Aly, petite ville située à neuf lieues de la précédente ; elle est placée entre des montagnes qui séparent la Géorgie d'avec le royaume d'Imirette, qui semble en être encore mieux séparé par une partie du mont Caucase. Cotatis, qui ne contient guère que deux cents maisons, est la capitale de ce

royaume; elle est située au bas d'une colline sur le bord du fleuve du Phase. Le royaume d'Imirette est voisin de celui de Caket : tous deux ne sont que de tristes restes d'un état jadis florissant. Celui de Caket s'étend fort loin dans le mont Caucase; c'est-là, à proprement parler, l'ancienne Ibérie : il n'a plus qu'une seule ville qui est sa capitale; elle donne son nom à tout le royaume. On trouve encore, aux environs du Phase, la province de Guriel, non moins dévastée que les pays voisins; elle dépend des Turcs. A Calziké, qui tient à cette province, est la résidence d'un pacha. Le mont Caucase est célèbre; c'est une des plus hautes montagnes du monde : sa cîme est perpétuellement couverte de neige; on voit de-là les nuages se mouvoir sous ses pieds, et nous dominions de beaucoup sur eux. Sur la circonférence de cette montagne croît le gom, espèce de millet dont la pâte est fort blanche; mais le pain qu'on en fait ne vaut rien, ni froid, ni rechauffé : il faut le manger aussitôt qu'il est cuit; on le préfère alors à celui de froment. La Géorgie est divisée d'un bout à l'autre par le fleuve Kur : quelques-uns le nomment

Cyre, d'autres Corus. C'est, dit-on, sur ce fleuve que le grand Cyrus fut exposé dans son enfance, et c'est de-là que le nom de Cyrus lui fut donné. C'est le seul fleuve de la Perse qui porte bateau; mais il est lui-même bien moins considérable que le Phase, qui sépare les pays d'Imirette et de Guriel, d'avec la Mingrélie. Il prend également sa source dans le mont Caucase : ce fleuve est parsemé d'îles très-agréables. Nous y cherchâmes en vain des vestiges de Colchos, tant citée dans les poëtes. La Géorgie abonde en poissons de mer et d'eau douce, soit à cause du fleuve de Kur qui la traverse, soit par le voisinage de la mer Caspienne. Le vin y est aussi excellent. Une autre branche de commerce encore plus lucrative, mais moins licite, c'est la vente des femmes, dont l'avarice des Géorgiens a su faire une denrée qui est fort du goût des Turcs. Rien de plus charmant que les femmes de cette contrée: c'est-là proprement le pays, le sol de la beauté. On ne peut imaginer des traits plus réguliers, une taille plus élégante, plus de grâces dans le maintien, enfin, des formes mieux dessinées que n'en offrent la plupart

des Géorgiennes : ils est aussi rare de trouver ici une laide femme, que d'en trouver une parfaitement belle ailleurs. L'habit des Géorgiennes est le même que celui des Persanes ; mais elles semblent avoir emprunté de nous l'habitude de se farder à l'excès, méthode qui, comme parmi nous aussi, gâte et flétrit la beauté, et la rend, de bonne heure, surannée. Les Géorgiennes ont un penchant décidé pour les hommes : il semble qu'elles ne se croient faites que pour donner de l'amour et pour en prendre, et il n'est pas possible de les envisager sans en ressentir. L'habit des Géorgiens est presque semblable à celui des Polonois ; mais ils imitent les Persans dans leur chaussure, leurs édifices, leur manière de s'asseoir, de se coucher, de manger, etc.

CHAPITRE V.

De la Mingrélie, autrefois la Colchide, de l'Arménie et de la Médie.

Il seroit superflu de chercher ici des vestiges de l'ancienne Colchide, où Jason voyagea pour la toison-d'or. Nous nous rendîmes en cette province sans nous croire néanmoins comparables aux Argonautes. Le plus grand village qu'il y ait aujourd'hui est Anarghie. On dit qu'il y avoit autrefois au même lieu une ville nommée Héraclée : les autres habitations de la Mingrélie consistent en des cabanes éparses dans cette contrée sauvage, et dans quelques châteaux, dont le principal appartient au souverain. Ce pays est traversé par plusieurs fleuves qui sortent des flancs du Caucase, et se perdent dans la mer Noire. On nomme ainsi la mer qui côtoie la Mingrélie et les pays voisins : on

l'appelle aussi Pont-Euxin ; c'est même son nom le plus connu. Le sol de la Colchide est mauvais : il ne produit que fort peu de riz, de froment et d'orge. Il y a beaucoup de faisans : on les prend, ainsi que les oiseaux de rivière, par le moyen du faucon et de l'épervier. Les rits grecs furent long-tems en vigueur parmi les peuples de ces contrées ; mais les révolutions politiques, les guerres, le laps du tems, et sur-tout l'ignorance et le libertinage des prêtres, ont laissé éteindre ces lumières primitives. La religion des Colchéens est devenue aussi pitoyable que leur gouvernement : ils ont cependant un patriarche qu'ils nomment catholicos ; il visite ses ouailles, mais c'est pour vivre à leurs dépens, et non pour les instruire. Les prêtres ou papas en font autant. Les églises sont à peine dignes de ce nom ; ce sont de véritables étables. Les femmes sont ici très-belles et très-engageantes. Les jeunes ne se fardent point ; elles ne se peignent que les sourcils, et portent sur la tête un voile qui n'en couvre qu'une partie, le derrière et le dessus : le reste de leur coëffure ressemble beaucoup à celle des femmes d'Europe. Leur ha-

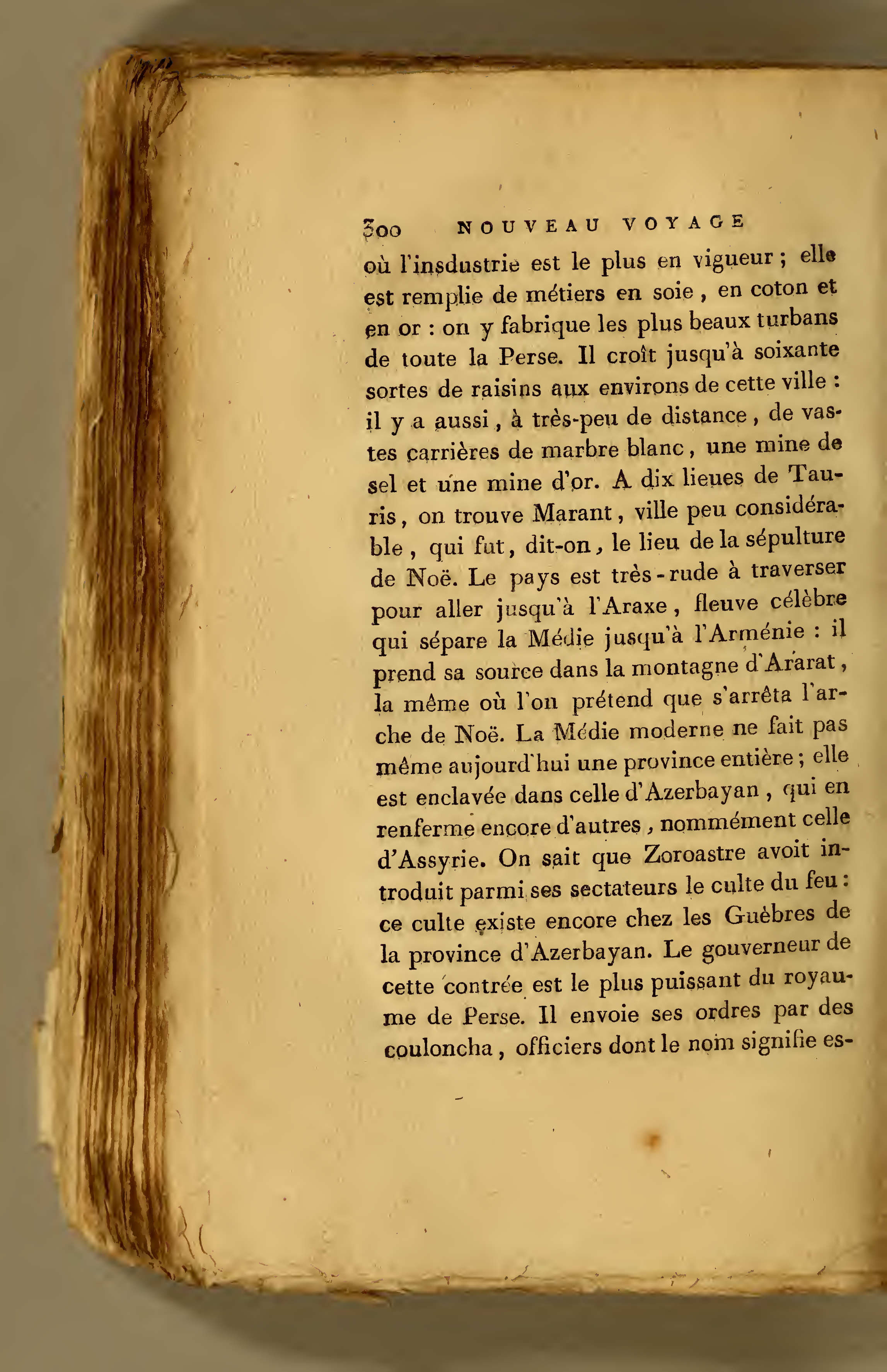
bit est entièrement semblable à celui des Persanes : celui des hommes ne consiste qu'en une chemise et un caleçon.

Nous nous rendîmes aisément dans l'Arménie, pays souvent cité dans les histoires sacrées et prophanes : on le regarde comme celui que peuplèrent d'abord les personnes échappées au déluge. Quoiqu'il en soit, il est par lui-même très-digne d'être connu. Il a été le théâtre de grands événemens et de sanglantes batailles : nul conquérant n'attaqua cette contrée sans la soumettre ; elle fait aujourd'hui partie de l'empire des Persans et des Turcs : ces deux puissances combattirent long-tems pour la possession entière de ce pays, et finirent par le partager entre elles. La haute Arménie, ou l'Arménie majeure, est demeurée à la Perse, l'Arménie mineure à la Turquie. Nous avons commencé notre tournée par cette dernière : l'Araxe la sépare de la Médie. Nous passâmes ce fleuve à Julfa la Vieille, ville autrefois considérable qui formoit un long amphithéâtre sur des bords de l'Araxe ; elle fut ruinée par Abas le Grand, roi de Perse: Ce n'est aujourd'hui qu'un amas de quel-

ques cabanes. Le même conquérant ruina Nacchivan, qu'on croit avoir été l'ancienne Artaxate ; elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. De cette ville, qui est regardée comme la capitale d'une partie de la haute Arménie, nous fîmes environ vingt lieues pour parvenir à Irivan, autre capitale, mais plus considérable que la première ; elle est située entre deux fleuves, l'un nommé le Zengui, l'autre d'un nom arménien qui signifie quarante fontaines : on dit qu'il a un pareil nombre de sources, mais son cours est peu étendu. Le patriarche d'Arménie a pour suffragans une vingtaine d'évêques tirés, pour la plupart, d'entre les moines, qui sont très-nombreux en ce pays qui est rempli de couvens. Parmi les articles qui distinguent la religion arménienne d'avec la nôtre, on compte la différence du pain, et le mélange du vin et de l'eau dans la consécration : les Arméniens y emploient du vin pur et du pain ordinaire. L'Arménie est une contrée fertile et, en général, très-agréable. On y respire un air fort sain, quoique un peu épais : l'hiver y est long et rude.

L'ancien pays des Médes, où nous ne tar-

dâmes pas d'arriver, n'est pas dans un état plus florissant. Nous vîmes d'abord Tauris, qui n'est, dit-on, autre chose que les restes de la fameuse Ecbatane, bâtie par Déjocès. L'histoire nous a transmis les révolutions qu'éprouva le royaume des Médes : il est enfin redevenu province de celui des Perses, comme il l'étoit sous les premiers successeurs de Cyrus. Tauris elle-même a essuyé bien de vicissitudes : rébâtie par le célèbre Aaron Raschild, calife de Bagdad, elle fut renversée par un tremblement de terre, et reconstruite une troisième fois, prise, reprise et saccagée. Cette ville est située au bas d'une montagne qu'on croit être le mont Oronte, fort souvent cité dans les auteurs anciens. Un fleuve, plus considérable que n'est la Seine à Paris, la côtoie au Septentrion. Il y a dans Tauris un grand nombre de belles mosquées. Le palais des derniers rois de Perse étoit au midi de la ville : celui où logeoit le célèbre Cosroës, étoit placé à l'Orient. Le nombre des habitans de Tauris est de trois ou quatre cent mille : c'est une des villes les plus commerçantes de l'Asie, et une de celles



où l'insdustrie est le plus en vigueur ; elle est remplie de métiers en soie, en coton et en or : on y fabrique les plus beaux turbans de toute la Perse. Il croît jusqu'à soixante sortes de raisins aux environs de cette ville : il y a aussi, à très-peu de distance, de vastes carrières de marbre blanc, une mine de sel et une mine d'or. A dix lieues de Tauris, on trouve Marant, ville peu considérable, qui fut, dit-on, le lieu de la sépulture de Noë. Le pays est très-rude à traverser pour aller jusqu'à l'Araxe, fleuve célèbre qui sépare la Médie jusqu'à l'Arménie : il prend sa source dans la montagne d'Ararat, la même où l'on prétend que s'arrêta l'arche de Noë. La Médie moderne ne fait pas même aujourd'hui une province entière ; elle est enclavée dans celle d'Azerbayan, qui en renferme encore d'autres, nommément celle d'Assyrie. On sait que Zoroastre avoit introduit parmi ses sectateurs le culte du feu : ce culte existe encore chez les Guèbres de la province d'Azerbayan. Le gouverneur de cette contrée est le plus puissant du royaume de Perse. Il envoie ses ordres par des couloncha, officiers dont le nom signifie es-

clave du roi. Ce n'est pas que ceux qui portent ce nom soient réellement esclaves; ils ont à la cour de Perse, à peu près le même emploi que le gentilshommes ordinaires avoient à celle de France.

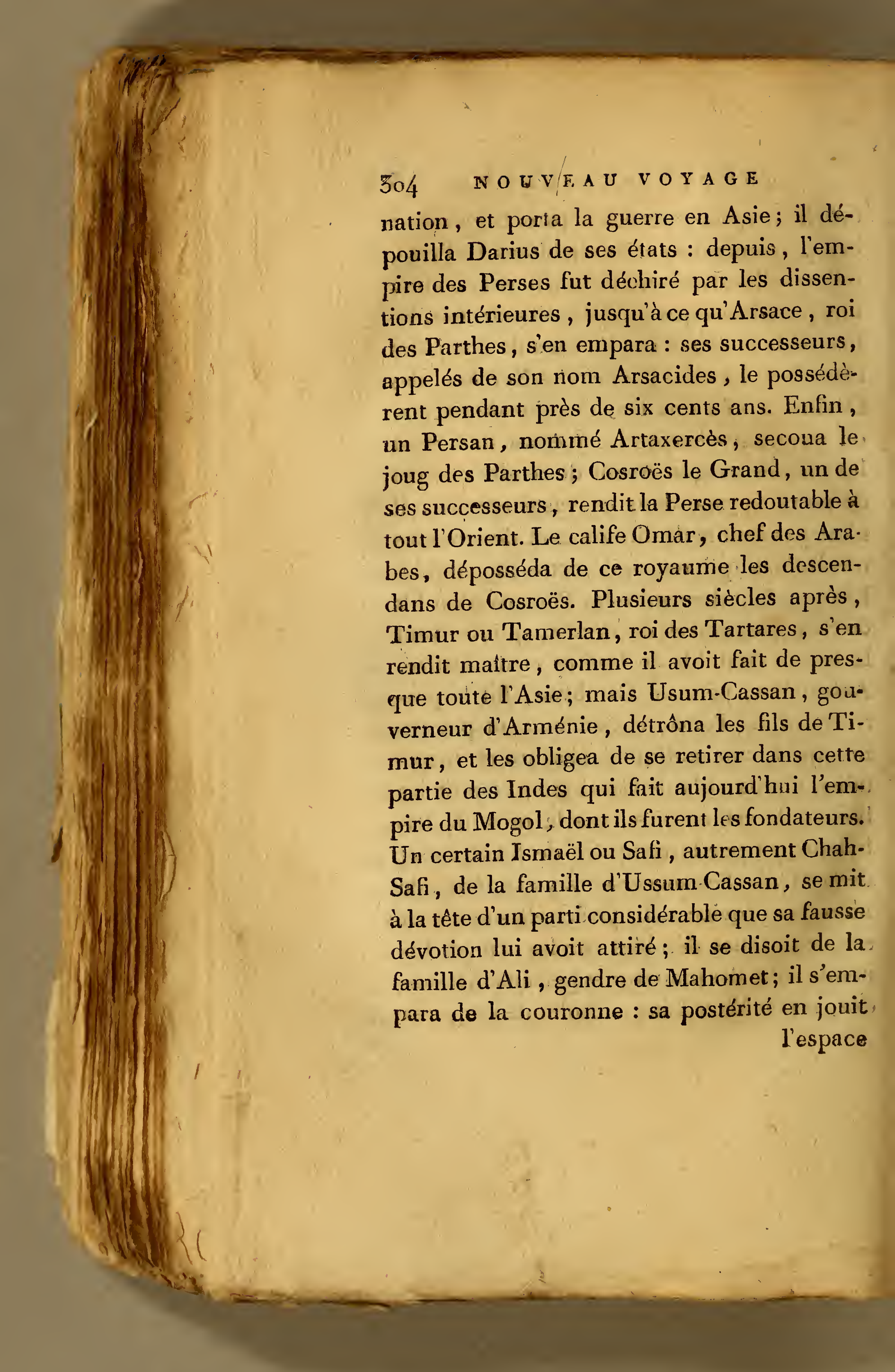
Bien loin d'épouser, comme autrefois, leur propre sœur, les Persans ne peuvent prendre pour femme leur belle-mère, leur tante, ni leur nièce. Comme les usages sont ici à peu près les mêmes que ceux des Perses, nous nous étendrons davantage sur cet article dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

De la Perse.

Nous partîmes au mois de mai de Tauris pour la Perse. Notre route fut des plus agréables ; de vastes plaines couvertes de nombreux haras présentoient l'aspect le plus intéressant. Les prairies sont fertiles et ombragées de peupliers et de tilleuls : l'air y est doux et tempéré ; il y régne un printems éternel. Le fleuve Miana, et la montagne qui est au delà séparent la Médie de la Parthide. Le pays que nous allions parcourir devoit offrir à nos yeux autant de raretés et de monumens antiques, que les bords du Nil et du lac Moëris. Qu'on juge de notre impatience et combien cette idée redoubloit notre ardeur et notre courage, combien elle enflammoit notre imagination. Il ne faut pas avoir recours ici, comme en Egypte, à des

débris antiques pour conjecturer la grandeur et la puissance des anciens habitans. La Perse, telle qu'elle est aujourd'hui, suffit pour donner une juste idée de ce qu'elle étoit autrefois. Le luxe et la mollesse des Persans de nos jours rappellent les tems fameux des Xercès et des Darius. Après une longue suite de siècles, on y retrouve encore les mêmes mœurs et les mêmes usages. Avant de rendre compte de notre voyage dans ce vaste empire, il n'est pas inutile de dire un mot des grandes révolutions qui ont agité cette monarchie. Les uns font descendre les Persans d'un fils de Sem, les autres de Persée, qui, suivant la fable, étoit fils de Jupiter et de Danaé. Achémène, père de Cambyse, fut le premier roi de Perse, si l'on ne veut pas remonter à une antiquité obscure et incertaine. Cyrus, fils de Cambyse, étendit les bornes de cet empire, par la prise de Babylone, et par la conquête de l'Assyrie et de la Médie. Ses successeurs y ajoutèrent de nouvelles provinces. La Grèce elle-même vit ses campagnes désolées par les armées innombrables des monarques persans. Alexandre, roi de Macédoine, résolut de venger sa



nation, et porta la guerre en Asie; il dépouilla Darius de ses états : depuis, l'empire des Perses fut déchiré par les dissentions intérieures, jusqu'à ce qu'Arsace, roi des Parthes, s'en empara : ses successeurs, appelés de son nom Arsacides, le possédèrent pendant près de six cents ans. Enfin, un Persan, nommé Artaxercès, secoua le joug des Parthes; Cosroës le Grand, un de ses successeurs, rendit la Perse redoutable à tout l'Orient. Le calife Omar, chef des Arabes, déposséda de ce royaume les descendans de Cosroës. Plusieurs siècles après, Timur ou Tamerlan, roi des Tartares, s'en rendit maître, comme il avoit fait de presque toute l'Asie; mais Usum-Cassan, gouverneur d'Arménie, détrôna les fils de Timur, et les obligea de se retirer dans cette partie des Indes qui fait aujourd'hui l'empire du Mogol, dont ils furent les fondateurs. Un certain Ismaël ou Safi, autrement Chah-Safi, de la famille d'Ussum-Cassan, se mit à la tête d'un parti considérable que sa fausse dévotion lui avoit attiré; il se disoit de la famille d'Ali, gendre de Mahomet; il s'empara de la couronne : sa postérité en jouit

l'espace

l'espace de deux cents ans ; elle régnoit encore au commencement du dix-huitième siècle, lorsque le fameux Thamas-Kouli-Khan, fils du gouverneur de Kiélar, dans la province de Khorasane, et qui, de simple soldat, parvint à la dignité de grand-visir, força le roi Chah-Thamas à remonter sur le trône. La Perse a éprouvé depuis des déchiremens intérieurs. Chah-Thamas fut assassiné par ses propres parens. La Perse n'a cessé depuis ce tems d'être en proie à des factions.

La Parthide, qui est une des grandes provinces de l'empire persan, sous le nom de Frak-At-Zem, est presque toute couverte de montagnes. Sultanie, Casbin, Com, Cacham et Ispahan, en sont les principales villes ; Ispahan est la capitale de tout le royaume. Sultanie n'offre rien de remarquable : on croit qu'elle étoit autrefois la capitale du pays des Parthes, et qu'elle s'appeloit Tigranocerte. Casbin, ville considérable au midi de Sultanie, n'offre également rien de curieux : les rois de Perse y firent long-tems leur séjour ordinaire. Ce fut Abas le Grand qui transféra le premier sa cour à Ispahan. Pendant notre séjour à Casbin, nous fûmes témoins

d'une fête solemnelle qu'on chomme tous les ans en mémoire d'Hossein fils d'Ali, et de Fatmé fille de Mahomet. Pendant les dix jours que dure cette fête, on ne voit dans les rues que deuil et tristesse; on n'entend que des cris lamentables d'hommes, de femmes, d'enfans, qui veulent imiter ce que la légende persane rapporte du malheureux Hossein, qui, forcé de fuir dans le désert, y souffrit une faim cruelle qui le réduisit à la dernière extrémité. Des prêtres font au peuple à ce sujet les récits les plus pathétiques, à peu près comme parmi nous le vendredi-saint.

Il est une remarque bien essentielle, et qui servira pour l'intelligence de toute la suite de ce voyage; la plupart des noms orientaux paroissent si défigurés dans presque toutes les relations qu'on a peine à les reconnoître. La difficulté de les bien prononcer cause ces différences : ainsi l'on dit Sophi pour Safi, Chorassan pour Khorasane, et Saba pour Sava. Près de Sava, pour nous conformer à la véritable prononciation, nous trouvâmes des vestiges de la ville de Rey, si célèbre dans l'Orient pour son antiquité, sa grandeur et son commerce : on l'appeloit la

reine des cités, le marché de l'univers. Suivant les géographes persans et arabes, elle contenoit plus d'un million de maisons (ils ont sans doute voulu dire d'habitans), six mille quatre cents collèges, seize mille six cents bains, douze mille moulins et treize mille caravanserais : il est du moins certain que ce fut une très-grande ville ; les guerres civiles et les Tartares l'ont totalement détruite. Sava est une ville grande et à demi ruinée. Com est une cité du premier ordre, célèbre par la magnificence de ses quais, de ses bazards et de ses temples : le plus bel ornement de cette ville, et peut-être le plus beau temple de la Perse, est une mosquée superbe où sont enterrés les rois Abas et Séfi. On y entre par quatre grandes cours plantées d'arbres : le portail et la porte sont de marbre ; les battans sont enrichis de vermeil doré : l'intérieur de la mosquée répond parfaitement aux dehors : le bas des murs est revêtu de porphyre, et peint des plus vives couleurs : le haut et le dedans du dôme sont ornés de figures et de fleurs d'or et d'azur ; au-dessus est une flèche d'or massif, surmontée d'un croissant du même métal.

Les deux tombeaux sont des chefs-d'œuvre de mosaïque. De Com nous allâmes à Cacham, autre ville de la Parthide, qu'on croit avoir été l'ancienne Ctésiphonte : les scorpions y sont communs et très-dangereux : c'est le lieu de toute la Perse où se font les plus beaux satins et les plus riches brocards d'or.

Aux approches d'Ispahan, les maisons de plaisance, les palais paroissent se multiplier sur la route. Tout nous rappeloit les superbes et délicieuses habitations qui annoncent Paris vingt lieues à la ronde. Ispahan est peut-être la plus grande de toutes les villes de l'Orient : en y comprenant les fauxbourgs, son circuit a au moins onze lieues ; mais les maisons n'y ont qu'un étage : chaque maison a un grand jardin, et souvent un verger ; ces jardins et ces vergers, semblables à peu près à ce qu'on appelle les vignes à Rome, sont remplis de fleurs et de fruits dans toutes les saisons. Il y a aussi, dans les rues les plus larges, de grandes allées d'arbres, appelées tchinars : cette multitude d'arbres, jointe au peu d'élévation des maisons, empêche qu'en approchant de la ville,

on ne découvre aucun édifice; on la prendroit plutôt pour une immense forêt que pour la capitale d'un vaste état : son antiquité quoiqu'on débite beaucoup de fables pour la faire remonter jusqu'aux tems les plus reculés, ne paroît pas aussi certaine que celle de beaucoup d'autres villes du même empire. L'histoire n'en fait mention que depuis le fameux Tamerlan, qui la prit et la saccagea jusqu'à deux fois. Cette grande ville, avantageusement située sur les confins de la Parthide et de la Perse, est entourée de murailles fort basses et peu solides, comme presque tous les édifices publics et particuliers; elle surpasse en grandeur Londres et Paris : Pékin seul peut lui être comparé; sa figure se prolonge d'orient en occident et fort irrégulièrement. Nous fûmes témoins des fêtes qui eurent lieu pour la réception d'un ambassadeur indien. Les danseuses, qui sont des femmes publiques, font éclater alors leur joie par mille sauts et mille extravagances. Ici, les taureaux furieux s'élancent, en mugissant, contre d'autres bêtes qu'on leur oppose : là, des troupes de lutteurs, plus cruels que ces animaux, se frappent, se

saisissent et se renversent : par tout on voit voler les flèches et les javelots. La place où se livrent ces combats est un grand carré long de plus cent quatre-vingt toises sur soixante-six de large. Au bas des maisons, à une distance de cinquante pieds, est un canal bordé de platanes qui donnent un ombrage délicieux. En dehors de la place règnent de longues galeries, appelées le grand bazard, où les marchands étalent leurs denrées. On découvre dans la même place une partie considérable du palais des Sophis ; c'est un des plus grands et des plus beaux édifices de l'univers : les richesses y sont entassées les unes sur les autres, mais sans goût, sans délicatesse et sans art : les Orientaux ne connoissent point ces rapports combinés, ces proportions qui règnent dans nos appartemens d'Europe. Le Palais-Royal a plus d'une lieue de circonférence : on y entre du côté de la place par un portail très-élevé et tout entier de porphyre : cet endroit est un asyle inviolable pour tous ceux qui s'y réfugient ; ce qui est d'autant plus remarquable que les mosquées même n'ont pas ce privilège. Au-delà du portail est une grande allée qui abou-

tit à de vastes corps-de-logis : le pavillon appelé les quarante pilliers est le plus magnifique. Nous y remarquâmes sur-tout deux belles chambres lambrissées de mosaïque ; les murs sont revêtus de marbre doré : dans l'une des deux est le trône du roi ; les perles, les saphirs, les émeraudes y brillent de toute part sur des brocards. Le sérail est le plus bel endroit de tout le palais ; mais il n'est guère moins difficile aux hommes d'y entrer qu'aux femmes d'en sortir ; il est entouré d'une si haute muraille qu'il n'y a point de monastère de filles qui soit mieux fermé : il y a une enceinte particulière pour les enfans des rois, et une autre plus vaste pour les sultanes disgraciées. Les loix du sérail sont ici à peu près les mêmes qu'à Constantinople. En Perse cependant, les concubines du roi peuvent recevoir les visites de leurs parentes, ce qui ne se pratique point dans les autres sérails de l'Orient ; elles sont, malgré cela, plus étroitement gardées qu'en Turquie ; elles ne peuvent entrer les unes chez les autres sans permission.

Nous fûmes instruits que le roi envoyoit la calaatte au gouverneur de Chiras par un

des principaux eunuques du palais. La calaatte est un habillement complet, dont le roi récompense les grands de sa cour. L'eunuque étoit prêt à partir avec un grand nombre de domestiques : il devoit être suivi par plusieurs marchands de Chiras, qui n'attendoient qu'une occasion aussi favorable pour s'en retourner sans avoir rien à redouter des brigands, qui, depuis quelque tems, infestoient le chemin qui mène d'Ispahan à Persépolis et à Chiras. Nous voulûmes, par la même crainte, profiter de cette nombreuse escorte. On compte d'Ispahan à Chiras environ quatre-vingt lieues de Perse, qui reviennent à plus de cent vingt lieues de France. Après avoir traversé la plaine d'Ispahan et les montagnes qui l'environnent, nous entrâmes dans de belles et vastes campagnes très-fertiles. Quatre jours après, nous nous engageâmes dans un chemin étroit, le seul qui mène à Persépolis : ce fut celui qu'Alexandre suivit avec tant de bonheur, lorsqu'il alla combattre les troupes de Darius. Enfin, la plaine de Persépolis s'offrit à nos yeux. Ce fut-là qu'expirèrent l'orgueil et la puissance des rois de Perse; ce fut-là que leurs

forces vinrent se briser contre celles de la Macédoine. Nous quittâmes la troupe qui prit le chemin de Chiras, et nous retournâmes vers Persépolis. Nous découvrîmes de loin les vastes édifices de cette ville, qui sembloient former, par leurs débris, un immense amphithéâtre. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer l'étendue et la majesté de ces hardis monumens, dont la hauteur sembloit atteindre les nues. Le plus grand de ces ouvrages, et celui où il reste le plus de morceaux entiers, est le palais de Darius, que d'autres croient avoir été un temple du Soleil. Ce qu'il y a de certain c'est qu'Alexandre, lorsqu'il détruisit Persépolis, voulut qu'on conservât cet édifice : il subsisteroit encore aujourd'hui si les Barbares et les Tartares l'eussent également épargné : la façade de ce palais peut avoir deux cent cinquante toises du nord au midi, et cent quarante-six de l'orient à l'occident; il est formé de trois enceintes et de trois murailles, dont la première a bien six cent quatre-vingt-onze toises de circonférence : sa hauteur est de vingt-quatre pieds; les pierres qui la composent sont noires et polies, comme du marbre, et

d'une si prodigieuse grosseur que quelques-unes ont jusqu'à cinquante pieds de long. Quant à ce qui est de l'intérieur de l'édifice, la seconde enceinte comprend un espace d'environ soixante-deux toises de large sur quarante-six de profondeur : un bel et grand escalier de cent trois degrés, situé au nord de l'édifice, en est la principale entrée ; il aboutit à un vaste portique bordé de pilastres et de colonnes de marbre blanc, à demi-ruinées ; quelques-unes ne sont pas endommagées, et les pilastres qui subsistent encore paroissent appuyés sur des figures d'animaux monstrueux et gigantesques. A droite de ce portique, à une distance de vingt-sept toises, est une terrasse soutenue par un mur de marbre de quarante-sept toises de long : on y monte par trois beaux escaliers, et c'est sur cette terrasse qu'on voit les morceaux les plus entiers et les plus curieux ; un, entre autres, attira tous nos regards : c'est un triple rang de figures d'hommes, hautes de quatre pieds, au nombre de plus de soixante, toutes sur la même ligne : un de ces trois rangs a été rompu, et l'on ne voit plus que la moitié des statues ; les deux autres rangs,

qui sont dans leur entier, représentent une espèce de triomphe; quelques-unes de ces figures paroissent enveloppées de linceuls, comme les Indiens; d'autres sont nues jusqu'à la ceinture : il y en a qui conduisent des chameaux, des chars, des captifs; la plupart portent des vases, des boucliers, des lances, que nous soupçonnons être les dépouilles des vaincus. Un autre morceau, bien curieux encore, ce sont les colonnes de marbre qui remplissent l'enceinte qui est au bas de la terrasse; il y en a une grande quantité de renversées et couvertes de terre; mais par celles qui sont entières, on voit aisément quelle devoit être la grandeur et la majesté du bâtiment : ces colonnes ont plus de cinquante pieds de haut avec leur fût et leur chapiteau : leur grosseur est d'environ quinze pieds de circonférence. Il pouvoit y avoir six rangs de colonnes, et trente-six colonnes dans chaque rang.

Il ne nous reste qu'à dire un mot de deux grands monumens creusés dans les rochers de la montagne, à deux cents toises du palais de Darius; ce sont les tombeaux des anciens rois de Perse, situés, l'un au nord,

l'autre à l'orient : leur façade est de soixante-douze pieds de long et de plus de cent vingt de haut. Plusieurs colonnes, dont les chapiteaux sont sculptés en figures d'animaux, forment le portail de ces édifices : au-dessous des colonnes on voit les tombes, ou plutôt les simples vestiges de ces tombes. Nous eûmes la curiosité d'entrer dans ces monumens : nous n'y trouvâmes que quelques cercueils taillés dans le marbre. Il y a parmi toutes ces ruines des inscriptions et des hiéroglyphes : les savans se sont tourmentés pour les déchiffrer ; ils n'ont pu y réussir, et nous ne pensons pas qu'ils en viennent jamais à bout : c'est une langue tout-à fait inconnue. Au lieu de perdre notre tems et de nous consumer en peines superflues pour deviner le sens de caractères et d'emblêmes absolument inintelligibles, nous parcourûmes la plaine, où nous avions le triste plaisir de fouler aux pieds ces palais superbes qu'habitèrent autrefois les Cyrus et les Alexandre. Nous ne pouvions assez regretter la destruction de ces superbes édifices, la gloire de l'Orient et le siége de ses souverains; de même que nous ne pouvions nous lasser

d'admirer la magnificence de ces masures. On sait qu'Alexandre incendia Persépolis à la sollicitation d'une courtisane grecque, Thaïs, qui voulut se venger de ce que les Perses avoient autrefois brûlé la ville d'Athènes, sa patrie. Il fallut enfin quitter ces précieuses antiquités : nous prîmes le chemin de Chiras que nous avions dessein de visiter avant de retourner à Ispahan. Pendant notre route, nous mesurions des yeux la grande plaine de Persépolis, qui a près de quatorze lieues de long; elle est entrecoupée d'une infinité de canaux et de fossés auxquels l'Araxe fournit de l'eau en abondance : on y voyoit des troupeaux de moutons, de chevaux et de chameaux. Au sortir des montagnes qui forment cette superbe vallée, nous découvrîmes la ville de Chiras, dans laquelle nous entrâmes quelques heures après. Cette ville est la capitale de la province de Perse, aujourd'hui Fars ou Farestan; son origine est fort ancienne : les habitans prétendent qu'elle fut bâtie par Cyrus, qui la nomma Cyropolis. L'entrée de la ville, du côté de la route d'Ispahan, est fort agréable : la rue a cent cinquante pieds

de large. La mosquée principale seroit la plus belle de toute l'Asie, si l'on avoit soin de la réparer et de l'entretenir : il en est de même des hôpitaux, qu'on appelle ici les palais de santé ; ce qui a donné lieu à ce proverbe qui peut convenir à d'autres hôpitaux : « le palais de la santé est le palais de la mort. » On montre aux environs de Chiras le tombeau du poëte Sady, et les ruines d'un monastère dont il avoit la direction ; car Sady étoit moine. Le terroir de ce canton est renommé pour ses excellens pâturages, pour ses grenades, et pour ses raisins dont on fait le meilleur vin de la Perse. Nous voulions poursuivre notre route jusqu'à Laar, capitale de la province de ce nom ; mais nous étant assurés que cette ville n'avoit rien de remarquable, si ce n'est les bois de dattiers et d'orangers, dont ses environs sont couverts, nous n'eûmes pas envie de faire plus de soixante lieues dans un pays sec et brûlant ; nous préférâmes d'attendre quelques jours à Chiras le départ de l'envoyé du roi de Perse : nous reprimes ensuite, avec son escorte, la route d'Ispahan. A peine y fûmes nous de retour, que nous nous empressâmes de voir plusieurs beaux édifices

que nous n'avions pas encore eu le tems d'examiner, et qui semblent se disputer de grandeur et de magnificence ; tels sont, entre autres, la mosquée du grand pontife et le marché impérial.

La mosquée dont nous parlons est un grand bâtiment polygone, autour duquel règnent de longs balcons, en façon de balustres : le portail forme une belle et large voûte ornée de figures azurées, dont les niches sont de jaspe et d'émail ; les battans de la porte sont couverts de lames d'argent fort épaisses, et d'une mosaïque très-brillante. Le molla, ou docteur de la loi, qui avoit la complaisance de nous faire voir ce temple, ne trouvoit aucun art à assembler ainsi des morceaux de jaspe, de porcelaine et d'azur : il nous fit voir mille défauts de justesse et de proportion qui nous persuadèrent de plus en plus de son bon goût. Nous avançâmes ensuite, entre quatre grands portiques, vers une cour immense, au milieu de laquelle est un vaste bassin dont les bords sont de jaspe. En face du bassin s'élevoit cinq grands portiques couverts de dômes, et soutenus sur des pilastres de marbre : celui du milieu est d'une hauteur

surprenante et domine sur toute la ville. Au fond de ce portique, qui fait la principale pièce de la mosquée, est une espèce de balcon, qui est comme l'autel des Mahométans; il regarde la Mecque : ce jubé ou balcon, et toutes les murailles, sont incrustés de jaspe, de porphyre et de bois de senteur, où sont gravés des passages de l'alcoran. L'heure de la prière nous fit quitter la mosquée. Nous passâmes au marché impérial, après avoir vu défiler un grand nombre de femmes qui alloient à l'église : ce qui les rend si assidues aux exercices de la religion, c'est qu'elles n'ont la liberté de sortir de leurs maisons que pour aller à la prière; leur dévotion leur fournit un adoucissement à leur esclavage : les plus jeunes sont les plus exactes, bien différentes de nos Françoises qui ne se font dévotes que lorsqu'elles sont surannées. Le marché impérial est le plus grand et le plus beau bazard d'Ispahan : le portail, qui donne sur la place Royale, est d'une architecture riche et imposante; il est tout entier de porcelaine peinte : les parapets qui l'environnent sont revêtus de jaspe et de porcelaine. Le bazard est composé de vastes et longues galeries,

leries, remplies de marchandises et de denrées. Le milieu du bazard forme une belle place voûtée, et surmontée d'un dôme fort élevé; ce lieu est le plus fréquenté d'Ispahan: dans les grandes chaleurs, le menu peuple vient y coucher la nuit. Il y a un grand nombre de caravenserais dans toutes les villes de Perse et sur les grandes routes. Le peuple fait ici presque sa seule nourriture de melons d'eau : il y en a qui pèsent plus de vingt livres. L'empereur ou roi de Perse, et le visir, ne sont servis que dans des vases d'or, ou de porcelaine; les flambeaux, les lampes sont d'or massif : on croit que la vaisselle du souverain monte bien à 40 millions. Nous sommes néanmoins parfaitement convaincus que la Perse n'est pas, à beaucoup près, aussi opulente que le disent les voyageurs : tout cet éclat de la cour persane, que les moindres souverains d'Europe pourroient égaler, s'ils vouloient y employer leurs revenus, n'est qu'une pure ostentation, un voile brillant qui couvre une espèce de pauvreté réelle. L'or est rare dans ce royaume; le peu qu'il y en a se tire tout des Indes et des marchands

européens qui viennent acheter des soies et des perles.

On compte dans Ispahan soixante-deux mosquées, deux cent soixante-treize bains et dix-huit cents caravenserais ou hôtelleries. Nous allions volontiers, et souvent, au café. Voici ce qui nous amusoit davantage: tandis que les uns prennent leur café ou des liqueurs, que d'autres jouent aux échecs, aux dames, un faiseur de contes tâche, par ses bons mots, d'égayer la société : en même tems un molla déclame contre les vanités du siècle, tandis que d'un autre côté, un rimeur débite des odes, des idylles, des épigrammes. Une des choses les plus rares qui se voient à Ispahan, c'est la tour des Cornes, ainsi appelée parce qu'il n'est entré dans sa construction ni bois, ni briques, ni pierres; elle n'est bâtie que des ossemens et des têtes de gazelles et autres bêtes sauvages : on les avoit prises dans une chasse que fit faire un roi de Perse, à laquelle il se trouva plus de cent mille chasseurs.

Le Cours fait la plus belle entrée d'Ispahan, du côté de Julfa, bourg, ou plutôt

fauxbourg considérable où logent tous les étrangers et les Chrétiens. Ce Cours est une avenue longue de plus de treize cents toises, et large d'environ cinquante : au milieu est un canal dont les bords, larges de six pieds, servent de parapets aux passans. De vastes et superbes jardins, avec chacun deux pavillons, bordent des deux côtés cette charmante allée, qui va aboutir à une maison de plaisance du roi, la plus riante et la mieux ornée qu'on puisse voir : tout ce que la nature et l'art produisent de plus beau dans ces contrées, nous a paru réuni dans ce palais : les eaux, les cascades, les vergers, les fleurs, en font un séjour délicieux. Un magnifique pont, bâti sur la rivière de Zendérouht, joint l'avenue aux fouxbourgs d'Ispahan : ce pont est fait de briques et de pierres de taille ; sa largeur est divisée en trois parties, qui font comme trois ponts parallèles l'un contre l'autre : la partie du milieu est la plus large ; il pourroit y passer aisément trois carosses de front : les deux autres parties, à droite et à gauche, sont plus étroites ; elles sont séparées de celle du milieu par une muraille de huit ou dix pieds

de hauteur, en sorte que trois personnes peuvent passer à la fois sur le pont sans se voir : il y a, dans les deux murs de séparation, des ouvertures en forme de portes, de distance en distance, de manière qu'on peut aller des ponts collatéraux sur celui du milieu, et de celui-ci sur les ponts de côté. La ville d'Ispahan est, en général, mal bâtie, et remplie d'édifices qui tombent en ruine: la plupart des rues sont étroites, et il n'y en a pas une qui soit pavée; ce qui les rend fort peu agréables : les maisons sont de brique; les murs sont enduits d'un mortier mêlé de chaux et de talc qui jette un éclat merveilleux : un dôme plus ou moins élevé couvre tous les bâtimens. Nous avons dejà observé que les maisons n'ont, pour l'ordinaire, qu'un rez-de-chaussée; quelques-unes ont un étage, mais jamais plusieurs. Les productions des environs d'Ispahan étant les mêmes qu'en plusieurs provinces de la Perse, nous allons renfermer ici, comme dans un seul cadre, les plantes, les fruits et les choses les plus rares de ce royaume.

Outre la plupart des arbres et des plantes qui croissent dans nos contrées, les Persans

en ont de particulièrs aux pays méridionaux, tels sont le platane, les arbres qui portent l'encens, la gomme et la manne : le platane fait le plus bel ornement des promenades, des jardins et des villes ; il jette beaucoup d'ombre. L'arbre de l'encens ressemble à un grand poirier ; il distille cette gomme odoriférante dont les Chrétiens font usage dans leurs temples, et les Mahométans dans leurs festins. La manne est une autre sorte de gomme ou de rosée, qu'on recueille tous les matins sur la feuille de l'arbre qui la produit. La Perse abonde en drogues médicinales : nous avons vu des champs tout couverts de casse, de séné, de rhubarbe : la rhubarbe est une racine qu'on mange ici, comme on mange les betteraves en Europe. Les melons, les dattes, les oranges, sont d'un goût délicieux en ce pays. Les montagnes de la Perse ne le cèdent point en richesses aux plaines les plus fertiles ; elles sont pleines de métaux et de minéraux. Les turquoises sont des pierres fines du mont Sirous : on les appelle ainsi parce que la contrée où est située cette montagne faisoit autrefois partie de la Turquie. Il y a dans la Perse deux

mines de ces turquoises, et ce sont les seules qu'on connoisse.

Nous attendions depuis quelque tems avec impatience le moment où quelque caravane qui eut sa destination pour Kirman-Chah, capitale de la province de Kirman, sur la frontière de Perse, partit. Nous en trouvâmes enfin une prête à partir pour cette contrée : nous profitâmes de cette occasion à la faveur de laquelle nous arrivâmes à Kirman-Chah, sans encourir aucun danger. Cette ville, fondée par un nommé Berham, fils de Chapour, étoit une des plus considérables de la Caramanie. De-là, sans séjourner à Kirman-Chah, où il ne s'offroit rien qui fut digne de remarque, nous allâmes à Hémédan, ville considérable au nord-ouest de Kirman-Chah. Ce qui excitoit sur-tout notre curiosité, c'étoit le nom d'Ectabane, et le titre de capitale de la Perse qu'avoit eu autrefois Hémédan. Cette ville fut bâtie par Arphaxad, roi des Médes. Nadir-Chah, connu sous le nom de Thamas-Kouli-Kan, ayant usurpé sur Chah-Thamas, dernier roi de la race saférienne, la couronne de Perse, ne cessa d'être en guerre avec les Indiens,

les Turcs et les Arabes : il fit d'Hémédan son principal arsenal. On trouve dans ce pays des montagnes qui n'ont pas moins de vingt à trente lieues de circonférence. Nous allâmes en deux jours à Tarimira, petite ville, où nous vîmes une pyramide qui avoit été élevée en l'honneur d'un ancien sultan ; elle a cent vingt coudées de hauteur, et cent de diamètre. Nous nous trouvâmes le jour suivant à Sirouz-Abad, et de-là nous fûmes à Nohavend et à Kounsar, toujours en avançant vers Ispahan, où nous fûmes bientôt de retour.

Le désir de voir des provinces que nous n'avions pas encore parcourues, nous porta à profiter de la première occasion pour visiter celles Chusistan, Ghilan, Mazendéran et celle de la Corasane. Nous allâmes d'abord à Suze, qui étoit autrefois la capitale de toute la Perse : le nom de Suze, qui signifie lys, lui fut donné parce que cette fleur croît abondamment dans son terroir. Cyrus, après avoir subjugué les Médes, en fit le siége de son empire. Les murs de Suze étoient de brique et de bitume, comme ceux de Babylone : Suze n'est plus aujourd'hui qu'un

village. Nous fûmes ensuite dans la province de Ghilan : Reshed en est la principale ville; elle est agréablement située, à quelques lieues de la mer Caspienne. En côtoyant le rivage de la mer, nous arrivâmes dans le Mazendéran ou Tabéristan, province si fertile et si riante qu'on l'appelle le jardin de la Perse ; elle produit du coton, du sucre, et toutes sortes de bons fruits. Djurdjan, sa capitale est grande et très-peuplée ; elle est éloignée de trente lieues d'Amol, ville assez jolie, au pied du mont Taurus. Asrhées, dans la même province, est plus voisine de la mer : le chah y a fait construire un superbe palais ; les bâtimens sont d'une magnificence vraiment royale. Nous séjournâmes quelque tems dans cette ville, où nous eûmes plusieurs fois le plaisir des spectacles, pour lesquels les Persans ont, en général, un goût décidé. Il n'est pas de gouverneur un peu considérable qui n'ait ses lutteurs, ses musiciens, ses danseuses. Tout se chante sur les théâtres, comme dans nos opéra : la danse y est de même réunie au chant. Les drames ne consistent que dans des peintures lascives de l'amour et de ses plaisirs les

plus immodérés : les danses sont aussi expressives qu'indécentes. Les actrices ou danseuses de profession sont les seules qui en Perse pratiquent la danse : cet exercice y est regardé comme infame.

De Mazendéran, nous entrâmes dans la Corasane, autrefois la Bactriane. Il y a dans cette province quatre principales villes qui se disputent le titre de capitale : on les appelle Mesched, Hérat, Mérou et Dalk. La première est environnée d'une forte muraille défendue par trois cents tours, éloignées d'une portée de fusil les unes des autres. Hérat, autrefois Aria, avoit dans son enceinte un fameux temple de Mages ou Guèbres ; sa grandeur et sa beauté faisoient ombrage aux Mahométans, qui avoient près de-là une fort misérable mosquée : ils réduisirent, par jalousie, le temple du Soleil en cendres. Hérat fut prise et saccagée plusieurs fois, tantôt par Gengis-Kan, roi des Indes, tantôt par Timur. En allant à Mérou, autre ville de la même province, nous faillîmes être engloutis sous les sables que le vent élève dans cette contrée : sans deux guides que nous avions pris avec nous, il nous eût été im-

possible de nous conduire. La ville de Mérou est située au milieu de ces sables.

Balk paroît être de toutes les villes qui prennent le titre de capitale de la Corasane, celle qui a le plus de droit à ce titre : avant qu'on n'eût transporté le siége de l'empire dans la province de Fars, elle étoit la capitale de toute la Perse. Il reste encore des vestiges de son ancienne grandeur : le fleuve Oxus, le plus grand de tous ceux qui arrosent la Bactriane, coule dans cette contrée et la fertilise. Balk fut saccagée par Alexandre le Grand, par Timur et par Gengis Kan. Les noms de ces conquérans ne sont prononcés ici qu'avec horreur; aussi est-il vrai de dire qu'ils ont fait une vaste solitude d'une province qu'on disoit contenir autrefois plus de mille villes? Zoroastre y donna des loix : on trouve encore aujourd'hui dans la Corasane quantité de Guèbres, ou adorateurs du feu et du soleil. Cette province est bornée à l'orient par le Sigistan, contrée remarquable dans les antiquités persanes, parce qu'elle a été la patrie du fameux Rustan, héros célèbre dans les romans orientaux : les plus anciens rois de Perse y fai-

soient leur résidence ; et depuis la conquête des Arabes, plusieurs princes mahométans s'y sont établis. Un de ces sultans imagina d'y former un paradis à l'imitation de celui de Mahomet dans une vallée délicieuse, dont il fit le plus beau lieu de l'univers. On y trouvoit des retraites agréables, des femmes d'une beauté ravissante, des liqueurs exquises, les parfums les plus rares, des lits voluptueux et les mêts les plus délicats : il fit bâtir à l'entrée du vallon une forteresse qui en rendoit l'approche inaccessible.

Lorsque nous fûmes de retour à Ispahan, nous nous attachâmes sur-tout à observer les mœurs, les usages, les loix des Persans. Quant au physique, ils sont, pour la plupart, bien faits, beaux de visage et naturellement vigoureux ; mais ils sont énervés par leur extrême penchant à l'amour et au plaisir : ils ont l'esprit vif, pénétrant et facile. Leur tempérament voluptueux étouffe assez souvent ces qualités naturelles ; ils sont indolens, paresseux, dissimulés, très-vains et très-intéressés ; mais affables, doux et polis. Leurs alliances avec les Géorgiennes et les Circassiennes ont embelli les

deux sexes : les femmes ont communément en Perse la physionomie agréable, la taille fine, les yeux vifs et noirs, la peau belle et le teint délicat; elles aiment la table et la musique, et sont, en général, fort enjouées, sensibles à l'amitié, plus sensibles encore aux offenses, passionnées pour le plaisir et sages uniquement par contrainte. La noblesse du sang est ici, comme en Turquie, un vain titre; les plus élevés en dignité sont les plus nobles : telle est la maxime de tous les Orientaux. Les Persans ont grand soin de l'éducation de leurs enfans; les jeux et les exercices du corps en font partie : les uns apprennent à lancer le javelot, les autres à manier l'arc et le sabre, d'autres se disputent le prix de la lutte et de la course à cheval. Ce fut ainsi qu'autrefois Cyrus préluda à la conquête de l'Asie : il avoit un excellent cheval arabe, et il possédoit si bien le manège, qu'il resta victorieux, au témoignage même de ses rivaux.

L'habillement des Persans est des plus agréables et des plus galans : pour les hommes, c'est un caleçon qui descend jusqu'à la cheville du pied, une longue chemise,

une robe ouverte sur la poitrine et serrée sur les reins par plusieurs ceintures; ils passent sur cette robe une veste courte et sans manches : leur chaussure est aujourd'hui la même qu'en Europe : une pièce d'étoffe précieuse fait plusieurs tours sur leur tête, et forme leur turban. L'habit des femmes diffère peu de celui des hommes; leur chemise est plus ouverte par le haut, leurs vestes sont plus longues et leurs ceintures moins larges : ces ceintures font un effet merveilleux sur une jolie taille. Les femmes ont de plus des brodequins, et sur leur tête plusieurs voiles, dont quelques-uns leur couvrent le visage et tombent jusqu'aux genoux. On connoît peu en Perse le plaisir de la promenade : un Persan, qui reste des jours entiers les jambes croisées, croiroit déroger à sa gravité s'il alloit et venoit du bout d'une avenue à l'autre : le repos et la volupté sont tout ce qu'il désire (1). Il semble que les carosses et les chars devroient être fort communs chez une

(1) Les Orientaux ne peuvent concevoir notre agitation, notre active inquiétude.

telle nation ; cependant l'usage en est absolument inconnu. Les hommes vont à cheval ; les femmes quittent rarement leur serrail : quand elles voyagent, elles sont portées sur des chameaux, dans de grands berceaux couverts. Les Persans, plus passionnés pour les femmes qu'aucun autre peuple de l'Orient, sont aussi plus jaloux : leurs femmes, et ils en ont plusieurs à proportion de leurs richesses, sont renfermées dans le lieu le plus retiré de la maison. Outre plusieurs enceintes de hautes murailles, ils emploient aussi le secours de la religion : ils supposent une loi de Mahomet qui a dit à l'agonie : « Garde « ta religion et ta femme. » Les dehors et les dedans des appartemens des femmes sont confiés à de vieux eunuques : on prend ici une femme à vie ou pour un tems seulement. Nous vîmes un Persan qu'on appeloit l'homme aux femmes, et une Persane qu'on appeloit la femme aux hommes ; l'un avoit épousé trente femmes, l'autre avoit eu vingt-quatre maris. Les femmes publiques sont si communes en Perse, qu'elles ont dans la ville des quartiers et un gouvernement particulier : une chose assez singu-

lière, c'est que leurs noms indiquent le prix qu'elles mettent à leurs faveurs. On ne dit point en Perse la Zaïde, la Fatime, mais la douze-tomans, la vingt-tomans ; c'est comme si l'on disoit en France, la douze-louis, la vingt-louis : elles n'ont pas toutes des noms aussi chers ; car le toman revient à quarante-cinq livres, et l'on conçoit qu'il est de ces femmes à un prix infiniment plus modique. Leurs noms changent avec la perte de leurs charmes ; quelquefois la vingt-tomans prend le nom de la plus petite monnoie : on compte dans la seule ville d'Ispahan jusqu'à douze mille de ces prostituées. Comme le vin est interdit aux Mahométans, on fait ici un grand usage d'une boisson qui n'est qu'une décoction de graine de pavot : elle inspire d'abord la tristesse et la mauvaise humeur ; quelque tems après, la gaieté s'empare des sens ; on rit, on chante, on folâtre ; enfin, un stupide engourdissement succède à ces transports, et après avoir dormi quelque tems, on redevient aussi triste qu'on étoit auparavant. Ce sont-là les étranges effets de cette boisson pour laquelle les Persans sont si passionnés qu'ils aimeroient

mieux mourir que de s'en voir privés.

Quelque indolent que soit ce peuple, c'est peut-être celui de tout l'Orient qui s'applique le plus aux arts et aux sciences. Les arts les plus estimés ici sont l'orfévrerie, l'architecture, la teinture et la poterie : c'est l'usage de faire faire chez soi la vaisselle d'argent et les autres meubles précieux. On envoie chercher l'orfèvre, qui apporte ses fourneaux et ses outils, et qui établit son attelier partout où l'on veut. Nous n'avions garde d'oublier les belles manufactures de porcelaine qui sont en très-grand nombre à Ispahan : cette fayance est toute d'émail en dedans et en dehors. Mais de tous les arts, le plus universel et le plus perfectionné est celui de faire des étoffes : comme la soie et le coton sont forts communs en Perse, il n'y a pas de village où l'on ne les travaille ; le débit en est prodigieux : on se sert de moulins, de tours, de fuseaux à dévider la soie ; mais ce qui fait le prix des étoffes, c'est la broderie, dans laquelle les Persans sont fort habiles : ils savent aussi imprimer fort bien en or et en argent. Nous avons eu souvent peine à distinguer les brocards d'or, dont

les fleurs et les figures étoient brodées, d'avec ceux où elles étoient imprimées. Excepté l'horlogerie, l'imprimerie, la peinture, la sculpture, les arts mécaniques sont ici les mêmes qu'en Europe. Quant aux sciences sublimes, elles différent encore moins de celles des Européens. Les Persans ont entre les mains les sources des sciences, les ouvrages fameux des Aristote, des Archimède, des Platon, des Hippocrate : la métempsycose est leur systéme de philosophie, comme il est celui des Indiens ; leur morale est plus saine que leur philosophie. Voici une de leurs maximes qui n'est que trop fondée : « le cœur d'un père est sur son fils ; le cœur d'un fils est sur une pierre. » Le turc est la langue la plus commune en Perse ; l'arabe est celle des sciences et des savans. On se sert du langage persan dans la poésie qui est rimée et cadencée ; l'amour et les femmes en sont presque toujours l'objet. On est ici poëte, dès qu'on sait aimer ; et l'on aime dès qu'on a l'usage de la raison (1). Quoique l'art du

(1) L'hyperbole est le caractère dominant de l'éloquence et de la poésie chez tous les Orientaux.

chant et de la danse soient ici fort méprisés, il ne laisse pas d'y avoir d'assez bons musiciens : le chant est gai, délicat et passionné comme la poësie ; les principaux instrumens sont le luth, le violon, la harpe, la guittarre. Les sciences les plus révérées en Perse, sont l'astrologie judiciaire et l'astronomie : les médecins y sont aussi en très-grande considération. La fièvre, la dyssenterie, la pourpre, la pleurésie, la jaunisse, sont les maladies ordinaires des Persans ; ils ne connoissent, ni les maux de tête, ni la goutte, ni l'apoplexie, ni la petite vérole : le mal vénérien même, tout commun qu'il est parmi eux, n'y est presque jamais dangereux.

Le despotisme qui règne en Perse, comme en Turquie, et dans toutes les autres contrées de l'Asie, pèse principalement sur les grands : ceux-ci se font ici, comme en Turquie, honneur de leur servitude, et le peuple, que sa bassesse met à l'abri des orages, respecte et chérit son souverain. Les révolutions du trône et du serrail lui sont indifférentes : il doit être, en effet, égal à des esclaves d'obéir à un maître plutôt qu'à un

autre. Ce qu'il y a de mieux dans la politique persane, et ce qu'on n'a pas toujours la sagesse de faire en Europe, les rois de Perse ont éloigné les prêtres des principaux emplois. Le royaume est ici héréditaire, et les seuls enfans mâles ont droit à la couronne: l'aîné succède ordinairement à son père; mais le roi peut nommer celui de ses enfans qu'il aime davantage. A peine est-il monté sur le trône, qu'il envoie arracher, ou crêver les yeux à ses frères, à ses oncles, et à tous leurs enfans mâles : quelque barbare que soit cette politique, elle est moins cruelle peut-être que celle des empereurs turcs, qui égorgent sans pitié leurs frères et leurs neveux. Les rois de Perse abandonnent le soin des affaires à un grand-visir, ou premier ministre : les autres ministres d'état, au nombre de cinq, sont le divan-bégui, sur-intendant de la justice; le courtchi-bachi, chef des troupes des frontières et général des courtches; le coular-agasi, chef des troupes d'esclaves; le téfantchi-agasi, général de l'infanterie; et le topchi-bachi, grand-maître de l'artillerie : on ne peut mettre de ce nombre le nazir, ou sur-intendant

de la maison du roi. Les provinces ont à leur tête, les unes des intendans, les autres des gouverneurs ou kans : ce sont autant de petits souverains qui ont, chacun dans leur capitale, une cour ordinairement magnifique et nombreuse. Dans les premiers siècles de la monarchie, on appeloit ces gouverneurs des satrapes. Les peines les plus usitées en Perse, sont la bastonnade et le carcan : la bastonnade est pour le menu peuple ; elle se donne sur la plante des pieds ; c'est un châtiment fort douloureux : on ne met au carcan que les personnes de considération qui ne sont pas encore jugées. Quand le criminel est condamné à mort, ce qui arrive rarement, le supplice le plus ordinaire est de lui fendre le ventre des deux côtés du nombril, et on l'attache ensuite sur le dos d'un chameau par les pieds. Après l'exécution, on le promène dans toute la ville, et on finit par l'exposer dans un faubourg, pendu à un arbre par les pieds : les autres genres de mort sont d'empaler les criminels, de leur couper les mains et les pieds, et de les laisser mourir lentement après cette mutilation. Un créancier a ici

de grands droits sur son débiteur; il peut l'arrêter, l'emprisonner dans sa maison, le charger de coups, pourvu qu'il ne l'estropie pas, vendre ses biens, ses femmes et ses enfans. Dans les procès, s'il n'y a point de témoins, on a recours au serment : les Chrétiens jurent sur l'évangile, les Mahométans sur l'alcoran, les Juifs sur le pentateuque, les Guèbres sur le feu, les Indiens sur le corps d'une vache.

Les forces militaires de la Perse sont composées de trois corps de troupes; de milices, de courtches et d'esclaves. Les courtches sont les descendans des anciens Tartares qui soumirent la Perse sous le grand Tamerlan; ils sont au nombre de trente mille, tous pâtres et endurcis aux travaux de la campagne. La marine est entièrement négligée : cependant la situation avantageuse de cet empire entre le golfe Persique et la mer Caspienne, auroit pu rendre sa marine une des plus florissantes.

Ici, comme en Turquie, Mahomet est reconnu pour le véritable prophète, l'envoyé de Dieu. Ces deux peuples ont un respect religieux pour l'alcoran, dont ils admettent

cependant plusieurs interprétations. « Ma-
« homet, disent les Persans, au retour de
« son dernier voyage de la Mecque, voulut
« prévenir toutes les contestations qui pour-
« roient naître parmi ses disciples sur le
« choix de son successeur; il fit reconnoî-
« tre pour tel, à son armée, Ali, son ne-
« veu et son gendre. » Abubeckre, Omar et
Osman, capitaines de Mahomet, approu-
vèrent en apparence le choix du prophète;
mais secrètement ils tâchèrent de persuader
au peuple de ne point reconnoître Ali, dont
ils publioient par-tout les défauts. Celui-ci
ne pensoit qu'à pleurer son beau-père et à
lui rendre les devoirs funèbres. Abubeckre,
Omar et Osman, convoquèrent le peuple et
lui laissèrent le choix d'élire un successeur
à Mahomet; mais pour déterminer le peu-
ple en leur faveur, ils lui persuadèrent de
s'en rapporter à un vieillard de l'assemblée,
qu'ils avoient gagné : celui-ci nomma Abu-
beckre, beau-père de Mahomet, et l'on ne
songea plus à Ali. Omar et Osman se con-
solèrent par l'espérance que le nouveau roi,
déja avancé en âge, ne vivroit pas long-tems.
En effet, deux ans après son élection, Abu-

beckre fut attaqué d'une maladie dangereuse. Se sentant proche de sa fin, il voulut rendre à Ali la couronne qu'il avoit usurpée : Omar, qui voyoit par-là ses espérances frustrées, étouffa le malade dans son lit, et montra au peuple un faux papier, scellé du sceau d'Abubeckre, par lequel il le désignoit pour son successeur. C'en fut assez pour le faire reconnoître héritier légitime du prophète : il régna douze ans, après lesquels Osman lui succéda : à la mort de celui ci, Ali rentra dans ses droits. Hossein, son fils aîné, prétendit lui succéder; mais l'armée s'y opposa et en nomma un autre. Les descendans de cet Hossein, quoique toujours fugitifs et persécutés, sont regardés en Perse comme les seuls et vrais successeurs du prophète; ils les appellent imans, et disent que le douzième iman, nommé Mahomet-Medhi, disparut de dessus la terre, et qu'il reviendra un jour prendre possession de l'empire : ils lui tiennent en tout tems des chevaux sellés et bridés pour le recevoir. Cette histoire fait le fondement de la religion des Persans : ils disent qu'Ali est le seul vicaire de Mahomet, et ils ont en horreur Abubeckre,

Omar et Osman. Les Turcs, au contraire, reconnoissent ces trois capitaines pour héritiers et successeurs du prophète. Cette diversité de sentimens cause une inimité irréconciliable entre ces deux puissans peuples.

Après le grand-visir, le sedr, ou le grand-pontife, est ici le plus considérable personnage : sous son inspection, le cheic-el-islam et le cazi sont les premiers magistrats ecclésiastiques : le mufti a très-peu d'autorité dans ce royaume. Quant aux derviches, c'est une espèce de république de moines, moins nombreuse en ce pays que chez les autres nations mahométanes.

Pendant l'impression de cet ouvrage, le savant Langlès a publié un discours sur les langues orientales où l'on trouve des choses très-curieuses sur les différentes révolutions qu'a subi la Perse, cette immense presqu'île dont les nombreuses provinces sont situées entre l'Arabie, l'Inde et la Tartarie. On la nomme improprement Perse ; car depuis l'antiquité la plus reculée, les nations asiatiques l'appellent Iran ; nous croyons devoir en donner ici un extrait. «Il est étonnant qu'un empire aussi ancien, aussi vaste et aussi flo-

rissant ait été si peu connu au dehors, et que ses annales même aient toutes péri. Les Hébreux en ont parlé d'une manière très-vague. Les Grecs, avant Xénophon, bornoient leurs relations aux provinces limitrophes : le premier roi dont ils paroissent avoir connu la vie et le caractère, c'est le grand Cyrus, nommé proprement Quây-Khosrou, le même que le Khorou si célèbre dans le chah-nameh, ou histoire des rois par Ferdoucy. Leurs écrivains n'ont pas jugé à propos de remonter au-delà de Kaïoumaratz (1), qu'ils présentent comme fondateur de la première dynastie de la Perse, nommé les Pychdadyens, dont l'époque est fort incertaine. Dans le démembrement qu'entraîna la défaite de Dara (Darius), ainsi que dans la révolution mémorable occasionnée par la mort de Yezdedjird, toutes leurs histoires politiques furent perdues : celles de l'Inde ont éprouvé le même sort par la même cause. Les prêtres, seuls dépositaires de la science,

---

(1) C'est-à-dire deux mille ans au plus avant l'ère vulgaire, suivant le calcul le plus probable.

ne s'attachèrent qu'à conserver les livres de religion ; ils laissèrent périr les autres. Voilà pourquoi il ne reste rien de l'ancienne histoire de Perse écrite par les naturels avant la dynastie saçanide, excepté quelques traditions fabuleuses qui fournirent des matériaux à Ferdoucy, et qui existent encore, dit-on, dans la langue pehlvique. Les annales de la dynastie pychdadyenne ou assyrienne sont aussi obscures que fabuleuses. Le mot de pychdadyens veut dire les *équitables*. Un savant persan, Mohhammed-Mohhsyn, atteste l'existence d'une dynastie persane bien antérieure aux pychdadyens, et fameuse alors sous le nom de mohabedyens. Les annales de celle de Kayaniens, ou de la race méde et persane, sont des romans héroïques, quoique les éclipses de lune citées par Ptolémée fixent le règne de Guchtasp, protecteur de Zératoch (Zoroastre) à l'an 520 avant l'ère vulgaire. Nous ne connoissons guère que les rois parthes, descendans d'Archag, et nommé Arsacides; mais ceux de la dynastie saçanite eurent de si fréquens démêlés avec les empereurs de Rome et de Bysance, qu'ils jouèrent un rôle

très important sur la scène politique du monde. La plume des naturels et de leurs voisins s'est exercée sur les dynasties suivantes jusqu'à ce que la chûte des Séfys entraîna la chûte de la monarchie. Depuis l'extinction des Séfys, ce pays a été en proie aux factions. Les Persans, dépeints par William Franklin, auteur d'un voyage de Bengale à Chyras, ne ressemblent pas à ces Persans qu'on a appelé les François de l'Asie, et dont Chardin fait des portraits si intéressans : ces tristes changemens sont le fruit des grandes et longues révolutions (1). La langue persane a du moins conservé son caractère, sa grâce, sa douceur et son harmonie; elle a la suprématie à la cour du padichah, que nous nommons vulgairement grand mogol, et à celle de ses nababs ou vicerois; elle la gardera probablement tant que

---

(1) Nous les avons trouvés tels que les dépeint Chardin. Il est vrai qu'en Perse, les arts, comme les hommes renaissent, pour ainsi dire, de leurs cendres, suivant l'expression de Linguet. Aucun peuple, excepté le François, n'oublie plus vîte ses malheurs; et nous avons voyagé depuis Franklin.

les foibles et paisibles sectateurs de Brahmah gémiront sous le joug despotique de leurs conquérans. Les idiomes et les dialectes indiens, tels que le tamoul, le malabar, le talinga, l'indostani, etc., sont toujours en usage parmi les naturels pour les besoins journaliers de la vie; mais on sent combien la langue des conquérans leur doit être supérieure puisqu'on ne peut en employer d'autre dans les négociations politiques. On sait que ce fut Babour, arrière petit-fils du grand Timour, qui introduisit la langue persane dans les pays nouvellement conquis dans l'Inde, et particulièrement dans le Mogol. »

Nous avons déja dit que, voyageant à la manière dont la Barbinais-le-Gentil avoit si heureusement et si commodément fait le tour du monde, nous prenions plutôt les voies les plus agréables, et sur-tout les plus favorables, que les plus courtes et les plus droites, nous contentant d'indiquer ces dernières : ainsi, malgré la proximité des Indes, nous profitâmes d'un vaisseau prêt à faire voile pour l'Arabie, et nous nous embarquâmes sur le golfe Persique.

CHAPITRE VII.

De l'Arabie.

L'ARABIE forme une espèce de presqu'île, la plus grande de toute l'Asie; elle est bornée, à l'orient, par le golfe Persique, à l'occident par la mer Rouge. Les géographes orientaux ne connoissent point la distinction reçue parmi nous, des trois Arabies, l'Heureuse, la Déserte et la Pétrée. Nous commençâmes, suivant la destination de notre vaisseau, par l'Arabie Heureuse : nous arrivâmes premièrement à Aden, ville forte, grande, bien peuplée, capitale de cette partie de l'Arabie; elle est très-mal bâtie : il y a cependant des édifices publics d'une grande beauté, et des débris qui semblent annoncer l'ancienne magnificence de ses palais. Son port, qui est vaste et sûr, est comme le rendez-vous général de toutes les nations.

Cette succession continuelle, nous avons failli dire ce flux et reflux d'Européens, de Turcs, d'Africains, de Persans, d'Indiens même, forme, par la diversité de leurs mœurs et de leurs vêtemens, un de ces spectacles que les ports les plus fréquentés de l'Europe ne présentent jamais. Les Arabes, si décriés par les relations de plusieurs voyageurs, ne forment point, en général, comme on ne l'a que trop dit, un peuple de brigands et de voleurs; ils sont, au contraire, pour la plupart, doux, hospitaliers et polis. Nous ne parlons point de la populace, elle est la même par-tout: en tout pays elle est grossière, et peu polie. Les Arabes ont une grande idée de leur nation; ils se préfèrent modestement à tous les peuples de l'univers, et croient descendre d'Ismaël, fils d'Abraham: ils furent gouvernés d'abord, ainsi que tous les autres peuples, par des chefs de famille. Peu à peu, l'Arabie se trouva partagée en différens états: ces peuples devinrent si guerriers que, ni les Cambyses, ni les Cyrus, ni les monarques qui régnèrent à Ninive et à Ecbatane, ne purent les assujettir. Cette gloire étoit réservée à Alexan-

dre, qui conquit l'Arabie en peu de tems. Après sa mort, les Arabes sécouèrent le joug et se choisirent de nouveau des rois de leur nation : cette forme de gouvernement subsista jusqu'au siècle d'Auguste, qui réduisit les Arabes sous la domination romaine : depuis, ce peuple sembla condamné à l'obscurité (1); mais au milieu du sixième siècle, et sur la fin de l'empire de Justinien, il parut un de ces hommes extraordinaires, nés pour changer la face du monde. Cet homme singulier, ce pontife imposteur et conquérant, cet heureux et célèbre imposteur, qui de simple marchand devint le monarque de l'Arabie, ce fondateur d'un empire florissant dont les débris ont formé trois puissantes monarchies, ce créateur d'une religion qui embrasse plus de pays que le christianisme, porta jusqu'au cœur de l'Asie, qu'il remplit du bruit de son nom, la gloire et la religion des Arabes : il détruisit plusieurs royaumes; il inonda la terre de

(1) Il faudroit plutôt dire, eut le bonheur de rester dans l'obscurité. Les peuples les plus heureux sont ceux dont l'histoire parle le moins.

sang, et il chercha à faire disparoître tout ce que les hommes avoient acquis de lumières et de connoissances. Sans le secours des sciences humaines, il éclipsa la gloire des plus habiles politiques : ce monstre, ce grand homme fut Mahomet, qui, né, comme Cromwel, dans la dernière obscurité, parvint, comme lui, à force de courage, d'hypocrisie et de valeur, à s'élever au souverain pouvoir qu'il eut la gloire de perpétuer dans sa maison, ce que ne fit pas Cromwel. Mahomet eut pour successeur, ainsi que nous l'avons déja dit, Abubeckre, qui substitua au nom de roi, celui de calife, mot qui, dans la langue des Arabes, signifie vicaire du prophète. Omar, plus entreprenant que son prédécesseur, se repandit, comme un torrent, dans la Syrie, la Palestine et l'Egypte, qu'il conquit avec une rapidité sans exemple : ce fut ce calife qui, par zèle pour l'alcoran, fit brûler la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, rassemblée par les Ptolémée, et composée, dit-on, de plus de six cent mille volumes, perte irréparable pour les sciences et pour les arts. Omar laissa la couronne à Othman, qui conquit

l'Afrique

l'Afrique, et détruisit le colosse de Rhodes. Othman fut remplacé par Ali, qui, peu content d'occuper le trône de Mahomet, fut l'auteur d'un schisme provenu de ses innovations dans la religion, schisme qui fit couler bien du sang et qui divise encore aujourd'hui les Turcs et les Persans. Après la mort d'Ali, qui fut tué la quatrième année de son règne, Novias usurpa le califat et fit passer le sceptre de Mahomet dans une autre maison : ce ne fut que pour un tems; le sang du prophète remonta sur le trône dans la personne d'Aboul-Abas, chef de la dynastie des Abassides, ainsi appelée parce qu'Aboul descendoit d'Abas, frère d'Abubeckre et oncle de Mahomet. S'il entroit dans notre plan de détailler les prodiges de valeur, la rapidité des conquêtes, enfin l'histoire des Arabes depuis cette époque, on les verroit parcourir en vainqueurs, sous divers noms, l'Asie, l'Europe et l'Afrique, et conquérir, dans l'espace de deux siècles, plus de provinces que les Romains n'en soumirent durant plus de cinq cents ans; on admireroit les exploits d'un Khaled, d'un Hégiage, d'un Amrou, noms ignorés parmi

nous, et auxquels il n'a manqué pour être fameux que des historiens ou des poëtes. Il n'en faut pas conclure que les Arabes aient eu peu d'hommes illustres dans les sciences et dans les arts; peu de nations ont produit plus de savans en tout genre : les Avicenne, les Averroës, les Albufeda, les Alhasen, une infinité d'autres, sont des noms connus, même en France. La langue arabe est, ainsi que celle des Grecs et des Hébreux, l'objet des études de nos savans.

Comme nous devons plutôt décrire l'Arabie, telle que nous l'avons vue, que dire ce qu'a été ce peuple jadis, nous allons en commencer la description par la première ville où nous débarquâmes, qui fut, comme nous l'avons déja dit, Aden; elle est assise au pied d'une haute montagne, qui, se courbant en forme de cercle ou d'ovale, l'environne presqu'entièrement : cette situation fait la sûreté de son port. On ne peut entrer dans Aden, du côté de la terre, que par un chemin étroit, qui, joignant la ville au continent, s'avance assez loin dans la mer, en manière d'isthme ou de langue de terre. Trois forts, bâtis d'espace en espace,

l'un à la tête de l'isthme, le second vers le milieu et le troisième assez proche de la ville, rendent toute descente impratiquable par cet endroit, et conséquemment la place imprénable du côté de la terre ; et comme d'ailleurs elle est défendue du côté de la mer, tant par de bons ouvrages et de fortes batteries, que par une citadelle munie de cinquante pièces de canon, il est aisé de voir qu'Aden dut être autrefois, et qu'elle est encore aujourd'hui, une des plus fortes places de l'Asie ; aussi vit elle échouer sous ses remparts un Alphonse d'Albuquerque au commencement du seizième siècle, et un Raïs Soliman, le Barberousse de son tems. Il y a dans Aden environ six mille maisons, dont plusieurs sont à deux étages et à terrasse. L'édifice des bains publics est de toute beauté; nous avons vu peu de morceaux comparables à celui-ci ; il est couronné d'un dôme à jour, orné en dedans de magnifiques galeries soutenues par de très-belles colonnes. Tout le bâtiment est parfaitement bien distribué en chambres, cabinets, pièces voûtées, qui aboutissent toutes à la salle principale : cette salle est revêtue par-tout de

marbre et de jaspe; le marbre est du plus beau grain : des bassins, d'où jaillit sans cesse une eau pure et limpide, y entretiennent en tout tems une délicieuse fraicheur. Cette ville fut soumise autrefois au grand-seigneur ; elle est aujourd'hui sous la domination du roi d'Yémen.

Nous partîmes d'Aden au bout de huit jours pour nous rendre à Moka, dont le nom est si connu en Europe depuis un demi-siècle. Cette ville, située sur le bord de la mer Rouge, à quelque distance du détroit de Babel-Mandel, est moins considérable qu'Aden, mais elle est peut-être aussi marchande. On y compte environ dix mille habitans. Son port est fermé par deux langues de terre qui, se courbant d'un côté, se rapprochent de l'autre en forme de croissant : sur les deux pointes de ce croissant on a bâti des forts pour défendre la rade, dont l'entrée a environ une lieue de largeur. Le faste du gouverneur de Moka égale celui d'un pacha de Turquie. Rien n'est plus triste et plus stérile que les environs de cette ville; c'est une erreur de croire qu'il y vient du café. Comme nous étions bien montés, et

que les chameaux de ce pays peuvent faire jusqu'à quinze ou seize lieues dans une matinée, nous arrivâmes le lendemain, par le plus beau tems et le plus beau chemin du monde, à Tage, ville considérable, environnée d'un bon mur et flanquée d'un château qu'on apperçoit de six lieues : ce château, qui est bâti sur une montagne et muni de trente pièces de canon de fonte, est la bastille du roi d'Yémen ; c'est-là qu'on enferme les prisonniers d'état. Nous ne remarquâmes rien d'extraordinaire dans Tage, si ce n'est huit ou dix mosquées, dont plusieurs sont incrustées de marbre de granit et soutenues par un double rang de colonnes de la plus grande beauté. De Tage nous allâmes coucher à Manzuel, qui fut autrefois la demeure des rois et qui n'est plus qu'un amas de ruines qui n'annoncent rien de grand et de noble. Yrame, où nous nous rendîmes ensuite en deux jours de marche, est une des plus belles villes de l'Yémen. Au sortir d'Yrame, nous entrâmes dans les montagnes arides et escarpées où nous pensâmes périr de chaud ; elles nous conduisirent jusqu'à une lieue de Damar, ville du premier ordre,

marbre et de jaspe; le marbre est du plu
beau grain : des bassins, d'où jaillit san
cesse une eau pure et limpide, y entretier
nent en tout tems une délicieuse fraicheu
Cette ville fut soumise autrefois au grand
seigneur ; elle est aujourd'hui sous la do
mination du roi d'Yémen.

Nous partîmes d'Aden au bout de huit jours pour nous rendre à Moka, dont le nom est si connu en Europe depuis u demi-siècle. Cette ville, située sur le bor de la mer Rouge, à quelque distance d détroit de Babel-Mandel, est moins consi dérable qu'Aden, mais elle est peut-être aussi marchande. On y compte environ di mille habitans. Son port est fermé par deu langues de terre qui, se courbant d'un côte se rapprochent de l'autre en forme de crois sant : sur les deux pointes de ce croissant on a bâti des forts pour défendre la rade dont l'entrée a environ une lieue de largeur. Le faste du gouverneur de Moka égale celui d'un pacha de Turquie. Rien n'est plus triste et plus stérile que les environs de cette ville ; c'est une erreur de croire qu'il y vient d café. Comme nous étions bien montés, e

que les chameaux de ce pays peuvent faire jusqu'à quinze ou seize lieues dans une matinée, nous arrivâmes le lendemain, par le plus beau tems et le plus beau chemin du monde, à Tage, ville considérable, environnée d'un bon mur et flanquée d'un château qu'on apperçoit de six lieues : ce château, qui est bâti sur une montagne et muni de trente pièces de canon de fonte, est la bastille du roi d'Yémen ; c'est-là qu'on enferme les prisonniers d'état. Nous ne remarquâmes rien d'extraordinaire dans Tage, si ce n'est huit ou dix mosquées, dont plusieurs sont incrustées de marbre de granit et soutenues par un double rang de colonnes de la plus grande beauté. De Tage nous allâmes coucher à Manzuel, qui fut autrefois la demeure des rois et qui n'est plus qu'un amas de ruines qui n'annoncent rien de grand et de noble. Yrame, où nous nous rendîmes ensuite en deux jours de marche, est une des plus belles villes de l'Yémen. Au sortir d'Yrame, nous entrâmes dans les montagnes arides et escarpées où nous pensâmes périr de chaud ; elles nous conduisirent jusqu'à une lieue de Damar, ville du premier ordre,

située au milieu d'une plaine fertile et agréable. Nous n'y séjournâmes que deux jours, et nous en partîmes pour aller à Moab, qu'on appelle ici Mouab : cette ville est sur une éminence qui domine Damar. Le roi d'Yémen y tient sa cour : ce prince est non-seulement monarque, mais encore iman ou pontife de la loi de Mahomet : presque tous les petits souverains de cette contrée réunissent ce double pouvoir. Quelle demeure pour un roi ! il n'y a pas dans Mouab une mosquée, ni une maison qui soit de pierre. Il nous parut étonnant que les souverains de ce pays n'eussent pas préféré le séjour de Sanaa, où leurs prédécesseurs avoient résidé si long-tems. En effet, Sanaa est une ville puissante, et après Aden, la plus riche et la plus peuplée de l'Arabie. On y voit de très-beaux palais et un grand nombre de superbes mosquées : on peut la comparer à Damas pour la beauté de ses jardins et la fraicheur de ses eaux. Sanaa est fort bien fortifiée ; ses murs sont si larges que huit chevaux peuvent y marcher de front. Au milieu de la ville s'élève une colline sur laquelle le palais des rois étoit situé : on n'en

voit plus que les ruines, mais elles suffisent pour en faire conjecturer la grandeur et la somptuosité. D'ailleurs, rien n'égale la beauté des environs de Sanaa : vergers, prairies, bocages, vallons délicieux, tout semble fait pour enchanter l'œil et l'imagination : l'air y est toujours tempéré ; les arbres s'y couvrent, en tout tems, les uns de fleurs, les autres de fruits, de sorte qu'on jouit véritablement en ce lieu d'un printems éternel, ou plutôt le printems et l'automne semblent s'y confondre et n'y former qu'une saison. Le roi d'Yémen est un puissant monarque qui règne sur toute l'Arabie heureuse, à l'exception d'une province qu'on nomme le royaume de Fartach; il est absolu chez lui et très-indépendant du Turc, auquel il envoie et dont il reçoit des ambassadeurs. Il n'y a dans toute l'Arabie heureuse, ni mines d'or, ni mines d'argent, quoique les anciens aient beaucoup parlé de l'or de l'Arabie : peut-être les Arabes ont-ils négligé de les fouiller. Quoiqu'il en soit, cette contrée est assez riche de son fonds, pour se passer de ces trésors secondaires. En effet, sans parler des pierres précieuses et des aroma-

tes, le pays abonde en riz, bled, fruits, légumes, qui valent bien ceux d'Europe : il y a des vignes et des bestiaux sans nombre; mais sa principale richesse, et la meilleure branche de commerce qui s'y fait, est le café. L'arbre dont le fruit produit cette liqueur si agréable, si utile, quand on n'en fait point d'excès, est peu connu; nous allons donner à cet égard quelques détails. Le royaume d'Yémen, à l'exclusion de toute autre contrée de l'Arabie, produit l'arbre du café : cet arbre s'élève depuis six jusqu'à douze pieds; sa grosseur est de dix, douze et quinze pouces de circonférence. Comme il s'étend en rond, et que ses branches inférieures se courbent ordinairement, il a presque toujours, du moins à un certain âge, la figure d'un parasol; son écorce est blanchâtre et un peu raboteuse; sa feuille, qui est d'un verd foncé, approche de celle du citronnier; sa fleur est blanche et partagée en cinq petites feuilles, comme celles du jasmin. Le café vient de semaille et non de bouture; il est toujours verd et ne perd jamais toutes ses feuilles à la fois : lorsque la fleur du cafier tombe, elle est remplacée par

un petit fruit, qui d'abord est très-verd, mais qui rougit en mûrissant et ressemble à une grosse cérise : ce fruit est de bon goût; il nourrit et rafraichit beaucoup. On trouve sous la chair de la cérise, au lieu de noyau, la fève ou graine qu'on appelle café : cette fève est enveloppée d'une pellicule très-fine; elle est tendre alors et d'un goût désagréable; mais elle acquiert de la dureté peu à peu, et lorsque le soleil a tout à fait desséché la cérise, sa chair, qu'on mangeoit auparavant, devient une gousse d'une couleur assez brune, qui forme la première écorce ou l'enveloppe extérieure du café : la fève alors est solide et d'un verd fort clair; chaque gousse ne contient qu'une fève qui se partage ordinairement en deux moitiés, et chaque moitié est un grain de café. Comme le cafier a la propriété singulière de porter en même tems des fleurs et des fruits, dont même quelques-uns sont verds, tandis que les autres sont en maturité : on fait chaque année trois récoltes; celle de mai est la plus abondante et la plus estimée. Quoiqu'il y ait peu de contrées dans l'Yémen où l'on ne recueille du café, il ne croît en abondance

qu'aux environs de Sanaa, de Galbanie et de Bételfagui : le café de ce dernier canton est le meilleur de l'Yémen, comme le vin de Bourgogne est le plus estimé de nos vins de France. On voit à Bételfagui de très-belles mosquées, dont les minarets sont blanchis en dedans et en dehors. Quand le café est acheté au bazard de cette ville, on le voiture à Moka, qui en est éloigné de trente-cinq lieues, pour le transporter de-là par mer à sa destination ; c'est ce qui lui a fait donner le nom de café de Moka. L'usage du café ne remonte pas au-delà du quinzième siècle, même parmi les Arabes : un mufti d'Aden usa de cette liqueur dans une maladie et en éprouva des effets salutaires. Son exemple la mit en réputation ; mais un schérif de la Mecque défendit peu de tems après cette boisson; il ne fit qu'augmenter, par cette persécution, le goût des Arabes pour le café. Les peuples d'Egypte et de Syrie témoignèrent la même passion, et le café fut introduit à Constantinople.

Les femmes, dans tout l'Yémen, sont vêtues à peu près comme en Turquie ; elles ont des bottines de marroquin et un grand

voile sur la tête, qui descend assez pour leur cacher le visage sans les empêcher de voir au travers. Les femmes de Mouab regardent comme un grand ornement de porter un anneau d'or au bout du nez : celles d'Aden et de Moka ne connoissent point cette mode ou plutôt ne la pratiquent point. Les femmes sont dans toute cette contrée fort agréables ; mais elles ont peu de liberté ; la jalousie des hommes s'y oppose. Cependant lorsque la nuit commence, on leur permet de se visiter et de sortir à cet effet.

Du royaume d'Yémen nous nous rendîmes dans la province ou pays d'Oman : cet état est borné, à l'est par l'Océan, au nord par le golfe Persique, au sud par de vastes déserts. L'iman d'Oman est un des plus puissans de tous les souverains des petits états de l'Arabie. Maskcate ou Mascate, et suivant quelques-uns Maskat, est la ville la plus considérable de l'Oman, et la seule digne de remarque ; elle est située au vingt-troisième degré trente-six minutes de latitude, et au cinquième degré de longitude du méridien de Paris, au bout méridional d'un golfe qui a environ neuf cents

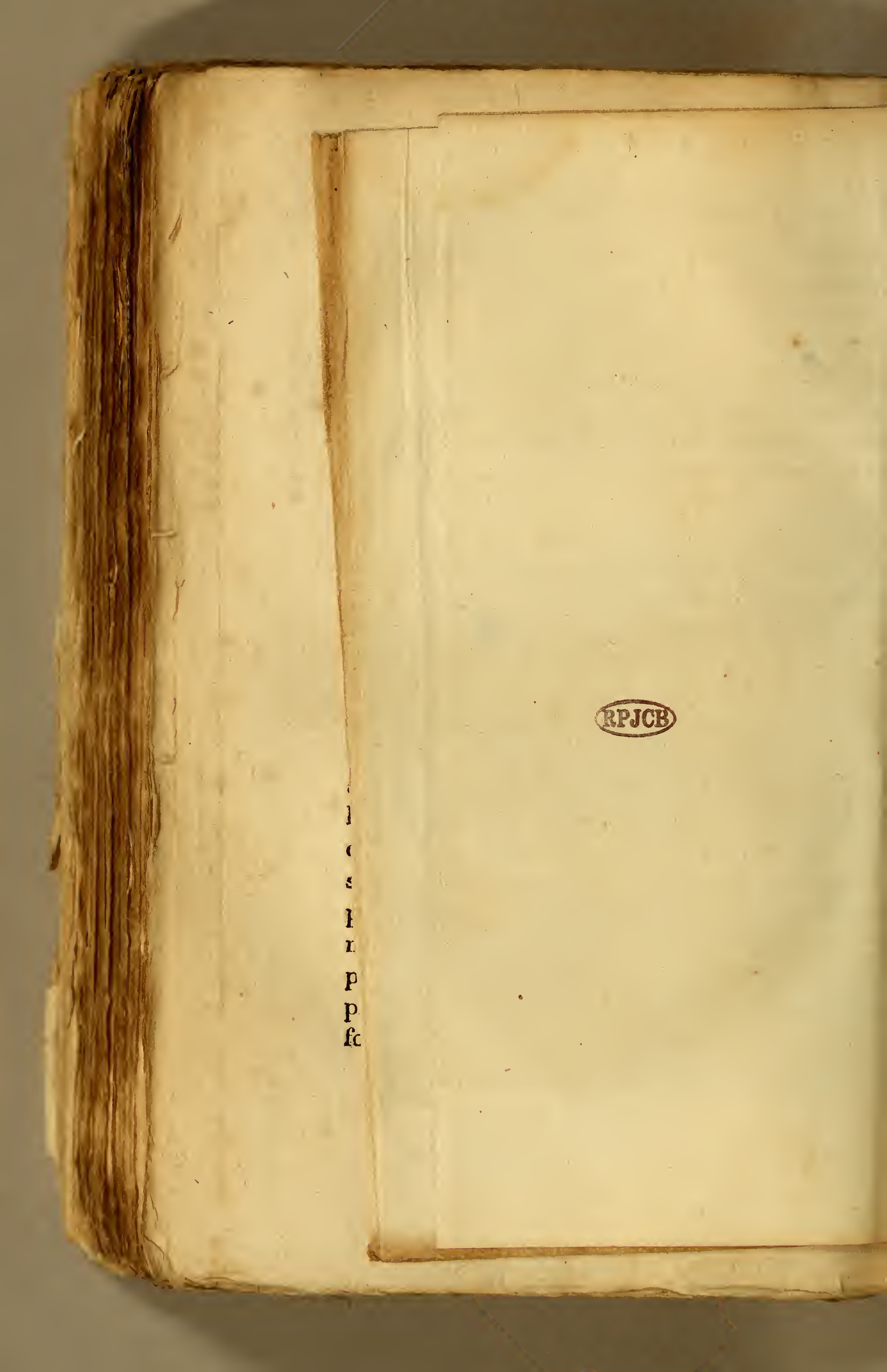
pas géométriques de long sur quatre cents de large. A l'est, comme à l'ouest, elle est bordée de rochers escarpés, dans l'enceinte desquels les plus grands vaisseaux sont à l'abri de tous les vents. Au deux côtés de ce beau port, qui est d'une forme ovale ou circulaire oblongue, il y a quelques batteries et quelques petits forts dont les plus remarquables et les meilleurs sont ceux de Mérani et de Jelali, assis aux deux côtés de la ville sur des rochers hauts, et, comme nous l'avons dit, escarpés, propres à la défendre du côté de la mer. Les rochers qui sont aux deux côtés du port forment surtout une vue très-pittoresque; on peut même les regarder comme un jeu, une singularité de la nature, soit par leurs formes qui sont toutes pyramidales, soit par leur couleur grisâtre et presque noire, ce qui forme comme l'ombre du beau tableau que présente le port. Par-tout où les rochers et le port ne couvrent pas la ville, elle est enfermée d'une muraille qui, à la vérité, n'est pas forte, mais qui a quelques tours, ou plutôt quelques batteries. La partie la plus foible est du côté du nord-ouest; car il y a,



1 La Ville de Mascate.
2. Fort de Mascate.
3 Palais de l'Iman.
4 Batterie.
5 Fort de l'Entrée.

VUE DE MASCATE.

6 Fort Intérieur.
7 Tour ruinée.
8 Danger.
9 Chemin qui conduit de la Ville au second fort de l'entrée.


RPJCB

en cet endroit, dans la muraille de la ville, de grands treillis pour faire écouler l'eau qui se précipite avec beaucoup de violence des montagnes des environs et vient se jetter dans la mer. Derrière cette muraille s'ouvre une assez grande plaine terminée par des rochers qui n'ont que trois issues étroites, dont la première mène au village de Soddos, la seconde à Kalbu et la troisième à Mattrahh : cent hommes défendroient ces issues contre dix mille ; ainsi Mascate ou Maskat est très-bien fortifiée par la nature et par l'art. C'est, selon toute apparence, la ville qu'Arrien nomme Mosca. Voyez à cet égard le *Recueil de toutes les relations de voyages*, *pag.* 112, *édition allemande*. Mascate étoit alors, comme aujourd'hui, l'entrepôt des marchandises qui viennent d'Arabie, de Perse et des Indes : c'est presque le seul port où les étrangers abordent en cette partie de l'Arabie. Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs de le mettre sous ses yeux dans la planche ci-jointe.

Ce fut à Mascate que nous fîmes tous nos arrangemens, achats et provisions, pour nous rendre par les déserts de l'Arabie dans

la Palestine, un des principaux objets de notre curiosité. On conçoit aisément toutes les précautions qu'il nous fallut prendre pour pénétrer dans un pays sec et aride, couvert presque par-tout de sables brûlans et de montagnes stériles, sans arbres, sans eau, presque sans villes et sans habitations. Telle est cette partie de l'Arabie qu'on nomme *pétrée*, soit à cause de la qualité de son terrain pierreux, soit plutôt du nom de Petra, métropole de ce pays.

Après deux jours et demi de marche, nous arrivâmes à la vue du mont Sinaï. Ce mont, si fameux dans les annales juives, est situé dans une presqu'île formée par deux bras de la mer Rouge, et si près du mont Oreb qu'on peut dire que ces deux montagnes n'en font qu'une. Ce sont deux sommets d'une même montagne, qui ne sont séparés l'un de l'autre que par un petit vallon. Sinaï est à l'orient, Oreb est à l'occident. La dévotion avoit autrefois fixé dans ce lieu un nombre prodigieux de solitaires : on en a compté jusqu'à quatorze milles. Ce goût de retraite s'est bien refroidi; à peine y avons-nous vu une douzaine de caloyers qui suivent

la règle de Saint-Basile. Nous parvînmes à la grotte où Moïse reçut les tables de la loi: on en a fait une chapelle qui n'a rien de remarquable qu'une belle statue de ce législateur. Les Arabes, qui révèrent beaucoup ce lieu, ont bâti au-dessus une assez jolie mosquée. A dix pas de cette mosquée est une source d'eau fraiche et abondante. Du mont Sinaï nous passâmes au mont Oreb, en traversant le vallon dont nous avons déja parlé. Tournant ensuite sur la droite, nous nous trouvâmes sur une assez belle esplanade, où étoit autrefois le monastère de Saint-Basile : il y a dans ce lieu trois belles sources, bordées de gazons toujours verds, et de peupliers.

De-là, continuant toujours notre route dans les déserts, sous le costume arabe dont nous avions eu l'attention de nous revêtir dès notre entrée dans Aden, nous nous trouvâmes au pied du mont Arat, d'où nous arrivâmes au bout de deux jours à la Mecque; elle fait partie, ainsi que Médine, d'une province qu'on nomme Hégias, et qui n'appartient proprement à aucune des trois Arabies, quoiqu'elle soit située dans la même

presqu'île. La Mecque fut le berceau de Mahomet, Médine en est le tombeau. La Mecque est située au pied d'une haute montagne, à quinze lieues de Gedda ou Gidda, qui est un port sur la mer Rouge : cette ville est grande, riche et bien peuplée, mais elle n'a ni murs, ni remparts. Nous y vîmes de très-beaux édifices et quelques palais, mais rien n'approche de la magnificence de ses caravensérais ou hôtelleries ; c'est-là que se retirent les voyageurs au tems des pélérinages. A une des extrémités de la ville s'élève le Harem, cour immense, entourée d'un triple rang de colonnes et de voûtes, dont le premier coup-d'œil frappe toujours malgré le goût bisarre et l'irrégularité de la construction. Au bout du Harem est le Kiabé ou maison céleste, que les Musulmans disent avoir été bâtie autrefois par les anges, transportée au ciel du tems du déluge, et rébatie par Abraham sur le modèle de la première. Cette maison, qui n'a rien de merveilleux pour la construction, est haute de trente pieds, longue de quinze pas et large de douze : la porte est d'argent massif et s'ouvre à deux battans ; elle a

cinq

cinq pieds de largeur sur dix de hauteur : on y monte par une échelle posée sur quatre roues qu'un iman pousse contre le mur. Veut-on prier? on paie l'iman, et l'on monte à l'échelle. Trois colonnes de figure octogone, et hautes d'environ vingt pieds, soutiennent tout l'édifice ; elles sont de bois d'aloës, de la grosseur d'un homme, d'une seule pièce chacune et posées sur une ligne droite. Le dedans du Kiabé est orné d'étoffes de soie blanches et rouges, et le dehors d'une étoffe de soie noire, bordée par en haut et par en bas de franges ou ceintures d'or, qui font un bel effet. Ces étoffes sont fournies aux frais du grand-seigneur; on les renouvelle tous les ans : les anciennes, qu'on regarde comme de précieuses reliques, sont partagées entre sa hautesse et le prince de la Mecque, qui en tire un profit considérable. Le chameau qui porte ces étoffes est regardé comme sanctifié : on le couvre de fleurs au retour, et on ne l'emploie plus à aucun genre de travail. Pour concilier plus de respect au Kiabé, on a bâti autour un petit mur qui en défend l'approche. Pour empêcher que la pluie ne ruine les fonde-

mens de la maison céleste, on a placé sur le toit, qui est en terrasse, une gouttière d'or qui, s'avançant en dehors d'environ six pieds, jette au loin les eaux de pluie qui tombent de la terrasse dans cette gouttière. L'intérieur du temple n'a rien de remarquable qu'une pierre noire qu'on dit que l'ange Gabriël apporta à Abraham lorsqu'il bâtissoit le Kiabé, et qui servoit d'échaffaud à ce patriarche : cette pierre se haussoit et se baissoit d'elle-même, afin qu'il eut moins de peine et qu'il ne fit point de trou dans la muraille. Cette même pierre, si miraculeuse, étoit blanche autrefois ; mais les péchés des hommes l'ont rendue noire. Chaque peuple a ses fables, et les hommes ne sont par-tout que de grands enfans.

Il part tous les ans cinq principales caravanes pour la Mecque : celle des Indes, celle de Perse, celle de Damas, celle du Caire et celle des Mugrebins, qui comprend les côtes de Barbarie et les pays de Fez et de Maroc ; celle-ci se joint toujours à celle du Caire, que ce surcroît fait monter quelquefois à cent mille pélerins : leur séjour à la Mecque n'est que de trois jours. Celui qui

peut baiser le premier la pierre noire est réputé saint; alors chacun se jette à ses pieds pour les lui baiser, et il est presque toujours étouffé par la foule. Au sortir de la Mecque, on reprend la route du mont Arat; ce fut le parti que nous prîmes pour aller à Médine, ville située dans une plaine, à trois journées d'Jambo, qui est un port sur la mer Rouge. Nous vîmes à Médine de très-belles mosquées : celle qu'on nomme la grande Mosquée, parce qu'elle contient le tombeau de Mahomet, est placée sur une hauteur au milieu de la ville : on y entre par un péristyle dont les colonnes sont de marbre et de l'ordre dorique, mais mal sculptées et trop massives. Le tombeau du prophète est renfermé dans une tour ou bâtiment rond surmonté d'un dôme qu'on nomme *Turbé*. Ce bâtiment rond est ouvert dans le milieu jusqu'au dôme et entouré d'une galerie dont le mur est percé de plusieurs fenêtres qui ont des grilles d'argent : le mur du bâtiment n'est point percé; mais il est couvert d'un si grand nombre de pierres précieuses et de diamans qu'il n'y a pas dans l'univers un lieu aussi riche que

celui-là. Nous admirâmes, entre autres, deux diamans, dont l'un est large de deux doigts et long à proportion, et le second, qui est plus gros que le premier, n'est que la moitié d'un autre qu'Osman, fils d'Achmet, fit scier en deux, et dont il envoya une partie à Médine et retint l'autre pour orner son turban : les grands-seigneurs l'ont toujours porté depuis, et il passe pour le plus beau diamant de l'empire. On entre dans la galerie et dans le Turbé, par des portes d'argent massif qui s'ouvrent à deux battans, comme celles du Kiabé. Les pélerins n'entrent point dans le Turbé, la foule seroit trop grande; ainsi, ils ne voient que les richesses de la galerie dont nous avons parlé; mais lorsqu'il n'y a point cette affluence de pélerins, on obtient aisément de se faire ouvrir la porte du bâtiment. Nous y entrâmes avec nos compagnons de voyage. Nous vîmes que le tombeau de Mahomet étoit placé entre ceux d'Abubeckre et d'Omar : il pose à terre et sur le rez-de-chaussée même; ainsi le cercueil de fer, attiré par une voûte d'aimant, est une fable : il est d'un marbre blanc et couvert d'un tapis très-riche. Trois

mille lampes brûlent sans cesse autour de ce mausolée ; elles sont d'argent. Le pélerinage de Médine n'est pas d'obligation ; cependant presque tous ceux qui font celui de la Mecque, font aussi l'autre : ceux qui vont de la Mecque à Jérusalem visiter le temple de Salomon, acquièrent la plus haute considération par ce double voyage ; ils sont crus en justice, dès qu'ils se présentent, sans qu'on ose les démentir, ni les récuser. La Mecque et Médine ont leurs seigneurs particuliers, lesquels sont, comme la plupart des souverains de l'Arabie, temporels et spirituels : on les nomme ici chérifs. Avant de quitter cette contrée, nous examinâmes avec attention l'arbre que les Arabes appellent *balsum* et qui produit le baume fameux connu sous le nom de baume de la Mecque. Cet arbre a les feuilles peu différentes de celles du frêne, mais éparpillées et peu fournies ; le tronc glutineux, léger et rougeâtre ; les branches longues et menues, odoriférantes, visqueuses et de la même couleur que le tronc : sa fleur est petite et d'une agréable odeur ; sa graine, qui n'a pas moins de parfum, est enfermée

dans une gousse noire et nage dans une liqueur épaisse de la couleur du miel ; elle a l'odeur du baume et le goût amer : les branches, qui se fendent d'elles-mêmes, distillent une gomme précieuse, qu'on recueille dans des sacs de cuir faits en forme de bourse ; sa couleur, d'abord très-blanche, prend ensuite une teinture verte, et jaunit enfin au bout de quelques mois ; elle est très-fluide dans son origine, mais elle acquiert avec le tems un tel degré de consistance qu'il faut la dissoudre dans l'esprit de vin. La myrrhe est une autre gomme odoriférante qu'on recueille aussi dans ces cantons, et qui coule, par incision, d'un arbre épineux dont les feuilles ressemblent à celles de l'olivier ; on en compose des parfums : les anciens s'en servoient pour embaumer les corps morts ; on en tire une huile excellente pour les plaies.

Nous n'arrivâmes à Cirq que le surlendemain de notre départ de Médine, et un peu avant dans la nuit. Après huit jours de marche, pendant lesquels nous ne rencontrâmes ni bourgs, ni villages, couchant sous nos tentes et vivant des provi-

sions que nous avions renouvelées à Médine, nous parvînmes enfin, épuisés de fatigue, à Bussereth ou Bosra, sur la frontière de l'Arabie et de l'Idumée ou Palestine. Judas Macchabée, le héros des Juifs, prit autrefois cette ville et la brûla : elle se rétablit depuis, et devint même assez puissante; ce n'est aujourd'hui qu'un amas de ruines; elle a cependant un archevêque grec, qui vit d'une légère contribution qu'il lève sur ses ouailles. Nous nous reposâmes deux jours en cette ville, quoiqu'elle n'offrît rien de remarquable; et après avoir fait de nouvelles provisions, nous en partîmes et poursuivîmes notre route jusqu'à Pétra, capitale de tout le pays. Cette ville, qui n'est qu'un triste amas de cabanes disposées sans ordre et sans dessin, tire son nom d'une grosse roche, au pied de laquelle elle est située : l'air y est brûlant et mal-sain. Cette capitale dépend du grand-seigneur qui y entretient un aga.

Nous quittâmes Pétra après un séjour de trois jours, et marchant à petites journées à cause de l'excessive chaleur, nous arrivâmes à Tor, sur la mer Rouge. Ce que cette

route nous offrit de curieux, furent quelques-uns de ces arbustes dont l'écorce distille une gomme appelée dans le pays, manne du ciel : cette manne ressemble assez à celle de la Calabre; on en fait un pain dont le goût nous parût peu agréable quoique sucré. Les Arabes en font grand cas : si elle étoit bien épurée, elle pourroit, suivant nous, mériter l'attention des médecins. Tor fut la première station des Israëlites après le passage de la mer Rouge. Nous n'avons pas rappelé tous ces grands événemens de l'histoire dont les pays que nous venons de parcourir ont été le théâtre; ils sont assez connus. Nous nous bornerons à une observation, c'est que l'Arabie a vu les plus grands faits miraculeux des deux religions, catholique et musulmane. Nous eûmes la satisfaction de voir à Tor la pêche d'un certain poisson qu'on appelle homme marin, parce qu'il a deux mains d'homme, avec cette différence que les doigts sont joints par une peau, à peu près comme une patte d'oie. La chair de ce poisson est, dit-on, assez délicate; on le harponne comme les baleines : sa peau est si dure qu'on en fait des

boucliers à l'épreuve du mousquet. Nous avons dit que Tor étoit située sur la mer Rouge : on pourroit tout aussi bien appeler cette mer la mer verte, puisque, si elle est rouge dans quelques endroits, elle est verte dans d'autres : cela provient du peu de profondeur de cette mer et de la transparence de ses eaux qui laissent appercevoir, ici un fond de sable rouge, là un fond d'herbes vertes qui s'élèvent même quelquefois jusqu'à la surface.

Après avoir attendu quelques jours, nous fîmes connoissance avec deux Arabes qui se proposoient de voir cette partie de l'Arabie qui nous restoit à parcourir, et qu'on nomme l'Arabie Déserte, mais que les habitans appellent Bériara : elle s'étend, du nord au midi, depuis le Diarbek jusqu'à l'Arabie Heureuse : à l'orient, elle a l'Euphrate et l'Yérak qui est l'ancienne Chaldée, et à l'occident, la Palestine et l'Arabie Pétrée. Ce n'est que du côté de l'Euphrate qu'on y trouve quelques terres fertiles ; le reste du pays n'est presque qu'une plaine de sables : il nous fallut regagner les montagnes et les déserts ; car c'est précisément le pays aride

dont nous venons de parler qu'il nous falloit traverser pour voir la Palestine. Nous prîmes toutes les précautions nécessaires, et après des fatigues infinies, nous découvrîmes la ville d'Annah, différente d'une autre ville du même nom située près du golfe de Bassora. Celle dont il s'agit maintenant fut ruinée par les Turcs; elle étoit composée de plusieurs îles que forme un bras de l'Euphrate : cette situation avantageuse, et son château que les Turcs ont aussi détruit, en faisoient une des places les plus fortes de l'Arabie; elle n'a plus rien de remarquable, mais elle est encore commerçante : l'autre ville d'Annah, près de Bassora, est encore moins considérable.

Nous continuâmes notre route par les déserts, malgré la crainte d'être engloutis à chaque instant par les montagnes de sables que les vents impétueux amoncellent quelquefois au point d'ensevelir des caravanes entières. Le désir de voir la Palestine, et de-là, les antiquités de Tyr et de Sidon, nous fit braver ces périls, les plus grands peut-être de tous ceux que nous avions courus. Ces déserts, ce pays si triste et si dan-

gereux, étoit cependant autrefois habité par les Moabites, les Madianites et les Amalécites : ce fut encore pendant quarante ans la demeure des Juifs. Ce pays a eu long-tems pour métropole la célèbre ville de Bostra ou Bosra; elle eut le nom de Philippopolis, sous le règne de l'empereur Philippe, qui y étoit né : on l'appelle aujourd'hui Bussereth. Les Bédouins, qui occupent la partie orientale de l'Arabie Déserte, ont succédé aux anciens Ismaëlites : on les nomme Bédouins, du mot *bédouy*, qui signifie en leur langue champêtre ou habitant du désert : ils logent sous des tentes et n'ont point de demeures fixes; ils ne s'occupent que de la conduite de leurs moutons et de leurs chèvres : ils campent l'été sur des collines qu'ils quittent au retour de l'hiver, pour aller, vers le midi, jusqu'à Césarée de Palestine, et hors de l'enceinte des montagnes. Alors ils campent dans des vallons ou sur le rivage de la mer: leurs camps, où ils vivent d'ailleurs militairement sous des tentes tissues de poil de chèvre et teintes en noir, sont subordonnés à leurs princes ou chefs, qu'ils appellent émirs: ceux-ci ont sous eux des officiers subalternes

que l'on nomme cheiks, et qui commandent à une moindre quantité d'Arabes. Malgré cette subordination, les Bédouins sont un peuple libre, et leurs émirs ne sont point des rois. Celui qui gouverne dans la partie de la Palestine située au-delà du Jourdain, entre le mont Sinaï et la Mecque, porte à la vérité, dans nos histoires, le titre de roi des Arabes; mais on ne le lui donne que parce que cette contrée étant plus étendue et plus peuplée que les autres, il a plus d'autorité, et qu'il se fait redouter par les Turcs, qui lui paient une espèce de tribut annuel pour l'empêcher de piller les caravanes des pélerins qui vont à la Mecque.

Qu'on ne croie pas cependant que ces peuples, dont la vie ressemble à celle des brigands et des pirates, suivant certains voyageurs, et, suivant nous, à celle des anciens patriarches, soient injustes et barbares; ils sont, au contraire, hospitaliers, bons et d'une civilité plus franche et plus réelle, que celle des peuples qui se disent polis, et qui souvent ne sont que faux et peu humains. Leur religion est la même que celle des Turcs; ils suivent la loi de Mahomet, qui étoit issu

lui-même de la race des Arabes Ismaëlites.

Quand un étranger arrive dans leur cabane, sur-tout s'il est conduit par des gens de leur nation, on le reçoit sous une tente, où il trouve une natte pour s'asseoir et pour coucher, parce qu'ils n'ont point de meubles plus commodes, ni plus précieux : on lui sert du café, on lui présente du tabac, tandis que les femmes préparent les viandes nécessaires pour le régaler. Naturellement graves, sérieux et modérés, les Bédouins le sont encore par art jusqu'à l'affectation : à peine osent-ils sourire aux choses les plus plaisantes ; ils ont pour principe qu'un air riant et enjoué convient au visage des jeunes filles et des femmes ; ils parlent fort peu, jamais sans nécessité. Pour se faire écouter d'eux avec plaisir, il faut parler d'un ton doux, égal et sans précipitation, s'énoncer gravement, dire beaucoup en peu de mots, n'employer ni raillerie, ni dérision, ni médisance dans le discours ; ils prêtent beaucoup d'attention à ce qu'on leur dit, et ne répondent que long-tems après qu'on a achevé de parler. Ce pays est l'antipode moral de la France : ils ont un respect idolâtre pour la barbe,

qu'ils regardent comme un ornement sacré que Dieu leur a donné pour les distinguer des femmes. A l'exemple de leur prophête, jamais ils ne la rasent : c'est chez eux une grande marque d'infamie de couper la barbe à quelqu'un ; il y a beaucoup d'Arabes qui préféreroient la mort. Les femmes baisent la barbe de leurs maris, et les enfans celle de leurs pères, lorsqu'ils viennent les saluer. Dans leurs visites, une de leurs principales cérémonies est de jeter de l'eau de senteur sur leur barbe, et de la parfumer ensuite avec de la fumée de bois d'aloës, qui lui donne une odeur agréable : quand ils la peignent, ce qu'ils font toujours en finissant la prière, ils étendent un mouchoir sur leurs genoux, ramassent superstitieusement tous les poils qui en tombent et les plient dans du papier pour les porter au cimétière à mesure qu'ils en ont une certaine quantité. Après leur barbe, les Bédouins n'ont rien de si cher que leurs jumens : ils les préfèrent aux chevaux, parce qu'elles résistent mieux à la fatigue, à la faim et à la soif. Peu curieux de connoître leurs propres ayeux, les Arabes le sont, au contraire, beaucoup de

savoir la généalogie des étalons qu'ils emploient au service de leurs cavales; ils donnent le nom de *kehhilan* aux chevaux nobles, celui d'*aaliq* aux chevaux d'une ancienne race, mais mésalliée : les rôturiers, qu'ils vendent toujours à fort bon marché, se nomment *guidich :* ils ne font jamais couvrir les jumens d'extraction noble, que par un étalon de la même qualité.

Il s'en faut beaucoup que la propreté règne ici dans les repas. Chez les émirs, les cheiks, et les autres Arabes qualifiés, la table est un grand morceau de cuir, taillé en rond, qu'on étend par terre sur une natte; la vaisselle est de cuivre, les cueillères de bois, et les tasses d'argent, de fayance ou de cuivre jaune : les hommes un peu distingués sont autour de la table, les jambes croisées à la manière des Orientaux; ceux qui leur sont inférieurs sont à genoux et assis sur leurs talons. On ne met point de nappe; tous les plats sont servis sur le cuir, qui est bordé de galettes et de cuillères : on ne se sert point de fourchettes; ils prennent toutes sortes de viandes avec les doigts, mais toujours de la main droite. On mange sans

boire, à moins qu'un extrême besoin n'oblige à en demander. Le repas fini, tous se lèvent en rendant à Dieu leur action de grâce; ils vont boire, et se laver les mains avec du savon : ensuite ils prennent le café, ou ils fument du tabac. Les Arabes du commun mangent encore plus mal-proprement; ils prennent à poignée, dans de grandes jattes de bois, les viandes et le riz. Les Arabes boivent du vin lorsqu'ils en trouvent l'occasion; ils disent que la défense de leur prophête n'est qu'un conseil et nullement un précepte. Le *pilan*, qui est le ragoût le plus ordinaire des Bédouins, n'est autre chose que du riz qui a bouilli un peu de tems dans de l'eau chaude avec du safran, des raisins secs, des pois et de l'oignon, jusqu'à ce qu'il soit à moitie cuit : on le retire, et on le laisse bien couvert auprès du feu pour le faire enfler; on y jette ensuite du beurre roussi avec du poivre et quelquefois du sucre.

L'habillement des émirs et des cheiks diffère peu de celui des Turcs : les autres Arabes n'ont qu'une grosse chemise à longues manches, un caleçon de toile, un castan d'une grosse toile de coton, fait en forme

de

de soutane et qui descend jusqu'à mi-jambe, une sangle de cuir où pend un poignard ou un coutelas, et un aba ou manteau de baracan, rayé de blanc et noir. En hiver, ils ont des vestes composées de plusieurs peaux d'agneaux, cousues les unes aux autres; ils mettent le poil en dedans quand il fait beau, et en dehors quand il pleut : dans les grandes chaleurs de l'été, ils portent par-dessus leurs habits ordinaires des robes de toile bien blanche, faites en manière de chemises et très-amples. Leur turban est un petit bonnet de drap rouge, entouré d'une mousseline blanche, dont ils laissent pendre un bout en forme de panache; et l'autre bout, qui est beaucoup plus long, se passe autour du cou pour le garantir des ardeurs du soleil.

Les Bédouins, ainsi que les Turcs, n'ont ni habits, ni meubles de couleur verte : il n'y a que les descendans de Mahomet qui aient le privilège de porter le turban vert. Les Persans, qui usent de cette couleur, sont traités pour cela d'héretiques et de profanateurs par les autres Mahométans. Les Bédouines sont vêtues avec la même simplicité que leurs maris; elles n'ont ordinaire-

ment qu'une chemise de toile bleue et un aba par-dessus, avec un grand voile sur la tête, dont elles s'enveloppent le cou et le bas du visage jusqu'au nez : l'hiver elles portent des camisoles piquées avec du coton, et elles se chaussent avec des babouches; elles font d'ailleurs usage des mêmes ornemens que les turques. Les femmes des émirs et des cheiks sont, en général, moins laides que les femmes arabes du commun, parce qu'elles sont plus blanches et mieux faites; elles ont des chemises de mousseline, brodées en soie, de petites camisoles de drap d'or, de satin, ou d'autres étoffes de soie, qui ne se joignent que par deux boutons, au-dessus d'une petite ceinture; le haut de la camisole est ouvert le long de la poitrine, afin d'avoir toujours le sein à l'aise et de le faire un peu paroître par le milieu : leurs vestes de dessus sont de satin ou de velours, ou même de brocard d'or; elles ont aussi des caftans, faits comme les camisoles ordinaires, mais qui descendent jusqu'aux pieds; elles s'en couvrent en hiver. Leurs souliers, ou babouches, sont petits et façonnés; et quand elles veulent sortir, elles met-

tent de petites bottines plissées. Leur coëffure est un bonnet d'étoffe d'or ou d'argent, fait à peu près comme une écuelle, entouré d'une mousseline brodée d'or et de soie avec un bandeau de gaze, qu'elles lient sur le front. Lorsqu'elles sortent, elles mettent pardessus leur coëffure un grand voile de mousseline, qui leur couvre le visage, la gorge et les épaules, et descend jusqu'à la ceinture : quand elles vont en visite ou à la promenade à pied, elles ont aux jambes des cercles garnis de petits anneaux qui pendent tout autour, et qui sonnent comme des grelots : ces anneaux et quantité de pendeloques plattes, attachées au bout de leurs cheveux nattés en long par derrière, sont autant de sonnettes qui avertissent que ces femmes sortent ou qu'elles passent; alors, tous ceux qui sont sur leur chemin se retirent pour ne pas les regarder.

Les mariages se traitent ici avec les mêmes mystères qu'une intrigue galante en Espagne et en Italie : quand un jeune Bédouin est amoureux d'une fille, ou par imagination (car les Arabes n'ont aucune communication avec les femmes ou les filles d'au-

trui), ou parce qu'il a entendu parler d'elle, sa première démarche est de tâcher de se procurer la vue de la personne qu'il recherche, ce qu'il obtient quelquefois du père même, qui le fait cacher dans sa tente, et d'autres fois, de la fille, qui, s'appercevant des desseins de son amant, laisse tomber son voile comme par hasard, et se fait voir quelques momens, quand elle croit être jolie : alors le jeune homme la fait demander par quelqu'un de ses parens. On traite du prix de la fille que le gendre doit payer au beau-père, en moutons, en chevaux ou en chameaux, et jamais en argent. Il y a entre ces peuples et nous deux différences remarquables : ici on n'a presque pas vu sa femme, et elle n'apporte pas de dot ; en France, parce qu'on la voit, on ne l'épouse souvent qu'à cause de la dot. Une autre singularité digne de remarque, c'est que le père de la fille est le seul des parens des deux époux qui n'assiste pas à la nôce : la raison nous en doit paroître encore plus bisarre : c'est qu'il se fait un point d'honneur très-délicat de rester chez lui, tandis que sa fille est au moment de perdre sa virginité.

Voici les cérémonies du mariage : lorsque les parties sont d'accord, on fait dresser le contract; ensuite les femmes, quand le contract a été passé, mènent la mariée au bain: elles la lavent, lui mettent ses plus beaux habits, lui parfument les cheveux et la parent selon ses moyens et sa condition : on la fait monter ensuite sur une jument ou sur un chameau couvert d'un tapis et orné de feuillages et de fleurs; on la conduit au son des voix et des instrumens à la tente où le mariage doit se célébrer. Les hommes de leur côté accompagnent au bain le jeune Arabe, l'habillent de tout ce qu'il a de plus propre, et le ramènent à cheval en cérémonie. Après le repas des nôces, les hommes se réjouissent sans bruit et avec beaucoup de modération : les femmes, au contraire, dansent et chantent, en jouant d'une espèce de tambour de basque, et en donnant mille louanges à la beauté et au mérite de l'épousée; elles la mènent ensuite à la tente préposée pour la célébration du mariage.

Dès que la nuit est venue, les femmes conduisent l'épouse à son mari, qui l'attend, seul, et assis dans une tente séparée : ils ne

se disent rien l'un à l'autre ; mais les femmes font un compliment au jeune homme, qui se tient toujours assis d'un air grave et sérieux, sans prononcer une parole, ni faire aucun mouvement, jusqu'à ce que la fille, s'étant prosternée devant lui, il lui met une pièce d'or, ou d'argent, sur le front : cette cérémonie se fait trois fois ce soir là, et à mesure qu'on fait changer d'habits à la nouvelle mariée, on la présente à l'époux, qui la reçoit de la même façon et avec la même gravité. C'est une espèce de magnificence en Orient, que de déshabiller souvent la nouvelle mariée, et de lui donner, en un seul jour, tous les habits qu'on lui a faits pour ses nôces. La troisième fois que la fille est présentée, le mari se lève, l'embrasse et la porte lui-même dans la tente où ils doivent coucher. On les laisse seuls ensemble pendant un quart d'heure : ils se lavent ensuite l'un et l'autre avec de l'eau froide et changent d'habits : l'épouse rentre dans l'assemblée des femmes, l'époux dans celle des hommes ; il fait voir des preuves incontestables de la virginité de sa femme : chacun le félicite de sa bonne fortune. On passe

ensuite la nuit à se réjouir avec le même cérémonial ; la fête dure tout le reste de la journée.

Les Arabes montent souvent à cheval pour se promener ; d'autres vont à la chasse du sanglier qu'ils tuent à coups de lance, ou à celle de la gazelle qu'ils forcent avec de grands levriers. La gazelle est une bête fauve inconnue en Europe ; elle s'apprivoise aisément : les Orientaux l'aiment beaucoup à cause de sa douceur et de sa gentillesse. Quand les Arabes veulent exprimer la beauté d'une femme, ils disent qu'elle a les yeux d'une gazelle : cet animal a de grands yeux noirs. Les Arabes ne connoissent ni les cartes, ni les dez ; leurs jeux ordinaires sont les échecs, les dames et le mangala : ce dernier est une table de bois où il y a douze creux ; on y met de petites pierres avec lesquelles on joue à pair ou non. Les divertissemens des femmes consistent à se visiter, à causer ensemble, à chanter et à danser.

Les Bédouins, croyant, comme les Turcs, à la fatalité, se servent peu de médecins et de remèdes : c'est cependant de ce peuple que sont sortis les plus habiles médecins de

l'Orient. Le célèbre Cheik-Méhémet-Ebusina, que nous nommons par corruption Avicenne, étoit Bédouin.

On se sert beaucoup ici de chameaux, parce que cet animal dort et repose fort peu. Aucune bête de charge ne vit, ni si aisément, ni à si peu de frais, et ne reste si long-tems sans boire; ils sont quelquefois quatre jours sans se rafraichir, et toute leur nourriture consiste en quelques feuilles sèches et brûlées, qu'ils trouvent sur les buissons, ou bien les chameliers leur mettent dans la gueule une boule de pâte qu'ils avalent et ruminent toute la journée. Les chameaux sont revêtus, pendant l'hiver, d'un poil long et frisé, comme la laine des brebis; cette toison tombe au printems: leur poil, plus fin que celui d'aucun autre animal, excepté le castor, se file comme la soie, et sert à fabriquer ces beaux camelots d'Orient qui doivent leur nom à ces animaux. Le chameau est naturellement tranquille et doux; on le mène sans bride, sans collier, au seul son de la voix: lorsqu'il est en chaleur, il devient fantasque et rétif; il faut le charger alors extraordinairement; quelque-

fois on est obligé de lui mettre un frein : dans l'accouplement, les femelles se courbent sur les genoux. Les petits sont onze ou douze mois dans le sein de leur mère : lorsqu'ils viennent au monde, on leur plie les jambes sous le ventre, et les tient quelques jours dans cette posture, afin qu'ils s'accoutument à se baisser. Les chameaux qu'on élève dans le désert ne sont, ni si grands, ni si forts que ceux qu'on rencontre en faisant la route de Constantinople en Perse : ces derniers sont d'une plus belle apparence et portent mille livres pesant, tandis que les autres n'en peuvent guère porter que six cents. La manière de les charger est assez curieuse; il faut qu'ils se baissent et se mettent le ventre à terre. Les dromadaires ne sont point une espèce distinguée du chameau; il n'y a pas plus de différence entre eux, qu'il n'y en a entre un cheval de harnois et un coursier; seulement ils sont plus légers, plus agiles, plus propres à la course.

En général, toute cette vaste presqu'île, qu'on appelle Arabie, est infestée de toutes les bêtes féroces qui préfèrent aux terres humides les sables brûlans et les montagnes

arides. Ces rois solitaires y exercent un empire absolu, et l'homme, qui se prétend le roi des animaux, ne paroît ici qu'un monarque dégradé ; mais si les lions, les tigres, les hiennes, les panthères, les léopards, exercent impunément leurs ravages dans ces déserts, on trouve du moins dans ces montagnes d'autres animaux qui, quoique aussi féroces pour la plupart, produisent de grands avantages pour le commerce, tels sont les chats musqués, la civette, la belette odorante, la genette, le chevreuil de musc, et plusieurs autres que l'habitude a accoutumés à la discipline domestique. Les lièvres sont si communs dans ces déserts qu'ils venoient quelquefois se jeter en foule à nos pieds : on y trouve aussi une prodigieuse quantité de rats, de lésards, de serpens et de sauterelles.

Enfin, nous arrivâmes au pied du mont Thabor, la montagne la plus escarpée de la Palestine. Du haut de cette montagne, dont la forme est pyramidale, nous découvrîmes une grande partie de la Palestine ou Idumée; c'est une des plus célèbres des petites contrées de la terre : on n'y peut faire un pas sans se rappeller les

mystères ou prodiges de la religion juive et catholique. Nous entrâmes bientôt dans Jérusalem. Quelle différence entre cette malheureuse cité, et ce que dût être la capitale de Salomon ! elle n'a pas même conservé son ancien emplacement. On a exclus de son enceinte le mont de Sion, sur lequel le temple étoit construit : le mont Calvaire, qui étoit situé hors de la ville, en occupe aujourd'hui le milieu. Au pied de ce mont sont trois tombeaux, dont l'un est de porphyre, et renferme, à ce qu'on prétend, les cendres du grand sacrificateur Melchisedec ; les deux autres sont d'une construction plus moderne, comme le témoignent les épitaphes : Godefroi de Bouillon et Baudoin, son frère, y sont enterrés. L'église du Saint-Sépulcre, sans être grande, contient une douzaine de sanctuaires : chacun d'eux rappelle quelque circonstance de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. Jérusalem, qu'on nomme ici la Ville-Sainte, offre peu de magnificence : une ville, tant de fois saccagée, ne pouvoit nous présenter que de tristes ruines ; la plupart des lieux cités dans l'Ancien et le Nouveau-Testament ont changé de forme et

de destination. La maison de Zébédée est devenue une église; l'église bâtie sur la maison de Saint-Thomas est devenue une mosquée : le couvent des Arméniens mérite bien plus qu'on s'y arrête. Nous remarquâmes sur-tout dans leur église une chaire revêtue d'écaille de tortue et de nacre de perle travaillées avec beaucoup de grâce.

Les caves du mont Moriah, bâties pour agrandir l'aire du temple, ont cent cinquante pieds de profondeur, et forment deux allées couvertes par de grandes pierres, et soutenues sur de hauts pilliers d'une seule pierre de six pieds de diamètre. Le temple est entièrement détruit : à sa place est une petite mosquée qui n'a d'avantageux que sa situation ; mais elle suffit pour lui donner un air imposant. A quelque distance de-là on voit la magnifique porte du temple, seul reste échappé à la ruine de ce superbe et fameux édifice.

On montre aux environs de Jérusalem la grotte où le prophête Jérémie écrivit ses sublimes lamentations, et la prison où il fut renfermé ; elles n'ont de remarquable que la vénération que leur portent également les

Juifs, les Chrétiens et les Turcs. Le sépulcre des rois, taillé dans le roc vif, est peut-être un des plus beaux monumens de l'antiquité. Son entrée conduit dans une cour que le rocher environne : au midi est un portique orné de sculpture. On descend à son extrémité aux sépulcres, qui sont six chambres de même grandeur, mais dont le plafond et les côtés sont si exactement carrés, les angles si justes, le tout si bien conservé qu'on croit voir un appartement régulier dans un bloc de marbre : ces chambres, excepté la première, contiennent des cercueils de pierre, placés dans des niches sur les côtés et couverts autrefois d'autres pierres sur lesquelles étoient sculptés différens feuillages; mais ces pierres ont été brisées: il ne reste plus à cet édifice qu'une seule porte faite d'une seule pierre, et taillée aussi artistement que pourroit l'être une pièce de bois.

A peu de distance de Jérusalem sont Bethanie, Bethléem et Nazareth : ce ne sont que des espèces de petits bourgs, ou plutôt de vrais villages. Une remarque qui ne peut échapper à aucun voyageur en parcou-

rant la Palestine ou Judée, est comment un si petit espace de terrain a pu suffire autrefois pour nourrir un grand peuple. On voit, à la vérité, des restes de l'industrie avec laquelle les Juifs étoient parvenus à rendre ce pays fertile : malgré cela, toutes les richesses, ou, pour mieux dire, l'abondance prétendue de l'ancienne Judée, et même sa population, ont été infiniment exagérées, quoique le commerce dut beaucoup suppléer à sa stérilité. Le Jourdain est le seul fleuve qui arrose la Palestine; il la traverse toute entière, se jette ensuite dans la mer de Tibériade : de-là il va se perdre dans celle qu'on nomme la mer Morte. Ces deux mers ne sont que deux grands lacs : celui de Tibériade n'a que six à sept milles de largeur, sur une longueur de dix-huit à dix-neuf milles : ce lac tire son nom de la ville de Tibériade, qu'Hérode fit bâtir en l'honneur de Tibère, et dont plusieurs ruines annoncent encore l'ancienne grandeur. La mer Morte borne la plaine de Jéricho. Non loin de là, on trouve sur une montagne une espèce de pierre sulfureuse qui, mise au feu, y devient plus légère et répand une odeur insup-

portable. La Judée offre aussi des sources d'eau chaude, dont une l'est à un tel degré qu'on n'y sauroit tenir la main. En général, toute la Palestine suit la religion des Turcs.

Il nous reste à tracer en peu de mots les révolutions qu'a éprouvé la Judée. On sait que Moïse y conduisit les Juifs au sortir de l'Egypte : ces nouveaux habitans exterminèrent les anciens, et furent eux-mêmes subjugués, tantôt par les Philistins, tantôt par d'autres peuples. Les Romains ne les jugèrent pas indignes de leurs armes : Jérusalem fut soumise à leur domination, après un siége des plus sanglans et des plus horribles. Des Romains, elle passa aux Grecs, et de ceux-ci aux Arabes conduits par Omar, successeur de Mahomet. Les Arabes en furent à leur tour chassés par les Sarrasins, qui en restèrent tranquilles possesseurs jusqu'aux croisades. Les Turcs parurent ensuite sur la scène, détruisirent l'empire des califes, et chassèrent les Chrétiens de la Palestine dont ils sont encore aujourd'hui les maîtres : ainsi ce petit coin de la terre fut souvent inondé de sang, éprouva toutes

sortes de dominations, et de formes de religion et de gouvernement, sans être heureux sous aucune, si ce n'est peut-être sous le règne de Salomon. Ce pays est gouverné aujourd'hui par différens pachas, sous l'autorité du grand-seigneur : le principal d'entre ces gouverneurs est le pacha de Jérusalem. Les Arabes cependant ont su y conserver une ombre de puissance, et le pays de Samarie est spécialement affecté à un de leurs émirs.

Après être restés encore quelques jours à Jérusalem, nous prîmes la route de Seyde ou Sidon, en traversant le Bélus, et nous arrivâmes à la ville d'Acre, autrefois Ptolémaïde, théâtre fameux de la guerre que se firent les Chrétiens et les Sarrassins. Le lendemain nous apperçûmes le promontoire Blanc, sur lequel est un chemin de six pieds de large, ouvrage d'Alexandre, et nous visitâmes le lieu qui étoit le principal objet de notre curiosité, celui où fut la célèbre Tyr. Cette ville, jadis appelée la reine des mers, n'est plus que le séjour de quelques misérables pêcheurs. Nous n'y trouvâmes de remarquable qu'une colonne de marbre, haute d'environ quarante-cinq pieds, couchée parmi les décombres

combres d'une église. Il ne reste aucun vestige de la fameuse digue par laquelle Alexandre joignit la ville à la terre ferme. De Tyr nous fûmes à Sidon, ville assez grande et encore assez bien peuplée, quoique détruite par les Turcs, qui, selon leur coutume, ont enseveli, sous de rustiques bâtimens, les morceaux les plus curieux de l'antiquité. Que de monumens précieux et sans doute dignes de notre admiration, ne trouveroit-on pas, si, au lieu d'employer l'or et le sang des peuples, des millions d'hommes à s'entr'égorger, on les employoit à des fouilles savantes dans les souterrains où gissent les cadavres de Tyr, et de tant d'autres grandes villes de l'antiquité !

Nous saisîmes la première occasion qui s'offrit à nous pour retourner d'une manière agréable et sûre à Tor sur la mer Rouge, c'est-à-dire, que nous attendîmes à Jérusalem, d'où les deux Arabes avec qui nous avions fait le voyage étoient répartis, qu'il s'en présentât quelqu'autre avec lequel nous pussions refaire à peu près la même route jusqu'à Tor. Au bout de trois semaines d'attente, nous trouvâmes des compagnons de

voyage, et nous préférâmes de reprendre le chemin de Jérusalem à Tor, au lieu d'aller de Sidon au Grand-Caire, et de là à Suez, parce que nous étions assurés de trouver à Tor des bâtimens pour Suez, et parce qu'il nous eût fallu également traverser des déserts du Caire à Suez. Le port de Suez occupe l'extrémité du golfe Arabique, autrement dit la mer Rouge. C'étoit autrefois une grande ville, connue sous différens noms: On l'appela la ville des héros, Hiéropolis; elle fut nommée aussi Cléopatra et Arsinoë. On dit qu'Ara, qui conquit l'Egypte pour le premier calife de Damas, y avoit ouvert, de la mer jusqu'au Nil, un canal qui devenoit navigable à l'accroissement de ce fleuve; mais quand les Mahométans eurent détruit cette ville, ce canal se boucha insensiblement: on n'en trouve plus aucune trace. On prétend que Sésostris roi d'Egypte, Darius roi de Perse, et ensuite Ptolémée, avoient aussi entrepris de joindre la mer Rouge à la Méditerranée par une communication du Nil au port de Suez: ce projet n'a point eu lieu, parce qu'on craignoit, dit-on, que l'Egypte ne fut entièrement submergée, étant

de plusieurs coudées plus basse que le golfe Arabique.

Quoiqu'il en soit, Suez, où nous arrivâmes sans aucun accident, du moins qui mérite d'être rapporté, n'est aujourd'hui qu'une très-petite ville; mais notre intention, en nous rendant à Suez, étoit d'y profiter des vaisseaux qu'on y trouve assez fréquemment prêts à faire voile pour Ormus, et de-là pour les Grandes-Indes. Il s'en présenta bientôt un (c'étoit un vaisseau anglois) : nous nous y embarquâmes de l'agrément du capitaine; le trajet sur la mer Rouge ne nous offrit rien de particulier. Nous apperçûmes une infinité de petites îles, et un grand nombre de ports dont les principaux sont Alkossir, Suaquen, Massua, etc. Suaquen a été autrefois une ville riche et célèbre, sur la côte des Abyssins, par la bonté de son port, l'avantage de sa situation et l'étendue de son commerce. Nous passâmes le détroit de Babel-Mandel, autrement dit détroit de la Mecque. Il n'a guère que six lieues de largeur. Nous fîmes voile vers l'île de Socotra, longue de vingt lieues, large de neuf, et la plus grande qui soit à l'entrée de la mer Rouge : on y

pêche beaucoup de baleines. Les Insulaires prennent ces animaux avec des harpons de fer attachés à une longue corde qui tient par l'autre bout à une pièce de bois flottante pour faire connoître le lieu où s'arrête la baleine en mourant. Quand on l'a traînée au rivage avec cette corde, on la dépèce comme l'on veut. De l'île de Socotra nous continuâmes notre navigation le long des côtes de l'Arabie, jusqu'au golfe d'Ormus.

CHAPITRE VIII.

D'Ormus et de Surate.

AVANT qu'on eût découvert la route par le Cap de Bonne-Espérance, le port de la ville d'Ormus, où nous arrivâmes après une assez courte navigation, étoit un des grands marchés du Levant pour les épiceries, les drogues et les autres marchandises des Indes : il en fournissoit à toute la Perse, et les nations de l'Occident y arrivoient par la mer Rouge. D'Ormus les denrées de l'Inde se transportoient par le golfe Persique jusqu'à Basran, pour être distribuées par les caravanes en Arménie, à Trébisonde, à Damas, à Alep, etc. Ce qui s'apportoit par la mer Rouge étoit embarqué à Tor et à Suez, d'où les caravanes conduisoient le transport jusqu'au Caire ; et de-là, par la voie du Nil,

ces marchandises parvenoient au port d'Alexandrie.

Ormus est dans une île à l'entrée du golfe Persique. Cette île, qui se nomme Jérun, a quatre ou cinq lieues de circonférence; elle n'est éloignée que de deux lieues du continent. Le terrain en est si stérile qu'il ne produit que du sel et du soufre. On n'y trouve pas même de l'eau; il faut l'aller chercher dans la terre ferme. Malgré cette stérilité et les chaleurs excessives qui font de cette île une espèce de fournaise ardente, sa rade est néanmoins si bonne, sa situation si avantageuse, qu'il étoit passé en proverbe parmi les Arabes: « Que si tout l'univers n'étoit « qu'une bague, la ville d'Ormus en seroit « le diamant. »

Ormus, autrefois la capitale d'un royaume, étoit situé sur le continent; un de ses rois obtint d'un prince voisin l'île de Jérun, comme un lieu de peu d'importance, et s'y étant fortifié, il chassa son bienfaiteur de tous ses états. Il y bâtit une ville qu'il nomma Ormus, du nom de son ancienne capitale. En moins de deux siècles, elle prospéra au point d'étendre sa domination sur

l'Arabie et sur le golfe Persique. Le fameux Alphonse d'Alburquerque, amiral portugais, l'ayant réduit, au seizième siècle, sous le joug de sa nation, il y bâtit une citadelle. Ormus devint, après Goa, le plus riche établissement des Portugais dans les Indes, et une des villes les plus commerçantes de l'Asie. On y voyoit arriver une quantité incroyable de marchandises, avec les richesses de la Chine, des Moluques, de toutes les Indes orientales, de la Perse et de l'Arabie. On ne sauroit se figurer le changement qui s'est fait dans cette île, depuis qu'avec l'aide des Anglois, le roi de Perse s'en est rendu maître et l'a enlevée aux Portugais, en 1622. Il en fit démolir les murailles, et transporter les matériaux et le commerce à Gomrom, port voisin, qui commença dès-lors à devenir une ville riche et florissante. Ce qui augmente sa célébrité, c'est la multitude de perles qui se pêchent dans ce golfe: elles sont les plus grosses, les plus nettes et les plus précieuses de l'univers. Voici de quelle manière se fait cette pêche, dont nous eûmes la satisfaction d'être témoins. On enferme la tête du pêcheur dans une espèce

d'étui de cuir bouilli, qui n'a d'ouverture que par un long tuyau qui va jusqu'au-dessus de l'eau, et dans lequel par conséquent l'eau ne peut entrer dans ce tuyau. On le fait descendre jusqu'au fond : il y ramasse tout ce qu'il peut trouver d'écailles ; il en remplit un sac qu'il a au cou, et avertit d'autres pêcheurs qui l'attendent dans une barque et le tirent hors de l'eau.

D'Ormus nous nous rendîmes, sur le même vaisseau anglois, à Surate, après avoir visité le port et la ville de Gomrom : elle a deux forts châteaux vis-à-vis l'un de l'autre, qui défendent l'entrée du hâvre, et sont garnis d'une bonne artillerie. Les plus belles maisons de la ville sont celle du gouverneur, et celles des Hollandois et des Anglois, qui y font le principal commerce. Les matériaux dont on batit ici les maisons sont un composé de terre grasse, de sable, de paille coupée ou hachée, et de fumier de cheval : on mêle le tout ensemble, on en fait une couche que l'on couvre d'une autre couche de fagots, et ainsi successivement jusqu'à la hauteur de cinq à six pieds. Ils y mettent le feu, et font cuire cette espèce de ciment

qui devient dur comme de la pierre. Les gens de basse condition logent dans des cabanes faites de branches et de feuilles de dattiers. Les habitans font venir leurs provisions de Kismich, île éloignée de trois lieues de Gomrom. Les personnes de distinction sont vêtues à la persane ; mais le peuple va presque nu. Les femmes se chargent les bras, les jambes, les oreilles et les narines d'anneaux d'or, d'argent, de cuivre ou de fer, selon leurs moyens.

Avant d'arriver à Surate, nous abordâmes au port de Diu, ville fameuse, que les sièges qu'elle a eu à soutenir rendront à jamais mémorable dans les villes de l'Asie : elle appartenoit au roi de Cambaye, lorsque les Portugais obtinrent la permission d'y bâtir une forteresse. Ils en devinrent bientôt les maîtres. Pour chasser ces étrangers, le roi de Cambaye sollicita le secours des Turcs. Soliman, bacha d'Egypte, eut le commandement de la flotte, que le grand-seigneur envoya dans l'Inde. Il poursuivit vivement le siège de Diu, qu'il trouva commencé. Les Portugais firent une si belle résistance que Soliman fut contraint de lever le siège.

La ville de Diu soutint deux ans après, avec la même valeur et le même succès, un autre siège entrepris aussi par le roi de Cambaye.

Nous ne nous arrêtâmes presque pas à Diu, et nous voguâmes vers Surate, ville très-célèbre des états du Grand-Mogol. Elle est située à trois ou quatre lieues de la mer, sur une rivière nommée Tapti, qui forme un port où les vaisseaux peuvent entrer facilement. Ce n'est cependant pas là le port de Surate ; il est à quatre lieues de la ville, au village de Suhali. Ce fut-là où nous débarquâmes. Les facteurs françois, anglois et hollandois ont leurs comptoirs à une demi-lieue de la mer, à quelque distance l'un de l'autre. La ville de Surate est bâtie en carré; mais du côté de la rivière qui fait un détour, elle forme une espèce de croissant. La grande place est environnée d'une foule de beaux édifices : le château, qui la termine, n'est pas un de ses moindres ornemens; il a pour fossé la rivière même qui coule au pied de ses bastions. L'extérieur de la plupart des maisons est aussi orné, aussi enrichi d'ouvrages de menuiserie, que

l'intérieur de nos appartemens. Les dedans sont de la plus grande magnificence. Les murs, les plafonds, les parquets sont revêtus de porcelaine. Les fenêtres ne sont point faites de verre comme en Europe; ce sont des écailles de crocodile ou de tortue, ou des nacres de perle, dont les différentes couleurs rendent la lumière plus agréable. Cette ville renferme plus de quatre cent mille habitans, commandés par deux gouverneurs : l'un est purement militaire, l'autre est pour les affaires civiles.

Surate est la ville du monde où il y a le plus d'habitans de diverses nations, et de religions différentes, qui jouissent toutes du libre exercice de leur culte. Elle est peuplée principalement de Mogols, de Banians, d'Indiens qui suivent la secte de Pythagore, d'Arabes, de Persans, d'Arméniens, de Turcs, de Juifs, de François, de Hollandois et d'Anglois. Les Mogols sont les plus considérés, tant à cause de leur religion, qui est celle du Grand-Mogol et des principaux seigneurs du pays, qu'à cause de la profession qu'ils font de porter les armes; ils ont de l'aversion pour les métiers et le

commerce. Les Banians, au contraire, aiment le travail et la vie retirée et sédentaire.

Les Anglois ont établi à Surate le fort de tout leur commerce des Indes. Les personnes aisées peuvent ici voir leur table couverte de ce que l'Europe et l'Asie offrent de plus rare. Un jour que nous dînions chez un François, qui nous combla de toutes sortes d'honnêtetés et nous fut d'un grand secours, nous fûmes témoins d'une plaisante naïveté de la part d'un Indien qui avoit eu la curiosité de nous voir à table. Il fut extrêmement surpris, à l'ouverture d'une bouteille de vin de Champagne, de voir sortir la liqueur avec force, et le bouchon sauter au plafond, aussitôt qu'on l'eut déficelé. Nous lui demandâmes le sujet de son étonnement: « Ce n'est pas, dit-il, de voir jaillir la liqueur hors de la bouteille; c'est « comment on a pu l'y faire entrer. » L'argent se compte ici par roupies, par leks, par courous, par padans et par nils. La roupie vaut environ quarante sols de notre monnoie; il faut cent mille roupies pour un lek, cent mille leks pour un courou, cent mille

courous pour un padan, et cent mille padans pour un nil. Il y a des demi-roupies, des quarts de roupies. On trouve aussi à Surate une autre espèce de monnoie plus basse: ce sont des amandes amères dont soixante valent une pièce de cuivre, et soixante pièces de cuivre font une roupie. L'or de Surate est si fin qu'en le transportant en Europe, on peut y gágner douze à quatorze pour cent.

Les dehors de Surate offrent par-tout des promenades délicieuses des deux côtés de la rivière, et un grand nombre de maisons de plaisance; mais rien ne peut être ici comparé au monastère des faquirs, espèce de moines mendians, qui, comme les nôtres, font la quête pour augmenter leurs revenus. Tout ce que l'art peut employer pour perfectionner la nature a contribué à l'embellissement de cette retraite. Il y a dans ce pays un hôpital pour les vaches, les chevaux, les chèvres, les chiens et d'autres animaux malades, estropiés ou trop vieux pour servir; il est entretenu par les Banians, qui croient à la métempsycose: chacun d'eux s'imagine voir son parent dans un chien ou

dans un cheval. Cette vénération qu'ont les Indiens pour les animaux s'étend quelquefois jusque sur les arbres ; il y en a un surtout qu'ils regardent comme sacré, qu'ils prennent soin d'orner et souvent d'accompagner d'une pagode. Cet arbre se nomme *var* ou *ber*, l'arbre des Banians ou l'arbre des racines : ce dernier nom lui vient de la facilité avec laquelle ses branches prennent racine, et reproduisent d'autres branches. La terre des environs de Surate est très-fertile ; le climat est fort chaud, mais son ardeur excessive est tempérée par des pluies douces et par des vents qui règnent dans certains mois. Le goût du raisin n'est pas excellent : on n'en tobtient qu'un vin fort aigre. Mais on fait ici de l'eau-de-vie qu'on appelle *tary* : c'est une liqueur assez agréable, qui se tire du palmier et du cocotier.

Surate et son canton sont la plus belle partie de la province de Guzarate, comme cette province est elle-même la plus agréable de l'Indostan : elle étoit autrefois un royaume particulier que le Grand-Mogol a réduit sous sa domination : on la nommoit alors le royaume de Cambaye. Guzarate est une pres-

qu'île comprise entre l'Indus et la côte de Malabar ; elle forme, comme nous venons de le dire, la plus belle contrée de la presqu'île en deçà du Gange. C'est par cette portion de l'empire du Mogol que nous avons commencé, par terre, le voyage de l'Inde. Nous profitâmes d'une caravane marchande qui alloit porter des épiceries et autres denrées à Amadabath. La province de Guzarate est si intéressante à parcourir, et le François avec qui nous avions fait connoissance à Surate, nous avoit tellement inspiré le désir de la voir par nous-mêmes, que nous fûmes enchantés de trouver une occasion aussi favorable pour commencer par-là notre tournée. Nous étions d'ailleurs porteurs d'une lettre de recommandation et de quelques commissions pour le directeur d'un établissement considérable que les Anglois ont à Amadabath. Nous étions jaloux de lui remettre promptement les paquets dont nous nous étions chargés, et nous avions le plus grand intérêt à profiter des bontés que nous avions tout lieu d'attendre de lui : il ne trompa pas notre attente.

CHAPITRE IX.

Du Mogol ou de l'Indostan.

Nous avons observé plus haut que Surate et son canton étoient une partie de la province de Guzarate que le Grand-Mogol avoit réduite sous sa domination; ainsi nous sommes déja entrés dans l'empire du Mogol, en abordant à Surate. Avant de continuer le récit de notre voyage dans ce vaste empire, nous croyons en devoir donner ici une idée générale, ainsi que des révolutions qu'il a subi. Le Mogol, grand pays d'Asie dans les Indes, est borné au nord par l'Imaüs, longue chaîne de montagnes où sont les sources du Sinde et du Gange : cette chaîne sépare le Mogol de la Grande-Tartarie. Il a pour bornes à l'orient le royaume d'Aracan dépendant du Pégu; il se termine au midi par le golfe du Gange et la presqu'île occidentale dans laquelle

quelle sont comprises les nouvelles conquêtes du Décan, du Golconde, etc.; enfin, il est borné du côté du couchant par la Perse et par les Agwans, qui occupent le pays de Candahar en Perse, et sont les plus guerriers de tous les Persans.

Timur, ou Tamerlan, fut le fondateur de l'empire des Mogols dans l'Indostan, mais il ne soumit pas entièrement le royaume de l'Inde. Cependant ce pays, où la nature du climat inspire la mollesse, résista foiblement à la postérité de ce vainqueur: le sultan Babar, son arrière-petit-fils, se rendit maître de tout le pays qui s'étend depuis Samarkande jusqu'auprès d'Agra: il mourut en 1552. Son fils Amayum pensa perdre ce grand empire pour toujours. Un prince patane, nommé Chircha, le détrôna, et le contraignit de se réfugier en Perse. Ce fut ce même Chircha qui rendit la religion des Osmalis dominante dans le Mogol. Après sa mort, une armée de Persans remit Amayum sur le trône. Akébar, son successeur, étendit les frontières de l'empire. C'étoit un prince valeureux, libéral, généreux et sensible: ses fondations sont im-

menses, ainsi que les monumens publics que cet empire lui doit. Après sa mort et celle de son fils, qui régna paisiblement, ses petit-fils se firent la guerre, jusqu'à ce que l'un d'eux, Orangzeb, ou Aurengzeb, s'empara du trône sur le dernier de ses frères, et le tua. Il soutint avec bonheur un empire qu'il avoit ravi par le crime. Nul homme n'a mieux montré que le succès et la félicité ne sont pas toujours le partage de la vertu. Cet empereur..... ce monstre, qui fit aussi périr son père par le poison, et qui se souilla du sang de toute sa famille, réussit dans toutes ses entreprises, et mourut centenaire en 1707. Il joignit au Mogol les royaumes de Visapour et de Golconde, et toute cette grande presqu'île que bordent les côtes de Malabar et de Coromandel. Sa magnificence surpassoit tout ce qu'on peut imaginer. Tavernier a estimé un seul de ses trônes 160 millions de son tems, qui font plus de 300 millions du nôtre. Douze colonnes d'or, qui soutenoient le dais de ce trône, étoient entourées de grosses perles; le dais étoit couvert de perles et de diamans, et surmonté d'un paon qui étaloit une queue

de pierreries. C'est sur-tout dans l'Inde que le climat influe sur les hommes : les Tartares vainqueurs prirent peu à peu les mêmes mœurs, et devinrent Indiens. Cet excès d'opulence et de luxe n'a servi qu'à leur malheur et à celui du Mogol (1). Il est arrivé, en 1739, au petit-fils d'Orangzeb, la même chose qu'à Crésus, autrefois roi de Lydie, à qui l'on annonça ce qui ne tarda pas à se vérifier, que ses trésors seroient la proie de ceux qui, au lieu d'or, auroient du fer. Thamas-Kouli-Kan, élevé au trône de Perse, après avoir détrôné son maître, vaincu les Agwans, et pris Candahar, s'avança jusqu'à Deli. Mahamad-Scha, ou, suivant d'autres, Muhammed, empereur du Mogol, lui opposa douze cent mille hommes, dix mille pièces de canon, et deux mille éléphans armés en guerre. Jamais on n'avoit vu tant de forces, ni une si foible résistance. Thamas-Kouli-Kan n'avoit que soixante mille combattans. La petite armée assiégea la grande,

(1) L'Inde a été la proie de qui l'a voulu conquérir.

lui coupa les vivres et la força de se rendre à discrétion. Il entra dans cette capitale en conquérant. Les habitans de Deli ayant pris tumultueusement les armes sur un faux bruit de sa mort, et fait main-basse sur tous les Persans qu'ils rencontroient, il en fut si irrité qu'il livra la ville au pillage. Il périt, dans ce massacre, plus de deux cent mille personnes. Thamas-Kouli-Kan s'empara de tous les trésors du Mogol, qui furent estimés à plus de dix huit cent millions de notre monnoie, sans compter les effets précieux et les richesses en tout genre qu'il avoit déja envoyés dans ses états. Il rétablit Muhammed sur son trône, et laissa en partant un conseil de régence. Muhammed ne fut réellement que son vice-roi. Thamas ayant été ensuite assassiné en Perse, au milieu de ses triomphes, les différens vice-rois ou princes puissans du Mogol (1), secouèrent le joug, et cet empire a été depuis, ainsi

---

(1) Quand on dit roi de Golconde, de Visapour, il faut entendre vice-roi, parce que ces différens petits souverains paient des tributs à l'empereur du Mogol.

que la Perse, la proie de différentes factions.

En partant de Surate, nous prîmes par terre le chemin de Broitschia, ville qui en est éloignée de douze lieues : elle est bâtie sur une montagne, avec de bonnes murailles qui en font une ville très-forte ; elle est assez bien peuplée, mais la plupart des habitans ne sont que des tisserands, qui font les plus belles toiles de coton de la province. On tire des montagnes voisines une agate précieuse, dont on fait des manches de couteaux et de poignards, et des coupes très-estimées.

A deux journées de Broitschia, nous arrivâmes à la ville de Brodra, qui n'est guère peuplée que d'ouvriers qui travaillent en toiles de coton. Un village, qui n'en est éloigné que de quelques lieues, rend tous les ans plus de deux cent cinquante quintaux de lacque : c'est une gomme qui se tire de certains arbres qui ressemblent assez à nos pruniers, et qui sont en très-grand nombre dans la province de Guzarate. Les Indiens en font des bâtons dont ils cachètent leurs lettres. Enfin, nous nous rendîmes à Amadabath, ca-

pitale de la province. On dit que cette ville fut bâtie par un roi du pays, nommé Ahmed. Nous allâmes chez le directeur de l'établissement anglois, et nous lui remîmes les papiers et la lettre de recommandation dont nous étions porteurs : il nous offrit un logement que nous acceptâmes. Dès le lendemain, il fit venir, après souper, dans notre appartement, les plus belles danseuses qu'on put trouver dans la ville : c'étoient des Banianes qui offrirent de se mettre toutes nues, et d'avoir pour nous toutes les complaisances qu'on peut désirer, en pareil cas, des personnes de leur sexe et de leur profession. Notre refus parut les offenser, et elles se retirèrent humiliées : l'usage n'est pas, en effet, ici de les appeler inutilement. Le directeur nous avoit pris le matin dans son carosse pour nous faire voir une partie de la ville. Cette voiture, faite à l'indienne, étoit toute dorée, couverte de plusieurs riches tapis de Perse, et attelée de deux bœufs blancs, qui témoignoient avoir presqu'autant d'ardeur que les chevaux les plus vifs. On nous conduisit d'abord à la principale place, nommée le marché du roi;

elle a seize cents pieds de long sur huit cents de large : elle est ornée de tous côtés d'un double rang de palmiers et de tamarins entremêlés de citronniers et d'orangers. Le palais des anciens rois de Cambaye nous offrit ensuite, par des restes de dorure et de peinture, des marques de son ancienne magnificence. Le temple des Banians est un grand édifice qui ne le cède à aucun autre de la ville. Le gouverneur prend le titre de kan ou de raja, qui veut dire prince. Quand il sort, il est assis sur une espèce de trône porté par un éléphant, et il se fait accompagner d'une garde nombreuse.

La plus grande magnificence de la ville d'Amadabath et de ses environs consiste dans des tombeaux : ce sont de grands et beaux édifices, accompagnés de jardins qui sont ouverts à tout le monde. Nous comptâmes à un de ces tombeaux jusqu'à quatre cents colonnes de marbre de la hauteur de trente pieds. Outre le nombre prodigieux de jardins qui sont aux environs de cette ville, et qui forment l'aspect le plus riant, les grands chemins sont encore bordés de cocotiers et d'autres arbres, qui logent et nour-

rissent une quantité incroyable de singes et de perroquets. Parmi les singes, il y en a d'aussi grands que des levriers, et d'assez forts pour attaquer un homme ; ils sont si familiers qu'ils entrent dans les maisons à toute heure, en toute liberté. Cette familiarité provient de ce que les Banians, qui croient, comme nous l'avons déja dit, à la métempsycose, et qui sont ici en plus grand nombre que les Mahométans, ne souffrent point qu'on les fasse mourir. Les perroquets sont si communs et si apprivoisés qu'ils font leurs nids sur les toits de maisons, comme les hirondelles en Europe : ils sont de la grande espèce, et nommés corbeaux d'Inde. Il y en a qui sont blancs, et d'un gris de perle, et qui ont sur la tête une houpe incarnate : on les appelle kakatous. La rivière est ici couverte de hérons et de coromans. Ce dernier est l'espèce d'oiseau que les naturalistes nomment *onocratalus*, à cause du bruit qu'il fait dans l'eau quand il y enfonce son bec, et qu'en poussant sa voix de toute sa force il imite le braiment de l'âne. Les forêts sont remplies de lions, de léopards et d'éléphans, comme dans les autres pays

de l'Inde. Il n'y a point ici de rivière qui ne nourrisse des crocodiles; ils marchent souvent sur le bord du rivage; un homme a de la peine à les éviter à la course. On nous a assuré qu'on avoit vu des crocodiles qui avoient plus de cent pieds de long. Ceux que nous avons vu n'en ont guère moins de quinze : c'étoit sur la rivière de Mais, qui arrose les murs de Cambaye, où nous allâmes faire un petit voyage pendant notre séjour à Amadabath, d'où Cambaye n'est éloignée que d'environ quatorze lieues.

Cambaye est une des plus belles et des plus grandes villes de l'Indostan : elle a donné autrefois son nom à la province de Guzarate, ainsi qu'au golfe près duquel elle est située. Elle a près de deux lieues de circuit. Il nous restoit à voir, dans cette province, quelques autres villes que nous eûmes facilement occasion de visiter pendant notre séjour dans ce pays. Bisangatan, située au centre de la province, est aussi une des plus grandes villes de l'Indostan. La ville de Petain, que nous allâmes également voir, avoit autrefois près de six lieues de circuit:

il n'en existe plus que quelques ruines peu dignes de remarque.

Après toutes ces différentes excursions, nous apprîmes qu'il y avoit une caravane d'environ quarante marchands, tant Anglois que Banians, qui devoit partir incessamment pour Agra, ville capitale de tous les états du Mogol (1). Nous nous hâtâmes d'employer le peu de tems qui nous restoit jusqu'au départ de ces négocians, pour nous instruire plus particulièrement des mœurs et des coutumes de la province de Guzarate, dont la longueur est d'environ quatre-vingt lieues, sur une largeur à peu près égale. La plupart des habitans de Guzarate sont de race indienne : l'idolâtrie étoit leur religion ; car la loi de Mahomet leur a été portée par Tamerlan. Ils ont en ce canton le teint basanné. Les hommes se rasent la tête et le menton, mais gardent la mous-

(1) Agra et Déli sont deux capitales de tout le Mogol, les empereurs résidant tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre de ces deux villes, suivant les circonstances.

tache comme les Perses. Les femmes laissent flotter leurs cheveux sur les épaules, et se couvrent la tête d'un petit bonnet ou d'un crêpe bordé d'or, et dont les extrémités descendent jusque sur les genoux. Outre leur robe, qui ne tombe qu'au dessous du gras de la jambe, elles portent une chemise qui ne passe pas les hanches, une jupe légère, et des hauts-de-chausse fort amples qui se nouent au-dessus du nombril, avec un cordon d'or ou de soie. Leur sein est presque découvert, et leurs bras sont nus jusqu'au coude, mais chargés d'un grand nombre de bracelets. Les plus distinguées couvrent de pierres précieuses ou de perles, leur cou, leurs oreilles et leurs narines.

Les femmes banianes sont habillées d'une autre manière : elles ne se couvrent point le visage, comme celles des Mahométans ; elles ont des robes de toile de coton très-fine qui leur descendent jusqu'au milieu de la jambe ; elles mettent par-dessus un habit plus court qu'elles serrent d'un cordon à la hauteur des reins : comme le haut de cet habillement est fort lache, elles paroissent

nues depuis le sein jusqu'à la ceinture. Une pièce d'étoffe de soie fort claire qui leur va jusqu'au bas de la jambe, leur sert de caleçon. Les Banians sont vêtus de longues robes, assez semblables à celles des Mogols. Ces robes sont blanches et d'une toile de coton très-fine, dont ils se font aussi des turbans, mais un peu moins grands que ceux des Mahométans. Ils ne se font point raser la tête, mais ils portent leurs cheveux courts.

Les Banians sont la partie la plus considérable et la plus nombreuse des idolâtres de la province de Guzarate. Ce sont encore eux qui, après les Mogols, tiennent le premier rang dans tout ce vaste empire. Leur origine remonte aux tems les plus reculés, et, pendant plus de quatre mille ans, cette nation s'est préservée de tout mélange. Ces peuples croient qu'il y a un Dieu, mais ils adorent le démon, ou principe du mal, auquel ils disent qu'est confiée l'administration de l'univers, et la puissance de faire du mal aux hommes. Ils remplissent leurs temples des images et des statues de cet être malfaisant, qu'ils représentent sous une

figure effroyable : sa tête est chargée de quatre cornes et d'une triple couronne en forme de thiarre ; il a des pattes au lieu de pieds, et une queue de vache, etc. : ne rions point d'eux ; le diable n'est-il pas peint dans nos églises sous les mêmes formes? Ils posent cette figure sur une table de pierre qui sert d'autel. Les bramines, ainsi nommés du nom de Brama, qu'ils regardent comme le lieutenant de Dieu sur la terre, jouissent parmi eux de la plus haute considération. Les Banians ne commencent aucune affaire importante sans avoir consulté leurs prêtres ou bramines : ceux-ci entretiennent la superstition du peuple en lui racontant mille faux oracles. Ils sont si fort en vénération dans toutes les Indes, qu'il ne se fait point de mariage que l'on ne consacre les prémices de la nouvelle épouse à un bramine, et qu'on ne la lui amène pour être déflorée (1). Quand les maris veulent faire un voyage, ils prient un bramine d'a-

(1) Chez d'autres peuples on regarde cette défloration comme une corvée.

voir soin de leurs femmes, et de remplir le devoir conjugal pendant leur absence. Ces prêtres enseignent que l'ame est immortelle, mais ils la font passer par le corps de plusieurs animaux avant qu'elle jouisse d'une béatitude purement spirituelle. De-là cette attention scrupuleuse à les conserver, à leur fonder des hôpitaux : ils vont jusqu'à craindre d'allumer du feu ou de la chandelle pendant la nuit, de peur que les mouches et les papillons ne s'y viennent brûler. Ils portent presque toujours, dans leur chambre, un petit balai à la main pour la balayer, ou pour nétoyer les sièges, de peur d'écraser, en marchant ou en s'asseyant, des insectes imperceptibles. Cet excès de superstition, qui du moins est très-humaine, leur donne de l'horreur pour la guerre : aussi l'empereur du Mogol n'exige-t-il d'eux aucun service militaire. Cette exemption et ces superstitions font qu'ils sont très-méprisés des Mahométans qui les traitent en esclaves.

La religion baniane renferme jusqu'à près de quatre-vingt sectes différentes, qui ont chacune leurs prêtres, leurs temples, leurs

rits et leurs dieux particuliers : elles s'accordent toutes sur l'immortalité, la transmigration des ames, les ablutions ou purifications corporelles, et l'abstinence de toute espèce d'animaux. Toutes ces sectes peuvent se réduire à quatre principales ; savoir, les OEurowaths, les Samaraths, les Bisnaux et les Gonghys.

Les premiers ont la tête et les pieds nus, et portent un bâton blanc à la main qui les distingue des autres sectes ; ils n'admettent point de Providence, de paradis, ni d'enfer, quoiqu'ils croient l'ame immortelle. Dans leurs temples, ils ont certaines figures de pierre, de bois ou de carton, qui représentent quelques personnages fameux de leur secte. Leurs dévotions sont accompagnées de pénitences très-austères, sur-tout au mois d'août : il y en a qui passent tout ce mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau. Les femmes veuves ne se brûlent point à la mort de leurs maris, comme c'est l'usage dans les autres sectes. Tous les autres Banians ont du mépris et de l'aversion pour les OEurowaths, et ne veulent ni boire, ni manger avec eux.

La seconde secte, qui est celle de Samaraths, est composée de soldats, de marchands, d'artisans, et forme conséquemment une classe ou caste beaucoup plus nombreuse. Elle croit en un Dieu créateur du ciel et de la terre : ils lui donnent le nom de Visnou, et lui supposent trois substituts ou lieutenans, qu'ils nomment Brama, Buffinna et Mais. Le premier dispose du sort des ames par la transmigration, le second apprend aux hommes à vivre selon les loix établies par la Divinité, le troisième examine leurs bonnes et leurs mauvaises actions après leur mort; il en fait son rapport au Visnou, qui leur impose le châtiment ou la récompense qu'ils méritent. Une des choses qui distingue le plus la secte des Samaraths, c'est que les femmes se jettent sur le bûcher de leurs maris pour honorer leur mémoire, dans l'idée où elles sont que leur mort n'est qu'un passage à un bonheur sept fois plus grand que celui qu'elles ont pu avoir sur la terre.

La principale dévotion des Bisnaux, qui forment la troisième secte, consiste à chanter des hymnes à l'honneur de leur Dieu, qu'ils

qu'ils appellent Ram-Ram, et auquel ils donnent une femme.

La quatrième secte, qui est celle des Gonghys et des Faquirs, est un composé de moines, d'hermites, de missionnaires et autres qui font profession de mépriser les plaisirs et les biens de la vie. Les uns vivent en communauté; d'autres mènent une vie solitaire à la campagne : ils vont presque nus, et n'ont, pour se couvrir, qu'un simple linge depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Ils se frottent le corps de cendres, et en mettent sur leurs cheveux mouillés. Plusieurs font de longs pélerinages, nus et chargés de fers; d'autres, par un vœu particulier, se tiennent debout des semaines entières, et s'appuient seulement quelques heures pendant la nuit contre une corde tendue. Les uns restent, durant un tems considérable, sur leurs mains, les pieds en haut, la tête en bas : nos bateleurs auroient de la peine à imiter les différentes postures aussi ridicules que difficiles et gênantes qu'imaginent la plupart de ces faquirs.

Les Banians ont leurs savans et leurs docteurs, comme les autres peuples. La ville

de Bénarès est leur école générale. Leur première étude est sur le hanscrit, langue qui diffère de l'indien ordinaire, et qui n'est sue que des savans, comme parmi nous le grec ou l'hébreu. Ils croient que c'est dans cet idiome que Brama leur a communiqué les quatre livres du hanscrit, qu'ils regardent comme divins.

Il est une autre secte d'idolatres indiens, qu'on nomme Gaures ou Parsis : ils adorent le feu, ou du moins le vénèrent infiniment comme un emblême de la Divinité. On les distingue des autres idolâtres de ce pays, à un cordon qu'ils passent plusieurs fois autour du corps, et qu'ils nouent par derrière : c'est la marque caractéristique de la religion qu'ils professent. Voici leur origine : lorsque le calife Abubeckre désola la Perse, au septième siècle du christianisme, et y établit la loi de Mahomet, le prince qui régnoit alors, trop foible pour lui résister, s'embarqua avec dix-huit mille de ses sujets à Ormus, et se réfugia dans l'Indostan. Le roi de Cambaye le reçut, et lui permit de demeurer dans son pays. D'autres Persans suivirent l'exemple que ve-

noient de leur donner leurs compatriotes, et conservèrent leur religion avec leur ancienne façon de vivre. C'est ainsi que les Parsis Ignicoles s'établirent en cette contrée.

Le meilleur indigo du monde vient auprès d'Amadabath : quand on le brûle, il a l'odeur de la violette, dont il a aussi la couleur. Le bled est plus gros et plus blanc que le nôtre, dans la province de Guzarate : on en fait du pain excellent. Les Européens tirent aussi de cette province de la soie, de la toile de coton, du salpêtre, de la lacque, du sucre, de l'opium, etc.

A notre départ d'Amadabath, nous eûmes le plus beau tems et les plus beaux chemins du monde, mais nous fûmes quelques jours sans rencontrer ni village, ni ville : Héribath, qui est éloignée d'Amadabath d'environ cinquante lieues, fut la première ville que nous trouvâmes sur notre route; mais nous avions fait d'assez fortes provisions. Nous nous arrêtâmes, ainsi que nos compagnons de voyage, deux jours en cette ville, et nous nous rendîmes à Agra. C'est la capitale de tout le Mogol en général, et

en particulier de la province d'Agra, l'une des trente-quatre provinces que renferme ce vaste empire, qui est borné, ainsi que nous l'avons déja dit, à l'orient par le Gange, à l'occident par l'Indus, au midi par la mer, au septentrion par la Tartarie, et qui forme un carré d'environ cinq à six cents lieues. Quelle que soit l'ancienneté véritable ou fabuleuse des habitans du Mogol, il paroît certain qu'ils existoient en plusieurs corps de nation avant les conquêtes de Tamerlan dans l'Asie et dans l'Inde, époque à laquelle Timur-Bec, ou Tamerlan, les réunit en une seule nation, et fonda l'empire du Mogol.

La ville d'Agra, qui est une des plus belles villes de tout l'Indostan, est située sur les bords du Gémené, dans une plaine unie et sablonneuse; elle est si grande que nous mîmes presqu'une journée entière à en faire le tour à cheval: il est vrai que les maisons sont fort éloignées les unes des autres, et que celles des personnes riches ont des jardins fort spacieux. Les principales rues sont belles, larges et bien bâties: il s'en trouve quelques-unes dont les côtés sont voûtés en

arcades qui ont plus d'un quart de lieue de long ; mais, en général, les rues sont étroites et mal alignées. On compte à Agra quinze bazards ou grandes places, dont la principale est celle qui forme l'avant-cour du château. Le souverain change souvent de demeure, et il n'y a point de ville un peu considérable dans son empire où il n'ait ses palais. Nous mîmes plusieurs jours à visiter les mosquées : nous en comptâmes plus de cinquante. Il y a dans Agra près de huit cents bains publics, et plus de quatre-vingt caravenserais où les étrangers sont logés gratuitement. Les édifices les plus remarquables, du moins ceux qui nous frappèrent le plus, sont le palais impérial, et quelques tombeaux de la plus grande magnificence : le Gémené baigne les murs du palais, et coule dans son enceinte qui est partagée en plusieurs cours entourées de portiques, comme la place Royale à Paris : ce palais est environné d'une double muraille flanquée, par intervalles, de plusieurs terrasses ; le reste de ses fortifications consiste dans un grand fossé et des ponts-levis placés à chaque porte. Le divan est dans l'intérieur du château ; c'est

la salle où l'empereur, quand il réside à Agra, fait administrer la justice à ses sujets. L'appartement impérial est dans une autre cour; il est resplendissant d'or et de pierreries. Le prince se rend tous les jours dans un belveder : c'est de-là qu'il voit combattre des éléphans, des taureaux, des lions et d'autres bêtes féroces. On entre par une autre porte dans la salle des gardes, et par cette salle dans une cour pavée au fond de laquelle est une balustrade d'argent, dont l'approche est défendue au peuple; c'est par-là qu'on est introduit dans la chambre du trône, au-dessus duquel est une galerie où l'empereur paroît souvent pour recevoir les plaintes des particuliers à qui l'on a fait quelques violences : ils sonnent une petite cloche d'or qui avertit le prince ; mais il y va de la vie de toucher à cette cloche si l'on n'a des preuves convaincantes à fournir.

La plupart des grands seigneurs ont ici l'ambition de se faire inhumer magnifiquement : les mausolées et tombeaux sont des édifices qui ont communément une plateforme, avec quatre petites chambres dans les angles. Le plus magnifique tombeau, qui

est celui d'une impératrice, est bâti sur un vaste bazard, où se rassemblent les étrangers ; il est pavé de marbre blanc et noir, et l'on y entre par un fort beau portail. Vers le milieu de l'enceinte, on a élevé trois plate-formes, disposées par étage : au-dessus s'élève un beau dôme, dont l'intérieur et les dehors sont revêtus de marbre blanc ; c'est sous ce dôme qu'on a placé le tombeau de l'impératrice. Vingt mille ouvriers ont travailé pendant vingt-deux ans à ce superbe édifice. Notre dessein étant de nous fixer quelque tems dans Agra, nous fîmes, selon notre usage, plusieurs excursions dans les provinces voisines. Nous commençâmes par celle de Déli, qui n'en est pas fort éloignée : on l'appelle ainsi de la ville de ce nom qui étoit autrefois la capitale de tout l'Indostan, et l'est encore quand l'empereur y réside.

Avant d'arriver à Déli, nous vîmes, sur notre route, une des plus grandes pagodes des Indes, accompagnée d'un hôpital pour les singes. La ville de Déli, où nous arrivâmes en peu de tems, est très-ancienne, et conserve encore des restes de son ancienne

splendeur : il y en a qui croient qu'elle étoit le siège du royaume de Porus. Les sépulcres de ses rois et les ruines de ses palais, montrent du moins qu'elle étoit la capitale d'un grand état. Nous avons rendu compte du saccagement qui en fut fait par Thamas-Kouli-Kan. Un empereur mogol, ayant pris du goût pour ce séjour, y fit bâtir, dans le siècle passé, une ville nouvelle qui n'est séparée de l'ancienne que par un mur: il la nomma Jehannabat, qui signifie la ville de Jean. Depuis la nouvelle fondation, l'ancienne Déli est tombée presqu'en ruine.

Ces deux villes, ainsi que la province, sont situées au centre de l'empire, vers la source du Gémené, qui les arrose. On entre dans la nouvelle ville, qui est très-belle, du côté de la cité, par une longue et large rue bordée de portiques. Cette rue aboutit à la grande place où est le palais de l'empereur. Ce palais n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit : il n'offre rien de plus remarquable que celui d'Agra, dont nous avons donné la description. Le serrail donne dans la cour du trône. Parmi les plus beaux

édifices de la nouvelle Déli, nous distinguâmes une superbe mosquée bâtie au centre de la ville : elle est élevée sur un rocher qu'il a fallu applanir, et entourée d'une place pratiquée sur la même hauteur, à laquelle aboutissent quatre rues qui répondent aux quatre faces principales de la mosquée. On y arrive par vingt-cinq ou trente degrés, qui règnent autour du bâtiment, excepté le dernier qui est revêtu de pierres de taille, pour cacher l'irrégularité du rocher. Les trois entrées sont magnifiques. Tout y est de marbre, et les portes sont couvertes de plaqués de cuivre d'un beau travail. Le grand portail est orné de tourelles de marbre blanc, ce qui lui donne beaucoup de grâce. Sur le derrière de la mosquée s'élèvent trois grands dômes du même marbre : celui du milieu est plus haut que les deux autres. Le reste de l'édifice n'a point de toit à cause des trop grandes chaleurs. Le pavé est composé de carreaux de marbre.

Les revenus du Grand-Mogol sont immenses : on fait monter à plus de huit cent millions par an le seul produit des terres qui lui appartiennent. Il tire des sommes encore

plus considérables du produit annuel qu'il exige par tête de tous les Indiens idolâtres, et d'autres droits dont les Mahométans seuls sont exempts. On peut évaluer ses revenus à seize ou dix-sept cents millions, et regarder ce prince comme le plus riche monarque du monde. Le corps le plus considérable des milices qui composent sa garde, est celui que l'on appelle les esclaves de l'empereur ; il est composé de quatre mille hommes : tous ces soldats sont marqués au front. C'est la grandeur de la paie qui décide de la supériorité des grades : quiconque a deux mille écus d'appointemens par mois, prend le titre d'omra, ce qui équivaut au grade de lieutenant-général en France. Les corps de cavalerie que l'empereur entretient ici, ou dans les provinces, montent à plus de trois cent mille hommes, et ceux d'infanterie à de six cent mille : son artillerie est très-nombreuse ; ses canons sont fort anciens, chaque pièce est distinguée par son nom.

Avant de retourner à la capitale, nous voulûmes faire le voyage de Lahor, afin d'y être spectateurs d'une chasse générale que

l'empereur vouloit faire en personne. Il y a de Lahor jusqu'à Agra une allée magnifique tirée au cordeau, et bordée des deux côtés de dattiers, de palmiers et de cocotiers : elle a près de cent lieues de longueur, et passe si près de Déli que nous ne mîmes pas beaucoup de tems à la joindre; elle commence aux portes d'Agra, et va aboutir à celles de Lahor. Cette ville est située sur la rivière de Ravi, qui n'est guère moins grande que la Loire. Voici comment se fait cette chasse, principal objet de notre voyage. Dès que le grand-veneur a conduit les différens corps de troupes au rendez-vous, il les range autour de la vaste enceinte marquée par le capitaine des chasses : il est défendu sous peine de la vie de laisser sortir les bêtes hors du *nerké;* c'est le nom que donnent les Mogols à cette enceinte générale qui contient de grandes forêts et plus de quatre cents lieues de circuit : le centre de cette circonférence étoit indiqué dans une plaine où il falloit que tous les animaux se retirassent. Quand différens courriers eurent annoncé à l'empereur que tout étoit prêt, les tymballes, les trompettes et les cors, sonnèrent la marche de

toute part : elle commença en même tems de tous les côtés et de la même manière, c'est-à dire, que les soldats marchoient fort serrés et toujours vers le centre, en chassant les bêtes devant eux, sans en tuer une seule. L'espace qui renfermoit un si grand nombre d'animaux de toute espèce devint enfin si petit que, ne pouvant plus guère s'écarter, ils s'élançoient sur les plus foibles et les déchiroient; mais leur furie ne fut pas de longue durée, le bruit des instrumens, et les cris des chasseurs et des soldats leur causèrent une si grande frayeur qu'ils en perdirent leur férocité. Alors l'empereur entra dans l'espace prescrit, tenant d'une main son épée nue, un arc de l'autre, et ayant sur l'épaule un carquois garni de flèches : il commença le carnage et fit périr plusieurs de ces animaux; les seigneurs en firent ensuite autant, et quand on jugea qu'il y en avoit assez de tués, on finit la chasse, et le surplus des bêtes qui avoient échappé au carnage, regagna ses retraites. Il y avoit quatre mois qu'on travailloit aux préparatifs de cette chasse : l'empereur se donne assez souvent cet amusement, le

premier et le seul de cette nature dont nous ayons été témoins dans nos différens voyages.

De retour à Lahor, nous saisîmes une occasion qui se présenta pour nous transporter, avec une compagnie assez nombreuse, à ce pays qu'en France on appelle Cachemire. C'est une province du Mogol, située au nord de cet empire au pied du mont Caucase : sa capitale, qui se nomme Syranakar, est au milieu d'une très-belle campagne. Une rivière de la grandeur de la Seine, traverse cette capitale, et finit par se perdre dans l'Indus : les Mogols appellent cet endroit le paradis terrestre des Indes. La ville de Syranakar est située sur le bord d'un lac de quatre ou cinq lieues de tour, et rempli de petites îles. Il n'y a presque pas de maison qui n'ait un petit jardin, au bout duquel est un canal qui répond au lac, et un bateau pour la promenade. Nous n'avions point encore vu de pays, qui, sur une aussi petite étendue, renferme autant de beautés naturelles que cette province. Les habitans passent pour les plus spirituels de l'Indostan : on vante leur talent pour la poésie. Les Ca-

chemiriens sont beaux et bien faits; les femmes sont charmantes.

Uniquement pour ne pas faire le même chemin, en revenant à Lahor, nous engageâmes notre société à passer par la province de Kaboul, peu éloignée de celle de Cachemire. Nous n'eûmes pas lieu d'être fort satisfaits de cette route, où nous ne vîmes rien qui méritât d'être remarqué. De cette province nous passâmes dans celle de Multan, qui prend son nom de la ville de Multan, fameuse par son étendue, ses manufactures et son commerce; elle est défendue par un bon fort, et ses environs offrent la vue de plusieurs jardins spacieux et de beaux palais. Nous ne nous y arrêtâmes qu'un jour, et nous nous rendîmes à Lahor, où nous ne fîmes que passer et reprîmes le chemin de Déli. Nous vîmes dans cette dernière ville l'éléphant que monte le prince : cet animal est tout couvert d'or et de pierreries; on lui met sur le dos un trône magnifique où le monarque s'asseoit. Ces animaux sont une des grandes forces des armées mogoles : on en fait monter le nombre à plus de quatorze mille. Dans les pro-

menades, on est sur le cou de l'animal sans aucune espèce de siège; dans les voyages, il y a trois hommes sur l'éléphant, l'un à croupe, l'autre sur le cou, et le maître au milieu sur un siège commode; quand celui-ci veut le monter, on lui présente une échelle, ou bien, on fait agenouiller l'éléphant. Le crochet de fer qui dirige sa marche suffit pour lui faire entendre toute sorte de commandemens. Son pas est plus allongé que celui du cheval : il ne galoppe point, mais sont trot est très-diligent. En guerre, chaque éléphant a sur son dos une tour de bois garnie de grandes arquebuses avec des hommes pour les gouverner. Ces animaux se prêtent aux différens tours d'adresse qu'on peut leur apprendre ; ils obéissent à toutes les volontés de leur conducteur : il y en a qui les font rugir comme des tigres, mugir comme des taureaux, hennir comme le cheval. L'espèce des éléphans blancs est très-rare; les Indiens ont pour eux la plus grande vénération.

Nous n'avions garde, pendant notre séjour à Déli, de ne point porter notre attention sur la musique mogole : elle est, en général,

fort bruyante; car les instrumens sont, pour l'ordinaire, des haut-bois longs de huit ou neuf pieds, et de dix ou douze pouces d'ouverture : ils imitent le son de la trompette, et servent à accompagner de grandes tymballes de cuivre et de fer, dont quelques-unes ont six pieds de diamètre.

Nous quittâmes enfin Déli pour retourner à Agra, où nous ne pouvions manquer de trouver des occasions sûres pour aller au Bengale. Nous aurions eu encore quelques autres provinces à visiter, mais on nous assura qu'excepté le Bengale, nous n'y trouverions rien qui put nous dédommager de nos courses. Nous employâmes le tems qu'il nous fallut demeurer à Agra pour y attendre quelqu'occasion favorable, à prendre les renseignemens les plus positifs, tant sur les provinces que nous n'avions pas vues par nous-mêmes, que sur les mœurs, coutumes et usages du Mogol. Nous avons déja dit que le Mogol est partagé en trente-quatre provinces. Voici ce que nous avons recueilli de plus certain sur les principales d'entre elles. Celle de Chitor étoit autrefois un royaume considérable; elle tire son nom de la ville capitale

capitale qui avoit, à ce qu'on dit, plus de six lieues de tour : elle est tellement ruinée depuis qu'un empereur mogol la réduisit sous sa domination, qu'elle ne présente aujourd'hui que les restes de ses mosquées et de ses palais. La ville de Goddah, située dans le plus agréable pays du monde, étoit une des plus belles et des mieux bâties du Mogol ; elle a perdu une grande partie de sa splendeur : ses environs sont remplis de ces petits temples que les Indiens nomment pagodes. La province de Mandoa n'offre rien de remarquable, non plus que celle de Jésuat, qui a pour capitale la ville de Rijapour où les François ont un comptoir. Gualor est une des meilleures places de l'Inde : on y a bâti un fort qui est la prison d'état du Mogol : les Hollandois y ont un établissement. Toutes les villes et provinces dont nous venons de parler sont à l'orient de cet empire. Au midi est la province de Kandish, dont Brampour est la capitale : on y fait un grand commerce de mousselines d'une extrême finesse, moitié or, moitié coton. Soret, petite contrée très-riche et très-peuplée, est à l'occident, ainsi que Hajakar et Candahar;

mais ces deux dernières, depuis l'invasion de Thamas-Kouli-Kan, ont été cédées à la Perse. Les provinces du nord sont Jemba, célèbre par une pagode où les Banians font des pélerinages, et Siba, où le Gange paroît sortir d'un rocher.

Les Indiens idolâtres sont soumis à des magistrats mogols et mahométans. La religion chrétienne est tolérée dans cet empire: les Mogols suivent, comme les Persans, la secte d'Ali; pendant le ramadan, qui dure trente jours, ils observent un jeûne très-rigoureux. Leurs mosquées sont des édifices assez bas, de forme carrée; ils ont le toit plat, et les murs d'une extrême blancheur: quelques tombes de pierre, et une chaire de prédicateur fort basse font tout l'ornement de ces temples; car les Mahométans du Mogol, comme ceux de la Turquie, n'y ont ni statues, ni peintures. L'iman fait ici les mêmes fonctions que les curés parmi nous; le mullah en est comme le vicaire.

Les sérails des persônnes riches, des vice-rois ou des gouverneurs, sont, ainsi que ceux de l'empereur, semblables en tout aux sé-

rails de Turquie. Les femmes mogoles, quand elles sortent de la maison, ce qui arrive rarement, vont, si elles sont riches, dans une voiture couverte, ou bien elles se font porter dans un palanquin; d'autres montent à cheval, le visage voilé : il n'y a que les pauvres, ou les femmes publiques, qui aillent à pied, ou qui se produisent à visage découvert. Les palanquins sont des espèces de litières longues de six à sept pieds, et larges de trois, avec un petit balustre qui règne tout autour : ils sont soutenus par une grande perche que portent, suivant la longueur du voyage, quatre, six ou huit hommes. Plusieurs personnes peuvent s'asseoir sur ces chaises portatives, et même s'y coucher. Les palekis, autres voitures du pays, sont de grands coches à deux roues, tirés par des bœufs, et dont l'impériale à la forme d'un toit incliné.

Les enterremens se font ici avec la plus grande décence. Le blanc est en ce pays la couleur du deuil. Les maladies dont on meurt le plus communément sont les dyssenteries et les fièvres chaudes : les médecins et les chirurgiens sont très-peu versés dans leur

art. Les Mogols ne vivent cependant pas dans une entière ignorance : les ouvrages d'Aristote, traduits en arabe, sont connus d'eux, ainsi que les livres d'Avicenne. Leur manière d'écrire, sans être aussi figurée, ni aussi énergique que celle des Persans et des Arabes, ne manque cependant ni de force, ni d'éloqnence. Les Mogols sont, en général, bien faits, et d'une taille assez haute; ils sont magnifiques dans leurs habits, leurs meubles, leurs repas et leurs fêtes. Les palais des grands seigneurs n'ont que des murailles d'argile et de terre commune : on blanchit ces murs pour leur donner de l'éclat. Du reste, ces palais sont vastes, commodes et spacieux. Joignez à celà de beaux jardins, des pièces d'eau, des cabinets de verdure, des portiques, des bains somptueux, et tout ce qui peut suppléer au peu de beauté extérieure des bâtimens.

Nous trouvâmes une compagnie telle que nous pouvions la désirer pour faire la route de Bengale, où nous arrivâmes après une très-longue marche. Voici le chemin que nous suivîmes pour nous y rendre. Nous ne quittâmes presque point les bords du Gé-

mené depuis Agra jusqu'à son embouchure. De-là nous suivimes les rives du Gange où est située la ville de Benarès ou Bénarou : en suivant toujours le cours de ce fleuve, nous trouvâmes plusieurs villes, entre autres celle de Mongher: c'est-là que nous vîmes, pour la première fois depuis que nous étions dans l'Inde, des dervis mahométans, semblables en plusieurs points aux faquirs banians ; ils marchoient sous la conduite de deux supérieurs : leur habillement consistoit en quatre ou cinq aunes de toile, dont un bout, passé entre les jambes et relevé derrière le dos, mettoit la pudeur à couvert ; le reste, plusieurs fois tourné autour de leur corps, servoit de ceinture : sur leurs épaules étoit une peau de tigre attachée sous le menton. Les autres dervis étoient ceints d'une simple corde, sans autre voile pour l'honnêteté qu'un petit morceau de toile ou d'étoffe, ni d'autre coëffure que leurs cheveux liés autour de leur tête, en forme de turban. Ils étoient armés d'arcs et de flèches, et d'une autre sorte d'instrument que nous n'avons plus vu ; c'est un cercle de fer tranchant, semblable aux bords d'un plat dont

on auroit ôté le fond : ils en ont huit ou dix passés autour du cou comme une fraise ; ils les ôtent à mesure qu'ils veulent s'en servir et les jettent avec tant de force, comme s'ils faisoient voler une assiette, qu'ils coupent un homme en deux par le milieu du corps.

De Mongher nous allâmes, sans faire aucun séjour, jusqu'à Ragimogol ; et enfin, sans quitter le Gange, nous nous trouvâmes à Bengale, située sur les bords de ce fleuve : cette ville est très-connue par le nom qu'elle donne au plus grand golfe de l'Asie. Ce golfe sépare les deux presqu'îles des Indes. Le Gange se partage en plusieurs bras sur le territoire de Bengale, et se jette dans le golfe par quatre embouchures. La province de Bengale est une des plus riches contrées de l'Inde ; la soie, le coton, le riz, le sucre, le poivre et l'opium (1) sont ses principales productions : on y fabrique des toiles si fines qu'une pièce de vingt-sept aunes peut

(1) De toutes les plantes, le pavot qui produit l'opium est celle dont on fait le plus de cas.

tenir dans une main fermée. Ces Indiens ont le secret d'imprimer l'or et les couleurs sur le verre : ils préparent fort bien le cinnabre et le mercure : les beaux joncs qu'on apporte en Europe viennent de cette contrée. On trouve ici une espèce singulière de toile dont on fait des tapis et des couvertures, et qui n'est ni de soie, ni de laine, ni de poil, ni de coton ; on la nomme simplement herbe : la matière qui la compose croît sur une plante qui pousse d'abord une tige assez haute, de la grosseur du doigt, ensuite des feuilles, et au-dessus un gros bouton en forme de houpe, que filent les femmes du pays. Les marchés de Bengale ne le cèdent à aucun de l'Inde : les îles et les villes du continent y apportent ce qu'elles ont de plus précieux, des lacques, de la myrrhe, toutes sortes de parfums, du musc, de l'ambre gris de Comorin, du borax, de l'amphion, etc. C'est-là que viennent les belles mousselines de l'Inde, les riches tapis, les couvertures brodées, et les basins sur lesquels on fait ces admirables broderies à chaînette, avec des soies rondes, dont la finesse, les dessins et la vivacité dans les couleurs

ne s'imitent que très-imparfaitement en Europe. Les Hollandois ont sept ou huit comptoirs dans la seule province de Bengale. C'est de Daca, dans la même contrée, que sortent ces belles broderies en or, en argent, ou en soie, que l'on voit en France. Chandernagor, Chincoras, aux environs d'Ougli, sont très-célèbres pour le commerce; la plupart des nations de l'Europe y ont des établissemens, ainsi qu'à Chatigara, Mongher et Philipatan.

C'est quelque chose de prodigieux que la quantité d'arbres, de fleurs et de fruits de toutes les espèces que l'on ne connoît point, ou qu'on ne connoît que très peu en Europe, et qui se trouvent dans les Indes. Le cotonnier y est très-commun : cet arbre croît de la grandeur du rosier; ainsi c'est plutôt un arbrisseau qu'un arbre : son écorce est mince, serrée et d'une couleur grisâtre; ses branches sont droites et couvertes de feuilles douces, laineuses, et divisées en cinq parties, comme celles de la vigne, mais beaucoup plus petites : ses fleurs sortent comme les boutons de rose; ce n'est qu'après leur chûte que ces boutons grossissent, et que, par un nouvel

épanouissement, ils produisent le coton. Suivant la qualité du terrain, et la bonté de l'arbre, ils mûrissent dans l'espace de quatre ou cinq mois : alors ils s'enflent davantage et produisent en crêvant un petit fruit; ce fruit est une espèce de graine de la grosseur d'un pois, mais d'une surface inégale. Chaque bouton renferme cinq ou six grains qui, étant mis en terre, produisent de nouveaux arbres capables de porter leur fruit dans l'espace d'un an ou de quinze mois.

Dans le grand nombre des provinces qui composent l'empire du Mogol, il en est quelques-unes qui ne dépendent pas absolument de l'empereur, mais dont les habitans forment de petits états particuliers, vivent sous des princes nommés rajas, ou dans une espèce de gouvernement républicain : les uns et les autres sont simples vassaux, ou tributaires du Mogol. Depuis Porus, on y a vu un grand nombre de rois régner paisiblement, quoiqu'ils dépendissent eux-mêmes, en quelque sorte, d'un monarque supérieur ; mais après l'invasion des Tartares, le Mogol a tout envahi. Il ne nous reste qu'une réflexion bien triste à faire, c'est qu'on ne

reconnoît plus ici ces beaux pays que les Grecs assujettirent, en combattant sous les enseignes d'Alexandre. Tout a changé de face dans ces contrées, le culte, le gouvernement, et jusqu'aux noms des villes et des rivières qui les arrosent. Nous demandions où étoient le royaume des Porus, des Taxile? et on nous nommoit les pays de Camboul, de Boucker, de Tata, de Soret, et d'autres noms aussi barbares. On a substitué Chantrou à Hydaspe, Ravi à Acesine, Chaul à Hyphase, etc.; mais les richesses naturelles du sol, les animaux, les plantes, la beauté du climat, les singularités physiques plus variées et plus fécondes que par tout ailleurs, rendront toujours le Mogol infiniment intéressant pour les savans, les négocians et les voyageurs. La facilité des embarquemens dans le golfe de Bengale pour le royaume de Golconde nous déterminèrent à ce voyage: indépendamment des mœurs et des coutumes de ce pays, nous étions impatiens de voir les mines de diamans et de pierreries qu'ils renferme.

CHAPITRE X.

De Golconde, de Ceylan, du Malabar, de Goa, des îles Maldives et de Sumatra.

Golconde est un royaume d'Asie dans la presqu'île de l'Inde, en-deçà du Gange; il est borné au nord-est par la rivière de Narsepille, qui le sépare du royaume d'Arixa; au sud-est par le golfe de Bengale; au sud par la rivière de Coulour, qui le sépare du royaume de Carnate; au sud-ouest par la même rivière qui lui sert de limite du côté du Visapour; et au nord-ouest par les Talingas. Cet état s'est formé du démembrement de l'empire de Décan, qui comprenoit la plus grande partie de la presqu'île. Le dernier empereur étant mort sans enfans, quatre seigneurs du pays partagèrent entre eux son royaume, à l'imitation des succes-

seurs d'Alexandre. L'un s'empara des terres qui forment aujourd'hui l'état de Golconde : ses descendans ont régné pendant l'espace d'un siècle. Le dernier de cette race, qui se nommoit Abdoul, n'eut point d'enfans mâles ; il maria sa fille à un jeune seigneur arabe : ce fut ainsi que le trône de Golconde passa dans la famille arabe qui le possède aujourd'hui. Nous allâmes débarquer à Masulipatan, maintenant si renommée en France, et autrefois la principale ville maritime du royaume de Golconde : les toiles peintes que les Européens en tirent sont les plus estimées de toutes celles qui se fabriquent aux Indes ; c'est d'ailleurs une ville médiocre, mal bâtie, mais très-peuplée. Pour connoître tout ce que le royaume de Golconde offre de plus remarquable, nous commençâmes par la capitale, que les Européens appellent du même nom que le royaume, mais dont le véritable nom est Bagnagar. Une grande rivière baigne ses murs, et se jette ensuite dans le golfe de Bengale, près de Masulipatan : on la passe à Bagnagar sur un pont de pierre, qui ne le cède, ni aux plus beaux, ni aux plus grands ponts de

l'Europe. Cette capitale est bien bâtie, et peut être comparée, par l'étendue, aux villes de France du second ordre; elle est précédée d'un faubourg qui nous a paru avoir trois quarts de lieue de longueur. Nous vîmes, à deux lieues de Bagnagar, une forteresse appelée Golconde, nom que les Européens ont donné à la capitale et à tout le royaume: c'est-là que le roi ou plutôt vice-roi fait sa résidence ordinaire. Rien n'égale la magnificence de son palais : ce lieu pourroit passer pour une grande ville; car on prétend qu'il a jusqu'à deux lieues de circuit. Le roi n'occupe pas seul cette vaste étendue de terrain; les grands de l'état y ont des hôtels, les prêtres des mosquées, les étrangers des caravenserais : tout ce qui est en fer ailleurs, est dans ce palais d'or ou doré. L'on y voit, sur des terrasses qui servent de toits aux appartemens, des jardins ornés de grands arbres, et suspendus, comme on nous peint ceux de Sémiramis.

Les Indiens de la secte de Pythagore, forment la partie la plus nombreuse des habitans du royaume de Golconde; mais les grandes charges de la cour, les emplois civils et

militaires, sont possédés par les Mahométans qui suivent la religion du prince. A Golconde, comme dans les autres pays de l'Asie, on ne reconnoît de noblesse que parmi ceux qui possèdent les premières charges. Les autres villes principales de ce royaume sont Ténara, Madépollon, Nasciapor, Visigapatan et Bimilipatan, sans compter une multitude de places fortes, situées sur des rochers presqu'inaccessibles; mais ce qui distingue le plus le royaume de Golconde de toutes les autres contrées de l'Asie, c'est la richesse de ses mines de diamant. Celle que nous allâmes visiter à Coulour, n'est qu'à quelques journées de la ville de Golconde, nous y arrivâmes par un pays désert, stérile et plein de rochers. L'endroit le plus aride, le plus inculte, le plus sauvage, est celui où la nature a étalé le plus de richesses : on cherche les diamans dans les veines de ces rochers, où ils sont mêlés avec un terre sablonneuse, ordinairement rouge, et nuancée de blanc et de jaune. Le nombre des ouvriers employés aux travaux de ces mines ne va pas à moins de trente mille. Lorsqu'on tire de la mine une pierre

nette et sans glace, on ne fait que la passer légerement sur la roue sans chercher à lui donner une forme plus parfaite, dans la crainte de diminuer son poids : si elle a quelque défaut, on tâche de le cacher en la taillant à son avantage. Il se fait dans les mines de Golconde, c'est-à-dire, à Kaolconde et à Coulour, un très-grand commerce de diamans. Les deux plus belles pierres connues, sont, l'un dans l'Asie, l'autre en Europe. La première est celle qui étoit autrefois dans le trésor du Grand-Mogol ; elle pesoit près de deux cent quatre-vingt carats. On croit qu'elle a passé dans le trésor de Thamas Kouli-Kan : on peut l'estimer onze millions sept cent vingt-trois mille deux cent soixante-dix-huit livres : le second diamant est celui qu'avoit le grand-duc de Toscane, pesant cent trente-neuf carats, estimé deux millions six cent huit mille trois cent trente-cinq livres. Outre les diamans, ce pays produit encore beaucoup de crystal et d'autres pierres transparentes, telles que des grenats, des saphirs, des topazes et des agates : c'est dans ces contrées que se trouve aussi le plus parfait bézoard. On sait que

cet excellent contre-poison n'est autre chose qu'une pierre qui se forme, en plusieurs endroits de l'Asie, dans le corps de quelques animaux, tels que les vaches, les chèvres et les singes d'une certaine espèce.

Comme il ne nous restoit plus rien d'intéressant à voir dans toute l'étendue du royaume de Golconde, nous partîmes au bout de deux jours pour voir les états voisins et suivre la côte de Coromandel : nous étions d'ailleurs bien assurés d'y trouver des vaisseaux pour Ceylan et pour le Malabar. Nous commençâmes cette nouvelle tournée par le royaume de Carnate, dont Bisnagar est la capitale; elle est bâtie sur le sommet d'une haute montagne : c'est-là que le principal souverain du pays (car il y en a plusieurs dans cette contrée) fait sa résidence dans un palais spacieux. Ce prince prend le titre de roi des rois, et de mari de mille femmes : son pays produit de l'or, de l'argent et des pierres précieuses. Maduré est une des principales villes du royaume de Carnate : Tichérapali, sa capitale, n'a rien de remarquable : ses autres villes sont Alcatile, Tarcolan, etc. Nous ne fîmes que passer dans

ces villes, et nous nous hâtâmes de nous rendre à Madras, célèbre colonie angloise formée des débris de celle de San-Thomé, qui n'en est éloignée que de quelques lieues. Madras se divise, comme Londres, en deux cités, la *blanche* qui est assez bien bâtie, et la *noire* qui ne contient guère que de pauvres cabanes : la première est habitée par les Européens, la seconde par les Indiens. On compte que Madras contient près de cent mille habitans : il y a un hôtel de la monnoie où la compagnie angloise fait frapper des roupies d'or et d'argent. Les Hollandois en font de même à Paliacate, les Portugais à Goa et les François à Pondichéri, quand cette ville étoit en notre possession, les Danois à Tranquebar. Les Anglois ont extrêmement fortifié Madras, parce qu'ils n'avoient pu oublier qu'en 1764 les François s'en étoient emparés sans perdre un seul homme : le commerce est si florissant à Madras qu'il y a peu de villes qui renferment autant de richesses. Méliapour fut le premier endroit où nous nous arrêtâmes après avoir quitté Madras ; cette ville étoit la capitale du royaume de Coromandel, lorsque

les Portugais s'en emparèrent sous le commandement de Gama : les François l'ont possédée ; ensuite elle est tombée au pouvoir du roi de Golconde qui en fit détruire la forteresse dont les matériaux servirent pour celle de Madras. Méliapour n'offre plus qu'un amas de ruines. Nous continuâmes notre route jusqu'à Pondichéri. Notre compagnie des Indes qui, pendant les premières années, sembla vouloir borner son commerce à Madagascar, qui fut nommé l'Ile-Dauphine, et à l'Ile-de-Bourbon, forma aussi un établissement à Surate, et d'autres factoreries dans le Bengale, dans le royaume de Visapour, dans la contrée de Cananor, sur les terres de Calicut, à Golconde, et enfin à Pondichéri. M. Dumas, nommé gouverneur de Pondichéri en 1735, obtint du Grand-Mogol la permission de battre monnoie dans cette ville ; ce qui procura à la compagnie un bénéfice annuel de 400,000 livres : il obtint l'année d'après gratuitement du roi de Tanjaour le fort de Karkangéry et la ville de Karical, qui est située dans la principauté de Tanjaour, à vingt-cinq lieues de Pondichéri : l'honneur et la domination des François

croissoient ainsi sensiblement aux Indes quand la dernière et malheureuse guerre contre les Anglois entraîna pour nous la perte de cette place importante, où l'on compte plus de cent mille habitans. Le plan de cette ville, qui est carré, a plus d'une lieue de circuit : les rues sont tirées au cordeau; la principale a une demi-lieue de longueur; les maisons n'ont qu'un étage. Pondichéri est sous la zone torride; ainsi les chaleurs y sont excessives, et, par un phénomène des plus singuliers de la nature, il n'y pleut que sept à huit jours au plus dans toute l'année; ce qui arrive régulièrement vers la fin du mois d'octobre. Les Gentils ont dans la ville deux pagodes où on laisse le libre exercice de leur culte à ces idolâtres Indiens qui sont très-pauvres. Cette nation vit dans le reste de ces contrées sous la protection du roi des Marates, idolâtre comme eux, et qui possède une grande étendue de pays : on lui a vu mettre souvent sur pied jusqu'à deux cent mille hommes et ravager les états du Mogol. Les Marates sont très-guerriers et se tiennent vers les montagnes du Décan : le nabab d'Arcate a succombé dans les guerres

qu'ils lui ont suscitées. Ces peuples sont dans les combats les plus redoutables de tous les peuples des Indes. En allant depuis Pondichéri jusqu'à Ceylan, nous visitâmes en passant les villes de Tranquebar et de Négapatan, toutes deux situées sur la côte de Coromandel. La première appartient au Danemarck; cette ville est grande et bien bâtie : les Danois ont fait venir d'Europe une imprimerie et des ouvriers ; ce qui ne s'étoit point encore vu dans les Indes. Négapatan, où il se fait un commerce considérable, tire son nom de la multitude des serpens qui se trouvent dans les environs ; on en voit de fort gros, mais l'espèce n'en est pas dangereuse : les habitans les craignent si peu qu'ils les attirent souvent dans leurs maisons, où ils les nourrissent de lait et de riz. Nous partîmes de cette ville pour les côtes de Ceylan.

CHAPITRE XI.

De l'île de Ceylan.

Nous débarquâmes au port de Jasnapatan, où la compagnie hollandoise s'est établie sur les ruines des Portugais. L'île de Ceylan est divisée en grandes et en petites parties. Les grandes répondent à nos provinces : on appelle les petites *colras;* ce sont des espèces de baillages renfermés dans les provinces. La longueur de cette île est d'environ cent lieues, sa largeur de cinquante. Les Hollandois sont maîtres des côtes, le roi de Candy de l'intérieur : les premiers possèdent Jasnapatan, l'île de Ménaar, Calpentine, Négambo, Colombo, Point-de-Gale, Baticalon et Trinquemale. Nous citons toutes ces villes dans l'ordre où nous les avons parcourues : celles que les Hollandois occupent sur les côtes n'ont rien qui les distingue de leurs

autres établissemens dans l'Inde. Colombo, l'ancienne capitale des Portugais de Ceylan, tient encore aujourd'hui le premier rang parmi les colonies hollandoises de cette île. En pénétrant dans les terres, nous trouvâmes beaucoup plus d'objets dignes de notre curiosité. Candy, capitale du royaume auquel elle donne son nom, a cet avantage qu'étant située au centre de l'île, on y peut aborder de toute part; sa forme est triangulaire : le palais du roi occupe la pointe qui est à l'orient : la grande et belle rivière de Mavelagongue n'en est éloignée que d'un quart de lieue; elles traverse toute l'île, et va se jeter dans la mer à Trinquemale. Il n'y a dans ce royaume que quatre autres villes un peu importantes, Nellemby, Allout, Badoula et Digligy. Une loi capitale et particulière à ce royaume, défend de blanchir tout autre édifice que les temples des dieux et le palais du roi. La plus haute montagne de toute cette île est celle que les Portugais ont nommée le pic d'Adam; on l'apperçoit de vingt lieues en mer : il en sort un rocher qui s'élève à la hauteur d'un quart de lieue, en forme pyramidale. On n'y peut monter que par le

moyen d'une chaîne de fer qui règne depuis le haut jusqu'en bas : on compte, du pied de la montagne au dernier sommet du rocher, environ deux lieues d'un chemin si difficile que nous mîmes huit heures à le faire.

Il semble que la nature ait pris plaisir à enrichir l'île de Ceylan des plus rares trésors. Voici ce que nous y avons remarqué de plus singulier, ou d'après nous-mêmes, ou d'après ce que nous avons appris sur les lieux. Quand les vents d'ouest soufflent, toutes les parties occidentales de l'île ont de la pluie; et c'est alors la saison propre au labourage : quand, au contraire, ce sont les vents d'orient, ils amènent la pluie dans la partie orientale, qui, par-là, devient propre à être labourée à son tour; tandis que le côté de l'occident goûte les charmes de la belle saison, voit mûrir le grain et fait ses moissons. Les pluies d'une part, la sécheresse de l'autre, se partagent d'ordinaire au milieu de l'île, et la montagne, qui est au centre, est en même tems sèche d'un côté et humide de l'autre : en sortant d'un lieu mouillé, on se trouve tout à coup sur un

terrain brûlant, et il n'y a pas plus de cent pas de distance de l'un à l'autre. On prétend que les anciens ont connu cette île sous le nom de Taprobane, et que l'or, les pierreries, les épices dont elle abonde l'avoient rendue une des plus célèbres contrées des Indes. Le despotisme règne ici dans toute sa plénitude : les rênes de l'empire sont dans les mains de deux principaux ministres, nommés *adigards* : ils sont chargés du gouvernement civil et militaire, et jugent en dernier ressort les appels des sentences des gouverneurs inférieurs. Les habitans sont, en général, doux, sociables, spirituels, ingénieux ; ils ont une grande horreur pour le vol ; et sont néanmoins très infidèles dans le commerce. On croit assez communément que les Chingulais ne sont point les habitans primitifs de Ceylan : les uns les font sortir de la Chine, les autres du continent de l'Inde. Leur habillement commun est un linge autour des reins, et un pourpoint de toile avec des manches qui se boutonnent au poignet, et se plissent sur l'épaule : leur tête est couverte d'un bonnet, en forme de mitre et à oreilles ; ils portent au côté gau-

che une espèce de coutelas, et un couteau dans leur sein, du même côté. Les femmes ont une longue camisole de toile parsemée de fleurs bleues et rouges, qui leur couvre tout le corps, un morceau d'étoffe de soie sur la tête, et des joyaux aux oreilles, autour du cou, des bras et de la ceinture. L'usage du pays leur accorde beaucoup de liberté : leurs camisoles sont plus ou moins longues, selon que leur rang les distingue plus ou moins des femmes du peuple. Une femme de basse extraction est nue depuis la tête jusqu'à la ceinture, et sa jupe ne passe pas les genoux.

Le riz est la denrée la plus abondante de cette île : il y en a de plusieurs espèces ; chacune se nomme différemment selon le tems qu'elle met à mûrir. Le riz le plus tardif est sept mois à croître : il n'en faut que trois à celui qui vient le plus vîte. Les vallées et les collines de Ceylan sont en tout tems couvertes de fleurs odoriférantes, mais sauvages : celle que les habitans appellent *sindrimal*, s'ouvre sur les quatre heures après midi, et demeure épanouie toute la nuit ; le matin elle se referme jusqu'à qua-

tre heures : elle sert d'horloge dans l'absence du soleil. Le fruit qu'on estime le plus ici est la noix d'Aréka : cette noix, que l'on mâche avec la feuille de bétel, vient sur un arbre assez semblable au cocos ; son noyau contient une amande blanche que les Indiens préparent avec le bétel. Le pain n'est pas plus commun dans tous les autres endroits du monde que l'usage du bétel l'est chez les Indiens. Ces peuples mâchent continuellement cette plante qui est une espèce d'herbe ; elle rampe comme les pois et le houblon : sa tige est si foible qu'il faut la soutenir par un échalas. Outre la noix d'Aréka, avec laquelle on prépare le bétel, on y mêle encore un peu de chaux faite avec des coquilles d'huitres : rarement les particuliers l'accommodent eux-mêmes ; on l'achète tout préparé. On prétend qu'il raffermit les gencives et fortifie l'estomac : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il procure une salivation abondante et rend les dents fort noires. L'île de Ceylan produit trois arbres dont les fruits ne peuvent se manger, mais qui sont remarquables par leur utilité, le talipot, le kettule et le cannellier. Le talipot croît à la hauteur

de soixante ou de soixante-dix pieds, pendant trente ans, sans pousser aucune fleur, ni aucun fruit. Au bout de ce tems, il sort une nouvelle tige qui, en moins de quatre mois, s'élève à trente pieds, et alors toutes les feuilles tombent. La tige et l'arbre paroissent comme un mât de navire : environ trois mois après, cette tige pousse diverses branches qui fleurissent pendant trois ou quatre semaines : ses fleurs jaunes, qui ont une odeur insupportable, se convertissent en fruits qui ne se mûrissent qu'au bout d'une demi année, mais qui sont en si grande quantité qu'un seul arbre peut en fournir toute une province : alors la tige se sèche et l'arbre meurt. Le fruit a la grosseur de nos cérises. Les filles le mettent en couleur, et en font des bracelets et des colliers dont elles se parent. Mais la feuille du Talipot est ce qu'il y a de plus singulier : une seule peut couvrir quinze ou vingt hommes, et les garantir de la pluie ou du soleil. Lorsque ces feuilles sont sèches, elles deviennent fortes et maniables, et peuvent se resserrer comme un éventail : les soldats en font des tentes, et l'on en couvre les maisons. On se sert pour écrire des

feuilles de Talipot, qui ressemblent fort à notre parchemin : on y trace les lettres avec un stylet de fer. Quand on veut faire un livre, on les coupe en plusieurs pièces d'une même grandeur et d'une même forme. Le kettule est remarquable par une liqueur qui en découle, laquelle est fort douce et fort agréable au goût, sans être plus forte que l'eau commune. Quand on la fait bouillir, elle prend une certaine consistance : on peut la rendre blanche, et alors elle forme un sucre aussi bon que le nôtre : un arbre ordinaire en rend douze pintes par jour ; son écorce est pleine de filamens aussi forts que nos fils d'archal ; on en fait de la corde. Le troisième arbre, celui qui porte la cannelle, est une des plus grandes richesses des Chingulais : il ne croît nulle part aussi bien et n'est aussi bon que dans cette île. Le cannellier est d'une moyenne grandeur : ses feuilles ressemblent à celles du laurier pour la couleur et l'épaisseur. Cet arbre porte un fruit semblable à un petit gland ou à une olive : l'écorce est ce qu'il y a de plus précieux ; c'est ce qui fait notre cannelle : il y en a ici des forêts qui tiennent un espace de dix à douze lieues. Il n'y a

point de pays qui réunisse en plus grande quantité tout ce que l'Europe et l'Asie produisent de plus fin et de plus délicat pour le service de la table.

Les éléphans de Ceylan sont plus estimés que ceux de toutes les autres contrées des Indes. Les forêts sont remplies de singes : il en est d'une espèce particulière qu'on appelle hommes sauvages, parce qu'ils ont presque la taille et la figure d'un homme ; ils n'ont de poil qu'au dos et sur les reins. Les insectes sont à peu près les mêmes que dans les autres pays de l'Inde.

Après avoir séjourné environ quinze jours dans l'île de Ceylan, nous nous embarquâmes sur un bâtiment dont la destination étoit pour le Malabar. Le premier pays où nous abordâmes sur la côte de ce nom fut le royaume de Travancour. Cet état a ses premières limites au cap de Comorin, et s'étend, en remontant vers le nord au-delà de Ceylan ; ce qui fait environ trente lieues de côte. Le roi de Ceylan est souverain, mais vassal et tributaire du roi de Travançour : les Hollandois y ont établi un comptoir et bâti une petite forteresse. Enjaingue est une autre

province où les Anglois ont un établissement. Le reste du royaume est divisé en différentes provinces, dans lesquelles sont enclavés plusieurs domaines dont les petits rois (car ils prennent ce nom) relèvent de celui de Travancour. Tous les souverains de Malabar donnent unanimement à ce dernier le titre de grand roi, parce qu'il compte parmi ses vassaux quantité de rajas, de princes et de seigneurs. Quand le célèbre Aureng-Zeb eut fait la conquête des royaumes de Décan, de Golconde, de Carnate, de Tisapour, etc., ce prince et ses successeurs accordèrent, sous condition d'un tribut annuel, à des seigneurs mahométans, avec le titre de nababs, les diverses provinces de ces royaumes. La côte de Malabàr nous offrit un spectacle bien différent. Les naturels de ce pays ont toujours été gouvernés par des princes de leur nation. Ici, les nairs, qui, après les bramines, sont la plus haute caste et la plus nombreuse, font tous profession des armes; les pouliats forment une autre classe qui est la plus abjecte. Les peuples du Malabar mènent une vie fainéante en comparaison de l'activité industrieuse des

habitans de la côte de Coromandel. La nature a mis entre les deux côtes de Coromandel et de Malabar, quoiqu'elles ne soient séparées que par une chaîne de montagnes qui n'empêchent point une communication aisée, très-rapprochée et très-fréquente, des différences encore plus sensibles que celles qui regardent le moral des habitans. Pendant que l'hiver se fait sentir à Malabar, et que les pluies et les tempêtes règnent sur toute cette côte, on jouit sur celle de Coromandel d'un tems calme et de tous les charmes de l'été : cependant ces deux côtes sont à la même élévation, et ne sont séparées que par les montagnes de Gate, qui vont du nord au midi. Quand on est sur leur cime, on n'a qu'un pas à faire pour passer subitement de l'été à l'hiver, ou de l'hiver à l'été. Nous avons déja observé qu'à Ceylan la même différence de saison se fait sentir à une distance aussi peu considérable. En remontant toujours vers le nord, nous nous trouvâmes au port de Cochin ; c'est la capitale d'un petit royaume de ce nom, dont le souverain est vassal du roi de Calicut, et dépend encore plus des Hollandois qui sont

les maîtres de cette ville; ils y font un grand commerce de poivre qu'on regarde comme le meilleur, avec celui de Calicut. Cette dernière fut le premier port des Indes orientales où les Portugais débarquèrent en 1498, sous la conduite de Gama. Le roi de Calicut prend le titre de *zamorin*, qui veut dire empereur. De Calicut nous fûmes à Cananor : c'est-là proprement que finit le Malabar, quand on vient du cap de Comorin, ou qu'il commence, quand on arrive par Surate. Ce pays, comme le reste de la côte, est divisé en plusieurs petits royaumes ; le principal est entre les mains des Hollandois, qui l'ont encore ici usurpé sur les Portugais. C'est sur-tout dans le Malabar qu'on remarque toutes ces distinctions de tribus et de castes, si communes dans les Indes, et qui forment, dans un même état, tant de différentes classes de citoyens ; celle des princes est la première. Ici, comme dans tous les endroits où ces différences sont établies, règne la même délicatesse, ou, pour parler plus juste, le même préjugé sur les mésalliances, le même mépris pour les castes inférieures. On distingue, parmi les Malabares,

res, les Idolâtres et les Mahométans : les premiers ont à peu près la même religion que les Banians.

Il n'y a point d'endroits où les cocotiers soient en aussi grand nombre que dans le Malabar. Nous allons donner une description exacte de cette admirable production de la nature. Le cocos, que d'autres nomment le palmier des Indes, est un grand arbre d'une seule tige, qui n'a jamais plus de douze pouces de diamètre : il s'élève à cinquante pieds de haut, toujours en droite ligne, et s'élague de lui-même. De sa cîme naissent quelques branches légères, avec des feuilles quelquefois longues de dix pieds, larges d'un et demi, et que leur propre poids fait pencher, quoiqu'elles soient très-délicates ; elles forment une agréable chevelure, et une tête naturellement taillée en rond : on les emploie sèches et tressées pour couvrir les maisons ; elles résistent pendant plusieurs années à l'air et à la pluie. De leurs filamens les plus déliés, on fait de très-belles nattes : les plus gros filets servent à faire des balais, on brûle le reste. La tige du cocotier renferme une moëlle blanche, sembla-

ble à du lait caillé, extrêmement tendre, d'un goût délicieux; alors le bois est spongieux et se coupe aisément. A la cîme on trouve entre les feuilles plusieurs bourgeons fort tendres de la grosseur du bras, et qui ont deux ou trois enveloppes; elles se rompent à mesure que le fruit qu'elles renferment pousse et grossit. Alors paroît une grappe figurée comme celle des maronniers, où sont attachées quatre-vingt ou cent petites noix de cocos, dont quinze seulement viennent à maturité. Ce fruit a son utilité et ses vertus particulières, en quelque tems qu'on veuille le prendre. En coupant l'extrémité de ses bourgeons, lorsqu'ils sont encore tendres, on en fait distiller une liqueur blanche que l'on recueille avec soin dans des pots attachés à chaque bourgeon, et qu'on bouche hermétiquement pour empêcher l'air d'y entrer : lorsque le vase est rempli, on fait bouillir la liqueur, et elle acquiert par le feu la qualité du vin, quoiqu'elle fut auparavant semblable à du petit-lait; elle porte dans le Malabar, comme dans les autres pays des Indes, le nom de *tari :* elle n'a pas l'agrément du vin, mais elle enivre de

même. Dans sa fraicheur elle est douce à l'excès : gardée quelques heures, elle devient plus piquante et plus agréable ; mais elle est dans sa perfection du soir au matin, après quoi elle commence à s'aigrir. Quand les Indiens veulent avoir de bon vinaigre, ils exposent cette liqueur au soleil ; et pour en faire de l'eau-de-vie très-forte, ils la distillent à l'alambic : ils en composent aussi du sucre, en la faisant bouillir fort long-tems. Les cocotiers dont on prend la liqueur pour en faire du vin, ne portent jamais de fruit, parce que c'est de cette liqueur que le fruit se forme ; mais si on laisse venir les cocos à maturité, on tire de ces noix une huile extrêmement douce, qui se vend à vil prix, et dont on se sert pour les usages les plus communs. La noix dont on l'exprime est ovale, et de la grosseur d'un melon ; elle a une triple écorce dont l'extérieure est très-brune et très-lisse : la seconde, quand elle est sèche, forme une espèce de filasse ; de la partie la plus fine on fait cette espèce de toile que l'on nomme *écorce*, et dont nous voyons des mouchoirs en France ; le reste est réservé pour les cordages et les cables des vaisseaux :

la troisième écorce est une peau fort légère qui se blanchit parfaitement, et dont tout le monde fait des bonnets. La superficie de la première écorce est d'abord verte et fort tendre; elle contient une liqueur claire, agréable, saine et rafraichissante : la chair qui la renferme immédiament se mange avec plaisir, lorsqu'elle èst tendre; elle tire sur le goût de l'artichaut, à mesure que les cocos mûrissent : une portion de cette eau se change insensiblement en une pâte blanche et molle qui se mange à la cuillère comme de la crême; cette substance s'affermit insensiblement : d'abord elle prend la couleur, la consistance, et à peu près le goût de nos cerneaux; ensuite elle devient semblable à celle de la noisette ou de l'amende, mais d'une saveur plus délicate : les Indiens la rapent pour la mêler avec leur riz; quand ils y ajoutent du sucre et de la cannelle, c'est un mêts très-exquis. Lorsque la noix du cocos est parfaitement mûre, et que la coque qui renferme le fruit est bien sèche, on en fait des coupes, des vases à boire, et d'autres ouvrages qui deviennent de grand prix par les figures que les Indiens y dessi-

nent avec un art admirable. Le cocotier pousse de nouveaux bourgeons et porte de nouveaux fruits, trois fois l'année. Ce qui augmente encore le prix infini de cet arbre, le plus utile, le plus merveilleux de toutes les productions de la nature, c'est qu'il est d'une très-grande ressource, lors même qu'il est abattu : il devient alors bon à brûler, à faire des mâts, des planches, des timons, des épées et des flèches. Les voiles et les cordages se font de ses filamens les plus déliés; on en fabrique aussi diverses sortes d'étoffes, et même du papier. Les feuilles ne sont ni moins curieuses, ni moins utiles que les autres parties de l'arbre; on nous a assuré qu'on avoit vu de ces feuilles qui avoient jusqu'à vingt pieds de long; elles ont la figure d'une plume à écrire : les Indiens savent les préparer et les rendre souples comme de la toile. Quelques-uns en font des vêtemens : les marchands s'en servent pour l'emballage, et les mariniers en fabriquent des voiles pour leurs barques. Ainsi cet arbre seul peut fournir à tous les besoins de l'homme; sa moëlle, sa sève et son fruit servent à nourrir les Indiens, ses écorces à les

habiller, son bois à bâtir leurs maisons, ses feuilles à les couvrir, etc. Nous avons vu des cabanes construites d'une partie de cet arbre, et approvisonnées de fruits, d'huile, de vin, de miel, de sucre, de vinaigre, de bois, d'étoffes, de charbons tirés de ses autres parties. Quand les Indiens voient un homme industrieux, ils disent qu'il vaut autant qu'un cocotier. Cet arbre est si commun dans plusieurs contrées de l'Inde qu'on en voit des forêts entières.

Parmi différens animaux de la côte de Malabar, rien ne nous a plus étonné que la quantité prodigieuse de ses perroquets, et la variété plus surprenante encore de leurs espèces ; on en prend jusqu'à deux cents d'un coup de filet. Les paons ne sont guère moins communs ; leurs plumes servent à faire des parasols, des éventails et d'autres ouvrages de cette nature. Ce pays est infesté de tigres. Le jaguar, que les Portugais nomment *adive*, est un autre fléau du Malabar ; il a la queue du renard, le museau du loup, et le reste du corps comme le chien : c'est un animal qu'on n'a jamais pu apprivoiser.

Nous trouvâmes à Cananor un vaisseau

qui nous conduisit à Goa : cela fut cause que nous ne pûmes voir ni Mangalor, ni Carva, qui sont deux autres petites souverainetés de la côte de Malabar. La ville de Goa, située sur cette même côte, presqu'à distance égale de Surate et du cap de Comorin, est dans une île qui a sept à huit lieues de circuit : cette île est formée par les deux bras d'une rivière qui se jette dans la mer, après qu'ils se sont réunis, et donne à Goa un des plus beaux ports de l'univers. Ceux de Toulon et de Constantinople sont peut-être les seuls qu'on puisse lui comparer. On découvre, en entrant dans le port, deux péninsules qui lui servent en même tems de rempart et d'abri. On voit dans la ville, de tous côtés, de très-jolies maisons, des jardins aussi utiles qu'agréables, des bois de palmiers plantés avec symétrie, et qui forment des allées à perte de vue. On y remarque encore de superbes édifices, tels que le palais du roi, de l'archevêque et du grand inquisiteur : la plupart des autres maisons sont bâties de pierres, n'ont qu'un ou deux étages, et sont peintes, en dehors comme dans l'intérieur, de blanc et de rouge; il y

en a peu qui n'aient leurs jardins. Cette ville dépendoit autrefois du royaume de Décan : les Portugais s'en rendirent maîtres sous la conduite de l'amiral Albukerque : ils en firent la clef de tout le commerce de l'Orient et le premier marché des Indes. Dès-lors cette ville se rendit fameuse et opulente : le circuit de ses murs fait encore voir son ancienne grandeur. Goa s'élève en amphithéâtre au-dessus d'un des bras de la rivière, dans un terrain inégal, où l'on compte jusqu'à sept collines d'où la vue est admirable. Sa longueur est de plus d'une demi-lieue sur un quart de lieue de largeur; mais ses murs, qui embrassent quantité de jardins, en ont plus de quatre de circonférence. Il y a dans cette ville une si grande quantité d'églises, de couvens et de chapelles, que la moitié suffiroit pour une ville beaucoup plus étendue. Le couvent des cordelliers surpasse en magnificence tout ce qu'on peut imaginer de plus beau en ce genre. Outre les esclaves et les Nègres qui composent la plus grande partie des habitans de Goa, on y distingue encore plusieurs classes de citoyens : les Castices, qui sont nés de père et mère Portu-

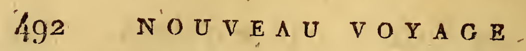
gais ; les Métis, dont le père est Portugais et la mère Indienne, et les Indiens naturels, nés de père et de mère Indiens : ceux-ci sont noirs, portent de longs cheveux et sont ou Chrétiens, ou Mahométans, ou Idolâtres. Parmi les esclaves il y a beaucoup de Nègres que les Portugais achètent sur les côtes d'Afrique. Les femmes de cette ville aiment particulièrement les Européens : il n'y a point de ruses dont elles ne s'avisent pour leur faire connoître la passion qu'elles ont pour eux, et les attirer dans leurs maisons. On ne voit guère ici les femmes portugaises, ni les Métises, dans les rues; quand elles sortent, elle se font porter dans des palaquins bien couverts : lorsqu'elles paroissent en public, elles sont toutes superbement habillées ; mais dans leurs maisons, elles vont la tête et les pieds nuds, et n'ont sur le corps qu'une chemise fort courte et un petit jupon de toile peinte : les maris en sont si jaloux qu'ils ne souffrent point qu'aucun homme leur parle, fut-ce leur plus proche parent. Tous les Chrétiens de la domination portugaise à Goa, sans en excepter même les courtisanes, ont sans cesse entre les mains

un grand chapelet de bois qu'ils portent à leur cou, soit parce que les Portugais sont naturellement superstitieux, soit par la crainte qu'inspire l'inquisition. Ce tribunal, ici, comme en Italie, s'est cependant infiniment radouci. Les Portugais allient les pratiques extérieures de la dévotion avec l'usure, les assassinats et la plus grande dissolution. Depuis que la splendeur de la ville de Goa a disparu avec la fortune des Portugais, des familles, autrefois opulentes, sont tombées dans une misère extrême, mais sans rien perdre de la fierté naturelle à cette nation.

De Goa nous fîmes un voyage par terre au royaume de Visapour, qui en est voisin. Il seroit fastidieux de nommer ici les petites villes et les bourgs par lesquels nous passâmes, avant d'arriver à Visapour, qui a donné son nom à l'ancien royaume de Décan dont elle est la capitale. Cette ville est une des plus grandes de l'Asie; elle a près de cinq lieues de circuit, en y comprenant les cinq grands fauxbourgs qui l'environnent. Quoique le prince soit Mahométan, les habitans, qui sont ici presque tous orfèvres ou tisserands, professent l'idolâtrie. Le roi, ou plutôt vice-roi

de Visapour est tributaire du Grand-Mogol. Sur les montagnes qui règnent dans l'étendue des deux royaumes de Carnate et de Visapour, et qui couvrent la presqu'île de l'Indostan dans toute sa longueur du nord au sud, il y a des peuples entièrement indépendans, et qui causent souvent de grands ravages dans le Mogol : ils s'appellent, en général, Marates, et nous avons déja eu occasion de dire combien ils étoient redoutables à la guerre.

De Visapour, où nous ne demeurâmes que deux jours, nous fûmes à Graën : cette ville est divisée en deux parties par une grande rivière, et chacune d'elles pourroit former une ville considérable. Nous vîmes ensuite Myrsie, qui n'est qu'à dix lieues de Graën ; c'est une ville très-vaste, mais mal peuplée. Nous poussâmes jusqu'à Aurengabad, qui est très-commerçante. Entre plusieurs beaux édifices, nous remarquâmes sur-tout une mosquée qu'un empereur mogol, Aurengzeb, y fit bâtir. A notre retour à Goa, nous fîmes quelques excursions dans plusieurs places maritimes qui n'appartiennent plus aux Indiens, telles que Mingrola,



possédée par les Hollandois; Chaul et Daman, par les Portugais; Bacaim et Bombay, par les Anglois. Nous n'y trouvâmes rien de remarquable que leur commerce et leurs pagodes. Les productions du pays sont les mêmes qu'à Goa, qui est dans le voisinage.

Nous nous embarquâmes, après avoir séjourné dans cette contrée environ trois semaines, pour les îles Maldives, où nous étions d'ailleurs bien certains de trouver des vaisseaux soit pour Siam, soit pour les îles voisines. Les vents n'ayant pas toujours été favorables, nous mîmes environ douze jours pour arriver à ces îles qui sont éloignées de Goa de plus de trois cents lieues, et qui s'étendent, le long de la côte de Malabar, en ligne droite du midi au septentrion. On pourroit en compter plus de quinze cents, presque contigues, divisées en treize portions et assemblées par grouppes; mais la plupart n'offrent que des monceaux de sable et des rochers : d'autres sont si petites et si basses que la mer les couvre souvent. Il y en a très-peu d'habitées. Chaque grouppe est séparé de l'autre par un canal ou détroit qui a quelquefois si peu de pro-

fondeur qu'on passeroit de l'un à l'autre sans y trouver plus de trois pieds d'eau : il y en a d'autres, dont le passage est ouvert aux navires : le plus grand a près de vingt lieues de largeur. On appelle province ou *atollon* chacun de ces amas de petites îles, séparé par un détroit : les plus grandes n'ont guère que trente ou quarante lieues de circuit; elles forment ensemble une longue chaîne qui en a plus de cent d'étendue, et sont toutes soumises à un même souverain : elles tirent leur nom de celui de la capitale et du mot *dive*, qui veut dire île : de ces deux noms on a fait celui de Maldives. On présume qu'elles ne formoient autrefois qu'une seule île que l'effort des vagues, ou quelques secousses violentes, ont partagée en plusieurs portions. On y professe la religion mahométane, ce qui fait présumer que les Maldives sont une colonie d'Arabes qui se sont établis dans ces îles dès le tems de leurs excursions dans l'Inde. Les Portugais se rendirent maîtres de ce pays qui essuya une autre révolution au commencement du siècle dernier. Des corsaires de Bengale y firent une descente, tuèrent le roi ou *rosquan*, et pillèrent et

ravagèrent toutes ces îles. Des guerres intestines pour la succession à la couronne y causèrent de nouveaux troubles qui furent enfin appaisés par l'élection d'un autre rasquan. Le calme y a régné depuis. Le roi de ces îles prend le titre de roi de treize provinces et de douze mille îles : il fait sa résidence à Male, qui en est la capitale. Cette ville n'est point entourée de murailles ; mais elle est fortifiée naturellement, tant par les rochers qui l'environnent que par le peu de fond qu'on y trouve, à cause des bancs de sable et des écueils. Les autres provinces ou atollons ont de semblables défenses. L'île de Male, la seule que nous visitâmes, nous parut avoir plus d'une lieue de circuit. On trouve ici de grosses écrevisses de mer, et une sorte d'oiseaux très-communs qu'on appelle pengouins ; ce sont des espèces d'oies qui ont le dos noir et le ventre blanc, et dont la chair est d'un très-bon goût. Nous avons vu aux Maldives deux plantes singulières, dont l'une est appelée *fleur du soleil*, et l'autre *plante mélancolique* : la première ne s'ouvre qu'au lever de l'astre dont elle porte le nom, et ne se ferme qu'à son

coucher; la seconde, au contraire, ne s'épanouit que lorsque le soleil se couche, et ses feuilles ne se referment que lorsqu'il se lève. Quoique ces îles soient voisines de l'équateur, les chaleurs n'y sont pas cependant insupportables : les nuits, toujours égales aux jours, sont très-fraiches, et les grandes rosées contribuent encore à tempérer les ardeurs du soleil. Les Maldivois sont soumis à un prince dont l'autorité est despotique, et à des prêtres nommés *naïbes*, sur lesquels il se repose de toute l'administration : ils joignent aux fonctions du sacerdoce la puissance temporelle, et le roi n'est réellement que leur premier sujet.

Le vaisseau qui nous avoit conduit aux îles Maldives devant partir incessamment pour celle de Sumatra, nous nous décidâmes à ne pas parcourir toutes ces différentes petites îles, et nous préférâmes de continuer notre voyage sur le même bâtiment. L'île de Sumatra, où nous ne tardâmes pas à aborder, est longue et étroite : on compte à peine soixante lieues dans sa plus grande largeur, et dans sa longueur cent quatre-vingt-dix ou deux cents. L'équateur la coupe en deux par-

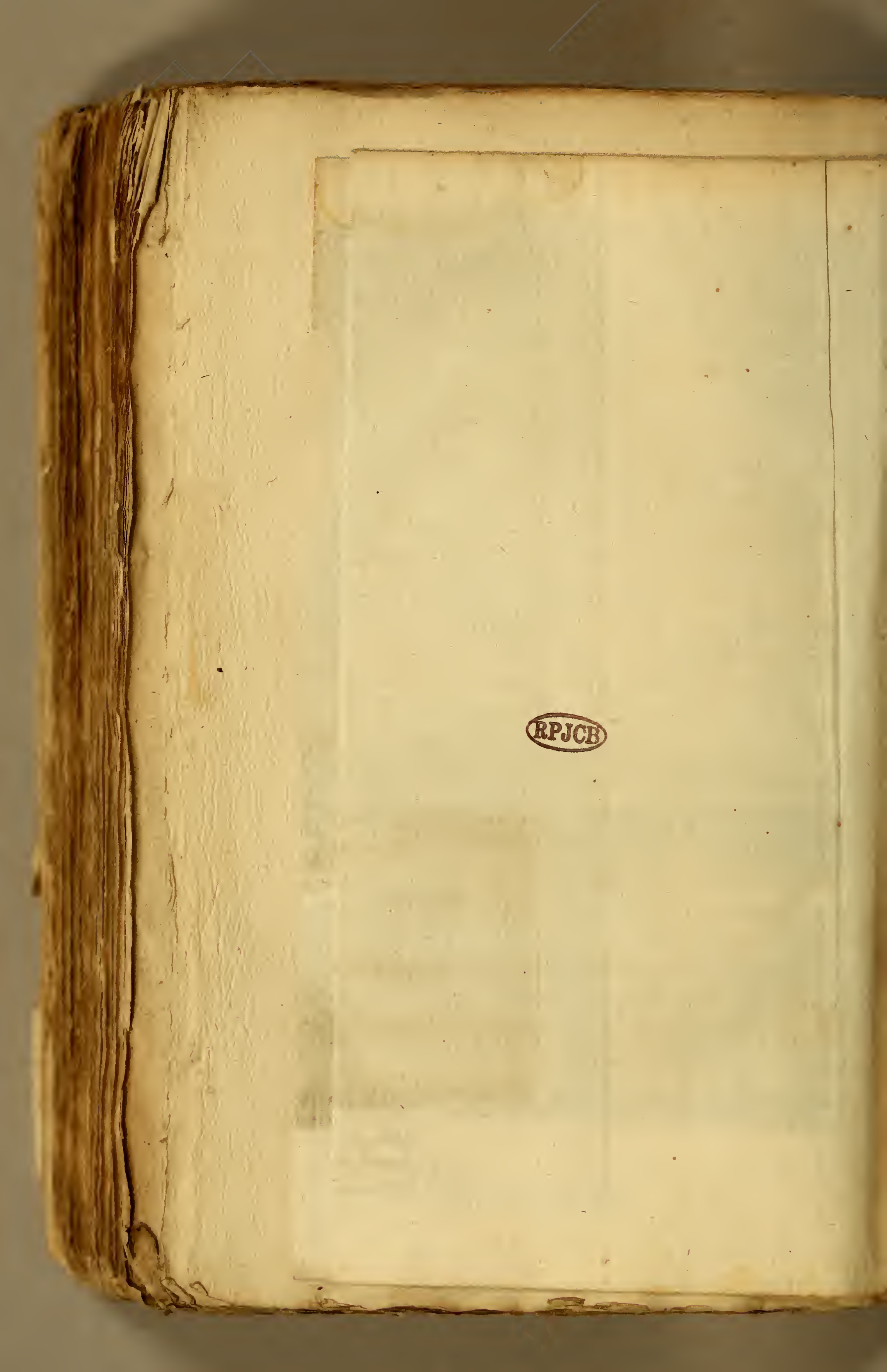
ties égales : la chaleur n'y est cependant pas aussi excessive qu'elle l'est ordinairement sous la ligne. Les vents frais qui viennent de la mer rendent l'air plus tempéré. Le terroir y produit à peu près les mêmes fruits, les mêmes animaux, les mêmes métaux que dans toute la partie méridionale de l'Inde ; mais c'est principalement par l'abondance, la qualité et le commerce de son poivre, que cette île est recommandable : c'est le meilleur qu'il y ait dans les Indes, après celui de Cochin ; il fournit tous les ans à la cargaison de plus de vingt navires. Une autre production de l'île de Sumatra, est une sorte d'huile qui ne cesse point de brûler lorsqu'une fois elle est allumée, et qui conserve son ardeur jusqu'au milieu de la mer : ces peuples s'en servent pour mettre le feu aux vaisseaux des ennemis. Les Portugais, combattant contre un roi d'Achem, eurent deux navires consumés par cette huile inextinguible. Il y a dans les différentes contrées de cette île plusieurs petits royaumes peu dignes d'attention, et même d'être mentionnés ici. Les Anglois et les Hollandois ont bâti des forteresses sur presque toutes les côtes.



N. Ozanne del. — Y. Le Gouaz Sculp.

VUE DE MOCOMOCO.

1 Fort de Mocomoco
2 Retranchemens en terre.
3. Maison de campagne du gouverneur anglais.
4. Maison du roi Mallais
5 Maison des Mallais
6 Barre


RPJCB

côtes. Les royaumes d'Endigri et de Jambi sont tributaires de la compagnie hollandoise: elle a le commerce exclusif de toutes les marchandises de celui de Palimban; elle possède aussi les parties maritimes des états de Manincabo et d'Inripoura ou Indrapour. Les Anglois ont un excellent fort nommé Mocomoco; il est sur la côte de l'ouest de l'île de Sumatra, par les deux degrés quarante-huit minutes de latitude méridionale, et par les quatre-vingt-dix-neuf degrés vingt-deux minutes de longitude orientale du premier méridien de l'observatoire de Paris. Comme ce fort est généralement peu connu, et que même Marsden, dans son histoire justement estimée de l'île de Sumatra, n'en a donné ni le plan, ni la description, nous avons cru devoir le mettre sous les yeux du lecteur dans la planche ci jointe.

Toutes les autres villes ou forteresses n'ayant rien qui fut digne d'une remarque particulière, nous nous attachâmes principalement à observer les mœurs, coutumes et usages du royaume d'Achem, le plus considérable des royaumes de cette île, dont l'intérieur des terres n'est habité que par

des peuples barbares. La capitale, qui donne son nom au royaume d'Achem, en occupe la partie la plus septentrionale ; elle est située à une demi-lieue de la mer, sur une grande rivière qui la rend fort commerçante. Cette ville n'a que deux milles de circuit ; elle est environnée d'un bois qui en dérobe la vue, et qui lui sert, pour ainsi dire, de fortifications, avec quelques forts bâtis, de distance en distance, dans des marais. On y compte sept à huit mille maisons ou cabanes, dispersées sans ordre, et séparées les unes des autres par des simples haies. Le palais du roi est à quelque distance des murs d'Achem, sur le bord de la mer ; c'est une espèce de forteresse très-spacieuse : il règne dans l'intérieur du palais une grande magnificence, mais dénuée de goût. On y voit cependant des jardins ornés de pyramides, de tombeaux superbes, de vastes canaux et un sérail pour loger plus de huit cents femmes ; car les rois d'Achem sont les plus voluptueux et les plus efféminés des princes asiatiques. Les unes demeurent toujours auprès de la personne du prince, soit pour agiter et rafraichir l'air avec de grands éventails, soit pour

l'amuser par leurs discours, le réjouir par leurs chants, ou pour éveiller et satisfaire ses désirs : les autres montent alternativement jour et nuit la garde dans l'intérieur du palais. Parmi cette multitude d'Indiennes qui sont renfermées dans le sérail d'Achem, il y en a trois qui ont le rang d'épouse ; les autres ne sont que des concubines. Les marchands arabes amènent aussi à ce souverain des esclaves de tous les pays. Les forces militaires du roi d'Achem consistent en une garde de trois mille hommes dispersés dans les premières cours du palais, en un autre corps de quinze cents esclaves qui ne sortent jamais de l'intérieur du château, et dans les garnisons envoyées dans les forts. Sa marine et ses éléphans forment une autre branche de sa puissance. D'ailleurs tous ses sujets sont obligés de prendre les armes au premier ordre, et de porter avec eux des vivres pour trois mois. Les éléphans sont au nombre de neuf cents. Le roi d'Achem possède la meilleure et la plus grande partie de l'île de Sumatra : les villes principales de son royaumes, après la capitale, sont

Pedir, Pacem, Daly, Dava, Labo, Chinquel, Barros, Batahan, Passeman, Tikou, Priaman et Padang. Entre plusieurs titres fastueux et ridicules que prend ce monarque, à la manière de tous les souverains orientaux, il se fait appeler le roi des rois, l'image véritable de la royauté, le modèle du plus parfait gouvernement, formé du plus pur métal, et orné des plus vives couleurs; dont le trône est le plus élevé et le plus accompli, ressemblant à une rivière de crystal, plus transparent que la glace et le verre, seigneur de neuf sortes de pierres et de deux parasols d'or battu; qui possède des sièges, des harnois, des lances, un sépulcre, des vases, et un service complet du même métal. La religion du monarque et des habitans, est celle de Mahomet. Les Achemois sont très sobres, le riz seul faisant leur nourriture; les plus riches y joignent seulement un peu de poisson. Voilà ce que nous avons trouvé de plus digne de remarque dans l'île de Sumatra, et particulièrement dans le royaume d'Achem. Il ne nous reste qu'une réflexion à ajouter, c'est que

l'île de Sumatra nous a paru être plus grande que l'Angleterre. Quelle différence cependant de commerce et de puissance : rien ne prouve plus que tout dépend d'un gouvernement plus ou moins éclairé.

FIN DU PREMIER VOLUME.

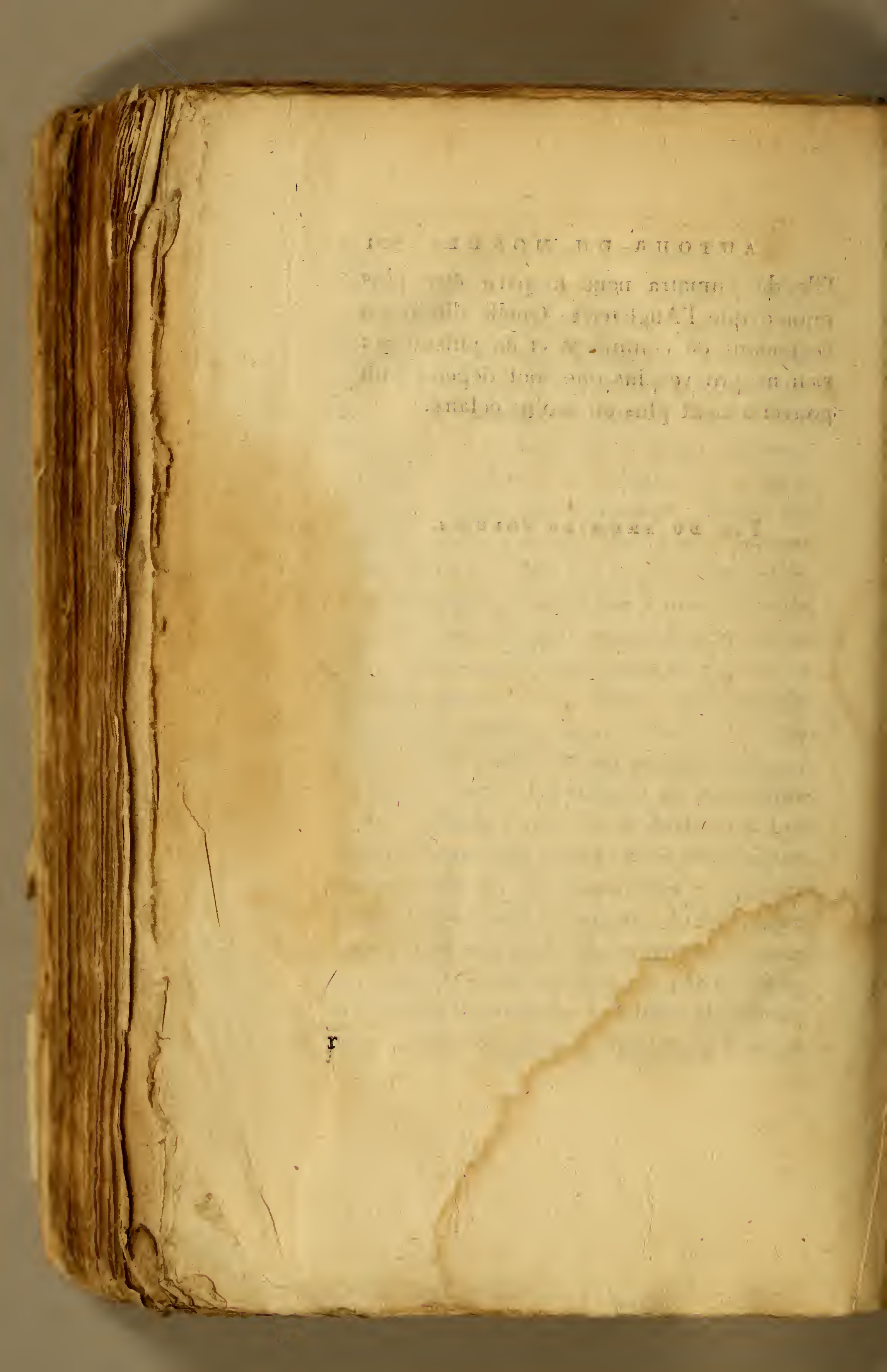


TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

aut civili, habent conven
hæsitant, non dari jus ger
verum illi qui hoc statuunt
marium cum secundario;
neat distinctio: ad jus gent
illa præcepta, quæ ex jui
ad secundarium vero omn
se, expressæ, vel tacitæ; si l
cos jam ex hisce præmoi
esse oporteret; unde enim
illas obligationes, quas supi
gentium pertinent secund:
gentium a jure naturæ dis
convenire deberent; in or
fine, &c. in quibus omnil
ferre, paucis ostensurus su

I. In origine, jus natu
gentium ab initio status sc

II. In causa, jus naturæ
vero gentium humanas coi

III. In principio, princ
ordinem, & finem, a Deo
contrario, principium jur
ctis, quæ gentes in rebus p
tuerunt.

IV. In fine, finis enim j
perfectio, seu gloria Dei, qu
nam per eam amplificatu
nis vero juris gentium, est

Ex hisce omnibus ita int
perspicuum videtur, jus gei
ctum, illosque quam maxi
tuunt; si modo exponat

(g) V. *Imp*. §. 2. *I. de J.* *l*

VOYAGE AUTOU

Fin de la table du

aut civili, habent convenientiam: attamen affirmare
hæſitant, non dari jus gentium, a jure naturæ diver
verum illi qui hoc ſtatuunt, confuderunt jus gentium
marium cum ſecundario; cum maxima inter ea jura
neat diſtinctio: ad jus gentium enim primarium, pert
illa præcepta, quæ ex jure naturæ petierunt origi
ad ſecundarium vero omnes conventiones gentium
ſe, expreſſæ, vel tacitæ; ſi hanc obſervaſſent diſtinctio
eos jam ex hiſce præmonitis ad jus mixtum con
eſſe oporteret; unde enim derivaturi ſunt in jure n
illas obligationes, quas ſupra enumeravimus, quæque
gentium pertinent ſecundarium? porro ſi non daretu
gentium a jure naturæ diſtinctum, in omnibus hæ
convenire deberent; in origine nempe, cauſa, princ
fine, &c. in quibus omnibus quam maxime inter ſ
ferre, paucis oſtenſurus ſum.

I. In origine, jus naturæ ab initio generis humar
gentium ab initio ſtatus ſocialis originem petiit (g)

II. In causa, jus naturæ cauſam habet ipſum Deun
vero gentium humanas conſtitutiones.

III. In principio, principium juris naturæ, jam di
ordinem, & finem, a Deo in rebus creatis poſitum; c
contrario, principium juris gentium petendum ſit e
ctis, quæ gentes in rebus publicis, inter ſe ſervanda c
tuerunt.

IV. In fine, finis enim juris naturæ, eſt ſumma ho
perfectio, ſeu gloria Dei, quæ in ſumma perfectione ſi
nam per eam amplificatur gloria Summi Numini
nis vero juris gentium, eſt utilitas civitatum inter ſ

Ex hiſce omnibus ita inter ſe diſcrepantibus, mih
perſpicuum videtur, jus gentium a jure naturæ eſſe d
ctum, illoſque quam maxime errare, qui contrariu
tuunt; ſi modo exponatur ſenſus definitionis liber

(g) V. *Imp* §. 2. *I. de J. N. G. & C.* & §. 11. *I. de*

